

La Quête

JOURNAL DE GUERRE D'UN SOLDAT DE FORTUNE



MARTIN CHAPUT

la plume d'or

Table des matières

REMERCIEMENTS	7
1 ^{ère} PARTIE	8
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT I	9
FLASH-BACK I	12
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT II	23
FLASH-BACK II	30
FLASH-BACK III	34
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT III	39
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT IV	44
FLASH-BACK IV	48
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT V	53
FLASH-BACK V	57
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT VI	65
FLASH-BACK VI	71
ÉPILOGUE	78
2 ^e PARTIE	79
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT I	80
FLASH-BACK I	85
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT II	89
FLASH-BACK II	101
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT III	106
FLASH-BACK III	109
Bannockburn, 4 juin 1314	110
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT IV	117
FLASH-BACK IV	123
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT V	130
FLASH-BACK V	133
PREMIÈRE LIGNE DE FRONT VI	140
FLASH-BACK VI	143
ÉPILOGUE	152

Les Éditions La Plume D'or
3485-308, avenue Papineau
Montréal (Québec) H2K 4J8
<http://editionslpd.com>

LA QUÊTE

JOURNAL DE GUERRE D'UN SOLDAT DE FORTUNE

Martin Chaput



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Chaput, Martin, 1969-

La quête

Publié en formats imprimé(s) et électronique(s).

ISBN 978-2-924594-69-8 (couverture souple)

ISBN 978-2-924594-70-4 (PDF)

ISBN 978-2-924594-71-1 (EPUB)

I. Titre.

PS8605.H365Q47 2017 C843'.6 C2017-941032-6

PS9605.H365Q47 2017 C2017-941033-4

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Martin Chaput

© Martin Chaput 2017

Dépôt légal – 2017

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN 978-2-924594-69-8 (couverture souple)

ISBN 978-2-924594-70-4 (PDF)

ISBN 978-2-924594-71-1 (EPUB)

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mai 2017

En souvenir de Pascale Chenoix, mon Européenne.

Remerciements

Les premières lignes de ce roman datent de 1999 et son écriture s'est échelonnée depuis lors, jusqu'aux derniers ajouts et corrections réalisés en 2014. De par son contenu, cet ouvrage est le reflet de nombreuses périodes sombres rencontrées au cours de ces années. En ce sens, plusieurs personnes ont contribué, par le biais de leurs encouragements, de leur support et même, de leur inspiration, à mener ce projet littéraire à terme. De tous ces gens, ma mère Ghislaine reste celle qui m'aura permis de bénéficier d'un appui inconditionnel de tous les instants. Même chose en ce qui concerne ma sœur Brigitte et ses deux enfants, Karl-Olivier et Ariane, qui par leur présence et leur attention, ont aidé à alléger certains moments difficiles. Je me dois aussi de mentionner Sue Hélène Young-Chaput, qui est et demeurera ma fille d'âme et de cœur. Un grand merci aussi à Frank Petrillo, qui a su me redonner confiance à une époque où il ne m'en restait plus beaucoup. Pour ce qui est du support, personne ne le symbolise mieux que Rudy Provencher, mon frère d'armes de tous les combats. Avec bien sûr Cédric Filiatrault, mon premier lecteur, qui a su, grâce à ses conseils et ses encouragements, m'aider à réaliser cette œuvre. Un merci, aussi, à Éric Coulombe, Alex Poulin, Éric Béliveau, Pascal Thibeault "Liberty", Alain "Psycho" Lamy, Jean "L'aïeul" Bélisle, Mathieu "Le kid" Carbone et Gianni Berreta, pour leurs nombreux encouragements, et à Mylène Marcelais, ma douce *pornstar*, qui a su rendre de bonnes idées encore meilleures. Enfin, pour l'inspiration, je voudrais adresser des remerciements très spéciaux à mes deux *Couzes* ; d'abord, à Éric Lacharité, avec qui j'ai partagé une aventure extraordinaire à l'autre bout du monde, et ensuite, à Stéphane "Stuff" Chaput, mon ami, mon frère, en souvenir de moments épiques souvent peu racontables (hormis dans ces pages), qu'on se remémore tout de même avec plaisir à chacune de nos rencontres, devant un verre de divin nectar. Enfin, merci à la maison d'édition La Plume D'or et à sa directrice Marie-Louise, pour m'avoir permis de réaliser ce projet avec autant de latitude.

1^{ère} PARTIE

Quand il n'y a plus rien de vrai
À part l'oubli et bien sûr la mort
La corruption qui a tout sali, tout défait,
Nous mène à la seule vraie réalité, sans remords

Même désillusionnés, nous ne vendrons pas nos âmes
Eut assez de vendre nos bras armés, nos poings
Amour, confiance, loyauté, que des cendres
Ne reste que la guerre vers l'enfer, jusqu'à la fin

Notre seule force, c'est notre haine
Qui nous tiendra éveillés jusqu'à notre dernière heure
Un revolver comme allié pour maintenir notre règne
Une bouteille de scotch pour nous réchauffer le cœur.

- Ronin

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT I

Le fossoyeur

Tout ce qu'il veut c'est la douleur

La douleur et la haine

Oui la haine

Mais jamais la peur, la peur est pour l'ennemi

La peur et les balles.

- *Le corbeau*, de J. O'Barr

— Vas-y, creuse le ton trou, mon ostie de gros sale !

Le vent automnal se lève et une violente bourrasque fait virevolter les feuilles mortes tapissant le sol. La brise est froide, glaciale, comme le ton de ma voix qui vient de briser le silence absolu de la nuit. Ma voix est pleine de menaces sous-entendues, résonnant telle une macabre mélodie funèbre. Les phares d'un véhicule, stationné plus haut, diffusent une faible lueur blafarde, qui repousse les ténèbres au-delà de la petite clairière, tout en faisant étinceler le canon chromé de mon revolver. Je regarde intensément l'homme qui est en face de moi et pendant quelques secondes, je remarque tous les signes de sa détresse. Il tremble et respire avec difficulté, tandis que son corps grassouillet tout crispé est recroquevillé sur le manche d'une pelle. Cet outil semble être la seule chose qui l'empêche de tomber sur le sol, comme les béquilles d'un estropié. Ses yeux sont fermés, des gouttes de sueur perlent sur son front. C'est notre nouvelle victime. Il est bien habillé, le salaud, avec un beau complet à plusieurs centaines de dollars. Dans la vie de tous les jours, il devait être tout un monsieur ; il devait en brasser des affaires. Mais ici, isolé dans la nuit noire, à la merci de mon doigt sur la détente d'un revolver, il n'est plus rien, juste un autre morceau de bidoche. Tout en le tenant en joue, j'ai une étrange pensée ; je me dis que dans le fond, je ne devrais pas être là. Le problème, c'est que je ne me rappelle pas où je devrais être. C'est un peu le même genre de sentiment que je ressens chaque fois que je pars en guerre, et ça me met toujours en colère. Puis enfin, je me répète que tant qu'à être ici, je ferais mieux d'en finir au plus vite. J'abrégerais ainsi mon semblant de torture, tout en faisant de même pour cet imbécile. Mon visage, qui tout ce temps affichait l'impassibilité d'une statue de granite, prend soudainement les traits d'un masque grimaçant. Mes mains gantées de cuir se crispent sous l'effet d'une rage volcanique dont je suis moi-même l'instigateur. Pareil au suicidé qui s'immole en s'aspergeant d'essence, les violents sentiments que je cultive si bien en moi me brûlent soudainement de toutes leurs flammes. Jamais je n'aurais dû venir ici. « *Fuck !* C'est ce que je me dis chaque fois ! » D'un coup brutal, je frappe le gros homme au front avec la crosse de mon arme. Le bruit sourd de l'impact résonne dans la nuit sombre et, tombant sur le sol, ma victime émet un long gémissement de douleur.

— Dépêche-toi, gros chien ! De toute façon, tu vas le creuser ton ostie de trou, t'as pas le choix ! Maintenant, il s'agit juste de savoir si tu vas le faire rapidement sur tes deux jambes, ou plus lentement en pleurant dans ton sang avec un trou de balle dans un genou.

Sur ces mots, j'abaisse le canon vers ses jambes. Il les replie sous lui, dans un réflexe de défense. Entre les ombres noires qui m'entourent, il me semble encore entendre l'écho de ma voix, rageuse, haineuse. Pourtant, ce n'est pas lui que je déteste ; je ne le connais même pas. Je déteste simplement le fait d'être ici et celui d'avoir dû enterrer mes souvenirs. Je déteste Dieu, aussi, même si je ne crois pas en lui. Pourtant, il m'arrive d'y croire. Oui, c'est vrai, je crois en Dieu quelques fois et, dans ces moments-là, j'y crois seulement pour pouvoir le haïr. Un filet de sang commence à couler du crâne cabossé de ma victime, en même temps que ses joues s'inondent de larmes. Un long sanglot de désespoir sort de sa gorge, exprimant toute la terreur et le désarroi qui remplissent son être. C'est le moment qu'il choisit pour y aller d'un geste d'ultime recours.

Il me fixe de ses yeux humides et me supplie silencieusement, à la mesure que s'enchaînent nos regards. Il implore ma grâce en cherchant en moi une parcelle d'humanité. «Criss de con ! Regarde, vas-y voir tout au fond de moi ! Va scruter avec la force de tes derniers espoirs. Regarde bien, regarde comme c'est noir, vide, pareil à un gouffre abyssal ! Vas-y, jette-toi, si tu oses, dans ce puits de néant, là où il n'y a rien, à part le froid et mon secret. Tu vois tout, maintenant ; oui, c'est la seule chose que tu peux voir, la seule chose dont je me rappelle encore, la seule vérité qui tienne. Je n'ai plus rien, en dedans, je suis mort». Je lui souris d'un air féroce et il baisse les yeux en sanglotant de plus belle, encore plus désespéré qu'avant. Il sait maintenant qu'il est perdu. J'entends des pas derrière moi. C'est le Tueur qui s'avance lentement. Depuis notre arrivée dans le boisé, il était resté silencieux. Il n'aime pas voir le sang couler inutilement ; lui non plus n'aime pas que ça traîne en longueur. Le voilà donc forcé d'y aller de sa grande subtilité, qualité évidemment non partagée. De plus, c'est son tour, ce soir. Il passe à ma hauteur, puis se penche vers l'homme toujours au sol en lui mettant délicatement une main sur l'épaule. Sa voix s'élève, calme et sereine ; on pourrait presque y percevoir une pointe de compassion.

— Écoute, mon ami, fais ce qu'il te dit. Creuse et en même temps, réfléchis. Réfléchis à une façon de te sortir de la merde. On ne sait jamais... il y a sûrement quelqu'un dans le monde qui t'aime assez pour t'aider à trouver une partie de l'argent que tu dois. D'autant plus que tu en dois pas mal, beaucoup trop et depuis très longtemps. T'en as *crossé*, du monde, mon ami, et dernièrement, ce n'étaient pas les bonnes personnes. Pour le moment, contente-toi de creuser et pense à trouver de l'aide. Je ne sais pas... ta mère, ta femme, ta maîtresse... n'importe qui avec de l'argent. On a un problème et ça prend une solution, alors creuse et réfléchis très fort.

Cela dit, le Tueur bouge la main et tâte doucement la poche arrière de son pantalon.

— J'ai mon cellulaire juste là. Alors, lorsque tu seras sûr d'être capable de trouver quelqu'un d'assez serviable pour sauver ton gros cul, on l'appelle et on règle ça. Donc ce soir, pour être heureux, mon copain et moi, ça nous prend un beau trou et ensuite, l'argent.

L'homme se relève tout en essuyant du revers de sa main tremblante le sang qui dégouline toujours sur son visage. Puis il se met à creuser avec l'entrain d'un homme qui croit encore à ses chances de survie. Après plusieurs minutes, il s'arrête et se retourne en faisant bien attention d'éviter mon regard pour finalement, hésitant, faire face au Tueur.

— Je... je crois que je sais qui pourrait me... me...

La voix est faible, sans force et suppliante, mais ses yeux sont maintenant secs. Il ne pleurniche plus, il est rempli d'espoir. De la main, le Tueur arrête son flot de bégaiements.

— Parfait mon ami, on est près de la solution. Maintenant, juste pour faire plaisir à mon compagnon, finis de creuser ton trou.

Le gars reste là, bouche bée, sans vraiment comprendre, puis semble vouloir argumenter. J'avance aussitôt d'un pas, histoire de le motiver un peu. Le canon de mon revolver passe d'un genou à l'autre ; puis, de mes yeux, je cherche son regard. C'est long, faut en finir ; il fait noir et j'ai froid, tellement froid. Désespéré, il baisse la tête pour se remettre au travail, comme si sa vie en dépendait. Le Tueur, les mains dans les poches, se recule pour s'adosser à un arbre, tandis que moi, mon .357 au poing, je supervise la tâche. Minute après minute, on n'entend que le son de l'acier de la pelle pénétrant le sol, accompagné du souffle rauque de la respiration sifflante de notre victime avec, en bruit de fond, les hurlements violents du vent qui se perdent dans les ténèbres de la nuit. Le temps passe et la fosse s'agrandit, tout en devenant plus profonde. Alors que le Tueur me regarde de ses grands yeux tristes, je lui fais signe de la tête. Il grimace en s'avançant devant moi. Le silence se fait soudainement autour de nous, jusqu'à ce que ses paroles au ton mélancolique résonnent dans la clairière.

— C'est beau, mon ami, je pense que tu as assez réfléchi pour avoir trouvé une bonne solution à notre problème... et le trou est parfait.

Le Tueur se retourne vers moi, pour me fixer longuement d'un regard résigné. Du regard de celui qui est déjà perdu et qui néanmoins, voudrait trouver un moyen d'éviter de faire un pas de plus dans les profondeurs de l'abîme. Inconsciemment, je crois qu'il me demande d'arrêter tout de suite ce qui est censé suivre. Mais je reste là, impassible, comme une statue de glace trônant au centre d'un enfer de froid. Après un court soupir, il

redevient lui-même ; sa voix s'élève sans émotion, claquant comme le bruit sec d'une détonation.

— Oui, parfait, ce trou ; juste au goût de mon copain. Je vais te laisser faire ton coup de téléphone, maintenant.

Le regard tout à coup rempli de reconnaissance, notre homme lâche la pelle pour sauter d'un bond hors de son trou. Sûrement qu'il se voit déjà chez lui, devant un bon cognac, en cherchant le réconfort, après sa nuit cauchemardesque, dans les bras de sa femme, de sa mère ou de sa maîtresse. Il nous regarde en souriant nerveusement, comme s'il voulait nous faire comprendre, par ce soudain excès de bonne humeur, qu'il nous pardonne notre cruauté de tortionnaires. Il s' imagine sûrement qu'on va le laisser aller et oublier ça. C'est donc devant ce visage blême teinté d'espoir que le Tueur se décide de finir le travail. Mon partenaire est une sorte de psychopathe doté d'une sensibilité extrême. Il n'aime pas faire de mal aux gens sanglotants et désespérés. Moi, je le laisse faire à sa façon ; un condamné creuse toujours plus vite son trou avec une petite lueur de salut devant les yeux. Tandis que je recule de plusieurs pas, il fouille de la main l'arrière de son pantalon. Là où est censé se trouver son cellulaire. Mais, de derrière son dos, c'est un 9mm automatique qu'il fait apparaître. L'armant aussitôt d'un geste vif du poignet, il le pointe directement sur le front de la victime qui reste là, abasourdie, son sourire imbécile encore sur les lèvres. Comme il essaie d'entamer une phrase...

«BANG!»

Le revolver lui coupe la parole en tonnant dans la nuit. Sa tête explose en une pluie de sang et de cervelle, qui va jusqu'à souiller mes bottes de ses éclaboussures, tandis que son cadavre tombe lourdement sur le sol. Puis, tout redevient silencieux. Je m'avance vers le corps qui lentement, rougit la terre de son sang. Sans trop savoir pourquoi, sans émotion, je fixe ses yeux qui sont demeurés ouverts. Je le fixe, comme il l'avait fait précédemment avec moi, trouvant dans son regard probablement la même chose qu'il avait trouvée dans le mien, la mort. Ma mort, c'est celle de l'âme ; je suis un zombie qui respire. Mais sa mort à lui, avec une balle dans la tête, est plus réelle et définitive. Je vois le néant tout au fond de ses yeux, comme si d'un regard impassible, il embrassait l'éternité. Un regard vide qui, avant tout, me rappelle vaguement quelque chose d'autre. Comme une étrange impression de déjà-vu. Un souvenir lointain émanant de cette scène de champ de bataille. Du coup, l'épaisseur des murailles de mon amnésie semble légèrement s'effriter, me rappelant ces jours d'avant la noirceur de mon mercenariat. Ces jours où j'avais encore de la vie en moi, ou je cherchais la vérité. Les images défilent sans que je puisse les contrôler. Des bribes de souvenirs et de fantasmes obsessionnels qui semblent s'être transformées en visions cauchemardesques occupent soudainement tout l'espace de mon esprit. Plus rien n'existe, mis à part ce que je vois dans les yeux du mort. D'abord, le souvenir lointain de m'être déjà plongé dans ce même regard funeste, en d'autres temps et en d'autres lieux. Je vois la clairière être remplacée par une plage de cailloux labourée par les vagues du large. Les yeux du mort me ramènent au-delà des océans, dans les vieux pays, jusqu'au royaume des Francs. Je vois cette terre de mes aïeux qu'on appelle Normandie, avec un nom ressortant de ma mémoire emprisonnée : Dieppe.

FLASH-BACK I

Dieppe, 19 août 1942

Restant à la fois dur, pur
Avec une solitude de givre
Qui glacerait les plus brûlants crématoires de l'enfer
Et toute une existence
Se résumant à cette seule phrase
Je suis toujours en guerre.

- Ronin

La brume du matin vient de se lever et semble avoir avalé tout l'univers qui m'entoure, tel un ogre affamé. Néanmoins, j'aperçois une plage sur laquelle meurent les vagues de la mer, le tout en noir et blanc, comme une scène d'un vieux film que j'ai déjà vue et qui se jouerait encore dans ma tête. De ce fait, ce paysage étrange ne me semble point inconnu. Il me rappelle quelque chose de lointain, comme un rêve à demi oublié, ou plus probablement un cauchemar. C'est la plage de Dieppe que je revois à travers un autre de mes fantasmes maladifs. Une bruine fine tombe et va finir sa course sur les galets qui jonchent le sol. La plage de cailloux disparaît lentement sous l'eau écumante, puis réapparaît, en suivant les relents des vagues de la mer qui s'agitent derrière moi. Soudainement, tout s'enflamme, tel un formidable brasier ; la terre tremble violemment, perforée par de terribles explosions qui rejettent dans tous les sens, pierres, boue et eau bouillonnante. Le bruit du tonnerre résonne douloureusement à mes oreilles, au point de m'en faire presque éclater les tympans. J'écarter les yeux devant le spectacle hallucinant de milliers de projectiles meurtriers qui viennent du mur de brouillard pour s'abattre comme une pluie de morts, de la plage jusqu'à la mer. Je reste là, un peu confus, même si je vois le tout sans émotion, en simple spectateur, comme devant la vision d'un rêve dont on a la certitude qu'il finira dans les secondes qui suivent. Je recule malgré tout devant ce barrage de mitrailles, pour ressentir une légère anxiété lorsque mon pied glisse sur la lisse surface des galets, donnant ainsi une certaine réalité à cette vision de mirage. Juste comme j'arrive à la mer, je sursaute, bousculé par une foule d'hommes casqués aux vêtements de couleur kaki qui passent à ma hauteur sans me regarder. C'est comme si la mer, qui vient mourir vague après vague sur la plage, avait soudainement régurgité toute cette masse hurlante de soldats. Ces derniers, le corps penché et la tête rentrée entre les épaules, se jettent hors des péniches de débarquement pour se lancer à l'assaut de la brume cracheuse de balles. J'entends, à travers cette cacophonie, le bruit des projectiles faisant éclater le revêtement des embarcations qui viennent de transporter une génération d'hommes à leurs tombeaux. J'en viens même à percevoir le son des impacts de l'acier qui pénètre la chair et fracasse les os. Simultanément, en arrière-plan, sonne une chorale morbide composée de hurlements de douleur, d'agonie et de désespoir. Puis, je vois les soldats qui, pas à pas, trébuchent, tombent, pour enfin s'assoupir sur la grève de galets. Le vent, d'une violente bourrasque, balaie le nuage de brume qui s'évanouit comme par magie, laissant, tout en face de moi, une véritable vision d'apocalypse. Il y a des cadavres à n'en plus finir, entremêlés dans des barrières de barbelés avec, un peu partout, des casemates et des nids de mitrailleuses qui crachent la mort dans un déluge de feu et de fer. Canonnades, jets de mortier, explosions, détonations, le tout bien assemblé dans un vacarme infernal et délirant, comme l'apothéose d'une ode lyrique en hommage au grand Lucifer. Derrière les lignes de fortifications protégeant la ville, on ne peut voir que le mouvement furtif des soldats ennemis qui, bien à l'abri dans leur repaire, continuent leur travail meurtrier. Sur la plage, les corps s'amoncellent en lignes et en piles, par centaines, puis par milliers, fauchés avant même d'avoir pu tirer un seul coup de fusil. Ce massacre reste un chef-d'œuvre d'orchestration, où

chaque note amène un homme dans l'abîme. À la fois distant et estomaqué, je marche parmi eux comme au milieu d'un mauvais rêve, passant entre les cadavres et les blessés agonisants, tandis que des dizaines de projectiles me traversent sans me toucher. Ce qui n'est visiblement pas le cas pour mes compagnons de plage, les rafales d'aciers sectionnant leurs membres, les éclats d'obus déchiquetant leurs corps. Tous des fils, des maris, des pères de famille, assassinés et trahis par leur patrie, envoyés à des milliers de kilomètres de leurs foyers respectifs pour mourir comme du bétail à l'abattoir. Un soldat au visage d'enfant pleure, étendu sur le sol. Je me penche sur lui, plus par curiosité que par compassion, mon regard impassible confrontant la douleur et la peur dans le sien. J'approche mes mains des siennes et avec surprise, je ressens quelque chose d'étrange en moi. Comme si une brume ténébreuse se resserrait lentement tout autour de mon cœur pour tenter de l'étouffer. Sentiment d'impuissance ? Tristesse ? Nos doigts réunis essaient de retenir les entrailles qui veulent sortir de son ventre ouvert, avec la vie qui s'échappe de lui en un fleuve de sang. Enfin, il meurt en me regardant dans les yeux, tout en appelant sa mère. Je vois tout en noir, en gris et en rouge, à cause du sang coagulé qui luit sur les galets et des milliers de cadavres qui gisent immobiles, abandonnés là par leurs compagnons d'armes, forcés de reculer devant un ennemi invincible. Je reste seul avec les morts, errant parmi eux comme une âme en peine, voyant la marée prendre leurs corps un à un. Une marée teintée de leur ultime sacrifice, héroïque autant qu'inutile. Confronté à ce carnage, je revois l'image d'un liquide sombre éclaboussant le sol boueux, où se mélangent des parcelles de cervelles grisâtres.

Cela vient de la tête éclatée du cadavre de la clairière, que je fixe encore dans ses grands yeux ouverts. Je ressens alors le même sentiment que devant l'adolescent agonisant. C'est un malaise étrange et je ne sais pas comment analyser cette émotion. Je n'ai rien ressenti depuis un long moment, je suis resté trop longtemps sans humanité. Je laisse donc le néant me remplir de nouveau, balayant tout malaise en moi. Ce néant si sécurisant, si familier, qui tourne et tourbillonne en prenant tout. Tout, sauf les visions. Elles sont comme imposées à mon esprit et m'entraînent, malgré moi, encore plus creux dans les profondeurs de ma mémoire.

Dieppe, 9 septembre 1994

Le délire continue, avec mes pensées qui violent ma volonté, faisant ressortir du puits sans fin de ma conscience des scènes de mon passé que j'avais volontairement oubliées, laissant de ce fait ces troublantes hallucinations pour revenir à une lointaine réalité.

Le paysage était en couleur, cette fois-ci, aux teintes vives et lumineuses. Je roulais en automobile sur une petite route de campagne au cœur d'un pays étranger. Je me souviens de cet endroit, de ce périple au royaume des Francs. Le chemin était long et monotone, jusqu'à ce que mon compagnon de voyage, tout sourire, reprenne la parole avec un autre de ses propos loufoques. Je le revois, tête rasée, avec une petite barbichette garnissant le bas de son visage légèrement arrondi. C'est mon cousin, mon frère. Couze, comme je l'appelle. Un ami de toujours avec qui j'ai grandi, bien qu'il vivait à l'extérieur des ghettos où j'habitais. Une personne avec qui je sais avoir partagé de nombreuses aventures, bien que, pour le moment, je ne me rappelle d'aucunes. Le ciel devint grisâtre, avec des nuages qui s'amoncelaient rapidement sous le vent, pour ne laisser percevoir, qu'à quelques endroits, des pointes d'un bleu très foncé, comme s'il se faisait l'oracle annonçant l'arrivée d'une tempête prochaine. Le chemin nous mena jusqu'au milieu de champs isolés, face à une croix de pierre rongée par les années, avec, tout à côté, une énorme pancarte qui semblait beaucoup plus récente : TOMBE DE GUERRE DU COMMONWEALTH, DIEPPE, CIMETIÈRE DE GUERRE CANADIEN. Nous avons tourné à gauche sur un sentier étroit, bordé d'une forêt d'un côté et d'une grande terre cultivée de l'autre. Chemin reculé au bout de nulle part appelé RUE DES CANADIENS, où nous nous sommes arrêtés, devant l'entrée du cimetière. Solennels, mon compagnon et moi sommes sortis de la voiture sans rien dire, laissant les portières se fermer en claquant dans le silence absolu. Nous avons pénétré dans ce sanctuaire du dernier repos pour aussitôt perdre, une fois à l'intérieur, cette impression que nous étions encore dans un endroit oublié. Tout était impeccable, ici, du gazon d'un vert parfait fraîchement coupé, jusqu'aux bosquets finement taillés. Il y avait aussi une multitude de fleurs qui égayaient ces centaines de croix blanches au granite immaculé. Des gens se souvenaient et respectaient, mais le silence en vint à être écrasant. J'étais surpris face au mutisme de mon Couze, qui de nature toujours gaie et enjouée, n'avait encore tenté aucune remarque amusante. Le visage grave, nous déambulions en silence parmi les pierres tombales. Finalement, je pris le temps qu'il fallait pour lire tous les noms des morts enterrés ici, espérant toujours me les rappeler. Tous ces guerriers à qui j'espérais tellement ressembler. La phrase sur les armoiries de ma douce contrée revint soudainement à mon esprit. JE ME SOUVIENS ; cette phrase, c'était là qu'elle devait prendre tout son sens. Gravée sur le granite en lettres de sang. Je me la répétais encore et encore, au-delà du temps, comme si avec ces mots, je voulais illuminer mon âme avalée par les abîmes de l'oubli.

Nous avons continué d'errer de tombe en tombe, non sans remarquer que les soldats, pour la plupart, étaient plus jeunes que nous.

Malgré ma mémoire rendue volontairement vacillante, je me rappelle, sans savoir pourquoi, certains des noms aperçus sur les pierres :

SERGEANT SUPPLÉANT M. LAPOINTE, LES FUSILIERS MONT-ROYAL, LE 19 AOÛT 1942, ÂGE 31, MORT EN HÉROS POUR LA PATRIE, LAISSANT UNE FEMME ADORÉE ET UNE PETITE-FILLE CHARMANTE, QUE DIEU LES BÉNISSENT.

PRIVATE G.A. DANFORTH, SOUTH SASKATCHEWAN REGIMENT, AUGUST 19TH, 1942, AGE 27, GONE BUT NOT FORGOTTEN, BRAVE SOLDIER.

SOLDAT R. BOULANGER, LES FUSILIERS MONT-ROYAL, 19 AOÛT 1942, 18 ANS.

Oui, je me souviens encore, sans comprendre pourquoi. Je me souviens aussi d'une autre sépulture, celle d'un soldat inconnu gravée à jamais dans mon esprit :

A SOLDIER OF THE SECOND WORLD WAR, A CANADIAN REGIMENT, AUGUST 19TH, 1942,
KNOWN UNTO GOD.

Se rappeler est le seul véritable hommage qu'on peut encore leur faire. Même si, dans mon cas, je sens que me rappeler serait l'équivalent d'une condamnation en enfer.

Étonnamment, à la fin de notre visite, le soleil vint surplomber ce terrain verdoyant semé de centaines de croix, avec un ciel d'un bleu sans tache où toute trace de nuages en était venue à disparaître.

Nous sommes repartis, sur une route achalandée au milieu d'une cité inconnue, à la recherche de je ne me rappelle plus quoi, comme si ce voyage dans les vieux pays était une quête dont je n'ai plus le souvenir. Je me rappelle seulement que Dieppe n'était qu'une escale de notre long pèlerinage.

Nous suivions donc les panneaux routiers, qui nous ont guidés au seul endroit où il était logique de se rendre après notre mélancolique visite de ce début d'après-midi. Là où, de toute façon, le destin nous aurait assurément menés, de gré ou de force. Comme si chacune des âmes des guerriers aux restes ensevelis dans ces champs nous criaient de passer par là :

— Allez voir et, avec l'aide du destin, vous comprendrez que nos sacrifices ne furent pas vains.

Avec cet appel énigmatique en tête, nous sommes arrivés à la plage de Dieppe.

Elle différait légèrement de ce que j'avais vu, auparavant, dans mon cauchemar de feu et de sang. Elle ne portait plus les traces des nids de mitrailleuses et des barrières barbelées. Le tout était maintenant remplacé par un joli parc au beau gazon, lui aussi frais coupé, avec plein de gens souriants qui profitaient des largesses du soleil pointant toujours à l'horizon.

Nonchalamment, nous avons traversé cette foule entourée d'enfants qui criaient et riaient, puis j'eus l'étonnante surprise de me sentir lentement imprégné de leur joie de vivre. Sentiment étrange et loin d'être désagréable. C'était peut-être ce que les fantômes des soldats voulaient que l'on voie, voulaient que l'on ressente. Au premier pas sur les galets, je fus submergé par la même émotion qu'au cimetière, ayant encore l'impression de fouler le sol d'un endroit sanctifié. La mer était là, tout au bout, avec sur elle le vent froid qui amenait à nos narines la forte odeur salée du large. Les vagues étaient hautes et venaient s'abattre avec fracas sur la berge couverte de petites pierres qui roulaient en tourbillonnant avec l'eau. Tout en marchant, mon Couze recommença à faire le con en se moquant gentiment des gens que nous croisions. Ses grimaces et ses mimiques étaient toujours accompagnées de commentaires appropriés. Il faisait le singe, tel le dernier des imbéciles. On riait aux éclats, pour enfin en arriver à avoir l'air de ce que nous étions, deux jeunes touristes mal élevés en vacances. Le cœur léger, nous marchions gaiement vers les vagues bruyantes qui semblaient rire avec nous. Tout était devenu comme si j'avais déjà oublié les fantômes et les événements sanglants d'hier qui soudainement, ne semblaient plus avoir aucune emprise sur moi. Mais le destin, dans son étrange perversité, s'employait à ce que je me souvienne pour toujours de cet endroit, surtout de ses drames.

Des cris de détresse venant du large m'ont alors fait tressaillir. Je figai sur place, mes sens en alerte. Cherchant du regard, j'aperçus, à quelques centaines de mètres dans la Manche, une jeune fille en difficulté qui flottait tant bien que mal en retenant une autre personne. Leurs corps suivaient les mouvements irréguliers du remous des flots. J'étais séparé d'eux par les vagues qui, hautes de plusieurs étages, coup après coup, venaient mourir à mes pieds. Le cri résonna encore, désespéré.

Dès lors, apparut à côté de moi une forme de brume blanchâtre qui en une fraction de seconde, prit l'apparence de ce qui semblait être un officier de la dernière guerre.

Un peu surpris, maintenant comme alors, je me demande si cette vision appartient vraiment, comme le reste, au fil de mes souvenirs réapparus, ou s'il s'agit encore d'une parcelle de mes fantasmes hallucinatoires qui se mélange à cette histoire. Pourtant, ces souvenirs semblent si réels dans ma mémoire.

Revoluer à la main, il me fixa d'un regard mauvais. Son béret était légèrement de travers et son uniforme kaki, trempé et sali de boue, était troué de dizaines de balles. Pendant que son visage reflétait une évidente exaspération, de sa main libre et dans un geste impérieux, il me pointa la mer, comme il l'avait assurément

fait à ses hommes une cinquantaine d'années auparavant. Puis, d'une voix forte et autoritaire, il hurla à mes oreilles :

– *Go, go, go !*

Au même moment, je crus entendre, en bruit de fond, des explosions et des détonations ; à moins que ce ne fut le fracas d'une autre vague venue mourir sur le littoral ? J'avançai d'un pas et arrêtai, hésitant. Mon détachement égoïste était si grand, que sans même une parcelle de peur ou d'anxiété, je me demandai froidement pourquoi je devrais risquer ma vie pour des inconnus. Oui, j'hésitai encore, malgré les hurlements redoublés de l'officier. J'hésitai, jusqu'à ce que j'aperçoive, du coin de l'œil, mon Couze qui avait déjà dévêtu le haut de son corps pour se jeter sans réfléchir dans les flots menaçants. Lui qui n'avait jamais de sa vie approché le danger ou connu la fureur de la bataille, il flirtait probablement pour la première fois avec la mort. Sans regarder derrière, ce garçon tranquille au corps frêle défia seul les hautes vagues. Il confronta ces géantes de quatre mètres pour être aussitôt avalé par elles. Le résultat de l'affrontement était plus que prévisible. Je sentis mon cœur se serrer, comme s'il était cruellement pressé dans un étau. Heureusement, à mon plus grand soulagement, mon Couze réapparut en culbutant sur les galets après avoir été violemment recraché par les flots. Il resta immobile, couché de tout son long, pour enfin commencer à tousoter en se relevant difficilement. Puis, indomptable, poussé par son cœur de lion, il se lança à nouveau vers le large.

Je me souviens du sentiment que j'ai alors ressenti. Il s'accompagnait d'une chaleur qui me brûlait le visage jusqu'au point d'en rougir. Ce sentiment, j'aurais aimé ne l'avoir jamais ressenti. La honte. Moi qui, déjà en ces temps lointains, étais vétéran d'une multitude de combats. Moi qui, si souvent, en pure bravade, affirmais être un des compagnons favoris de la grande faucheuse avec qui j'entretenais même une certaine intimité, j'étais honteux de rester là sans bouger, pendant que mon Couze affrontait seul le danger.

Je voyais la fille tout au loin qui se débattait toujours contre la marée mortelle en retenant son compagnon. Je voyais l'officier qui gesticulait à mes côtés en hurlant, tandis que mon Couze se lançait encore à l'assaut. Je pense que ce n'est pas nécessairement la peur qui m'a paralysé, mais une profonde apathie qui avait toujours été présente en moi. Apathie si généralisée qu'elle enrayait toute humanité. Devant cette masse d'eau tourbillonnante, avec les cris de détresse qui à mes oreilles, résonnaient plus fort que les hurlements du fantôme, mon corps se surchargea violemment d'adrénaline. Ma vision s'embrouilla, le tout étant comme si j'étais pris dans une de mes frénésies guerrières et que je ne contrôlais plus rien de ma personne. Le visage grimaçant, je me lançai à mon tour à la rescousse des deux personnes prisonnières des eaux. Du coin de l'œil, malgré mon esprit devenu fiévreux, j'aperçus une dizaine de badauds figés sur place, comme je l'étais moi-même quelques secondes auparavant. Évitant toute action qui mettrait en danger leur précieuse existence, ils regardaient la scène la bouche ouverte, en essayant de se convaincre de leur inutilité et de leur impuissance. Gardant toute mon attention sur cette gigantesque masse d'eau qui me faisait face, je me jetai contre elle en même temps que mon compagnon. Aussitôt, je fus pris dans sa redoutable accolade. Je retins mon souffle tout en fermant les yeux, pendant que la vague puissante et froide passa avec force par-dessus mon corps. J'essayai de me débattre, mais en vain ; j'étais entraîné vers le fond en tourbillonnant. L'eau salée pénétrait ma bouche et mon nez, laissant un goût affreusement désagréable qui, lentement, m'étouffa, au point de me faire suffoquer. L'eau remplaçait l'air dans mes poumons ; je me noyais. Pourtant, je ne ressentais rien. Pas de panique ni de crainte ; seul un étrange et réconfortant sentiment d'indifférence possédait tout mon être. C'est ainsi que je m'abandonnai à mon sort, seul, pris dans les griffes de la mort noire et glacée. D'un coup, la lumière revint, avec le dur contact du sol rocheux sur lequel je roulai douloureusement. Je venais d'être recraché par la mer et repoussé de la froide étreinte de la grande faucheuse. En proie au pire des malaises, je vomis bruyamment du liquide salé tout en remarquant, avec un certain éclair de joie à l'esprit, que mon Couze, sain et sauf, était occupé à faire la même chose. Je me relevai donc et, sans réfléchir, me relançai obstinément à l'assaut. Au loin, j'entendais la voix brisée de mon compagnon qui me criait d'attendre, qu'on ne pouvait pas réussir et qu'il allait chercher du secours. Ses paroles se perdirent derrière les hurlements de la jeune fille que je voyais toujours au loin. Elles se perdirent derrière le fracas intimidant des vagues vers lesquelles j'accourus tête baissée. Mon élan fut soudainement brisé par une gerbe d'eau qui m'emprisonna les jambes jusqu'aux genoux. Forte de sa prise, elle me souleva dans son mouvement pour me projeter vers le ciel à une vitesse vertigineuse. Comme la vague se brisa sur la plage, je touchai encore durement le sol, mes côtes prenant tout le choc de l'impact contre les galets. Ma respiration se coupa en même temps que la douleur embrasa mon être. Je me relevai difficilement, mais recommençai néanmoins à respirer avec plus d'aise, tout en sentant du sang chaud couler le long de mes flancs blessés. Je ne voyais plus mon Couze, il n'y avait que cet amoncellement de

passants qui s'était encore agrandi et qui observait le tout comme un spectacle sans frais. Probablement qu'ils regardaient la scène de la même façon qu'ils avaient toujours regardé leur vie, c'est-à-dire sans implication, en simples et misérables spectateurs.

L'officier était toujours là, me gratifiant d'une sorte de sourire flegmatique et levant le poing en signe d'encouragement. Sa voix se faisait maintenant presque douceuse à mon oreille.

— *Way to go lad.*

Ses traits se durcirent lorsqu'il pointa à nouveau du doigt les deux personnes en détresse, puis il disparut. Sa forme spectrale se défit sous une violente bourrasque de vent, pareil à la brume du matin qui retraite devant la brise.

À bout de souffle, je m'avançai lentement dans la Manche avec, cette fois, la surprise de ressentir une certaine crainte.

Ce drame venait de réveiller en moi quelque chose depuis longtemps endormi. Je ne sentais plus ce vide à l'intérieur, ce vide si profond et sans fin que je ressens encore aujourd'hui. Oui, à cette date, j'étais peut-être déjà un mercenaire, mais je venais de me rendre compte que j'étais vraiment différent des gens ordinaires. Je ne ressemblais en aucun point à ces spectateurs enchaînés à leur médiocre existence pour qui j'avais un immense dédain. Contrairement à eux, j'avais la force de me lever contre le destin, en faisant fi de ces pensées fatalistes qui ne sont que pour les couards. Je ressentais un profond soulagement devant cette différence que je constatais entre le commun des mortels et moi. Comme le garçon qui a toujours détesté sa famille, au point de la renier, pour enfin se rendre compte qu'il ne leur appartient pas, qu'il a été adopté. Néanmoins, il y avait cette crainte nouvelle qui à ce moment précis, était venue m'étreindre les entrailles. Elle venait uniquement du fait que cette dernière révélation avait ressuscité en moi une petite parcelle d'espoir, de vie, une faible flamme que j'avais maintenant peur de perdre au fond de ces eaux froides et noires. J'avais peur, mais ce sentiment m'indiquait qu'enfin, j'étais vivant. Dans le fond, il n'y a aucune bravoure à risquer la mort comme déjà je l'avais fait, avec des sentiments disparus, ensevelis sous l'indifférence. La mort est presque facile quand on considère n'avoir rien à perdre. Le vrai courage, c'est mon Couze. Le vrai courage, c'est lorsqu'on affronte la mort avec le sentiment d'être bien vivant. Je venais donc de trouver en moi quelque chose de précieux. N'était-ce pas en partie ce que j'étais venu faire de ce côté de l'Atlantique? Chercher et trouver un sens, un espoir... n'était-ce pas cela l'essence même de ma quête?

Avec une certaine hésitation, j'avançai encore de quelques pas dans l'eau. J'étais affaibli, à bout de souffle, la fièvre rouge de la bataille m'avait quitté, ne laissant en moi qu'un soupçon d'énergie qui servait à peine à me garder debout. J'étais soudainement convaincu que le prochain assaut serait mortel pour moi. Les vagues semblaient devenir de plus en plus hautes, de plus en plus puissantes. Pourtant, rien ne me retint pour mon dernier élan. Bien décidé, s'il le fallait, à mourir comme j'aurais dû vivre, en combattant pour quelque chose de plus valeureux que la couleur des billets de papier. Comme je me lançai vers l'avant, une solide poigne me retint par l'épaule. Surpris, je me retournai pour faire face à un grand gaillard qui m'interpella avec un fort accent français.

— Reste ici, ça va aller. Prends le filin.

Il me tendit une corde qu'il enserra aussitôt autour de sa taille et enleva son chandail sur lequel je pus clairement lire en lettre noire; POMPIER, DIEPPE. D'autres personnes se rassemblaient autour de nous, vêtues du même accoutrement. Celui qui m'avait arrêté s'assit sur le sol pour chausser des palmes de plongée, avant de se lancer tête première dans les vagues écumantes. Nous retenions tous la corde qui était attachée à lui, moi en tête de la ligne, tandis que je me demandais si cette dernière intervention, qui m'avait assurément sauvé la vie, me réjouissait où me décevait. Toute mon attention se fixa ensuite sur le pompier qui, après une nage rapide, rejoignit enfin les deux personnes en difficulté. Il les empoigna, et dès qu'il nous fit un signe de la main, on commença le remorquage.

La mer s'agitait de plus en plus, comme si elle voulait garder ses victimes sous son emprise. Les vagues devenaient plus violentes et s'acharnaient contre nous. Je me faisais jeter sur les galets à chaque relent, mais je me relevais aussitôt après, malgré la fatigue, les bosses et la douleur, pris par l'importance de la tâche. Un rapide coup d'œil vers l'arrière me permit d'apercevoir mon Couze qui, en véritable compagnon d'armes, avait pris sa place sur la ligne de corde. Je réalisai alors que l'arrivée providentielle des pompiers lui était assurément due. À la force de nos bras, le trio encordé se rapprocha lentement. Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres, lorsque, comble de malheur, toute tension quitta le câble que nous tirions. Le bout s'était détaché. Sur la plage, on se regarda tous sans mot dire, décontenancés, appréhendant le pire. Heureusement, la

mer se fit tout à coup magnanime et décida d'abandonner ses proies, qu'elle rejeta à l'aide d'une formidable vague qui tomba sur la plage dans un gigantesque bouillon d'écume. Quand le pompier et un corps totalement inerte furent projetés sur la gauche, tous se ruèrent vers eux. C'était ce que je m'apprêtais à faire, lorsque je remarquai la jeune fille dans l'autre direction. Elle n'avait pas pu se libérer de l'emprise des eaux. Seule, et à bout de force, elle semblait être sur le point de se faire entraîner vers le large par le courant. Comme si la mer avait quand même décidé, malgré sa soudaine pitié, de garder une victime pour son sacrifice au démon des profondeurs. Cette fois, sans même réfléchir, je me dirigeai vers elle en courant. Alors que chacune de mes enjambées étaient retenues par les flots, la crainte d'être assailli par une autre de ces gerbes d'eau tourbillonnante n'était pas sans m'envahir. Rapidement immergé jusqu'à la taille, je me retrouvai néanmoins juste au côté de la fille en détresse. Je l'agrippai par le bras, sans rien dire, sans remarquer un seul des traits de son visage, ni même la couleur de ses yeux ou de ses cheveux. Je la soutins ainsi jusqu'à la terre ferme, où une équipe médicale arriva aussitôt pour la prendre en charge. Ils s'occupèrent d'elle et la massèrent vigoureusement sous une couverture chauffante, pour lui éviter de souffrir d'hypothermie. Je vis le pompier français, épuisé, une palme en moins, avancer sur les galets en compagnie de ses collègues qui le soutenaient. Un peu plus loin, à quelques mètres de la berge, le cadavre de l'autre rescapé flottait toujours sur l'eau. Je m'approchai donc pour aller le récupérer. Rendu tout près, j'attrapai son bras et soulevai sa tête ; sa peau était glacée et affreusement blanche. Je pris son corps devenu d'une mollesse extrême, tel un pantin désarticulé, dont les muscles et les nerfs ne retenaient même plus les os. Tandis que je le transportais, mon regard resta figé au sien. Ses yeux grands ouverts, vides et exorbités, fixaient le néant comme s'ils embrassaient l'éternité. Je me plongeai dans ce regard de mort ; il faisait noir, il faisait froid. Tout au fond de ses yeux, je voyais le reflet du ciel qui s'était couvert d'un gris orageux. Du coup, le décor s'obscurcit rapidement, marquant la fin de mes visions pour me retrouver sous une lumière vacillante éclairant faiblement les branches dégarnies des arbres de la clairière.

Je suis de retour dans le boisé, à la sombre réalité du présent, debout juste au-dessus d'un autre cadavre, avec des parcelles de sa cervelle sur mes bottes. Je n'aurais pas dû me perdre ainsi dans son regard de macchabée. Le fait de revoir mon passé à travers les yeux d'un mort ne m'amènera rien de bon. Mes souvenirs, tout comme ces étranges sentiments que j'ai commencé à ressentir, sont si profondément ensevelis en moi, qu'il serait mieux de les laisser là où ils sont. Il ne faut jamais violer son sanctuaire d'antan, de crainte d'y réveiller des démons.

— Hey, vas-tu attendre qu'il pourrisse sur place avant de l'enterrer ?

La voix impatiente du Tueur vient briser le flot obscur de mes pensées. Déjà, les sentiments perçus à travers mes bribes de souvenirs ont fait surgir la confusion la plus totale dans mon esprit. Le mécontentement s'y rajoute avec ses paroles qui résonnent toujours à mes oreilles. Ses paroles qui me forcent à faire face à la sordide réalité du moment. Une violente colère émerge du chaos qui me tenaille. Je sais que je ne devrais pas être là, mais je suis damné. Même si ce n'est pas au Tueur que j'en veux, pendant un instant, tout autour de moi devient rouge et j'ai soudainement envie de l'abattre.

« Clic ! ».

Le bruit résonne dans la nuit comme une féroce menace de mort. La main rageusement crispée sur la poignée, je viens d'armer le chien de mon revolver. La haine possède chaque fibre de mon corps, m'aveugle. J'ai envie de sang, j'ai envie de parsemer cette clairière de cadavres. J'aperçois la crainte sur le visage du Tueur lorsqu'il recule d'un pas en levant les mains, tandis qu'en moi, je combats la sombre pulsion de lever mon .357 vers sa tête et de la lui faire exploser d'un seul petit mouvement du doigt.

— Aïe, aïe, aïe ! Tabarnak, excuse-moi, mais j'veux juste pas qu'on passe la nuit icitte, OK. Relaxe, mon chum, relaxe...

La brume rouge, qui était si dense il y a quelques secondes, se dissipe lentement devant mes yeux. Il ne peut pas savoir ce qui se passe en moi. Il ne connaît pas mes guerres, ne connaît pas mon enfer. Je n'ai donc pas à lui faire payer le prix de mes tourments. Ma rage se change presque soudainement en une jubilation perverse

lorsque je me dis que, de toute façon, lui et moi, on fait la meilleure des équipes. Je suis le seul à tolérer ses étranges extravagances et lui, le seul à pouvoir travailler avec mon caractère imprévisible sans que cela n'use ses nerfs pour autant. Je baisse la tête en rentrant mon arme dans ma ceinture, prends la pelle et, à l'aide de cet outil, pousse le cadavre dans le trou fraîchement creusé. Le corps touche le fond avec un bruit sourd et sa tête mutilée disparaît enfin dans l'assombrissement de la fosse. Je n'aurai plus à confronter son regard ; il ne me reste plus qu'à oublier ses yeux de mort et surtout, oublier ce que j'ai vu au-delà.

Le Tueur me fixe avec un air contrarié, tout en laissant échapper un long soupir de soulagement, mêlé, peut-être, à une certaine exaspération.

— Ciboire, tu m'inquiètes vraiment, toé, des fois.

« Tchack ».

Le bruit de la lame de la pelle pénétrant le sol résonne dans la petite clairière, s'entremêlant avec le son de la voix de mon compagnon. Ce dernier, mot après mot, retrouve sa gaieté habituelle. Cette candeur est aussi déplacée qu'étrange. Son visage, malgré l'intonation de sa voix, me semble néanmoins toujours d'une tristesse à faire pleurer.

— Te rends-tu compte... Les Canadiens y'ont pas perdu à soir ?

Il attend quelques secondes, espérant engager la conversation ou simplement attirer mon attention. Il adore ce genre de verbiage pendant les instants les plus sombres, contrairement à moi qui préfère le silence de la tombe, pour ainsi dire. De plus, en ce moment, je suis trop concentré à ensevelir le corps, à ensevelir mes souvenirs. Le son de l'acier labourant la terre devient la seule réponse à son radotage.

« Tchack ».

Loin d'être découragé par mon mutisme, l'autre continue.

— Y'ont pas perdu, criss, c'est sûr, parce qu'y'ont pas joué.

Puis il se met à rire à gorge déployée, avec un gloussement semblable au son d'un cochon que l'on égorge. Son hilarité est forcée, d'autant plus qu'il se moque, pour une des rares fois, de son équipe préférée. Ma dernière crise de rage l'a sûrement remué plus qu'il ne le laisse paraître.

« Tchack ».

Il s'assit au pied d'un arbre, sort une cigarette et laisse aller l'inlassable mouvement de ses mâchoires, d'une voix empreinte d'un enthousiasme simulé.

— Pourtant, y'ont un bon *coach*. Y'a de l'expérience et y'a l'air de bien communiquer avec les jeunes. Non, je peux te dire que si ça va mal, c'est seulement à cause des osties de joueurs qui se contentent de s'asseoir sur leurs culs en même temps qu'ils s'assoient sur leurs millions.

Du coin de l'œil, je vois son front se plisser, tandis que son regard redevenu inquiet se porte plus intensément sur moi.

« Tchack ».

— En tout cas, je suis content que la direction du Canadien ait renouvelé son contrat pour une autre année, même si la saison dernière ils n'ont pas encore fait les séries. Ça prouve que c'est pas lui le problème ; je pense même que c'est le meilleur *coach* qu'on a eu à Montréal.

— Non, le meilleur, ç'a été Tremblay.

À ces mots sortis de ma bouche, un petit sourire apparaît sur le visage du Tueur, bien qu'il garde toujours la même gravité dramatique dans le regard. Ses yeux habituellement ternes s'illuminent légèrement, heureux d'avoir pu capter mon attention en discutant de son sujet favori.

« Tchack ».

Ainsi encouragé par mon soudain et superficiel intérêt, il continue avec, cette fois-ci, un réel enthousiasme dans la voix.

— Es-tu fou, toé ? Tremblay ?

Le ton de ses paroles, si convaincu et engagé, est tellement différent qu'à l'accoutumée, qu'il sonne presque comme de l'hystérie à mes oreilles.

— Tremblay ! répète-t-il, incrédule, pendant que je me demande si sa surprise vient seulement de

mon affirmation, ou du fait que j'ai enfin ouvert la bouche.

— Le Canadien l'a pas gardé longtemps, celui-là. En plus, le peu de temps qu'il a passé à la barre du club, il s'est mis tous les joueurs à dos.

— Il a manqué les séries moins souvent que ton *coach* ; c'était un vrai guerrier, lui.
« Tchack ».

Je dépose la dernière pelletée de terre sur le tombeau improvisé, soulagé que cela soit enfin terminé. La voix du Tueur se fait tout à coup lointaine.

— Ouais, ouais... mais ça ne l'a pas empêché de se débarrasser de ses deux joueurs étoiles, dont le meilleur gardien de but de la ligue. Au fond, son plus gros problème, c'était son maudit caractère...

Il arrête et hésite, comme s'il voulait bien peser la suite de ses paroles avant de les lancer. Finalement, il baisse les yeux, tout en se levant avec un petit sourire qui éclaire son triste visage.

— Ouais... un maudit caractère, un peu comme quelqu'un qu'on connaît, mais qu'on nommera pas.

Je me retourne en mettant la pelle sur mon épaule, comme le ferait un soldat au garde-à-vous. Ignorant sa dernière remarque et son allusion, je poursuis d'un ton toujours aussi désintéressé.

— De toute façon, ça fait longtemps que j'ai arrêté de suivre le Canadien.

— Ah oui, et depuis quand ? Depuis qu'y'ont congédié Tremblay ?

— Non, depuis qu'y'ont échangé Chris Nilan.

— Ah ?

Le Tueur reste bouche bée, l'air surpris, comme s'il essayait de concevoir toute la logique de mon être par la seule analyse de cette dernière conversation. Puis, hochant la tête, il semble abandonner tout espoir de compréhension à mon endroit. Se faisant enfin muet, il avance dans ma direction. Son visage se fait plus dur lorsqu'il arrive juste au-dessus de la fosse que je viens de combler. Avec un air sinistre, rendu presque diabolique par les reflets blafards des phares, il baisse la fermeture éclair de son pantalon. Puis, je le regarde uriner silencieusement sur le sol où notre cadavre en est à son dernier repos, tandis que j'entends encore, tout au fond de moi, cette voix douloureuse qui, chaque fois que je finis ce genre de travail, me supplie pour que cette exécution soit la dernière. Cette voix, je ne fais que l'entendre, je ne l'écoute jamais. Le Tueur branle son petit membre dégoulinant, pour faire tomber les dernières gouttes qui marquent la partie finale de son jeu macabre. Pisser sur la tombe de ses victimes est sûrement pour lui une manière d'exorciser son âme du mal. D'exorciser ses remords en une sorte de rite de purification. Un peu comme Ponce Pilate qui se lava les mains de l'exécution du Christ, pour se libérer de toute responsabilité et pour pouvoir rester en harmonie avec sa fonction destructrice. Ce ne sont que de simples présomptions, car je ne lui ai jamais demandé pourquoi il urinait ainsi sur la mort. Comme je ne lui ai jamais demandé pourquoi il fait toujours la conversation aux moments les plus noirs. De son côté, il ne m'a jamais demandé pourquoi, une fois sur deux au moins, je dois me retenir de ne pas lui faire sauter la tête pour un mot ou une respiration de trop. Nous respectons la déraison et les incartades de l'autre, réunis dans un partenariat funèbre de ténèbres et de sang.

Je m'attarde soudainement sur les détails de sa physionomie. Difficile de croire qu'un homme avec autant de morts dans son sillage puisse avoir un visage si triste, marqué par ce qui semble être une certaine sensibilité. Difficile à croire, quand l'on sait qu'il a toujours un 9 mm chargé dans sa poche arrière. Son long trench noir se marie presque parfaitement avec l'obscurité de la nuit, comme avec la rudesse de notre tâche. Son visage étroit aux petites lunettes rondes est encadré de cheveux courts et foncés, coupés en brosse. Avec sa maigreur extrême et son regard mélancolique, on dirait un artiste, un poète de la mort. Pourtant, avec toutes les horreurs qu'il a à son crédit, c'est plus à un agent de la Gestapo qu'il devrait ressembler. Un peu comme moi, un peu comme nous tous qui opérons pour une organisation semblable à celle du III^e Reich. Pris sous son emprise maléfique et voués, comme elle, à la conquête du monde par la mort et la destruction, le tout mené par le pouvoir de l'argent et des armes, pour le contrôle de la vente de drogues en tous genres. Nos armées se fondent à même la foule des civils, avec plus aucun idéal pour nous guider, hormis celui de l'argent ; l'argent ? Non... moi, c'est le dépit et la haine qui m'alimentent. Je suis guidé par la plus profonde des désillusions ; c'est ce qui me distingue des autres. Par contre, des soldats comme nous, on en trouve dans tous les ghettos et dans toutes les ruelles. Des victimes comme celle qu'on vient de faire disparaître, on en trouve également partout ; de la chair à canon à bon prix, sur le dos de laquelle on monnaie notre survie tout en alourdissant

notre damnation. Ces victimes finissent toujours dans des trous semblables à celui que je viens de remplir. Il y en a plusieurs comme celui-là dans les alentours. C'est notre petit cimetière privé, situé à cinquante minutes du centre-ville. Dans quelques années, un chien va venir ici et déterrer un os. Ou encore, un grand promoteur immobilier va acheter le terrain, déboiser et creuser pour faire les solages, avant de trouver tous ces corps. À ce moment, nous serons déjà loin, peut-être au centre de détention fédéral de Donnacona, ou simplement en enfer. Ce n'est pas nécessairement ce qu'il y a de plus réjouissant, mais ce sont les lois de la guerre.

Enfin, nous reprenons le petit sentier qui nous amène au véhicule. Le Tueur, l'air absent, marche en sifflotant. Je me demande s'il sera capable de s'endormir ce soir et, s'il y parvient, combien de cauchemars le réveilleront? Combien de fois il verra la tête du gars exploser? Pourtant, pour l'instant, il n'a pas l'air tourmenté, seulement un peu triste. Aucun de nous n'est affecté de la même façon par le travail. J'imagine que ça dépend des limites de chacun et du nombre de fois que nous avons été obligés d'aller au-delà. Des limites, je crois que je n'en ai pas, contrairement au Tueur qui, chaque fois, avec la même tristesse dans le regard, semble les avoir dépassées. Il s'est même déjà confié à moi au sujet d'une atrocité qu'il a commise et qui l'empêchait de dormir. Sa mission consistait à aller rendre une petite visite à un juge un peu trop zélé qui s'était mis dans la tête de faire sa réputation sur le dos du crime organisé. Le Tueur s'était donc rendu à son domicile avec deux autres soldats. Ils ont d'abord tabassé le juge avant de l'attacher sur son lit, pour ensuite coucher près de lui sa femme et sa fille de douze ans, qu'ils ont violées tour à tour. C'est sur la petite qu'ils s'étaient davantage acharnés, la ravageant pendant près d'une heure. Cette fois-là, le Tueur n'a pas pissé sur ses victimes. Mais, à ce qu'il m'a dit, il a vomi toute la nuit qui a suivi et aujourd'hui, il n'est plus capable de baiser une femme sans y repenser. Pour ce qui est du juge, il s'est retiré de la vie publique, relâchant du coup la pression sur notre organisation. J'imagine que c'était la meilleure chose à faire. En tout cas, c'est quand même une belle histoire et j'en aurais eu plein, comme celle-là, à lui conter, moi aussi. Je n'ai jamais été malade après une mission, je n'ai jamais eu à me confier à personne après mes boucheries et j'ai rarement souffert d'insomnie. Je ne crois pas être le plus valeureux des soldats à cause de tout cela, mais je suis sûrement plus efficace. Je suis un des meilleurs dans ce que je fais.

Même si le Tueur est un rebelle dysfonctionnel comme moi, nous sommes quand même bien différents. D'abord, parce qu'il croit avoir trouvé sa place dans le monde du crime organisé. Il est trop aveugle, ou trop con, pour se rendre compte que notre organisation est exactement pareille à cette société qui nous décrit comme étant des hors-la-loi. Il y a des chefs qui mènent le bal, qui manipulent, qui trompent et qui récoltent. Des pions qui obéissent, qui payent ou qui prennent des balles. Il y a des règles qu'il faut toujours respecter et des mensonges qui sont pris pour des vérités. Voilà comment les deux univers se rejoignent pour n'en faire qu'un. Je ne vois aucune différence entre les deux; pour moi, c'est ça la seule véritable réalité. Espérant monter dans la hiérarchie, le Tueur suit à la lettre tout ce qu'on lui dit. Il fréquente un local de motards où il doit souvent être de garde et écoute ses maîtres comme un bon chien-chien. Quelquefois, il est même obligé de laver les motos des gradés. Il est prêt à n'importe quoi pour faire officiellement partie de la bande; il irait jusqu'à baiser sa mère ou même la tuer, s'il le fallait. Tout ça pour avoir ses couleurs, pour avoir un écusson brodé sur son dos de cuir. Mais pour le moment, c'est un prospect et il doit faire ses preuves en attendant de rejoindre le grand club. Il me dit souvent qu'il croit avoir trouvé là une confrérie basée sur la loyauté, l'honneur et le respect, ce qui peut sembler étrange aux yeux de notre belle société hypocritement aseptisée. Ce lien avec ceux qui deviendront ses frères remplace un peu la famille qu'il n'a jamais eue et c'est peut-être à ce seul niveau que je l'envie; parce que moi, je suis toujours seul dans mon arène de mort. En fait, je suis un mercenaire, un ronin; je n'ai pas de maître ni d'appartenance à aucun groupe, d'où notre distinction. Le Tueur est toujours triste et moi je suis mort, sans passé; avec mon amnésie volontaire qui me sert d'armure contre moi-même et contre les hordes de démons. Ces hordes qui finissent toujours par me rejoindre, d'une manière ou d'une autre. Comme ce soir, puisqu'à ce moment précis, je les sens près de moi. Ces cohortes de Lucifer qui m'assaillent chaque fois que je finis ce genre de travail. Comme je me refuse la tristesse et les remords, j'imagine que les démons sont là pour venir me rappeler que j'ai encore une parcelle d'humanité à l'intérieur de moi, même en étant mort.

J'aperçois ma *Cadillac* grise au bout du petit chemin. En arrivant à sa hauteur, je vois des petites gouttes de sang sur le bord de la valise arrière encore ouverte. Notre victime s'est probablement cogné la tête lorsque nous l'avons transportée jusqu'ici. Les enjoliveurs aussi sont sales, s'étant remplis de boue. Je devrai nettoyer le tout en arrivant ce soir. N'importe quoi pour ne pas avoir à penser à ces fragments de souvenirs revenus en moi. À ce délire si réel et hallucinant à la fois, que j'ai vu à travers le regard du macchabée. Je peux vivre sans problème avec les horreurs de ma guerre et avec la mort, mais pas avec ma mémoire. Par ce retour à Dieppe, j'ai senti des choses à travers l'homme que j'étais et cela me trouble. J'aime mieux ne rien ressentir et ne pas

me rappeler d'avoir déjà ressenti. Pourtant, des tourbillons de confusion se mettent encore à tirailler mon être, comme si quelque chose me forçait à revenir en arrière ; à jeter un regard derrière moi, comme je viens de le faire à partir des yeux du mort que j'ai enterré. Le chaos germe en moi et les démons sont attirés par le chaos. Ils se rapprochent. J'entends leurs hurlements, tandis que tout le paysage s'obscurcit sous une nuit sans lune. Le vent souffle soudainement avec plus de force, devenant encore plus glacial. Il fait noir.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT II

Légende et hymne guerrier

*A whisky bottle comforts me
And tells me not to cry
While a full moon says a prayer for me
I try to close my eyes*

*But the night's there to remind me
Of the guns and the early graves
The ghosts appear as I fall asleep
To sing an outlaw's serenade.*

- *Dyin' Ain't Much of a Livin'*, de John Bon Jovi

Des dizaines de lumières clignotent dans la noirceur, au rythme des sons discordants. Les secondes, puis les minutes passent, pendant que les gens entrent et sortent devant de jeunes demoiselles qui se dénudent sur la plateforme centrale de la pièce, en donnant un spectacle d'une sensualité artificielle. D'autres, avec leur beauté rehaussée de plusieurs couches de maquillage et leurs courbes généreuses mises en évidence, racolent les tables tout autour. Elles me font penser à des vautours qui tournoient au-dessus d'une carcasse en espérant s'en faire un festin. Ce bar est comme un port d'attache et je le considère quelquefois comme le mien. Un rassemblement de bandits, d'ivrognes et de dépravés sexuels à cravate, jeunes et vieux. Des restes d'épaves, vaisseaux fantômes et navires en perdition qui, comme moi, sont venus faire naufrage ici pour finir leur longue et plate journée. Je me suis assis, dos au mur, juste à côté du comptoir de la barmaid. Ainsi, je n'ai pas à attendre pour avoir mes verres. Verres qui se sont succédés tour à tour depuis mon arrivée ici en fin d'après-midi. Ça va bientôt faire quarante-huit heures que je n'ai pas dormi, mais je ne suis pas fatigué, je suis juste saoul.

Hier, après ma petite excursion dans les Laurentides, je suis rentré directement à ma forteresse. J'ai pris mes messages sur mon répondeur et je me suis assis sur le balcon extérieur pour le reste de la nuit. J'ai regardé avec un certain plaisir les ténèbres céder leur place aux rayons lumineux du soleil, qui s'est levé derrière la haute montagne juste en face. Chaque fois, ce spectacle est pour moi le symbole de mes victoires contre le destin.

Ce matin, malgré tout, malgré ma mort, j'étais encore là, prêt pour un autre combat. Ce plaisir, teinté d'amertume et de mélancolie, émergeait avec la retraite de la noirceur devant l'apparition du jour. Retraite, aussi, des hordes de démons hurlants, disparaissant en moi comme venaient de disparaître l'obscurité. Les rayons du soleil levant m'accordaient un sursis et l'alcool, qui embrume maintenant mon esprit, le prolongera. Ce liquide brûlant que j'ingurgite pousse mon insensibilité jusqu'à l'arrogance joyeuse, faisant de ma soirée d'excès une perverse célébration. Pour l'instant, je bois en essayant de ne pas penser aux journées qui s'en viennent et qui accourent vers moi, pareilles à une malédiction de déjà-vu. Cette dernière et sombre pensée vient essentiellement d'un message laissé sur mon répondeur. Avec le sens évident des paroles et la menace

des mots, on pouvait sentir de l'acier dans la voix, aussi tangible qu'une balle de revolver. Un danger plus que potentiel guette un des membres de notre escadron. Quelqu'un que je connais bien et qui, à la lumière des derniers événements, aurait déraillé quelque peu. À la limite, si ce n'est pas trop grave, on le replacera avec une bonne dérouillée, ou bien, dans le pire des cas, c'est l'exécution sommaire. Peut-être même que ce sera à moi d'effectuer la tâche. Comme pour l'Indien !

Non ! Je ne veux pas me rappeler de lui. Ma mémoire est fermée, froide et noire ; il n'y a que la glace et les ténèbres. Seul le moment présent est important. Pourtant, je ne peux m'enlever de l'esprit que la personne en danger, c'est Peck. Une grande gueule amusante, le seul de notre confrérie avec qui j'ai des liens autres que celui qui nous unit tous par les armes. C'est un vieux copain des ghettos. Comme l'Indien !

Non ! Pas encore, pas lui ! Je dois repenser à Peck, malgré les soucis que cela m'amène. On se côtoyait souvent, avant, lui et moi, en dehors de nos journées de guerre. Pour se saouler, pratiquer le tir au fusil ou au revolver et même pour aller à la pêche. Toutes des choses que sans lui, j'aurais faites seul, ou que je n'aurais pas faites du tout. Il est donc plus qu'un allié du moment. Si nous vivions dans un autre monde, je pourrais dire que c'est un ami. Dans les circonstances actuelles, j'essaie de le considérer comme un simple compagnon d'infortune. Comme l'Indien !

Je vide mon verre d'un trait. Je l'avale comme de l'eau, ne ressentant même plus la brûlure du liquide lorsqu'il passe dans ma gorge. L'emprise de l'ivresse grandit en moi avec une sorte de chaleur réconfortante. Mon esprit semble soudainement chanceler en fixant la fumée de cigarette qui, comme un nuage dense, m'entoure en tourbillonnant.

C'est sans surprise que cette brume prend lentement une forme humaine. L'image irréaliste et un peu floue bouge en mouvements saccadés, pour se poser près de moi. Je le reconnais aussitôt, avant même que les détails de son visage commencent à se dessiner sous son large chapeau ; un couvre-chef commun de la frontière de l'Ouest américain, à la fin du 19^e siècle. Ses yeux me regardent en brillant d'une lueur aussi inquiétante que surnaturelle et sont encadrés d'une longue chevelure bouclée qui lui tombe au-delà des épaules. Sous sa moustache broussailleuse se trouve le même sourire triste et énigmatique dont il me gratifie chaque fois qu'il vient me tenir compagnie. Il est habillé des mêmes vêtements : une veste de cuir d'animal qui cache, en partie, ses deux revolvers à poignée incrustée de perles qui sont portés croisés vers l'avant. Mon regard s'attarde sur ses armes, ces deux objets qui ont bâti sa renommée, le faisant devenir ce féroce justicier craint de tous ; cet aventurier belliqueux qui à coup de revolver, s'est taillé une place dans les légendes de l'histoire américaine. C'est Wild Bill, mon ange gardien. Bien que le mot ange ne soit pas très indiqué dans son cas... comme si un homme comme moi en méritait un. Je l'aperçois toujours à mes heures les plus sombres ; il me tient compagnie, comme maintenant, dans mes beuveries qui peuvent paraître aussi terribles que des raz-de-marée. Ce genre d'excès lui rappelle sûrement les siens. Quelques fois, il m'accompagne jusque dans mes combats au cœur de mes tourbillons de violence, allant jusqu'à calmer mes passions destructrices à l'aide de son regard de feu qui se fixe au mien. Ce genre de passions lui rappellent sûrement les siennes. À certains moments, il est donc ma conscience manquante, mon instinct de survie à l'encontre de ma nonchalance pour l'existence. J'éprouve un certain plaisir chaque fois que le grand Bill m'apparaît, nonobstant la possibilité de ma folie. Ces visions fantomatiques ne peuvent être que le fruit de mon esprit tordu et déséquilibré, une sorte de fantasme maladif. Qui sait ? C'est peut-être à force de vivre dans la noirceur et la solitude que je me suis créé des personnages amicaux pour peupler mes journées vides et arides de désert sans fin. C'est une théorie un peu facile, car si je devais croire en quelque chose, ce serait bien aux fantômes. Toutes les nuits, j'en vois qui peuplent mes cauchemars et qui hantent tout mon être en se tapissant dans les coins sombres de mon esprit : mes anciens ennemis devenus victimes, mes désillusions et mes anciennes défaites devenues rancœur et dépit. Au final, peu importe que Wild Bill soit un mirage schizophrénique ou un spectre, puisque je ressens quelque chose d'agréable à chacune de ses apparitions ; fierté, mais aussi réconfort de voir ce revenant se lier à mes pas. C'est comme s'il veillait sur ma personne dans cette jungle redoutable dans laquelle je me tiens, où la seule loi est celle du canon et la seule voix, celle de la détonation, avec finalement, pour chacun de nous, une balle d'acier en extrême onction. Dans ces conditions, je n'aurais pas pu avoir de meilleur protecteur que le roi de la gâchette, ce dernier ayant été un modèle de sang-froid, d'habileté martiale et de volonté meurtrière. Je me vois en lui sûrement autant qu'il se voit en moi. Je me demande si lui aussi avait des esprits qui le guidaient et des morts qui le hantaient. Il me jette un regard impatient en haussant les épaules et pointe mon verre qui est maintenant vide. C'est vrai, ce soir, je me pose trop de questions.

Je fais encore signe à la barmaid, pendant que mon compagnon de brume disparaît lentement. Un autre double scotch sans glace est déposé devant moi. Cette boisson de feu alimente mon ivresse, laquelle sert à noyer l'oubli et les questions qui seraient peut-être mieux de demeurer sans réponse. À l'autre bout de

la pièce, la porte s'ouvre et, comme chaque fois, tel un réflexe de survie, mon attention se pose sur le nouvel arrivant. Le visage de celui-ci m'est familier ; c'est le vieux Mexicain. Nous sommes tous les deux de la même armée, puisque nous nous sommes côtoyés lors de quelques contrats occasionnels et, évidemment, dans ce bar. Contrairement à moi, qui ne viens ici qu'à l'occasion, lui y a élu domicile. Il en a fait son quartier général où il boit allègrement tous les soirs, ayant sûrement lui aussi bon nombre de choses à noyer, à oublier. On se retrouve donc à chacune de mes visites, avec un certain plaisir partagé, dans ce lieu chaotique de son et de lumières, décoré de paires de seins siliconés. De l'entrée, il m'aperçoit et me fait signe de la main en se dirigeant vers moi. Je le salue de la tête en me levant pour l'accueillir devant mon siège, où l'on s'étreint à l'italienne, comme deux dignes représentants de la Cosa Nostra. Tout joyeux, il y va des mots conventionnels de bienvenue, comme si j'étais en visite dans son domaine seigneurial. Puis, son flot de paroles rendu à sec, il clame bruyamment qu'il offre la prochaine tournée. Il s'assoit à l'endroit où, quelques instants auparavant, se tenait mon fantomatique compagnon. Son corps trapu et grassouillet est toujours vêtu de noir, tout comme le sont ses cheveux et ses yeux qui sont, comme à l'habitude, cernés et exorbités. Le tout lui donne l'allure de ce qu'il est, un personnage excentrique et inquiétant.

Son visage au teint foncé et aux rides prononcées est visiblement marqué par les batailles de ses cinquante dernières années. Avec le passage du temps, il est devenu un mercenaire fatigué et usé, qui prolonge la durée de vie de ses nerfs tendus à grandes goulées de flot brûlant. Néanmoins, cela ne paraît pas trop, à part quand il est trop à jeun ou trop saoul. Ce genre de séquelles doit être commun pour quelqu'un qui, comme lui, a été de tous les combats. Apparemment, il aurait travaillé comme portier au centre-ville de Mexico et dans les bars les plus mal famés du pays, en plus d'avoir été un soldat actif du cartel colombien. Il a même été le garde du corps du général Noriega. Suite à la destitution de ce dernier, survenue en 1989 lors de l'invasion de Panama par les troupes américaines, il a échappé de justesse à la mort. *Guérillero*, terroriste, on lui prête de nombreux attentats et de nombreuses exécutions de gens importants. À Cuba, à la fin des années cinquante, il aurait même pris part au coup d'État contre Castro. Vaguement, il m'a déjà parlé de certaines de ses mésaventures, lesquelles étaient très loin de toutes ces histoires entendues sur lui. Assurément, une partie de vérité trempe parmi ses actes quasi légendaires, un peu comme ce fut le cas pour Wild Bill. Un peu comme moi, aussi, si je vis assez longtemps pour faire croître ma renommée. Lui et moi sommes une race en voie d'extinction, les derniers des *pistoleros*, condamnés à errer dans une époque qui n'est pas la nôtre, avec comme seul pouvoir, la force de vivre et de mourir par l'épée. Je le regarde avaler le contenu des verres posés devant lui, faisant silencieusement la même chose que moi depuis que je suis ici. Cela nous arrive quelquefois de juste nous tenir un à côté de l'autre et de boire, sans dire un mot. Aujourd'hui, j'ai encore moins de choses à dire qu'à l'habitude. J'ai trop de pensées chaotiques qui tourbillonnent dans ma tête. C'est évident qu'à voir notre mine renfrognée et patibulaire, peu de gens osent s'approcher de notre espace vital, mis à part l'occasionnel imbécile en mal de coups qui s'amènerait un peu trop près, mais, même là, nous avons rarement le temps de bouger. Le portier, qui connaît notre tempérament, agit toujours en sauveur, ramenant la brebis égarée sur le bon chemin en la jetant dehors *manu militari*, histoire d'éviter tout problème. Les filles, par contre, ont une certaine permission spéciale, du fait que le Vieux Mexicain est en quelque sorte leur marchand de rêve. Il arrondit ses fins de mois en fournissant à leurs cerveaux brûlés la dose qui leur est nécessaire pour passer à travers leur dure et longue soirée. Une fois le poison acquis en échange de quelques billets verts, elles ne s'attardent que très rarement près de nous. Surtout lorsque, comme maintenant, nous partageons le même inquiétant mutisme. Ce soir, le silence dans lequel nous sommes plongés est, il me semble, plus profond et lourd qu'à l'habitude. Mon compagnon, qui a assurément remarqué mon humeur taciturne, me lance à la dérobée des petits regards empreints d'une certaine nervosité. Comme si, chaque fois, il voulait prendre la parole pour aussitôt se retenir. Brutalement, il empoigne son verre pour le vider d'un trait, puis se retourne vers moi en prenant une longue inspiration, comme s'il avait quelque chose de très important à m'annoncer. Sa voix rauque et mal assurée brise le silence avec un fort accent sud-américain :

— Je ne t'ai jamais parlé des années passées en Bolivie lors de la révolution, pas vrai ?

Je hausse les épaules en faisant signe que non, cachant ma surprise et mon soudain intérêt derrière un air d'indifférence. Pourtant, mon instinct me dit que je n'apprécierai pas cette histoire qui sonnera sûrement comme une sorte de message ou de menace. Feignant de ne pas remarquer mon faux désintéressement, il continue tout en évitant mon regard :

— C'était au milieu des années soixante, j'étais un peu plus jeune que toi, avec beaucoup moins d'expérience de combat que tu en as, *bandito*. J'étais un bon soldat et je savais faire ce qu'il fallait pour survivre. J'étais prêt à me joindre à toute personne qui pouvait m'aider à me sortir de la merde et la misère dans

lesquelles je pataugeais depuis mon enfance. J'ai donc commencé à suivre, pas à pas, un chef révolutionnaire que j'avais connu à Cuba. Un vrai chef, le genre que tous admirent et que certains vénèrent même comme un dieu ; si bien, qu'ils sont prêts à mourir mille fois pour lui. Pour ma part, bien que j'avais beaucoup de respect pour sa personne, il ne représentait qu'un compagnon d'armes, un capitaine qui pouvait m'obtenir deux rations de nourriture par jour et une bouteille de rhum par mois. Ça, c'était beaucoup plus que tout ce que j'avais déjà connu, alors je le suivais. En ce sens, j'étais différent de tous les autres et, surtout, de lui... tous des idéalistes. Tu connais Karl Marx ? Le communisme qui prône la loyauté entre camarades, la liberté, l'égalitarisme et tout le tralala, c'est de la merde de chien. Moi, je faisais comme j'ai toujours fait, et comme toi tu le fais aujourd'hui... je me battais pour survivre et améliorer mon sort ; et ça, *bandito*, c'est toujours meilleure chose qu'on puisse faire.

À ces mots, il me fixe de ses yeux sombres pour la première fois. Son regard se fait plus intense et assuré. Comme je me demande avec plus d'intérêt où il veut bien en venir, il continue, après avoir avalé une autre gorgée d'alcool.

— Une nuit, lors de l'attaque du commissariat de police d'une petite ville, je fus légèrement blessé à une jambe et momentanément incapable de marcher. Mes compagnons m'abandonnèrent sur place et je fus fait prisonnier, prouvant par le fait même que la loyauté et les liens fraternels qui unissent les combattants s'effritent rapidement, lorsque les balles se mettent à siffler.

Un sourire un peu forcé apparaît sur son visage, comme pour cacher l'amertume liée à cette trahison qui, après toutes ces années, semblait encore le déranger.

— Les autorités m'amènèrent à plusieurs lieux de là et je fus incarcéré dans un cachot infect de l'armée, avec les rats comme seule compagnie. Pas besoin de te préciser que je m'attendais au pire et que je ne donnais pas cher de ma peau. Tu sais, dans mon jeune temps, les droits de l'homme et l'armistice international, ça ne valait pas cher dans les geôles de ces pays-là. Je vais te dire, à part le fait d'être obligé de chier à terre dans le coin de la pièce, le reste était pareil à ce que j'avais connu : le lit sur le sol, la bouffe immangeable deux fois par jour... mieux que les bidonvilles, oui, mais semblable aux camps des *guérilleros*. Après quelque temps à l'ombre, on m'a amené rencontrer un officier qui m'attendait dans son bureau. Si je me rappelle bien, ce n'était pas un haut gradé, pourtant, la pièce où il siégeait était assez luxueuse ; du moins, en comparaison à ce que j'étais habitué de voir. Ils m'ont assis, enlevé mes chaînes et traité comme un roi : cigare, rhum et nourriture... Évidemment, on m'a ensuite fait une proposition : trahir la révolution et mon chef. J'ai refusé, en ayant bien pris soin de m'empiffrer comme un porc avant de leur donner ma réponse. Après la raclée que les soldats m'ont servie à la sortie du bureau, je me suis tout dégoillé dessus. C'est dans ma cellule, le corps endolori, couvert de sang et de vomissures, avec cette puanteur qui se mélangeait à celle de mes excréments entassés dans le coin, que je me suis mis à réfléchir. Réfléchir comme jamais je ne l'avais fait. Je n'ai pas dormi pendant des jours. J'ai réfléchi à moi et mes supposés principes, en me demandant jusqu'où cela me mènerait. Finalement, je me suis dit que les idéaux, les bonnes causes et la loyauté c'est bien beau, mais si, en fin de compte, ça ne donne pas plus que de manger de la nourriture dégueulasse deux fois par jour et de coucher dans de la merde sur un sol dur, ça ne vaut pas grand-chose.

Son regard s'abaisse en même temps que son visage semble afficher un air honteux. Sa voix devient presque inaudible, enterrée en partie par le vacarme engendré par la musique qu'on entend dans le bar. Je peux néanmoins deviner, plus que je n'entends, la suite de ses paroles.

— J'ai donc revu cet officier et accepté son offre.

Il tourne la tête et vide son verre, pour aussitôt en commander un autre d'un geste de la main. Puis il continue d'une voix plus forte, en regardant droit devant lui.

— On m'a relâché, en me faisant évidemment maintes menaces pour ne pas que je me joue d'eux comme j'étais censé me jouer des *guérilleros*. Ils m'ont remis une certaine somme d'argent, m'en promettant beaucoup plus une fois le travail terminé. Je suis donc retourné au camp, où on m'a reçu comme un héros, surtout lorsque je leur ai fait croire que je m'étais échappé en tuant un des gardiens. Le chef aussi était content de mon retour et personne ne soupçonnait quoi que ce soit. Ce soir-là, nous avons fait la fiesta et dès le lendemain, nous sommes partis, le chef, quelques autres et moi, pour une nouvelle mission de sabotage ou d'assassinat. À peine deux jours plus tard, notre groupe a été pris en embuscade par une patrouille militaire, que j'avais précédemment prévenue de notre itinéraire. C'était très chaud, ce jour-là... Un soleil de plomb et l'air aussi

brûlant qu'en enfer. Nous étions pris en joue sous une colline rocheuse, en plein milieu de la Sierra Grande, avec peu d'endroits pour se mettre à couvert. Dès les premiers coups de feu, nous avons perdu trois hommes. Il était donc hors de question de tenir le siège à cet endroit. Le chef, toujours aussi héroïque, a couvert la retraite du reste de la bande. Je suis resté avec lui, demeurant à ses côtés jusqu'au moment où, sans qu'il ne remarque rien, j'ai levé mon arme dans son dos avant de lui faire éclater la tête.

Ses derniers mots, le Vieux Mexicain les chuchote et je les entends à peine. Je dois presque les lire sur ses lèvres. J'en comprends bien le sens, comme si je connaissais déjà cette histoire. Surtout ce genre de fin. C'est d'un ton forcé et volontairement bruyant que la suite de ses paroles résonne à mes oreilles, avec son regard fuyant qui essaie de se fixer au mien.

— C'était un grand homme, un grand révolutionnaire ; jamais je n'ai pu respecter un homme autant que j'ai respecté celui-là. Je peux t'avouer que j'ai ressenti beaucoup de tristesse après ça... j'en ressens encore aujourd'hui. Mais ce sentiment s'atténue beaucoup lorsque tu comptes les billets pour lesquels tu as travaillé ; ça, c'est le réconfort du magot. Tu sais, je ne regrette pas plus de l'avoir tué que je regrette le temps passé avec lui en misérables *guérilleros*. Je faisais ce qu'il fallait pour survivre ; on me payait, je me battais et je tuais. C'est tout et c'est simple. Tu te dois de vivre de la même façon, *bandito*.

Sa voix redevient presque imperceptible lorsqu'il poursuit son récit en hésitant et en baissant les yeux devant mon regard devenu inquisiteur. Voilà la partie de son histoire qui me concerne et que je ne voulais pas entendre, surtout pas ce soir. Son ton devient solennel, moralisateur et je n'aime pas cela.

— L'amitié et la loyauté, ce n'est pas pour nous, *pistoleros*. Avant tout, pense à toi, pense à ta survie et essaie d'oublier les morts et ceux qui, irrémédiablement, vont le devenir... on ne peut plus rien pour ceux-là.

Évidemment, je comprends bien ce qu'il veut me dire par son récit en paraboles, par ses derniers mots chuchotés. Il me tend un verre en me regardant tristement ; il sait pour Peck. Ce dernier est condamné et, à sa façon, il essaie de me faire comprendre qu'il vaudrait mieux que je n'intervienne pas. Il doit savoir aussi pour l'Indien... Tout le monde sait pour lui.

Une chaleur brûlante m'envahit soudainement, violemment. Des flammes nées des colères et des frustrations, dues à mon oubli, à mon impuissance face au destin et au fait que je n'ai pas eu la force d'aller à son encounter. Avec ce manque de compassion humaine qui m'a poussé trop souvent à rester neutre quand j'aurais dû agir, je comprends très bien sa morale à la con. Pourtant, je n'ai pas toujours été comme lui. J'ai déjà été autre chose qu'un mercenaire sans foi ni loi. Comme en ce jour, sur la plage de Dieppe, où je suis devenu quelqu'un d'autre. C'était il y a longtemps, du temps où j'affrontais le destin, où j'affrontais le dragon... Mais cela fait des siècles que je ne le confronte plus. Mes pensées se brouillent dans un halo de brume rouge sombre ; tandis que le vieux Mexicain lève son verre au plafond en hurlant un toast que j'entends à peine.

— À Che Guevara, *salute* !

D'un coup, je fracasse mon verre sur le bar. Je n'aime pas que l'on m'envoie ainsi des petits avertissements. Encore moins que l'on essaie de me comprendre ; ça, personne ne le peut, personne n'en a le droit. Mon compagnon me fixe, le visage complètement défait par la surprise. Ayant tous deux été éclaboussés d'alcool, je m'essuie le visage d'un geste brusque et, comme si je ne contrôlais plus rien, ma voix s'élève, rauque, rageuse, à peine reconnaissable.

— Moi aussi, j'ai une belle histoire à chier à te raconter. En 80, j'étais à New York en balade avec les autres élèves de mon école. En me promenant, sans y penser, j'ai passé sur la rue où habitait un chanteur dont j'haïssais toutes les criss de chansons. Quand, je l'ai vu sortir de chez lui, j'ai pas fait ni une ni deux... j'ai sorti le revolver que j'avais sur moi, car déjà à cet âge, j'étais toujours armé. Pis là, « BANG, BANG ! » Je l'ai poivré. Il a mis du sang partout sur le trottoir, avant de tomber au sol le corps criblé de balles. Même si à l'époque, j'avais seulement onze ans, j'ai eu la présence d'esprit de donner mon revolver à un fou qui passait dans le quartier à ce moment-là. Il l'a pris en riant et s'est mis à crier : « J'ai tué John Lennon ! J'ai tué John Lennon ! » Ce qui m'a écœuré le plus, dans les jours qui ont suivi, c'est qu'on entendait partout des chansons de ce dernier pour commémorer sa mort. Par contre, je me consolais en me disant qu'il ne pourrait jamais plus écrire d'autres osties de chansons plates sur la paix, l'amour et les autres merdes du genre.

Mon flot de paroles s'arrête d'un coup sec. Je reprends mon souffle, pour lâcher aussitôt après, dans un autre râlement de rage, une phrase au ton maintenant menaçant :

— La morale de cette belle histoire, c'est que quand je n'aime pas ce que j'entends, j'abats toujours la personne qui a déplu à mon oreille de mélomane. Si un jour, tu te décides à rejouer au *mariachi* en me chantant une autre douce sérénade mexicaine, arrange-toi pour ne pas lâcher de notes discordantes. Malgré notre amitié, je pourrais avoir le pardon moins facile la prochaine fois. Compris, *amigo* ?

Mon interlocuteur reste là, sans rien dire, la bouche ouverte, abasourdi devant ma soudaine agressivité et ma surprenante arrogance.

Je me lève aussitôt, réalisant que je n'ai plus du tout le contrôle de ma personne. Puis je m'enfuis presque, de peur de commettre l'irréparable. D'un pas rapide, je me dirige vers la salle de bain en bousculant deux clients qui se trouvaient sur mon chemin. Je ne me retourne même pas, la confrontation est trop facile lorsque je suis dans cet état. Arrivé dans la pièce, je me jette sur le lavabo pour m'asperger le visage d'eau froide. Le contact du liquide glacé me fait frémir de surprise et me sort lentement de l'emprise dangereuse de mon ivresse. Je reste là, haletant, à attendre que les feux de ma colère se soient complètement dissipés. Je revois le visage ahuri du vieux Mexicain, ainsi que ses yeux remplis de surprise et de crainte. Je me regarde dans le miroir et vois les cicatrices me lézardant le visage. Mes yeux, semblables à des braises ardentes, contrastent totalement avec mon regard de glace éternelle d'un antarctique de ténèbres. J'ai une gueule de mort vivant. Je comprends presque la peur que j'inspire. La peur. Depuis quand ne l'ai-je pas ressentie ? La dernière fois, c'était probablement à Dieppe, lors du dernier assaut de la Manche, où j'ai eu peur pendant une petite fraction de seconde. Pourtant, un souvenir me revient au sujet de ce même sentiment, mais décuplé.

La peur, durant une nuit d'été chaude et douce. Je me souviens d'une courte robe de nuit blanche, d'un grand lit avalé par la noirceur et d'une étreinte parfumée d'une profonde affection. Avec le chaud contact de sa peau contre la mienne, j'avais ressenti un semblant de paix pour la première fois de ma vie. J'avais peur, aussi ; c'était trop différent de ce que je connaissais, trop doux. La terreur me serrait les entrailles. J'aurais voulu partir avant qu'elle se réveille, tant c'était trop beau, tant elle était trop bien pour moi. Or, je suis resté, pour mon plus grand bonheur et mon plus grand malheur aussi ; c'était la première nuit avec mon Européenne.

La porte de la salle de bain s'ouvre brusquement. Je me retourne pour faire face au portier, qui me regarde d'un air inquiet. Mon esprit reste néanmoins ailleurs, tentant de demeurer le plus longtemps possible à cet endroit où je ressens encore le réconfort de cette étreinte féminine. Je l'entends à peine me parler ; je crois qu'il me demande si ça va. Se référant sûrement à mon attitude, à mon verre fracassé et aux deux personnes que j'ai rudoyées, il me dit aussi qu'il ne veut pas de problème. J'entends à peine ma propre voix lorsque je lui dis sèchement de leur payer un verre de ma part et de s'en payer un par la même occasion. J'ajoute qu'il ne doit pas s'en faire, que tout ira bien, que ce n'était qu'un petit malaise. Il me remercie, son visage se décontractant derrière ses grosses lunettes épaisses, sûrement soulagé de mon semblant de collaboration. Il n'a vraiment pas la gueule de l'emploi celui-là, mais j'ai entendu dire que c'est un expert en karaté. De toute façon, on dit cela de chaque portier qui n'a pas l'air de ce qu'il est. Comme les images de cette douce nuit de terreur s'estompent, je me rappelle que j'ai déjà fait le même métier que ce dernier. Ça le rend tout à coup plus sympathique à mes yeux et je rejette aussitôt toute idée de confrontation avec lui. Je le salue donc simplement, avant de retourner à ma place.

Un peu honteux et même repentant, j'arrive devant le vieux Mexicain en balbutiant plein de mots confus qui ressemblent à une formulation d'excuses. Il me regarde avec le visage déformé par un large sourire et me donne une violente bourrade sur l'épaule.

— Laisse faire ça, *bandito* ! Assieds-toi qu'on continue de boire. En plus, c'est à ton tour de payer la tournée.

Je reprends ma place à côté de lui et fais signe à la barmaid pendant qu'il continue de parler, toujours aussi souriant.

— Tu sais que tu m'as impressionné avec ton histoire de Lennon ? Tu as beaucoup d'imagination.

Remarque que ça ne m'aurait pas surpris que tu aies descendu ton premier homme aussi jeune.

Je lui coupe la parole, essayant de mettre une certaine gaieté dans ma voix, comme si je voulais faire une blague. Cependant, le tout sort contraire à mon intention, et c'est sur un ton froid, neutre et même lugubre que je lui dis :

– Lennon a été mon deuxième meurtre ; mon premier, c'était ma prof de maternelle. Je l'ai massacrée à coups de crayon à mine.

J'essaie de sourire, mais seul un affreux rictus semble animer mon visage. C'est difficile de jouer à l'être humain. Après un court instant de surprise, durant lequel mon compagnon se demandait sûrement de quelle façon réagir, il se met à rire aux éclats. Rire tonitruant, comme celui d'un géant qui, pendant plusieurs secondes, résonne par-dessus la musique du bar. Puis il s'arrête, à bout de souffle, crachant enfin à travers sa respiration sifflante :

– Tu es complètement *loco, amigo, si loco* !

La sonnerie de son téléavertisseur vient soudainement interrompre l'harmonie retrouvée.

– Ce ne sera pas long, me dit-il d'une voix grave.

Son faciès affiche tout à coup un air soucieux. Il se retourne pour se diriger vers la porte où se trouve un téléphone public. Il revient à peine une minute plus tard, le front légèrement plissé et l'air songeur. Nous le sommes toujours avant de partir au combat. Comme le pilote d'un bombardier à la fin de son *briefing* ; lorsqu'il vient de prendre connaissance de son itinéraire et qu'il se demande, une fois de plus, s'il passera à travers cette mission. Arrivé à côté de moi, l'air absent, il me dit que c'est urgent. C'est toujours urgent quand le téléphone sonne à ces heures-là. On se regarde une dernière fois, un peu à la dérobée, et on se fait l'accolade ; moins machinalement qu'à son arrivée, avec peut-être même un peu plus d'émotions. Quand on se salue comme maintenant, c'est toujours en croyant que l'on ne se reverra probablement plus. Avec nos occupations respectives, bonnes sont les chances pour que cette rencontre devienne la dernière.

– Fais attention à toi, *mi amigo el pistolero* ! N'oublie surtout pas que tu me dois une tournée.

Il s'en retourne à nouveau mais cette fois, franchit la porte pour ne plus revenir, disparaissant de mon existence pour peut-être aller vivre d'autres histoires légendaires qui seront racontées par tous, sans qu'un seul n'y croie vraiment. Tout un personnage, ce vieux Mexicain ! Le plus drôle, c'est qu'il m'a déjà confié, sous le couvert du secret d'État, qu'il n'a aucun sang sud-américain qui lui coule dans les veines. Il est un hybride, entre une mère espagnole, un père italien et un chien enragé. Je prends une gorgée à sa santé, en me disant que pour ce qui est du chien enragé, nous avons sûrement cette parenté en commun. Mes autres origines sont nébuleuses, je crois qu'elles font encore partie du mur de mon oubli ; peut-être expliqueraient-elles en partie ce que je suis. En grand philosophe alcoolique que je crois être devenu, je me dis que pour savoir où l'on va, il faut savoir d'où l'on vient. « Criss que c'est facile et pathétique comme phrase toute faite » ! En tout cas, ce soir, j'aimerais bien savoir où toute cette vie de chaos infernale me mènera.

Soudainement, c'est comme si toutes les lumières autour de moi se fermaient. J'ai l'impression de quitter l'endroit où je me trouve. Mon esprit divague et l'alcool aidant, je me laisse partir à l'intérieur de cette quête chamanique. Remarquant une certaine faille dans la muraille de mon oubli, je prends mon courage à deux mains et regarde dans ma mémoire, à travers ce petit trou. J'y vois le visage ridé et crevassé d'un vieil homme presque centenaire. Comme s'il ressentait ma présence, ses yeux s'illuminent d'une étrange lueur et c'est avec un air empli de sérénité et de bienveillance qu'il me sourit. Il me tend, de ses mains tremblantes, d'antiques livres poussiéreux. J'en reconnais quelques-uns, malgré leurs couvertures abîmées. *The Gunfighter of the Old West* attire aussitôt mon attention. C'est dans ce livre où, pour la première fois, j'ai pris connaissance des terribles exploits de Wild Bill. Un autre interpelle mon regard, tandis que le vieil homme me prend gentiment par les épaules. Du coup, je le reconnais... ce vieillard n'est nul autre que mon grand-père. Le dernier livre qu'il me tend retrace la souche et les origines de notre famille, dont j'ai même oublié le nom. Ses yeux sont pleins de tendresse et de fierté lorsqu'il me présente ce vieux bouquin. De génération en génération, il est resté l'ultime héritage de mes aïeux.

FLASH-BACK II

Au-delà de la brume des siècles

I am a viking

I'm going out to war

I've got death upon my mind

As I was leaving

Oh yesterday

I've got no fear in my heart.

- *I am a viking*, de Ingwie Malsteen

Je vois les pages du vieux livre s'ouvrir devant moi. Les coins jaunis des feuilles s'effritent sous mes doigts. J'aperçois des noms gravés autour d'un grand arbre ; plus on descend les branches, plus les années reculent. Les endroits, les dates et les prénoms changent, mais le nom de famille, lui, demeure toujours le même. Tout en haut, sous la branche de ma lignée, est inscrit au crayon : JOSEPH, MARIÉ À GEORGETTE, ST-CUNÉGUONDE, MONTRÉAL 1941. De là, je vais vers le bas, où les dates reculent jusqu'au 10^e siècle et là, tout s'arrête... les noms, les dates, la base de l'arbre. Cet endroit où toutes les branches se rejoignent, c'est l'origine de la famille : St-Bénin, diocèse de Bayeux, Normandie.

J'éprouve soudainement le besoin de reculer plus loin. Délirant, je me vois creuser le sol, comme si je voulais me rendre jusqu'aux racines de l'arbre de la vie. Comme si, de mes mains fouillant la terre, je voulais déterrer les restes de mes ancêtres en espérant y trouver le secret des siècles passés. J'ai l'impression de voir brièvement des événements où les drames, les joies et les pleurs s'entremêlent dans des épopées héroïques. Comme le trou s'agrandit et devient plus profond, les ténèbres semblent s'épaissir, pour créer un sombre tourbillon où le temps se succède à reculons, de centaines en millénaires. Enfin, l'obscurité se dissipe, tandis qu'une image de plus en plus claire se forme dans mon esprit.

Je vois une eau bleue et limpide, couverte d'une épaisse masse de brouillard qui s'estompe lentement sous les rayons du soleil matinal. Une ombre menaçante sort silencieusement de cette brume, tel un titanesque démon des eaux. La coque de bois d'un étrange navire fend les vagues avec sa gueule monstrueuse, toute à l'avant. La proue est ornée d'une formidable tête de dragon qui semble hurler de fureur, comme pour annoncer, en pervers oracle, le fléau sanglant qu'elle représente. Les embarcations semblent se multiplier à mesure que retraite le brouillard, leurs voilures carrées rouge écarlate en venant à remplir tout l'horizon. Ce sont des envahisseurs et ils sont connus sous de nombreux noms : pillards, démons, Vikings, Normands. Il y a même une prière qui fut composée pour tenter de conjurer leurs terribles actions.

— Oh Seigneur, sauvez-nous de la fureur des hommes du nord.

C'est la prière qui était sur toutes les lèvres des villageois du littoral nord du royaume des Francs. Cependant, ces mots étaient vains, car ces guerriers du nord ne priaient pas les mêmes Dieux qu'eux. Ces hommes étaient voués à des déités sanguinaires et barbares, qui se délectaient de mort et de combats. Il y avait Thor, dieu du tonnerre, Tyr, dieu de la guerre, et Odin, grand créateur et père de tous, qui attendait en son palais du Valhalla les plus vaillants guerriers morts au combat pour festoyer avec eux.

Les envahisseurs arrivés à la fin de leur périple sortaient en hordes du ventre des monstres marins à l'intérieur desquels ils avaient voyagé. Guerriers hirsutes, barbus, aux longues tresses, casqués de fer, armés

de lances, d'épées et de lourdes haches, ils ravageaient le pays en invoquant leurs dieux païens et en crachant des jurons gutturaux dans une langue incompréhensible. Je remarque le visage d'un de ces féroces guerriers, dont je m'étonne de reconnaître les traits, semblables aux miens. Le même regard sauvage, encadré d'une large barbe et de longs cheveux tressés, une représentation des plus pures traces de mon sang, avant qu'il n'ait été souillé et trahi par l'alliance charnel avec d'autres peuples. Jeune et fougueux, hache à la main, il était là à se bagarrer devant les portes des cités, se jetant aux premières lignes des batailles avec gaieté ; probablement déjà une caractéristique de la famille.

Avec la hache de guerre comme héritage de la lignée, je vois les fils et petits-fils du guerrier continuer la tâche. Non plus celle de la destruction, mais celle de la construction, bâtissant de leurs mains une petite agglomération où toute la famille s'était réunie pour fonder une ville au cœur de la contrée conquise qu'ils ont nommée St-Bénin. Je vois aussi les générations qui prendront racine dans ce pays qu'on rebaptisera, en un mot si doux, Normandie. Enfin, au fil des siècles, la vie se fit plus calme et paisible. Les lames des épées s'émoussèrent, jusqu'au moment où les fils allaient en quelque sorte trahir leurs pères, en échangeant les armes du combattant pour la faux du moissonneur. Ils survécurent au fil des siècles par les fruits de la terre, à défaut de conquêtes, de rapines et de guerres. Je les vois, le dos courbé sous la charrue, suant derrière les bœufs en labourant. Jusqu'au jour où ce fut la terre elle-même qui devint la cause de la trahison, ne pouvant plus trouver la subsistance en son sein. L'arbre de la vie, l'Irminsul, agonisait irrémédiablement dans le sol de la vieille Europe.

Puis, j'aperçois un homme triste et mélancolique regardant disparaître du pont d'un navire cette Normandie si chère à son cœur. Elle, qui malgré les prouesses de ces ancêtres, l'avait en quelque sorte rejeté. Cet exil vers un nouveau monde inhospitalier réveillait en son sang ces vieilles pulsions de conquérant. Avec la force de ses bras et sa volonté inébranlable, il allait bâtir, aux confins du monde, une existence meilleure. Il serait de ceux qui feraient de cette terre inhospitalière une formidable nation, un pays neuf, rempli d'espoir renouvelé. Le lien avec cette vieille Europe étant toujours là, ils ne pouvaient qu'être mêlés à ses conflits, ses victoires et ses défaites. Ainsi, ils allaient retraverser la mer, pour s'engager dans un terrible combat et voir des milliers d'hommes sauter par-dessus des tranchées boueuses pour se lancer à travers un paysage dévasté, face à un barrage meurtrier de fer et de feu. C'est dans cette vision si caractéristique de cette guerre du début du vingtième siècle que je vois un corps pourrissant entremêlé aux barbelés. Sans savoir comment, je le reconnais pour être celui de mon arrière-grand-oncle, tombé au combat lors de la bataille de Courcellette. Je me rappelle avoir vaguement entendu parler de lui dans ma lointaine jeunesse. Il est allé mourir au-delà de l'Atlantique pour défendre le royaume des francs contre la menace des belliqueux Germains. Prouvant ainsi que même si l'arbre de vie était planté sur une terre nouvelle, les fils exilés avaient toujours en mémoire ce vieux tronc, maintenant pétrifié, qui se tenait encore au cœur de l'ancienne mère patrie. Vingt ans plus tard, ils entendaient à nouveau son appel de détresse lorsqu'au-delà du Rhin, apparaissaient encore ces hordes germaniques. Plus redoutables et dévastatrices que jamais, ces dernières envahissaient l'Europe avec la férocité barbare de jadis, soutenue par une technologie meurtrière et apocalyptique. Les fils exilés se relevaient encore, défiants, pour aller libérer la terre de leur ancêtre, se sacrifiant ainsi pour la deuxième fois de ce siècle. Comme à Dieppe, comme au jour fatidique de juin 1944, où ils débarquèrent en France pour y laisser encore des milliers de vies. Ce même jour, à Juno Beach, mille ans après que mon premier ancêtre y ait mis le pied, Sergent Rolland, mon grand-oncle, débarqua sur la terre de Normandie sous une pluie de balles pour affronter, avec ses hommes, la souffrance et la mort, dans le seul but de libérer ce vieux pays du joug oppresseur. Pour notre famille, c'est ce qui mit fin à un exil de près de quatre siècles. Soldat John, un autre grand-oncle, alla parcourir sur sa moto les chemins poussiéreux de la terre ancestrale, entre balles et obus, pour livrer des messages aux différents états-majors de l'armée. Chaque garçon de la descendance du vieux guerrier nordique fit ainsi son travail, menant le combat jusqu'à la victoire finale. Grand-père Joseph, déjà papa de nombreux enfants, était à Montréal et fabriquait des bombes jour et nuit pour l'effort de guerre. Il travaillait avec une telle ardeur, qu'il se fit broyer les doigts dans une de ses machines, sans que cela ne l'empêche de poursuivre sa tâche. Enfin, il y eut le soldat Lionel, fils de la même famille, qui fut favorisé par le sort.

Le navire devant le transporter sur l'Atlantique rebroussa chemin après avoir été prévenu de la reddition de l'armée allemande. Ce jeune colosse, avec en lui tout l'entrain d'un viking avant la bataille, revenait au pays plein de gloire déçue, en hurlant néanmoins sa joie, le destin lui ayant épargné les horreurs de la guerre. Sa voix résonnait de bravade en racontant, à sa façon, la fin de la guerre, affirmant que les *cock sucker* d'Allemands avaient signé l'armistice quand leurs espions du Canada avaient appris la nouvelle de sa venue.

Soudainement, je me rends compte que ces dernières scènes, comme ces dernières paroles, ne sont plus

le fruit de mes visions ou de mon fantasme, mais bien celui de ma mémoire. Je me rappelle du visage de ces hommes que j'ai connus, visages d'anciens soldats devenus vieillards. Je me rappelle des yeux pétillants de malice de mon arrière-grand-oncle lorsqu'il me racontait, d'un ton encore plein de fierté, de joie et de vantardise, son récit de l'armistice. J'essaie de les imaginer à mon âge, sous leur casque de fer, les armes à la main. Aujourd'hui, ils étaient tous enterrés, morts depuis déjà plusieurs années. L'histoire de leurs exploits était partie avec eux dans la tombe, disparue dans l'oubli. Je pense à ces derniers avec une certaine amertume, en me disant que j'aurais aimé les connaître davantage. J'aurais aimé entendre plus longuement leur histoire et le récit de leurs souffrances, pour me rendre témoin du sacrifice de leur jeunesse.

Enfin, j'essaie de me rattacher à toutes ces visions et à ces lointaines origines que je viens d'apercevoir à travers les brumes de mon esprit. Visions liées aux livres de papiers jaunis donnés par mon grand-père. J'ai ainsi cherché à me forger une identité autre que celle d'un mécréant ou d'un chien enragé bon pour l'euthanasie. À certains moments, je croirais même pouvoir reconnaître en moi ce sang normand qui coulerait encore à l'intérieur de mes veines. Cela expliquerait mon tempérament bouillant qui d'une seconde à l'autre, peut devenir aussi froid que la glace. Ce tempérament qui, en fin de compte, me sert si bien dans mes états belliqueux et mon travail de mercenaire corrompu. Une voix résonne de l'extérieur de ma transe, et je prends soudainement conscience de l'endroit où je suis réellement.

— *Last call*, dernier service, *last call* !

Je me retrouve seul au bout du bar, passablement éméché, me rendant compte que j'étais parti dans mes pensées depuis maintenant des heures. Mes idées restent passablement brouillées, même lorsque je reviens lentement à moi. La tête me tourne sans répit, résultat de mon ivresse avancée, mais aussi de toutes ces pensées délirantes qui ont tourbillonné et qui tourbillonnent encore dans mon esprit. Malgré tout, je ressens un certain plaisir et une certaine fierté, en me disant que je ne suis pas seulement un produit de mon environnement, comme pourraient le dire tous ces thérapeutes pleins de diplômes, mais sans vécu, qui classent en ces termes les gangsters de mon rang. Non, en fait, je suis un guerrier perdu, venu d'un autre âge ; le dernier digne descendant de mes ancêtres venus du nord. Cette pensée me remplit de confusion autant que de joie. Joie ? Perplexe, je sens toutes ces émotions monter violemment en moi et prendre dans ma gorge la forme d'un hurlement.

— Odin !

Puis j'entends trois coups de feu. Le son de tonnerre de ces détonations a sur ma conscience le même effet qu'un réveille-matin. Du coup, j'en deviens presque à jeun. Surtout lorsque je me rends compte que la barmaid, qui lavait ses verres, vient d'en échapper un, comme pour accentuer le fracas. Elle me regarde d'un air terrorisé, sa peau devenue aussi blême que celle d'un cadavre. Même chose pour le portier qui, en face d'elle, me fixe derrière ses grosses lunettes avec des yeux exorbités. Je baisse ma main, qui est armée de mon revolver fumant avec lequel, sans vraiment m'en rendre compte, je viens de tirer dans le plafond. Je me lève de mon siège tout en rangeant mon .357 dans ma ceinture, pendant que mes deux amis restent là, paralysés. Tout en marchant, je constate avec soulagement qu'à cette heure tardive, ils étaient les seuls encore présents dans l'établissement, évitant du même coup tout autre incident et empêchant que le portier perde la face. En passant à leur hauteur, je fouille dans mes poches et en sors deux billets de cent dollars, que je lance sur le bar à leur intention. Après quoi, je me dirige vers la porte de sortie sans même les regarder. Ma voix s'élève sans que je ne puisse la contrôler, gardant en elle une pointe d'arrogance que j'aurais bien aimé contenir.

— Désolé pour le petit sursaut ; j'espère que la couleur du papier va vous aider à oublier mes mauvaises manières et à payer pour les dégâts.

Je n'entends aucune réponse, seul résonne l'écho de mes pas dans le silence mortuaire de l'endroit. Rendu dehors, je me dis que c'était le mieux que je pouvais faire pour eux, vu les circonstances. Je n'ai jamais su m'excuser. De plus, je ne vois vraiment pas comment j'aurais pu leur expliquer mes états d'âme. Comment leur dire que mon excès de gâchette était dû au seul fait que je voulais honorer le nom d'un dieu barbare que plus personne ne prie depuis près d'un millénaire, mis à part moi, peut-être, quand je suis trop saoul, comme maintenant. Odin, grand dieu des Vikings et de mes tout premiers ancêtres, y aura-t-il une place pour moi

dans ton paradis, au grand banquet dans le hall des massacrés ? Comme ma folie alcoolisée me reprend avec ces visions fantasmagiques, je souris, chose rare, en pensant que, sûrement au dernier moment, les charmantes valkyries viendront me prendre, comme elles le font chaque fois qu'un valeureux guerrier tombe pour ne plus se relever, afin de me mener à la place qui me revient au Valhalla. Je me vois donc, agonisant, victime d'une surdose de meurtres et de combats, entouré de ces messagères de la mort, aveuglé momentanément par leurs armures d'écailles dorées qui brillent comme mille feux et qui rehaussent leurs poitrines plantureuses. Même à mon dernier souffle, je suis enjôlé par leurs yeux d'un vert de forêt sauvage et par leur beauté pure, sous de longs cheveux de soleil éclatant. La vision de ces déesses nordiques me rappelle un visage enfoui au plus profond de mon oubli, de la fosse la plus noire, aussi. Une femme, la plus belle, mon Européenne. Je sens quelque chose en moi qui, d'un coup, se déchire. J'ai mal. La souffrance est intense, intolérable. J'oublie, oui, vite j'oublie. Comme j'aimerais pouvoir mettre ma mémoire à feu et à sang, détruire à jamais toutes ces traces de souvenirs pourris et flétris qui reviennent sans cesse me torturer le cœur. Cette mémoire qui m'amène à ces rêves éveillés, liés à mes origines les plus lointaines, comme à mes souvenirs les plus noirs. Ces souvenirs qui, lentement, essaient de revenir en moi, avec cette constante impression que je suis à la recherche de quelque chose, sans vraiment savoir quoi. Je me souviens néanmoins de cette route, que je vois souvent dans mes cauchemars. Cet étroit sentier parsemé de ronces, entouré de ruines, que j'ai jadis emprunté. Oui, cette route avec, tout au bout, un dragon monstrueux. Cette bête que j'ai affrontée et contre laquelle, par feu et par flammes, j'ai connu la défaite. Maintenant, tout ce qui est important de se rappeler, c'est qu'il faut toujours éviter ce sentier. Je m'assieds sur le pare-chocs arrière de ma *Cadillac*, qui demeure le symbole criant de ma réussite. La valise arrière, fraîchement nettoyée, amène à mes narines une forte odeur de détergent. Mon regard étourdi se perd dans les lumières blafardes, illuminant une autre nuit corrompue par les débauches de la ville. L'alcool me rendant probablement mélancolique, j'essaie de me rappeler, à travers les brumes de mon oubli, ce qu'était ce sentiment si doux qu'on appelle la paix. L'ai-je déjà vraiment ressenti ? Peut-être. Il y a longtemps, au moins mille ans. Peut-être à travers la chaleur d'un contact humain, la chaleur d'une douce caresse de femme. La paix, à travers les péripéties d'un voyage ! Puis, à cette pensée, l'image d'une lointaine contrée revient à mon esprit. Je repense encore à la plage de galets, les vagues et le sourire de mon Couze. Je sens monter en moi une étrange émotion. Serait-ce de la tristesse ? Oui, peut-être, de la tristesse ou une profonde mélancolie, dont l'origine pourrait se résumer au titre de cette vieille chanson du 19^e siècle : *J'irai revoir ma Normandie*.

FLASH-BACK III

Dieppe, un soir noyé de *Calvados*

In the shadow of the cross.

Ooh in a blood red sunrise.

Take me to Jesus,

With Judas my guide.

- *Son of a gun*, de Bruce Dickinson

La paix et la tristesse sont des sentiments maintenant si étranges ; pourtant, ils émergent en moi à mesure que mon esprit ravive des scènes de mon passé.

Je vois que l'heure est à la fête dans notre petite chambre d'hôtel de Dieppe. Mon Couze et moi, avions goulûment le contenu âcre de nos bouteilles de bière au nom inconnu, tout en tordant nos vêtements encore trempés d'eau de mer. En riant aux éclats, nous avons sorti de nos pantalons mouillés nos permis de conduire et notre argent en papier tout dégoulinants. C'était avec un enthousiasme débordant que nous célébrions le fait d'être encore en vie. D'une voix forte et fière, je commentai à nouveau nos exploits, les décrivant avec encore un peu plus d'exagération que la fois précédente. Cela m'amenait à donner à notre aventure de cet après-midi une certaine touche homérique. De son côté, mon Couze, plus pausé, me répétait toujours la même phrase d'une voix faible :

— On est chanceux d'être ici et pas au fond de la mer.

Nous fouillions nos valises pour essayer de trouver nos vêtements les moins fripés et les moins sales, car ce soir, c'était la grande sortie. Nous avions été invités par nos alliés de la plage pour une petite virée au cœur du *nighlife* normand. Cette invitation découla d'une petite altercation avec des gendarmes qui suite aux péripéties dramatiques de cet après-midi, nous avaient approchés pour obtenir notre version des faits. Encore sur l'adrénaline et avec une certaine émotion sauvage au cœur, je les accueillais avec des paroles amicales bien de chez nous :

— Crissez-moi donc patience, tabarnak !

De son côté, mon Couze jouait les fantômes, ignorait leurs questions en sifflotant et agissant simplement comme s'ils n'étaient pas là. La situation, qui devint inévitablement tendue, sembla sur le point de s'envenimer, lorsque le chef des pompiers, un gros bonhomme ventru à l'air sévère, s'interposa entre nous et les représentants des forces de l'ordre. Avec un sourire aussi soudain que sympathique, il nous invita à la caserne pour nous restaurer. On s'y rendit en quelques pas et dès notre arrivée, nous avons eu droit au traitement royal. D'abord, accès aux douches pour débarrasser nos corps du sel pollué de la Manche. Ensuite, un copieux repas nous attendait dans leur petite cuisine, pendant qu'un des pompiers nous louait une chambre dans un hôtel situé à proximité. Puis, tous ceux qui avaient participé à cette périlleuse mission vinrent nous rejoindre à la table pour engager la conversation. Ils nous interrogeaient sur nos origines et nous répondions entre deux bouchées. Il semblait bien que nous avions attiré leur sympathie par nos vaines tentatives de sauvetage, comme jadis nos compatriotes avaient assurément fait de même lors de leur conquête désastreuse et sanglante de la plage. Certains des plus vieux sapeurs nous rappelaient d'ailleurs ce haut et désespéré fait d'armes, en souvenir lointain de leur enfance. Mon Couze, par ses clowneries et sa jovialité, attirait les regards et les discussions, parlant de la politique d'immigration, de l'émergence dangereuse du PEN et de son programme à tendance

raciste, pour ne pas dire antisémite. Après avoir discoursé sur les différents accents de la langue française, il enchaîna en parlant des seins maintenant pendants de Brigitte Bardot. En peu de temps, nous nous étions liés d'amitié avec certains d'entre eux. Notamment Alban, un jeune homme athlétique, de belle allure et au regard avenant. C'est lui qui m'avait retenu sur la plage avant de s'élancer vers le large. Il y avait aussi son copain, Jérémie, un costaud grassouillet qui, lors du sauvetage, se trouvait juste derrière moi dans la ligne de corde. Avant de nous laisser partir pour notre hôtel, ils nous invitèrent à passer la soirée avec eux pour faire la fête, ce que nous nous étions empressés d'accepter.

Nous voilà donc, quelques heures plus tard, frais comme neufs, bien lavés, bien rasés et déjà légèrement bourrés, marchant en direction d'un bar du vieux Dieppe appartenant à la famille d'Alban. En passant devant la plage, on s'y arrêta un moment, pour se recueillir devant la marée montante. Moment de silence pesant et solennel, où chacun se jeta dans la profondeur de ses pensées. Profondeur qui, pour moi, prenait des proportions abyssales. Je revois encore les yeux du noyé qui me fixent et j'en frémis d'effroi. Comme pour s'échapper de l'emprise de nos sombres rêveries, nous avons rapidement quitté l'endroit pour nous jeter à travers les dédales des rues étroites et arriver enfin devant le Vieux Théâtre ; joli petit bistro où nos nouveaux amis sont censés venir nous rejoindre après leur quart de travail. Le tenancier, qui est le cousin d'Alban, lui ressemble comme un frère jumeau. Déjà prévenu de notre arrivée, il nous attendait avec les bras ouverts et de la bière au frais. Nous en avons fait couler à pleine pompe, alors que nous attendions nos amis qui avaient du retard en raison d'un feu de grange survenu dans la campagne dieppoise. Une journée chargée, comme ils nous ont dit un peu plus tard lorsque, fourbus, ils s'attablèrent avec nous. On se retrouvait donc entre cousins normands, pour porter un toast à la race et à notre jeunesse, avant d'avalier le *calvados* qui coulait en flots de feux. Nous nous noyions littéralement dans cette boisson qui nous brûlait violemment l'intérieur et nous embrumait joyeusement l'esprit. L'alcool amplifiait la sociabilité de mon Couze, alors qu'il prenait le contrôle de la conversation en étourdissant nos hôtes de questions, pour ensuite les faire rire aux éclats en leur donnant un cours sur les rudiments des jurons colorés de notre pays natal : criss, calisse, ciboire, tabarnak, ainsi soit-il... tout y passa. Nos nouveaux amis lui payaient des verres sans compter, affirmant que plus il s'enivrait, plus il devenait facile à comprendre. Lentement, un groupe se forma autour de nous, des garçons et des filles de la belle jeunesse du quartier avec qui nous échangeâmes de cordiales familiarités. Même moi, qui suis de nature beaucoup plus réservée, pour ne pas dire sauvage, je me surpris à prendre activement part aux conversations. Ici, je n'étais qu'un jeune touriste parti à l'aventure de par le monde. J'étais loin de mon titre de hors-la-loi et loin des ghettos, lesquels restaient profondément ancrés en moi comme un relent de mauvais rêve. Ce que j'appréciais, à ce moment, c'était que je n'avais pas à me demander de quel gang faisait partie le gars de la table d'à côté. Je n'avais pas à me demander s'il portait un couteau ou un revolver sur lui. J'étais bien, en harmonie avec mon environnement. Il faut dire que l'alcool, qui commençait à faire son effet, aidait beaucoup. Bien que j'en ingurgitai beaucoup moins que mon compagnon qui lui, en avala à s'en péter les boyaux. D'un commun accord, on se leva pour aller rejoindre les autres membres du groupe de pompiers qui faisaient la fête au bar du Casino. Je les ai suivis un peu à contrecœur, la tranquillité intime de l'endroit me convenant mieux que les grandes boîtes branchées. Bruyamment, nous déambulions dans les rues désertées. Mon Couze demeurait le plus chahuteur, tandis qu'il avançait d'une démarche chancelante. À notre arrivée au casino, c'était nous les rois ; tout le monde nous saluait en souriant, comme si nous étions attendus. Certains des pompiers déjà sur place avaient sûrement passé le mot sur le drame de cet après-midi, peut-être même qu'ils avaient exagéré les faits davantage que j'aurais pu le faire. L'accueil fut donc incroyable et la sympathie démesurée des gens à notre endroit était aussi surprenante qu'agréable. Même les portiers nous saluaient comme s'ils nous connaissaient. Ils savaient même que je faisais le même travail qu'eux, dans le centre-ville de Montréal. Cette information provenait évidemment des conversations que nous avions eues, dans l'après-midi, à la caserne. C'est donc dans cette atmosphère amicale qu'on continua gaiement les festivités. J'essayai de m'effacer dans un coin pour tenter de ressentir cette harmonie que j'avais précédemment retrouvée, mais chaque seconde, j'étais interpellé par Alban et Jérémie qui souhaitaient me présenter un copain ou une copine. Tous n'avaient que des paroles gentilles à notre égard, tandis que, résigné et fier, je racontai encore avec éclat notre semblant d'exploit. Au fil des conversations, j'en vins à avoir une certaine lassitude dans la voix. Mon récit était devenu si machinal, que j'en oubliais la présence de la mort, qui concluait tout de même l'histoire. Néanmoins, je restais là, hâbleur, à me complaire, à jouer les héros de roman, même si je n'avais plus vraiment la tête à la fête. Mon compagnon, lui, parlait de n'importe quoi, sauf de la noyade. Il se lançait, comme un assoiffé sorti du désert, sur tous les verres d'alcool qui lui étaient offerts. Puis, la pénombre de l'endroit s'illumina à mesure que la foule s'anima. Nous avions maintenant droit à un concert de karaoké, avec micro portatif et vidéo-clip sur grand écran. Avant que le tout ne commence, il fut annoncé que les chansons

québécoises seraient à l'honneur, vu notre présence, hospitalité normande oblige. La chanson *Je t'aime comme un fou*, de Charlebois, ouvrit le bal, chantée par un couple de quadragénaires. Ces derniers, bien que faussant à chaque note, me surprenaient ; les deux connaissaient chacune des paroles, ce qui prouvait que notre culture avait su prendre racine sur la terre de nos ancêtres. À moins que ce ne soit simplement Charlebois qui avait su ne pas se faire oublier ; peut-être en raison de ce concert mémorable où il leur avait lancé une batterie par la tête, tout en les traitant de criss de français.

Le micro passa ensuite de main en main. *Une Colombe*, de notre Céline nationale, et *Le blues du business man*, de Claude Dubois se succédèrent. Sourire moqueur aux lèvres, Jérémie s'amena à ma hauteur, pour me signifier que c'était maintenant au tour des invités d'honneur de participer au concert. Alors que les gens s'amoncelaient autour de nous en riant, je dû repousser l'idée sans cérémonie, au risque de les froisser. Compréhensif, Alban m'adressa un clin d'œil en s'esclaffant, tandis que Jérémie en perdit le sourire, pour le retrouver quand mon Couze sauta à deux mains sur le micro. Celui-ci venait de nous éviter un incident diplomatique. Il demanda aux gens de faire de la place autour de lui, car c'était maintenant l'heure de son spectacle. Les haut-parleurs grésillèrent et, sur l'écran vidéo, apparut Rock Voisine qui entonna les premières notes de son *Hélène*. Personne ne le regardait, préférant river leurs yeux rivés sur mon compagnon qui, le visage en grimaces, gesticulait et s'époumonait en entamant le premier couplet.

— Seul sur le sable, les yeux dans l'eau...

Sa voix nasillarde résonnait étrangement bien dans le casino, lorsqu'il en vint à hurler les paroles. J'en avais des frissons ; dire que je n'ai jamais aimé cette chanson. Pourtant, à ce moment, je savourais chaque intonation de cette délirante performance. Voyant mon compagnon tenir à peine debout derrière son micro, je m'étais dit que jamais de ma vie je ne pourrais apprécier autant une chanson que celle qu'il nous interprétait, alors qu'il était complètement saoul. Puis, je me rendis compte que c'était la première fois de la soirée que je le voyais sans un verre d'alcool à la main... ça m'avait bien fait rigoler. Comme il terminait, je ris comme un fou et le pris par le cou dans un geste d'une rare affection. J'étais aussi amusé par l'originalité de son tour de chant que par la réaction démesurée de nos amis qui à tout rompre la nouvelle vedette de la soirée. Après qu'une partie de la foule se soit regroupée autour de lui, il salua tout le monde de son grand sourire moqueur. Entouré de jeunes et jolies admiratrices, je crois même que, pour quelques instants, il en arrivait à oublier ma présence, son premier geste étant d'essayer d'en profiter en agrippant deux d'entre elles par la taille pour les rapprocher de lui alors qu'ils discutaient. En le voyant ainsi rechercher désespérément de la chaleur féminine, l'une des raisons de notre départ vers l'aventure me revint soudainement à l'esprit.

Je me souviens maintenant que ce voyage avait été accompli en partie pour combler le vide de notre nouveau célibat. Pour mon Couze, qui avait rompu quelques mois auparavant après plusieurs années passées avec la même copine, c'était encore assez pénible. C'était du moins ce qu'il m'avait confié à quelques reprises depuis notre départ. De mon côté, j'avais mis fin à une relation qui se définissait en un seul mot : chaos. Je l'appelais ma Névrosée ; si je ne me rappelle plus vraiment de son visage ni de son parfum, je me souviens très bien que la quitter fut pour moi une libération. Mon vide intérieur était bien différent de celui de mon Couze ; il n'avait pas vraiment rapport avec un manque affectif ou une déception amoureuse quelconque. Je ne me souviens pas de la raison qui m'avait poussé à devenir bohème, mais à mesure que défilaient mes souvenirs, je ressentais d'étranges émotions et je voulais définitivement aller plus loin.

La musique se remit à gronder bruyamment. Les yeux à demi fermés, mon Couze vint se pendre affectueusement à mon cou en me disant qu'il m'aimait et qu'il avait encore soif. Et le voilà aussitôt reparti, se lançant sur la piste de danse comme un fou échappé de l'asile. Pour ma part, je restai à l'arrière, adossé au mur, étant encore moins bon danseur que joyeux fêtard. Alban, Jérémie et toute la bande le suivirent, stupéfaits devant son inépuisable énergie. Je le regardais, alors qu'il se déhanchait tel le John Travolta de la Nouvelle-France, poussant sans ménagement tous ceux qui pénétraient à l'intérieur de la zone de sa curieuse chorégraphie. L'un des types bousculés attira mon attention lorsque, en se bombant le torse, il se dirigea vers mon Couze d'un air belliqueux. Mon compagnon, dos à lui, n'avait rien remarqué tant il était pris dans le rythme endiablé de ses mouvements. Je m'élançai donc sur la piste de danse. J'évitai et bousculai les gens, tout en essayant de contrôler le bouillonnement d'agressivité qui commençait lentement à me submerger. Les vapeurs encore brûlantes du *calvados* n'aidaient en rien mon état. Même si mon harmonie était irrémédiablement brisée, une joie perverse commençait à naître en moi, sûrement en raison de cette probable confrontation qui s'annonçait. Tout en marchant, je remarquai que le Français qui cherchait à s'en prendre à mon Couze était encore plus petit que ce dernier. Je le dépassai en quelques pas, pour me planter directement devant lui, l'empêchant ainsi de tenter quoi que ce soit. Je suis resté là, sans parler, à le fixer d'un regard froid, impassible, à

le dominer de ma stature. Ses yeux me scrutaient de bas en haut, sa mâchoire semblait lentement se disloquer et son visage s'emplit d'un étonnement inquiet. Je tournai doucement la tête en direction de mon Couze, qui dansait toujours, pour signifier que nul ne peut s'en prendre à lui sans d'abord passer par moi. L'homme baissa aussitôt les yeux, vaincu avant même le début de la bataille. Il concéda le terrain et s'en retourna, aussi piteux qu'un caniche qu'on vient de gronder. C'est ainsi que se déroula le reste de la soirée qui devint rapidement monotone ; ma seule préoccupation se résumait dorénavant à jouer le garde du corps de mon compagnon. Pour garder la tête claire, j'arrêtai de boire, tandis que mon Couze, telle une éponge, continuait d'absorber tout l'alcool qui se trouvait à sa portée. Infatigable, il continua, hurlant, sautant, poussant, allant jusqu'à attirer l'attention des portiers qui voyaient sûrement en lui une source éventuelle de problèmes. Cette observation faite, je me dirigeai vers eux, histoire de prévenir les coups ou peut-être même, de les donner en premier. J'arrivai à leur hauteur, les poings fermés. Le plus gros des trois, qui était l'un de ceux qui m'avaient si gentiment accueilli, m'interpella d'un ton mal assuré.

— Hé toi... Ton pot, là-bas, m'a l'air pas mal dans les vapes.

Mon sang se mit à bouillonner dans mes veines à la perspective d'une nouvelle confrontation et mes paroles résonnèrent par-dessus les décibels assourdissant des haut-parleurs.

— Ouais, mais peu importe ce qu'il fera, je veux que personne le touche. S'il y a un problème, c'est moi que vous venez voir et c'est moi qui le règle, compris ?

Les derniers mots étaient sortis sur un ton menaçant, un peu comme quand je parle à quelqu'un qui a mon revolver dans la bouche. Un ton que je n'ai pu, ni voulu, empêcher. Mon faciès resta impassible, alors que je les dévisageais un après l'autre. Ils acquiescèrent tous les trois de la tête, comme si c'était moi qui étais maintenant en charge de la place. Deux d'entre eux s'en allèrent à chaque coin du bar, probablement le plus loin possible de moi, alors que celui avec qui je venais de m'entretenir, moins intimidé et sûrement plus expérimenté, joua soudainement le rôle du portier sociable. Il essaya d'engager la conversation, espérant attirer ma sympathie et éviter tout conflit ; un vieux truc du métier, quoi. Malgré ma réticence des premières secondes, je me suis laissé prendre au jeu lorsque nous nous sommes découvert une passion commune pour la pratique des arts martiaux. Du coup, nous avons échangé sur le sujet comme si nous étions de vieux amis. Les minutes passèrent agréablement, jusqu'à ce que je n'arrive plus à voir mon Couze. En réalisant cela, je devins suffisamment inquiet pour couper court à la conversation et partir à sa recherche.

Faisant le tour du casino, je croisai Alban et Jérémie qui, l'ayant eux-aussi perdu de vue depuis plusieurs minutes, décidèrent de m'aider à le retrouver. J'ai d'abord été voir dans les coins sombres, au cas où il se serait endormi à l'écart. Puis, j'aperçus les portiers qui me regardaient d'un air désespéré, en pointant une direction du regard. J'arrivai à grands pas, un peu énervé, en me frayant un chemin parmi la foule dansante. Au loin, j'ai enfin vu mon compagnon, derrière le comptoir du grand bar. Bien qu'il était au seuil de l'inconscience, je le vis se servir à même les bouteilles consignées, qu'il portait à sa bouche sous l'air médusé des barmains et des serveuses. Les trois portiers me fixaient d'un regard suppliant, l'air d'espérer que je fasse quelque chose avant qu'ils ne perdent encore plus la face. Tout en m'avancant, je baissai la tête pour cacher le fou rire qui s'emparait de moi. Ils en faisaient presque pitié, les pauvres. D'une seule enjambée, je sautai de l'autre côté du bar et empoignai mon Couze qui, ne me reconnaissant même plus, essaya de me bousculer. Je l'enserrai solidement pour l'entraîner lentement à l'extérieur de l'établissement. Alban et Jérémie se mirent devant nous pour libérer la voie, tandis que les portiers nous suivaient. À voir leurs visages, je devinai que notre départ précipité les soulageait. Une fois dehors, l'air frais de la nuit nous accueillit avec la forte odeur de la mer, ce qui réveilla un peu mon compagnon. Maugréant des paroles incompréhensibles, il semblait enfin me reconnaître. Nous avons salué chaleureusement nos amis pompiers, à qui je promis de passer par la caserne avant de reprendre la route, puis, je serrai la main des portiers en leur disant qu'ils avaient fait du bon travail, ajoutant d'un air moqueur que je reviendrais dès le lendemain pour remettre ça. Leurs visages s'allongèrent quelque peu, tandis que je partis en riant, sachant fort bien que le jour suivant, nous serions partis pour la terre des Angles. Je retournai à notre véhicule en supportant mon compagnon de beuverie, sous la lumière blafarde des réverbères. L'air vivifiant de la Manche me sortait quelque peu de ma torpeur alcoolique, ce qui était salutaire vu que c'était moi qui devais conduire.

Rendu à notre automobile, je lâchai mon Couze pour ouvrir la portière. Lorsque je me retournai, je vis ce dernier, un peu plus loin dans la pénombre, en train d'uriner sur le véhicule d'à côté. Son petit besoin terminé, il tomba face première sur le capot de la voiture, tandis que ses pantalons, qu'il n'avait pas eu le temps d'attacher, lui descendaient jusqu'aux genoux. Il s'est endormi ainsi, dans les ténèbres des vieilles rues

tranquilles de Dieppe. Sourire aux lèvres, je lui remis ses pantalons et l'installai sur le siège de l'auto, avant de partir à la recherche de notre hôtel ; tâche difficile, vu mon état et la mise hors combat de mon navigateur. À ma grande surprise, je me retrouvai au centre d'une rue piétonnière. Décidément, j'étais plus saoul que je pensais. Comme je ralentis, mon Couze se jeta en dehors du véhicule. À la manière d'un cascadeur de films, il tomba sur le pavé en roulant sur lui-même, alors que paniqué, je freinai brusquement. Inquiet et furieux, je le vis se relever difficilement en se tenant à un banc de bois, sur lequel il se mit à vomir à grandes goulées. Sa session de vidage d'estomac terminée, il revint au véhicule en trébuchant et me dit, entre deux hoquets, qu'il pouvait le conduire, ce qui me fit bien marrer. Je l'aidai à rentrer et une fois installé, son hoquet répétitif céda lentement la place à un ronflement un peu plus harmonieux ; mon copain en était venu à tomber dans le sommeil alcoolique du bienheureux. Après un long moment de conduite qui sembla interminable, j'en vins à reconnaître certains points de repères, ce qui me permit d'espérer retrouver un jour notre chemin. Bref, c'est avec un grand soulagement que je finis par atteindre le stationnement de l'hôtel. Mon instinct a sûrement pris le dessus sur mon cerveau encore submergé par les vagues d'eau de vie. Alors qu'il était plus mort que vif, je transportai mon Couze sur mes épaules. Nous pénétrâmes dans l'endroit déserté au moment où les premières lueurs pointèrent à l'horizon. Difficilement, je me rendis jusqu'à la chambre, couchai mon compagnon sur son lit et le déshabillai. Sa folle beuverie de ce soir était évidemment liée aux événements de cet après-midi. Ce qui s'était passé avait dû le marquer profondément. C'est toujours troublant, la mort, lorsque tu la regardes dans le blanc des yeux pour la première fois. Moi, je ne sens plus rien quand elle me fixe, je ne peux que lui sourire ou lui faire une insolente grimace. Mon Couze se réveilla d'un œil et me dit, d'un ton cohérent malgré son état :

— Ce sont des jeunes gens comme nous qui sont venus mourir sur les plages de Dieppe, ni pires, ni meilleurs. Comme nous, ils ont laissé leur marque par leur action, même inutile, et il ne faut pas les oublier.

Sur ce, l'ivrogne philosophe ferma les yeux en retombant dans la profondeur d'un sommeil comateux. Je le regardai étendu sur le lit, les bras en croix, et me demandai avec admiration et affection si c'était toujours à cela que ressemblaient les héros à la fin de leur journée. Je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il avait été le premier à s'élancer au large et à risquer sa vie sans hésitation avant de m'inspirer par son exemple.

Je me rappelle que cet événement, comme cette soirée, avaient changé les principes de mon existence. Aujourd'hui, à travers ces souvenirs de voyage, je me suis enfin senti vivant, moi qui étais mort dans ces guerres de ghettos. J'ai été ressuscité parmi les croix blanches, où errent encore les fantômes des soldats sacrifiés ; ressuscité par le rire de mon Couze et par celui de mes amis d'outre-mer. Je me souviens qu'à ce moment-là, en cette lointaine Normandie, en me mettant en travers du destin, en confrontant le dragon, j'avais fait les premiers pas d'une quête. Avec l'impression d'avoir rejeté la fatalité pour assumer le pouvoir, comme la contrainte de choisir, j'avais, pendant un certain temps, abandonné les armes et l'armure souillées du mercenaire pour essayer de prendre celles du paladin.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT III

Fantôme et démon

Avec chaque combat qui m'enchaîne à ma damnation
Chaque éclaboussure de sang en sacrifice à l'hôtel de la destruction
Vivre dans les flammes infernales jusqu'à la mort, pour après
Se retrouver en enfer
Encore...

- Ronin

J'étais tellement différent, en ces temps lointains, avec en moi, malgré mes débuts de mercenariat, des relents de joie et d'optimisme. J'avais encore une certaine noblesse, un certain espoir et, de ce fait, je me souviens que dans ce périple au cœur de la vieille Europe, j'étais à la recherche de quelque chose d'important... En quête de sacré ? De pureté ? Je ne saurais dire, mais reste que ces souvenirs de voyage sont mes derniers vestiges de moments heureux. Qu'elles me semblent maintenant étrangères ces nuits passées sous le ciel étoilé de ma Normandie.

Mes réflexions reviennent vers le moment présent et je prends lentement conscience de l'endroit où je suis. Couché sur mon lit, j'aperçois le haut plafond fait de vieilles planches centenaires soutenues par d'énormes madriers. Je me demande comment j'ai pu me rendre ici, vu l'état dans lequel j'étais. Je suis au dernier étage de ma forteresse, un endroit digne des plus robustes et imprenables places fortes, la demeure des guerriers. C'est mon sanctuaire, l'endroit où je refais mes forces après mes jours de guerre. Sur les murs de pierres sont disposés, comme des trophées, différents objets symbolisant le plus pur esprit du combat. Épée de Vikings, réplique d'Excalibur, claymore écossaise, sabre de samouraï... Dans une armoire, j'ai un *Luger 9mm* d'un ancien officier nazi, un *Mosin Nagant* russe qui aurait défendu la ville de Stalingrad en 1942 et une carabine *.303 Lee Enfield* comme en avaient, entre autres, les soldats canadiens à Dieppe. Outre ma petite collection, je possède aussi des armes qui servent, disons, à ma protection personnelle. J'ai une *AK-47* dans la garde-robe de l'entrée, une *M-16* avec ses deux chargeurs bien pleins sous le matelas et mon *.357* sous l'oreiller. Ce dernier est tout neuf, puisque je me le suis procuré juste avant le contrat de l'autre nuit. Celui que je possédais avant avait trop servi et c'est pourquoi j'ai dû m'en débarrasser... Ce n'est pas toujours moi qui enterre le cadavre à la fin de nos missions ; quelquefois, il m'arrive de jouer l'autre rôle. Le Tueur devra, à son tour, se débarrasser de son arme.

À travers le coussin moelleux, je peux sentir le contact froid de mon revolver. C'est ma maîtresse de glace qui à l'usure de ses caresses, m'a glacé moi aussi. C'est pathétique, mais je suis rendu au point où j'ai presque un lien affectif avec cet objet. Ce qui est dommage, ce sont toutes les mauvaises choses que je dois faire avec. De ce fait, j'en viens à repenser à la menace qui pèse sur la tête de Peck. Mon orgueilleuse indifférence ayant soudainement disparu, je ressens une profonde détresse. Ce malaise est assurément lié à cette position de neutralité dans laquelle je m'efforce toujours de rester, pour laisser le destin suivre son cours, avec toujours ce même maudit refus d'affronter le destin, d'affronter le dragon. D'un autre côté, le vieux Mexicain me l'a bien dit ; l'important, c'est de toujours faire ce qu'il faut pour survivre. Tout est déjà écrit et si c'est la mort qui attend Peck, eh bien... ainsi soit-il. Soudainement, je sens une présence familière près de moi. Au prix d'un douloureux effort, je réussis à bouger ma tête, ce qui fait tourner les objets tout autour.

Le cœur me remonte jusqu'au bord des lèvres, mais à travers mon vertige, j'aperçois Wild Bill,

nonchalamment adossé au mur, une bouteille de whisky vide à la main. Il fixe droit devant lui, alors que son regard étrange est rempli d'une infinie tristesse. Comme s'il venait tout à coup de se rendre compte de ma présence, il se tourne vers moi en forçant un sourire et ensuite, il brasse curieusement la tête en signe de désapprobation. L'objet de mes pensées ne semble guère lui plaire. De la main, il me fait signe de le suivre. Que veut-il donc me montrer ?

Comme j'essaie de me lever, les forces m'abandonnent et je me retrouve au sol, étourdi. Lentement, mon corps devient de plus en plus léger, mes idées s'éclaircissent à mesure que le décor environnant devient flou et ma réalité du moment finit par disparaître dans un tourbillon de lumière.

Mes yeux s'habituent rapidement aux étincelants rayons du soleil et j'aperçois une vieille ville aux habitations de bois, typique des agglomérations de la frontière américaine du 19^e siècle. Je peux voir une pancarte de bois maladroitement clouée à un arbre, qui identifie l'endroit : « SPRINGFIELD, MISSOURI ».

Au cœur du village, je vois des gens au comble de l'excitation et qui semblent tous aller dans la même direction. Il y a des notables à hauts chapeaux, des cow-boys encore saouls de la veille et même, des femmes distinguées protégées par leurs ombrelles. Il se rassemblent tous sur la rue principale, dans une atmosphère de fête. Les gens s'attroupent partout où ils le peuvent : le long des murs des maisons, devant les fenêtres des commerces, sur les toits et derrière les chevaux. Par contre, la rue, elle, est déserte, mis à part deux hommes qui, aussi immobiles que des statues, se font face dans un silence lourd de menaces. Tous les regardent avec une certaine inquiétude, sachant que la mort viendra bientôt prendre son dû. Quelques spectateurs spéculent à voix basse sur l'issue de l'engagement, tandis que les duellistes s'affrontent du regard. Leurs bras pendent le long de leur corps, les revolvers bien en vue dans les étuis. Le shérif est là, lui-aussi, mais il n'interviendra pas. Il va seulement se contenter d'un rôle d'arbitre. Il ne peut en être autrement, sachant très bien que s'il lui venait à l'idée de mettre fin à l'altercation, il se mettrait tous les habitants de la ville à dos ; en plus de perdre son étoile de shérif dès la prochaine élection du comté. De plus, la mort d'un des deux *pistoleros* faciliterait de beaucoup un travail déjà difficile. Alors, il reste là, avec sa *winchester* appuyée sur son avant-bras et, en simple spectateur, surveille la scène parmi les badauds. Sans savoir comment, peut-être en raison de l'effervescence qui règne au sein de l'auditoire, j'en viens à comprendre que ce duel était attendu depuis longtemps. Je ne suis pas très loin de Wild Bill. C'est lui qui est planté au centre de la rue ; il a l'air plus jeune que lorsqu'il m'apparaît habituellement. Probablement dans la mi-vingtaine, le visage plus dur, mais moins torturé, avec un regard de glace face à la mort. Il fait face à un tueur qui en ces années-là, avait une réputation égale à la sienne. Pourtant, comme si je pouvais lire à l'intérieur même de la tête de mon étrange compagnon de l'au-delà, je comprends qu'il n'y a pas si longtemps, ces deux hommes étaient les meilleurs amis du monde. Ils s'étaient rencontrés pendant la guerre qui avait divisé la nation. John Tutt, tel est le nom du deuxième duelliste, bien qu'ayant d'abord eu des allégeances pour le camp ennemi, avait fini par rejoindre le groupe d'éclaireurs de Wild Bill. Ces derniers partageaient les mêmes missions périlleuses, les mêmes cantines infectes des camps militaires et le même mauvais whisky lors de leurs excursions nocturnes dans les bordels de campagne. Depuis que leur lien s'est brisé, tout cela appartient au passé. Le sourire enjôleur d'une femme que tous deux convoitaient ou la montre en argent que Bill avait dû lui céder pour régler ses dettes de jeux sont sûrement au nombre des raisons qui expliquent la fin de leur amitié. À moins que ce duel ne soit simplement qu'une épuration initiatique, une confrontation menant à la survie du plus fort pour la meilleure propagation de la race ? Malgré tout, je perçois en Bill une sorte de confusion troublée ; notre étrange lien m'amène à voir qu'il a encore en lui une certaine affection pour son ancien compagnon d'armes. Sauf que les insultes et les paroles calomnieuses étaient venues toucher son ego et sa vanité alors débordante. En ce chaud après-midi d'été, Wild Bill avait laissé savoir à cet homme que c'en était assez et l'avait invité à ce rendez-vous mortel. C'est ainsi qu'il fait face à son destin, lui qui est déjà connu comme étant l'exterminateur du gang Mc Canles. Il se prépare, malgré le remords déjà présent, à écrire une autre page de sa vie légendaire. En transe, ses yeux sont rivés sur ceux de son adversaire, comme pour se lier psychiquement à lui. À partir de ce moment, il n'a même plus à prendre l'initiative de la dégaine, n'ayant qu'à se fier à son instinct pour savoir à quel moment l'autre bougerait. Il lui laisse donc l'avantage du premier geste, pendant que, personnellement, il en vient même à trouver le moyen de se détendre. Puis, il remarque que la main de son adversaire se crispe, avant de rapidement bouger vers la crosse de son arme. Toutefois, il n'est pas assez rapide, le tonnerre tonne deux fois et Wild Bill a déjà tiré. La scène se fige, les deux restent debout, immobiles. Un avec le canon fumant, l'autre tenant encore la crosse de son revolver qu'il n'a même pas eu le temps de sortir de l'étui. Après quelques secondes, John Tutt tombe, foudroyé avant de toucher le sol, les deux balles lui ayant percé le cœur. Vivement, Bill se retourne vers les compagnons de sa nouvelle victime, lesquels s'étaient regroupés près du corps, et leur dit :

— Laissez vos mains loin de vos armes, gentlemen, ou il y aura plus de morts ici que la ville peut se permettre d'en enterrer.

La menace, lancée d'un ton mortellement glacé, résonne sur la rue principale, qui demeure aussi silencieuse qu'un cimetière. Les hommes se dispersent sans dire un mot. Impassible, Bill se dirige vers le cadavre

qui gît dans la poussière ensanglantée. Il se penche vers lui, reprend sa montre et glisse une liasse de billets dans la veste trouée, sa dette de jeux est ainsi payée. Se retournant vers la foule silencieuse, qui le regarde toujours, il se met à hurler avec un profond sentiment de dégoût et de frustration :

— J'espère que vous êtes satisfaits !

Cela dit, il se dirige lentement vers le shérif en lui tendant ses pistolets. Ce dernier s'en empare avec grand soulagement, sachant bien qu'il n'aurait jamais eu le courage de les lui demander ; mais mon compagnon connaît la routine et en homme d'honneur, s'y soumet. Il ne lui reste plus qu'à attendre son procès, sachant déjà que le verdict lui sera favorable. La population, et même le shérif, pourront témoigner de la légitimité et de la régularité du duel. C'est sans contrainte qu'il suit l'homme de loi pendant que, de toute part, on le félicite. Il reste muet, alors que son air sombre se mêle de tristesse au dernier regard qu'il jette sur le corps de celui qui avait été son meilleur ami. Il sait qu'il le reverra dans ces nuits noires de cauchemars, ces nuits de damnation où un autre fantôme s'ajoutera à ceux qui le hantent déjà.

Je demeure un peu confus lorsque la scène disparaît. Mon univers redevient sombre, ce qui contraste avec la luminosité du dernier paysage. Étrangement, j'en viens à ressentir en moi une certaine pointe de tristesse, celle de Wild Bill, sûrement pas la mienne. Je crois comprendre ce qu'il a voulu me montrer, ce qu'il essaie de me dire. Je dois continuer à oublier l'Indien, comme je devrais apprendre à oublier ce qui va arriver à Peck. Je repense au duel de Wild Bill, au meurtre de son ami, et je comprends que cet événement est un des maillons de la chaîne qui le retient à son éternelle damnation, à laquelle il s'est lui-même lié. Il n'a jamais pu demander pardon. De toute façon, comment le demander lorsqu'on ne peut pas se pardonner soi-même. Je ne le comprends que trop bien sur ce point.

Les ténèbres se font plus denses autour de moi et je me sens avalé par eux. Des échos de cris, de pleurs, d'agonie et de désespoir résonnent dans ma tête. Des ombres m'approchent, m'encerclent. Elles prennent des formes humaines, lèvent leurs bras et me pointent d'un geste accusateur avec leurs doigts décharnés. Des visages apparaissent à travers la noirceur ; je revois le gros homme d'affaires qui, toujours en pleurnichant, me regarde avec des yeux remplis d'un profond désarroi. J'en vois plusieurs autres, dont je ne me rappelle même plus les noms. Leurs corps sont troués, mutilés, et ils me blâment de leurs voix plaintives en me lançant d'implacables malédictions, non sans me reprocher ma totale absence d'émotions et de remords. Ils me disent que je serai damné à jamais et là, je ricane malicieusement en me disant que cela, je le savais déjà. Je vois tout à coup des centaines de croix blanches apparaître dans la paisible campagne normande, telle une vue brumeuse du cimetière de Dieppe. Étonnement, je me sens coupable, comme si je les avais tous trahis, comme si je les avais oubliés après avoir, en quelque sorte, vécu l'enfer avec eux. J'ai bafoué leur mémoire en étant devenu ce que je suis. J'entends des hurlements mêlés aux bruits assourdissants des détonations. Puis, je vois un visage souriant, familial et amical. La peau un peu foncée, les yeux d'un bleu perçant, c'est l'Indien. Je me rends soudainement compte qu'il n'y a plus devant moi que sa tête décapitée, tandis que son sourire se change en grimace et qu'il me supplie de l'aider. Dégoûté de moi-même, je recule devant toutes ces ombres accusatrices pour me réfugier dans la brume réconfortante de mon oubli que je retrouve avec soulagement. Là, bien camouflé dans la noirceur de mon âme, les fantômes ne peuvent pas me suivre. Je tombe lentement dans un profond abîme, gagné par un sommeil qui, je l'espère, sera sans images ni visions. Ces quelques heures d'évasion inconsciente donneraient ainsi un répit à mon esprit torturé.

Ma tête me fait affreusement souffrir, comme si elle était devenue une enclume sur laquelle Vulcain, dieu des forgerons, frappait avec un énorme marteau. Je peux à peine bouger ; le seul mouvement que j'ai pu faire depuis le début de l'après-midi, c'est de me tourner de côté pour vomir dans la poubelle près de mon lit, afin de la remplir du trop-plein d'alcool que mon estomac ne peut plus digérer. En fait, j'en viens même à en cracher des caillots de sang. Encore une nuit d'autodestruction à laquelle je vais espérer pouvoir récupérer sans trop de séquelles. À chaque fois que mes boyaux se retournent pour faire douloureusement ressortir tout le liquide de mon corps, je me dis stupidement que cette soirée de défonce était la dernière. Tout comme je me l'étais dit la fois d'avant. Seulement, ma soif démesurée d'homme du nord reprend toujours le dessus. Je reste donc là, plus mort que vif, à essayer de respirer sans que le cœur me sorte de la bouche. Le temps passe ainsi, dans un éveil comateux et tortueux, jusqu'à ce qu'en fin de soirée, croyant avoir rassemblé assez de forces, j'essaie de me lever. Mes jambes sont comme de la guenille et me soutiennent à peine. Alors que j'avance, je

crains à chaque instant qu'elles se dérobent sous moi. Ma tête tourne et d'un pas hésitant, je descends avec difficulté l'escalier qui conduit à l'autre plancher. J'atteins la salle de bain en ayant l'impression que la lumière tourbillonne autour de moi. L'envie de régurgiter me reprend, alors je me jette à genoux pour m'appuyer sur le rebord de la cuvette. Ce coup-ci, plus rien ne sort ; je dois être complètement déshydraté. Le contact glacé de l'émail réveille quelque peu mon esprit embrumé. Je me relève en me retenant sur l'évier juste à côté, et j'ouvre les robinets d'un geste tremblant. Je m'asperge le visage d'eau froide et j'en bois quelques gorgées, ce qui a pour effet de me revivifier quelque peu. Les étourdissements s'estompent et ma vision devient tout à coup plus claire. Je suis aussitôt assailli par les mêmes pensées que la veille. Mon dernier contrat, la prochaine condamnation de Peck et mes maudits fantômes de cette nuit qui sont venus me chercher au-delà même de mon ivresse. L'alcool, ce flot de feu engourdissant que j'avais monté tout autour de ma conscience pour me protéger de ces nombreux souvenirs qui remontent en moi, a été totalement inutile. Tout à coup, une drôle d'émotion en vient à m'étreindre la gorge et m'étouffe. Je ressens de la frustration, de l'impuissance, mais surtout, du dépit. Voyant la réflexion de mon visage dans le miroir, avec mes yeux sans expression et mon visage grimaçant comme un masque de démon, une rage brûlante m'envahit et remplit tout mon être. Mon poing fracasse la glace et je ne me contrôle déjà plus.

Les démons sont là et je suis maintenant sous leur emprise. J'aperçois leurs regards de braise, leurs bouches grognardes de férocité, hoquetantes et écumantes. Ces êtres maléfiques me tailladent la peau de leurs griffes acérées et mes cris de douleur se mêlent à leurs hurlements de fureur. Je ne peux apercevoir que des ombres rouges m'entourant et bougeant en une danse macabre et désarticulée. Ils brûlent ma peau et déchirent tout mon être de leurs coups violents. Chaque blessure que je reçois pousse ma rage à un niveau tel que j'en tombe presque au seuil de la folie. Toute l'énergie de mon corps se condense en haine pure. Je brûle... je brûle et tout en moi se consume. Je ne peux même pas demander d'aide aux dieux ; s'ils n'écoutent jamais mes insultes, ils écouteront encore moins mes supplications. Odin, Odin... où es-tu, dieu ingrat ? Le Valhalla... pour aller à cet endroit, je dois mourir debout, les armes à la main. Le Valhalla, y aurais-je droit ? Soudainement, les coups cessent. Les cris et les rictus semblent s'éloigner pour s'évanouir dans un silence absolu, me laissant sur le sol froid, à demi aveugle, épuisé et ensanglanté.

Minute après minute, la vue me revient, mais je demeure à bout de souffle, le cœur battant la chamade. J'essaie de me lever pour aussitôt retomber, le corps inondé de sueur. Je remarque mes bras et mon torse qui saignent, marqués de longues lacérations. Un peu plus loin sur le plancher, je vois un long poignard chromé qui semble aussi taché que le carrelage. L'attaque est terminée, je reste donc assis, à attendre qu'une certaine énergie réanime mon corps baigné de sueur et de sang.

Puis, je redeviens calme, comme si un interrupteur venait de couper tout sentiment. Je reviens à mon état normal, sans émotion, avec cette froide indifférence qui caractérise ma personne. Néanmoins, mon esprit continue d'errer. Dans un éclair de lucidité, je vois ma chute vers les abîmes infernaux, qui se fait par la seule voie du guerrier. C'est cette voie que j'ai toujours suivie, comme si, pour moi, il n'y en avait qu'une seule. Je l'ai bâtie à partir de ma dépendance à la violence et l'acceptation de mon anéantissement, où ultimement, je dois mourir les armes à la main, avec un empilage de corps à mes pieds. Cette voie est aussi celle de l'oubli, oubli de moi-même et des autres. Elle me laisse enchaîné au destin, ce qui semble m'amener, ne serait-ce que par mes visions, jusqu'à l'extrême limite de la folie et de la bêtise humaine. Un avenir noir de pures ténèbres, en perdition totale et sans compromis. À travers toutes ces pensées chaotiques, je pense avoir compris quelque chose ; ma révélation du moment, c'est d'avoir admis qu'en moi, il y a le feu brûlant du combat qui demeure ma seule raison de vivre, ma seule raison de continuer. Je dois donc alimenter cette flamme, non pas par l'autodestruction, comme je l'ai fait ces derniers jours, mais par la voie martiale, comme jadis. Je dois forger mon corps, comme on le ferait d'une arme, afin d'être aussi dur, aussi froid et aussi désincarné que celle-ci. Je me rappelle aussi que je n'ai plus d'âme ; je l'ai vendue pour une éternité de guerres et d'enfer.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT IV

De ténèbres et de sang, ma voie

Death is my sect,

Guess my religion.

- *Colors*, de Ice-T

You know I'm born to lose, and gambling's for fools,

But that's the way I like it baby,

I don't wanna live forever,

- *Aces of spades*, de Motörhead

Je monte lentement l'escalier qui va à l'étage. Déjà, j'entends les sons d'impacts à demi-étouffés qui résonnent à des forces et à des rythmes irréguliers, telle la canonnade d'un duel d'artillerie. J'arrive devant la porte et m'étonne de la trouver toujours aussi sale. Cela va de pair avec les murs aussi troués que tachés, et à la peinture ternie par les années. Les marches de ciment, crevassées, sont envahies par les déchets, telle la ruelle juste en bas, qui porte en elle l'empreinte décrépite du ghetto. C'est l'image que la majorité des gens essaient de ne pas remarquer ou, au pire, essaient d'oublier dès qu'ils l'ont vue. Si ce n'est pas ici l'enfer, une chose est certaine, c'est à cet endroit qu'on en est le plus près ; avec la pauvreté qui suinte à travers les murs des maisons et qui s'accroche aux gens comme un péché héréditaire. Dans ce quartier, il y a des petits revendeurs de drogue à chaque parc et une pute à tous les coins de rue. Sans oublier la multitude d'itinérants qui souvent, dorment sur le trottoir avec rien d'autre que leur crasse pour s'abriter. Ce décor n'est évidemment pas très coquet ; il est plutôt affreusement laid. Si bien, qu'il ne reste qu'à détourner le regard. Pourtant, c'est ici que j'ai passé mon enfance, dans le fond de ces ruelles sales et puantes. Je me souviens des bouteilles cassées, des seringues, des détritiques, du sang imprégné à même le pavé et des trous de balles dans les murs craquelés. Ces visions, en grandissant, ont eu une emprise sur mon être torturé, comme le mortier sur un temple de désespoir et de tristesse. Néanmoins, c'est au cœur du secteur le plus mal famé de la cité, que toujours je retourne lorsque je deviens intoxiqué par une surdose de nostalgie et de solitude. La seule harmonie que j'ai pu ressentir dans ce pandémonium, c'est ici, tout en haut des escaliers, dans la salle derrière cette porte. Je me rappelle que c'est à cet endroit, à même les profondeurs malsaines du ghetto, que j'ai pu approfondir les vraies vertus : la maîtrise de soi, le courage et la persévérance, qui sont l'équilibre même du combattant. De plus, chaque fois que je reviens entre ces murs, je suis toujours accueilli comme le fils ou le frère depuis longtemps disparu. Comme l'enfant prodigue de l'Ancien Testament. Personne ne me demande quelles saletés j'ai pu faire, personne ne me juge non plus. Je prends la poignée, la tourne et pousse la porte avec un léger serrement de cœur, de l'angoisse et peut-être même de la peur. De la peur ? Non, ça... jamais. Je suis juste troublé et inquiet que tout ait changé ici aussi, comme partout ailleurs en ce bas monde en déclin. Inquiet qu'ici aussi je ne me sente plus chez moi, car cela fait une éternité que je n'ai pas mis les pieds au gymnase, depuis bien avant le début de mon amnésie.

Au premier pas à l'intérieur, mon odorat est agressé par la forte odeur de transpiration et de cuir mouillé ; cela, au moins n'a pas changé. Les coups violents des poings gantés tambourinant sur les sacs tonnent avec écho. Le *coach* bedonnant aux cheveux gris en bataille est assis, immobile, les pieds étendus nonchalamment sur le rebord de son bureau. Pareil à la première fois que je l'ai vu, comme à la dernière, aussi. Remarquant ma présence, un sourire joyeux lui fend aussitôt le visage. Dans ses yeux, il y a un étonnement plus qu'apparent. Sa voix s'élève, forte, par-dessus le vacarme de la salle d'entraînement avec, en elle, une certaine chaleur que

je perçois avec soulagement.

— Te revoilà enfin, maudit voyou ! Je te croyais mort.

Cela dit, il détourne le regard et d'un ton mauvais, bien évidemment simulé, il s'adresse à un des boxeurs qui s'entraîne sur un des sacs usés le long du mur.

— Si c'est du ballet classique que t'es venu faire icitte, mon p'tit gars, enlève tes gants et habille-toi ! T'es censé boxer autour du sac, pas danser en te poignant le cul !

Avec un étrange sentiment, probablement de plaisir, je me rends bien compte que rien n'a changé, à part les visages des boxeurs, qui sont aussi jeunes que moi à mes débuts. Le *coach* nous criait aussi après, avec sa voix qu'il s'efforçait de rendre colérique. On riait un peu de lui, comme on le ferait d'un mauvais acteur, mais nous l'écoutions néanmoins, sachant que ses directives nous menaient à la voie du guerrier. Sur les murs, il reste les mêmes vieilles affiches de programmes de boxe, les mêmes noms, aussi : Marcotte, Melo, Clavet, Cusson, les Hiltons et surtout, Gaétan Hart, l'inspiration de tous les boxeurs des quartiers défavorisés. Ces vestiges de réussite et de déchéance sont imprimés sur des papiers, aujourd'hui jaunis et déchirés qui couvrent presque en totalité les murs de béton du gymnase. Ce sont les seules décorations qui agrémentent l'endroit. Ici, il n'y a rien de sophistiqué ou d'esthétique ; c'est froid, c'est dur, c'est martial. C'est comme voir la vie sans ses artifices et ses illusions ; quand on la regarde avec rage et qu'on lui dit qu'on se battra jusqu'à la fin, et ce, même en étant perdant. Parce qu'ici, dans les ghettos, perdants nous le sommes tous. Je me revois pendant quelques secondes dans le visage de ces jeunes racailles qui s'entraînent sur les sacs et qui viennent apprendre ici une autre dure facette de la vie. Celle qui, peut-être, leur servira le plus. Avant tout, il y a le respect de soi et d'autrui, de gré ou de force, à coups de poings s'il le faut. Il y a aussi la discipline, se rendre jusqu'au dépassement et devenir quelqu'un, malgré la classe sociale, malgré tous les gens qui leur répètent qu'ils ne sont que des petits vauriens. La plupart ne dureront pas, mais ils garderont sûrement un petit quelque chose qui les aidera à rester sur le bon chemin, avec un peu d'estime de soi ou, tout au mieux, ils survivront comme des hommes jusqu'au dernier moment. Quelques-uns auront l'opportunité de combattre au niveau amateur, ce qui leur procurera un certain sentiment d'accomplissement. D'autres, comme moi, tomberont à l'autre extrême et performeront, pour ainsi dire, du côté noir, sur la voie sombre des soldats de l'ombre.

Je m'avance parmi les boxeurs en me laissant pénétrer par cette atmosphère d'énergie sauvage. J'en aperçois quelques-uns avec qui je me suis déjà entraîné. Ils me reconnaissent et tous, un après l'autre, m'adressent un signe de la main entre deux coups de poing. Je suis revenu à la maison. Puis, j'entends soudainement un cri strident. Du coin de l'œil, je vois une masse se jeter sur moi à partir du ring surélevé. On dirait un lutteur plongeant de la troisième corde. violemment, des mains m'entourent et je tombe presque sous l'impact. Je me retourne vivement, en proie aux sentiments les plus belliqueux, pour faire face à un petit homme qui sourit en me tenant par les épaules.

— Comment ça va, mon chum ? Ça faisait longtemps ! T'étais où ?

C'est Kev. Pour moi, sa voix est aussi réconfortante qu'enthousiaste. Nous sommes les deux seuls qui restent de la vieille garde. En cet endroit, nous avons passé ensemble plus de dix ans à suer et à saigner. Tous les autres appartenant à cette même époque sont disparus au fil des années. Dans le cas de certains, j'ai pu vaguement suivre leur carrière à travers *Allô Police*, avant de voir leur tronche dans une tribune nécrologique. Nous mourrons jeunes dans ces beaux et agréables quartiers. De tous les boxeurs ayant passés ici, aucun n'a pu faire la section des sports du Journal de Montréal, mis à part Kev. Tel un véritable passionné, ce dernier a su approfondir l'art de la boxe et depuis, il n'a jamais pu s'arrêter. Comme moi, qui mourrai probablement l'arme à la main, lui il mourra les gants de boxe aux poings. Devenu boxeur professionnel, il est une inspiration, un exemple d'acharnement et de ténacité pour tous les jeunes de ce milieu. Pourtant, c'est moi qui habite dans une maison d'un demi-million, tandis que lui est obligé de travailler comme vidangeur le jour pour acheter son steak, au risque de se blesser et de s'épuiser avant ses combats. D'un autre côté, j'imagine qu'il a moins de problèmes que moi à s'endormir le soir. Il n'a pas eu à vendre son âme. Il se bat contre des hommes, pas contre des fantômes et des démons.

Nous restons là, à discuter des événements qui se sont passés dans nos vies au cours des derniers mois ; j'écoute plus que je ne parle, mais je le fais avec grand plaisir, ce qui est étonnant. Cela fait une éternité que je n'ai pas expérimenté ce genre de contact humain. Je ne me rappelais même pas qu'on pouvait y ressentir quelque chose de bien.

Le *coach*, qui s'est levé, arrive à notre hauteur, et d'un ton mi-sérieux mi-blagueur, joue encore le rôle du gros méchant entraîneur en engueulant vertement Kev.

— Grouille-toi, fainéant ! T'as des combats importants qui s'en viennent, alors remonte sur le ring. On va travailler ta puissance un peu, criss... tu frappes comme une mouche ! Tu pourrais même pas *knocker* un maringouin. Grouille, paresseux !

Mon ami hausse les épaules en riant, me fait un clin d'œil, remonte sur l'arène et enjambe les cordes pour aller poursuivre son échauffement. Je regarde aller ce petit homme d'à peine plus de cinq pieds, maigre comme un chicot, avec des biceps de la grosseur de mon auriculaire. Il frappe dans l'air avec vitesse, grâce, fluidité et bouge avec l'aisance de ses cent quarante livres. De la pure dynamite ; il est une vraie bombe d'énergie, bien qu'il en soit rendu à la croisée des chemins. Sa carrière, que je n'ai malheureusement pu suivre aussi fidèlement que je l'aurais voulu, a été compromise par de vieilles blessures, comme par certaines défaites plutôt amères. Notamment devant un Américain quiest devenu champion du monde. Défaite, aussi, face à son ancienne femme qui l'a quitté, ce qui lui fit perdre une partie de sa détermination et même, le goût de boxer. Résultat : trois défaites d'affilée. Le temps arrangeant les choses, le revoilà sur le ring, avec sa fougue et son cœur d'antan. Avec des bourses minables et des combats à seulement tous les trois ou quatre mois, je me demande où il trouve sa motivation. Comment fait-il pour avoir le courage d'aller se faire taper sur la gueule pendant de longues minutes devant des milliers de spectateurs, avec le risque continu de se faire blesser gravement, autant à la tête qu'à l'orgueil ? Tout ça pour à peine six cents dollars par combat. Pour presque quatre fois ce montant, je démolis des visages, des bras, des jambes et des genoux. Cela prend moins d'une minute et je peux même me servir d'une batte de base-ball, lorsque je ne veux pas trop m'user les jointures. Je peux aussi aller plus loin que la simple dérrouille, moyennant un plus gros montant. Mais Kev, au moins, aime ce qu'il fait. Il a la vocation. Il se surpasse en allant au bout de lui-même. Je crois que cela doit donner un sens à sa vie. Cela vaut donc probablement mille fois les quelques centaines de dollars qu'il reçoit pour se faire mutiler, round après round, et ça vaut probablement aussi mille fois l'argent qu'on me paie pour exécuter mes contrats. Toutefois, je ne connais pas mieux et je ne me rappelle pas avoir connu mieux ; alors je continue.

En me déshabillant à même la salle, je me rends compte que le vieux *coach* me regarde avec étonnement, fixant les longues estafilades qui ravagent mon corps. Il se garde néanmoins de tout commentaire. Seul Kev me parle, à partir du ring, le sourire moqueur aux lèvres.

- Grosse semaine... t'en as rencontré une pas mal féroce.
- Pas juste une, j'en ai culbuté vingt-cinq en trois jours !

Mon ton est neutre, voire glacial. La grosseur du mensonge empêche tout autre commentaire et toute autre question. Kev arrête aussitôt la conversation, comprenant trop bien la signification de ce genre de réponse. Il se contente donc de rire, tout en continuant de bouger sur le ring. Lentement, religieusement même, j'enroule les bandages autour de mes mains. Mon cœur commence à battre plus rapidement, alors que je ressens une certaine excitation. Ce n'est pas un sport que je pratique ici, mais un véritable rituel. La voie du guerrier commence à cet endroit. Je me dirige vers le bureau, pour y lancer la même phrase que je répète toujours avant chaque entraînement :

- Je te dois combien pour la séance, *coach* ?
- La même chose que la dernière fois, pourvu que tu n'arraches pas les sacs, voyou.

Il ne me demande plus rien depuis des années, mais je lui demande toujours quand même. Il se lève pour aller dans l'armoire de métal rouillée placée derrière lui, en ressort une vieille paire de gants qu'il me lance négligemment, puis me sourit sans mot dire. Son regard rempli de sympathie montre comment il est heureux de voir que je suis encore de ce monde et ça me fait du bien. J'enfile les gants en me dirigeant vers le plus gros sac, situé tout au fond du gym. Je me réchauffe à peine, tellement j'ai hâte de frapper. Puis, la cloche sonne. Ceci annonce le début d'une session de trois minutes d'entraînement intensif. Je cogne avec vigueur, avec puissance et aisance, malgré mes blessures de la veille et mes abus de l'avant-veille. J'use de toutes les parties de mon corps pour maltraiter le sac, qui se déforme sous mes coups. Je remarque que j'attire l'attention de ceux qui ne m'ont jamais vu ici. Ils arrêtent pour me regarder pendant quelques secondes, tandis que je lance mes coudes, mes genoux et enchaîne les combinaisons pieds-poings. Je suis le seul que le *coach* tolère à ce genre de sport, car, ici, on ne fait que de la boxe, et ce, avec beaucoup de technique, de raffinement et de finesse ; c'est un art. Sauf que moi, je ne me prépare pas pour le ring, mais bien pour la ruelle, pour le champ de bataille. Je donne un coup violent, que je manque et suis aussitôt déséquilibré par mon élan. J'ai presque l'air d'un débutant. Il était vraiment temps que je m'y remette. Seconde après seconde, pour ne pas dire après chaque impact de mes poings sur le sac, je sens lentement me quitter cette colère si intense qui m'habite.

Cette colère devenue des plus présentes depuis que la barrière de mon amnésie a commencé à se briser. Cet entraînement, qui ressemble davantage à un défoulement, me fait donc le plus grand bien. C'est mieux, en tout cas, qu'une brosse au scotch ; en plus de servir d'assurance supplémentaire pour ma survie. Je me rends vite compte que ma vitesse n'est plus ce qu'elle était ; le souffle non plus. Enfin, la cloche sonne pour signaler la fin du round qui pour moi, ressemblait presque à une session de torture. Kev, toujours sur le ring, sourit lorsqu'il m'aperçoit haletant et déjà en sueur. Il m'interpelle de sa voix enjouée :

— Tu devrais lâcher un peu les femmes et venir t'entraîner un peu plus souvent, à la place ; ton cardio serait meilleur, mais surtout, t'aurais l'air plus en forme.

Il prononce ces derniers mots avec un air des plus sérieux ; je dois vraiment avoir mauvaise mine pour qu'il me fasse ce genre de remarque. D'ailleurs, c'est bien le seul à pouvoir me dire ce genre de chose. Toute autre personne se serait méritée une bonne tape sur la gueule. Je n'aime pas qu'on me fasse la morale. Je repense à ses propos, à son allusion aux femmes. Combien de temps s'est écoulé depuis la dernière fois qu'une femme a rempli mes draps de son doux parfum ? Des semaines, voire des mois. Depuis quand n'en ai-je pas juste tenu une dans mes bras ? N'avais-je pas, ce matin même encore, un message sur mon répondeur d'une de ces voix suppliantes qui m'inspirent tant le dégoût ? Cette voix que j'ai effacée dès les premiers mots, comme j'ai déjà effacé son souvenir de mon esprit. Une femme...

Je revois son visage et ses yeux bleus larmoyants d'où coulaient des larmes de pure hypocrisie. Ses sourires et ses « je t'aime » reviennent à ma mémoire, comme différents exemples de ce qui est le plus fourbe et mensonger. Avec sa voix sur mon répondeur, elle recréait inutilement le même scénario de la demoiselle aimante et repentante. Ce jeu d'actrice, elle me l'a déjà fait un millier de fois pour me reprendre sous son emprise. À présent, je suis tellement étranger à l'homme que j'étais à ce moment-là. Visiblement, elle n'a pas compris que tout est mort depuis déjà très longtemps ; des siècles, si ça se trouve...

FLASH-BACK IV

Fragments de paradis pervers, de paradis perdu

L'odeur de la poudre à fusil
Mon parfum préféré
Avec la fraction de seconde de sérénité
Juste après la détonation
La fraction de seconde ou
L'effluve âcre nous imprègne les narines
Cette sensation de paix éphémère
Au moment où disparaît la tension
Avec le fracas de la balle
Cette sensation de bien-être
Pareille à l'instant de l'éjaculation
Juste avant que ne vienne cette vile odeur de sueur d'après baise
Ou avant que ne vienne l'odeur de la chair morte
Juste avant que l'on réalise l'étendue des dégâts
La tache de sperme
Semblable à celle du sang, des entrailles ou de la cervelle
éclaboussée
Avec l'odeur subtile qui vient nous hanter
Juste comme l'on grave dans notre esprit
L'image des cadavres troués de nos projectiles
Ou celle de la femme aux cuisses toutes écartées
Avec de la semence dégoulinant de son sexe
Encore entrouvert et chaud
Le canon du revolver fumant
L'odeur âcre de la poudre à fusil
Mon parfum préféré

- Ronin

Je me rappelle de notre première rencontre ; j'étais à l'aube de mes vingt ans et déjà vétéran de nombreuses guerres. Par contre, mes expériences de mercenariat étaient loin d'aller de pair avec mon expérience des femmes. À ce moment-là, devant la rareté momentanée de missions rémunératrices, j'avais obtenu mandat d'assurer la sécurité d'un petit bar des Laurentides. C'était un endroit où les femmes dévoilaient leurs charmes sur un petit banc de bois. Du temps où ce travail s'en tenait encore au voyeurisme aguichant, au lieu, comme aujourd'hui, de frôler la prostitution. Ce fut donc là que je l'ai vue pour la première fois. Ce fut un coup de foudre électrisant comme, heureusement, je n'en ai plus eu depuis. Elle avait une beauté de déesse, de celle qui nous ferait presque perdre la raison si on la regardait trop longtemps,. C'est d'ailleurs ce que j'ai perdu dès l'instant où nos regards se sont croisés. Avec sa bouche rouge pulpeuse de vampire affamée et ses yeux bleus qui lui donnaient un air de pureté sensuelle, son visage était angélique. Ses seins parfaits et volumineux, enveloppés de dentelle blanche, contrastaient outrageusement avec l'étroitesse de sa taille. Ses fesses rondes et rebondies lui servant d'appât, elle les avait fait ressortir langoureusement lorsqu'elle avait marché vers moi. J'étais envoûté, déjà prisonnier et esclave volontaire, tandis qu'elle tournait autour de moi tel un serpent louvoyant vers sa proie. Je croyais avoir affaire à un ange, mais je ne connaissais alors rien aux femmes. Elle n'avait que dix-huit ans et c'était le diable en personne, la pire des putes. Après quelques minutes de conversation seulement, nous avions convenu qu'elle passerait la nuit dans mon lit. Je n'avais pas prévu de lendemain à cette agréable rencontre, mais de son côté, il semblait que oui. Je me suis donc empêtré dans ses filets, demeurant longtemps prisonnier de son emprise. Assez longtemps pour tout comprendre de la vie, pour réussir à voir l'être humain sous sa vraie nature. Voir les mensonges des pactes absolus, la laideur dans la beauté, avec la corruption omniprésente dans tous les décors. Après, j'ai toujours vu l'ombre de cette femme à travers toutes les autres.

Dès notre arrivée au pied du lit, point de baisers passionnés ni de caresses de sa part ; même qu'elle repoussait les miennes. Seulement une longue ligne de poudre blanche qu'elle s'était faite sur la table d'à côté, l'inhalation de ce poison tenant lieu, pour elle, de préliminaires. Ensuite, elle m'a attaqué de sa langue et de sa bouche, tout en m'enveloppant de son corps de rêve. Sensuelle au-delà des mots, elle agissait avec une surprenante expérience malgré son jeune âge, comme si elle avait appris à baiser dès sa sortie du berceau. Notre corps à corps fut bref, vicieux, vulgaire, mais surtout, sans aucune chaleur ; j'ai adoré ça. Pourtant, c'était semblable à ce que j'avais toujours connu, peut-être juste un peu mieux fait. À moins que ce ne fût cette impression d'avoir baisé une déesse au lieu d'une simple femme qui m'ait accroché à ce point. Je suis donc tombé sous le charme de son regard innocent, avec lequel elle me faisait constamment craquer. Je suis resté accroché à elle comme elle était accrochée à cette poudre qui remplissait son nez. La Névrosée, c'était ma drogue perverse à moi, celle que je continuais à consommer malgré la douleur, la destruction et le dégoût. Au fur et à mesure que mes souvenirs resurgissent, j'essaie de me rappeler quelque chose de gai ou de romantique relié à elle, comme tout être normal le ferait en se remémorant son premier amour. Mais il n'y a rien de tel, seulement la saleté et le mensonge. Le début de nos fréquentations fut néanmoins agréable, jusqu'à ce que finalement, elle disparaisse, comme cela, sans rien dire, avant de réapparaître un mois plus tard, amaigrie, les yeux cernés et vitreux, les veines des bras noircis et le regard repentant. Je me rappelle de l'avoir repoussée, puis de l'affrontement qui a suivi, le premier d'une multitude. Les jurons, les cris et les larmes... Oui, avec elle, après les hurlements, c'étaient toujours les larmes. C'est là où pour la première fois, elle m'a demandé de l'aider et de lui laisser une chance. Comme elle le fit par la suite, à un millier de reprises. Comme ce matin, où elle me le demandait encore par l'entremise du message qu'elle a laissé sur mon répondeur. Je me revois encore au moment où mon âme de croisé immature avait pris le dessus. Je l'avais alors prise affectueusement par le cou, pour la serrer doucement contre mon épaule, lorsqu'encore elle pleurait. Je me sentis comme le chevalier sans peur et sans reproche qui venait de sauver la jeune et belle princesse d'un monstre abominable. Un si merveilleux conte de fées. Pourtant, dans la réalité, j'étais un tueur à la solde du plus offrant et elle, une prostituée junkie. Par contre, je n'étais ni aveugle ni con. Souvent, quand je la tenais contre moi, j'imaginais le nombre de bras qui s'étaient enserrés autour d'elle et le nombre de queues qui l'avaient pénétrée. Ces pensées me donnaient toujours mal au cœur, mais je restais quand même là. Je me rendais compte, aussi, que ses sanglots s'estompaient rapidement lorsqu'elle sentait en moi disparaître toute forme de résistance. Dès qu'elle voyait que la partie était gagnée, ses yeux s'asséchaient d'un coup. Souvent, avant même que je me rende compte de quoi que ce soit, ses lèvres brûlantes étaient en train de parcourir mon corps. Ses mains sur ma fermeture éclair et les mouvements de sa bouche sur mon muscle déjà raidi brisaient chaque fois toute ma volonté. Je ne pouvais rien faire d'autre que de profiter du moment. Tel un pantin, je restais son jeu préféré. Elle s'amusait, tandis que je restais là à vouloir la préserver d'un enfer qu'elle s'était créé et dans lequel elle se complaisait malgré son évidente déchéance. Je croyais l'aimer, mais, comme la majorité des gens

inconscients, je ne connaissais même pas la vraie signification de ce terme, ni même ce que ça impliquait. Elle me possédait, comme une reine régnant avec sa magie manipulatrice et ses attributs physiques, qu'il s'agisse de l'aguichante opulence de ses seins, du mouvement langoureux de ses lèvres retroussées, de la douceur de sa langue ou de la peau ferme et chaude de ses fesses. C'est à l'aide de tous ces artifices qu'elle prit mon honneur de guerrier, ma force ultime, avant d'en faire fort habilement ma faiblesse. J'étais enchaîné à ses pieds comme un animal soumis, une carpette sur laquelle elle essuyait la merde collée sous ses souliers en arrivant au petit matin. Soudainement, du plus profond de mon oubli, l'effluve d'un parfum me vient aux narines. L'espace d'un instant, je crois à une diversion salutaire, car je me rappelle que cette odeur n'est pas la sienne. Celle-là est plus douce, plus subtile, et éveille à ma mémoire des sentiments encore plus noirs que ceux qui sont liés à ma Névrosée. Un abîme de souffrances où jamais je n'aurais dû aller, tant ça fait mal. Je dois oublier cet endroit, l'oublier pour toujours...

La cloche sonne, ce qui me ramène à une réalité moins douloureuse. Je retourne frapper sur le sac pour un autre trois minutes de coups, d'essoufflement et de sueur. Je repense encore aux messages de ce matin sur le répondeur, ainsi qu'à l'autre voix, celle qui était froide, dure et sans merci. C'est par cette voix que j'ai été mis au courant de ma nouvelle affectation et reçu mes ordres de mission. J'ai donc un petit travail à faire demain. Le genre que j'ai déjà fait une centaine de fois et que je déteste, mais que je ferai sûrement un millier de fois encore. À la lueur des informations qu'on m'a laissées, j'ai pu me rendre compte à quel point Peck a des problèmes. Il sera du contrat, demain, et on a sous-entendu que ce sera son dernier avec nous. C'est fini pour lui ; sa chute, comme celle de l'Indien, il la doit à un surplus d'ambition mélangé à une certaine défaillance. Peck s'occupe surtout de l'approvisionnement. Sa fonction est de vendre et de livrer des petites pilules, ainsi que des paquets de poudre blanche, en gros et au détail. Sa faiblesse vient du besoin un peu extrême qu'il a envers la marchandise placée sous sa responsabilité. Dans ces cas-là, c'est toujours le même problème qui survient. La personne au cerveau enneigé en vient à se croire plus forte que le milieu. Ce surplus de confiance l'amène, avec arrogance, à se donner tous les droits et à tenir tout pour acquis ; jusqu'au moment de la condamnation. Peck en était venu à grossir exagérément les limites de son territoire, et ce, sans autorisation. Résultat, il s'est fait voler un gros chargement qu'il venait de recevoir. Du coup, plusieurs kilos de poudre sont disparus. Comme je l'ai appris ce matin, la marchandise a été reprise par ceux-là mêmes qui la lui avaient fournie. C'est ce que, traîtreusement, font certains caïds pour ralentir les ardeurs de leurs hommes de main les plus dérangeants. C'est ça le milieu : plus tu joues gros, plus tu joues haut, plus les chances de tout perdre sont élevées. Pour aider Peck à se refaire, tout en capitalisant encore plus sur son dos, les supérieurs lui ont remis un autre chargement, probablement le même qu'on lui avait volé, avec l'obligation qu'il le vende et qu'il remette tous les profits. Or, personne n'avait prévu que tous les bénéfices finiraient dans son nez. Donc, il doit un sacré montant. Il aurait pu se renflouer un peu avec certains de nos contrats, mais tous ces événements lui ont usé les nerfs jusqu'à la corde. Nerfs déjà trop tendus par les nombreuses nuits insomniaques passées sous l'emprise de ce blanc poison cristallin. Rendu au bout du rouleau, il aurait, par son comportement incohérent, passé près de faire rater une grosse transaction. On ne croit pas qu'il va s'en remettre, comme on ne croit pas non plus qu'il pourra payer sa dette. Son temps est écoulé, la décision a été prise et la sentence rendue est la mort.

C'était une belle journée ensoleillée. Journée comme il ne s'en fait plus, comme je croyais qu'il n'en existait même pas, ni dans mes rêves, et encore moins dans mes souvenirs. Du soleil, avec simplement le bonheur d'être là et de respirer le bon air. Mes deux amis et moi parlions de tout et de rien, nonchalants ; ricanant et évoquant nos projets d'avenir. C'était la période où nous étions assez jeunes, ou inconscients, pour encore espérer en avoir un. C'était avant l'arrivée des nuages, avant que ne résonne le tonnerre, que tombent la pluie et les ténèbres de la noire tempête. C'était avant les premières détonations qui changèrent à jamais notre vie. Un temps où nous étions malgré tout innocents, avec encore cette mince espérance de se sortir de l'emprise des bas-fonds de la cité, avant qu'on ait fait trop couler de sang. Nous étions là, tous les trois, dans la cour d'une petite maison adjacente aux abords marécageux de la rivière des Mille Îles, riant aux éclats, une bière à la main, assis sur une table à pique-nique qu'un des deux rigolos avait volé dans un parc des environs, un soir

de brosse.

Ils étaient là avec moi, un trapu, musclé, les cheveux rasés, avec la face du Joker tatouée sur un de ses gros biceps. Comme ce personnage, il avait toujours un sourire moqueur sur les lèvres et la répartie aussi facile qu'amusante. Peck, le voleur, le receleur... c'était avant qu'il ait pris l'habitude de remplir son nez, en espérant s'aider à respirer, s'aider à exister.

Il y en avait un autre, aussi, celui que je voudrais oublier, mais que je revois avec peine et remords. Il était petit, presque délicat, sa peau était basanée et ses yeux verts perçants lui donnaient un regard de Casanova. Il avait une douce voix aux belles paroles pas toujours vraies. Outre sa coiffure soignée, il était toujours le mieux habillé, avec des vêtements à cent dollars la pièce, ce qui effaçait chez lui toute empreinte de sa modeste naissance, puisqu'il venait de la même ruelle que nous. Ce type était la gentillesse même. Du moins, avant que l'empreinte des ghettos ne vienne corrompre à jamais son esprit, avant qu'il ait cédé, comme nous, son âme au dieu dollar ; c'était l'Indien.

Peck et lui étaient mes amis de toujours. Ensemble, nous avons fait le pacte de nous sortir à jamais de la crasse des bidonvilles, peu importe la façon. C'est ce que nous avons fait, mais à quel prix ? J'ai bien essayé de me jouer de ma conscience en les oubliant, ou en les faisant passer, à mon insu, pour de simples connaissances, mais c'était une mascarade. Une mascarade visant à éviter le dépit et peut-être même les remords qui pourraient subsister en moi. Éviter les démons, aussi, qui toujours me suivent. Maintenant, je me rappelle que c'était il y a très longtemps, dans une autre vie, lors d'une belle journée ensoleillée. Je me rappelle de leurs sourires, du son de leurs voix. Mes deux amis, qui font partie des fantômes me hantant dans la noirceur de mes nuits.

Le corps en feu, je continue irrémédiablement à frapper. À chaque coup qui claque le sac, un nouveau souvenir me revient. La pression est forte contre la herse qui retient ma mémoire et les gonds grincent sous la force de cette poussée, avec, toujours, les démons à l'affût qui guettent toute forme de faiblesse. Ils guettent le moment où tout mon passé déferlera, pour me faire crouler sous le poids des doutes et des remords. Ainsi, ils en profiteront pour se jeter sur moi et achever ce qui restera de mon être.

Finalement, le mouvement dansant du sac reprend toute mon attention. Direct, crochet, direct... je répète inlassablement cette même combinaison. Elle est rapide et puissante.

À mes côtés, j'aperçois soudainement une figure familière ; c'est Wild Bill. Il pratique la vitesse de sa dégaîne, alors que ses revolvers en mouvement brillent et bougent comme l'éclair.

Cela me fait penser qu'après, je dois aller m'entraîner au tir, profession oblige. Profession ? C'est plus que ça, c'est la vocation, celle du chaos, de la guerre noire. La seule raison qui fait que ma vie a encore un sens. La voie du guerrier, je la retrouve en frappant sur un sac, comme maintenant, ou en vidant le barillet de mon .357 en plein centre d'une cible. Grâce à ces activités, j'ai retrouvé cette identité guerrière que j'avais perdue, ce qui me permet de me reconnecter avec cet esprit de mercenaire viking, de fils de Sparte.

Je sue à grosses gouttes, en plus de souffrir d'une crampe à l'estomac. Mes poignets plient et craquent sous la force de mes coups imprécis lancés sans retenue, alors que mes coudes sont rendus ensanglantés, la peau arrachée par le revêtement dur et rugueux du sac. Dans ce gymnase, rien n'a changé. J'ai retrouvé ici quelque chose que j'avais perdu, voire même oublié. Par la rigueur de l'entraînement, par la discipline, j'ai fait de mon corps une arme redoutable, qui peut causer mort et destruction. J'ai peut-être retrouvé ma voie, ou du moins, ce qui en reste. Le vieux code du chevalier s'est effrité, détruit à l'usure par le poids de mes souffrances et de mon dépit. J'en suis venu à me venger de la vie par la violence. Pourtant, j'ai déjà refusé de me livrer à certaines de ces limites extrêmes, aux confins de la haine et de la folie. Je sais que d'acte en acte, on risque de toujours repousser cette limite qu'on s'était juré de ne jamais dépasser, allant jusqu'à perdre notre âme. Pourtant, mon âme, ça fait longtemps que je l'ai perdue. Ce serait donc que pour moi, des limites il n'y en aurait plus. J'ai renié l'honneur et la loyauté ; enterré sous une montagne de douilles fumantes, tout espoir de rédemption, pour aller vers les plaisirs de la guerre, est sanctifié par le feu, le sang et le fer. Oui, il n'y a que ce vide et cette noirceur qui lentement, avalent tout ce qui me reste d'humanité à l'intérieur. Pour finir avec la froideur d'un robot d'acier, qui ne fonctionne que pour accomplir sa tâche destructrice. Évidemment, je garderai toujours ces soudains éclairs de lucidité qui me ramèneront les souvenirs de ce que j'ai déjà été, ainsi qu'un sentiment de désespoir, comme maintenant, avec, dans mon esprit, une autre de ces visions qui se forme.

Je me vois sur la plage de galets, face aux feux nourris des Germains, pris sous une pluie de projectiles

meurtriers. Le sang gicle de partout et se mêle avec l'eau bouillonnante de la mer. Par-dessus la clameur infernale des détonations, une voix donne l'ordre de se replier, de retourner vers les navires qui attendent au-delà de la plage. D'entre les corps inertes, les soldats vaincus reculent, certains en vain, s'écroulant, leur retraite vers le salut interrompue par une balle. Je prends carabines et revolvers abandonnés sur le sol. Le ciel est gris, il pleut, il fait si sombre. Où est le soleil ? N'a-t-il jamais existé ? Il n'y a que d'obscurs nuages, des tripes, de la cervelle et du sang. Je ne retraiterai pas, jamais je ne l'ai fait et de toute façon, même si je le voulais, je ne pourrais pas ; j'en ai trop vu, j'en ai trop fait. Je cours vers l'ennemi qui m'attend, bien à l'abri derrière ses retranchements et ses lignes de barbelés. Seul sur la plage de galets, je suis une cible facile. Moi aussi, je veux une pierre tombale blanche avec une belle épitaphe. Je veux dormir à jamais dans ce petit cimetière de campagne, enseveli dans la terre de mes ancêtres, en Normandie. Au repos éternel et glorieux des sacrifiés, pour reposer en paix. Oui, par-dessus tout, la mort pour avoir la paix. Odin... Odin, épargne-moi les supplices d'une longue existence ; laisse-moi mourir debout, au combat. Odin, est-il encore loin, mon Valhalla ?

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT V

Jour de guerre

Un homme vivant est souple et faible ;

Mort il est rigide et fort.

Ainsi, le souple et le faible sont les disciples de la vie,

Le rigide et le fort sont les disciples de la mort.

- *Philosophie taoïste, Chine ancienne*

Avec grand fracas, l'intense pluie de novembre vient finir sa course sur le pare-brise du véhicule, tandis que les éclaboussures sont rejetées, coup après coup, par le passage intermittent des essuie-glaces. Je conduis sans un mot, à travers les artères de la grande cité. Le Tueur est assis à mes côtés, tandis que Peck est à l'arrière. Nos corps sont recouverts de longs trenchs couleur de nuit, nos mains sont gantées de cuir et nos armes sont déposées sous la banquette. Nous sommes trois soldats en mission. L'atmosphère est lourde, plus qu'à l'habitude. Je crois même que jamais un silence n'a paru aussi menaçant entre nous ; et cela n'a pourtant rien à voir avec notre travail. Aujourd'hui, c'est une tâche routinière qui nous attend, malgré que dans notre profession, on ne peut jamais être vraiment certain de la façon dont les choses vont tourner. Nous allons rendre une petite visite à un riche caïd, propriétaire de plusieurs bars du centre-ville, histoire de lui faire comprendre certaines choses. Notamment, de ne jamais remettre en retard les paiements visant à assurer la protection de ses établissements. Il doit plusieurs enveloppes de billets verts à notre organisation. On dit de lui qu'il est un coriace ; s'ils le sont tous avant qu'on nous envoie, ils ne le sont habituellement jamais plus après notre passage. Au pire, on se souviendra que certains d'entre eux ont joué les durs jusqu'au bout, jusqu'à ce que leur corps pourrisse au fond de certains cours d'eau ou dans le sol d'un cimetière improvisé d'un quelconque boisé des Laurentides. Mais aujourd'hui, ça ne doit pas aller jusque-là. L'homme que nous allons voir rapporte trop à nos patrons, sans compter qu'il a de très bonnes relations. Nous devons simplement lui rappeler comment fonctionnent les choses, au cas où il ne s'en souviendrait plus.

Le visage un peu étrange du Tueur attire mon attention. Je vois rapidement ce qui me dérange ; il a perdu son air des beaux jours. Son calme, rempli de tristesse mélancolique, a laissé place à une nervosité inquiétante. Minute après minute, il me lance des coups d'œil préoccupés. C'est bien évident qu'il y a quelque chose qui cloche, car d'habitude, il n'est pas comme ça. Peck non plus, d'ailleurs. Mais avec tout ce que j'ai entendu dire sur lui dernièrement, c'est loin d'être surprenant. Je le regarde par le rétroviseur ; il a une mine à faire peur. Il a les yeux aussi ronds que des billes, pareils à ceux d'un animal terrorisé. Son visage amaigri est parcouru de tics nerveux, de la sueur mouille sa chevelure et coule en longs sillons jusque dans son cou. Cet homme, assis là derrière, n'est devenu rien de moins qu'un étranger pour moi. Il est bien loin de ressembler à mon copain de jadis. Ce n'est plus Peck, mais les restes en ruine de ce qu'il a déjà été. À le voir ainsi, haletant et grelottant, je commence à croire certains ragots qui courent depuis qu'il est tombé en disgrâce. Ainsi, il irait plus loin que juste mettre le nez dans le sac ; on parle de crack et on parle aussi de seringue. Voilà donc où en serait rendu mon copain... vraiment une belle évolution. Ça expliquerait son manque de fiabilité et la fragilité de ses nerfs. Je le regarde agoniser, en me demandant s'il est en proie à une surdose ou s'il est simplement en manque. D'une façon ou d'une autre, je ne le reconnais plus. Je n'ai plus d'amitié pour lui ; du moins, c'est ce dont j'essaie de me convaincre.

D'un ton mal assuré, le Tueur brise le silence en se lançant dans une de ses conversations favorites. Sauf que, cette fois-ci, il me semble que chaque mot sonne faux.

– Avez-vous vu ça, hier ? Criss, Dallas en a encore perdu une. J’vous dis que pour une équipe qui a déjà gagné la coupe Stanley, ça bouge pas fort sur la glace ! Y gagneront jamais deux championnats de suite. Y’en aura plus des grosses équipes qui vont gagner coupe après coupe, comme les Oilers, les Islanders et les Canadiens. Le record de cinq coupes de suite établi par la sainte flanelle sera jamais battu. Y a trop d’équipes maintenant, le talent est dilué ; c’est fini les grandes dynasties dans le hockey professionnel.

Au fil des mots, son ton devient plus naturel, plus détaché, mais ses yeux reflètent toujours la même inquiétude. Comme il s’apprête à continuer, je dis rapidement :

– Tu te trompes, les Canadiens vont en bâtir une autre dynastie, tu vas voir.

Le Tueur me regarde, bouche bée. Je reste silencieux quelques secondes, pour lui faire attendre un peu la suite, puis crache d’un ton moqueur :

– À force de manquer les séries, en terminant la saison à la fin avril, ton équipe de marde est en train de bâtir une des plus solides dynasties de joueurs de golf de la LNH !

À ces mots, le visage de mon compagnon s’assombrit. Je l’ai blessé dans son attachement profond et religieux pour la tradition sacrée du Canadien. Il essaie de répliquer, ses lèvres bougent, mais les mots meurent dans sa bouche. J’aime lui faire fermer la gueule ainsi ; même que ça me donne le goût de rire, ce qui est étrange, puisque cela doit faire une éternité que ça ne m’est pas arrivé. Je regarde dans le rétroviseur pour jeter un coup d’œil sur Peck en me demandant s’il a pu apprécier ma dernière boutade. Or, il a l’air toujours aussi malade et absent. Heureusement, le sens de l’humour n’est pas une qualité essentielle à notre travail. Visiblement de mauvaise humeur, le Tueur reprend la parole :

– Toé, là... y m’semble que t’as changé dernièrement ; avant, tu parlais jamais et c’était crissement mieux !

Son regard s’est durci et son ton est plus assuré. Ce n’est pourtant pas moi qui suis différent, aujourd’hui, c’est lui. Ma petite intervention provocatrice va peut-être m’amener à découvrir ce qui le tracasse. Soudainement, il se retourne pour faire face à Peck et c’est là que je comprends tout.

– Après le travail, t’embarqueras avec moi, le patron veut nous voir.

Peck, l’air complètement désorienté, reste hésitant quelques secondes, puis répond d’une voix nerveuse :

– Pourtant... on s’est parlé aujourd’hui... et... Y m’a rien dit de ça.

– Ah ? Fais le Tueur, en feignant plutôt mal la surprise. Y m’a rejoint, tout à l’heure, juste avant que j’parte. Y m’a dit qu’il voulait qu’on se rencontre pour tenir une petite réunion sur un contrat à venir.

Je connais ce genre de réunion, le genre qui habituellement, se fait dans un entrepôt désaffecté du boulevard Notre Dame, près du Vieux Port. On fait entrer la victime en premier et avant qu’elle ne réalise vraiment ce qui se passe... «BANG !» Une balle lui fait exploser le crâne. Voilà ce qui attend Peck en fin d’après-midi. En ce moment, il n’est rien de plus qu’un morceau de bidoche entreposé pour l’abattoir. Je ressens soudainement un douloureux tiraillement ; mon corps se crispe et je serre les dents. Au loin, je crois entendre, bien au-delà des bruits de la circulation de la ville, de redoutables hurlements. Ce sont mes démons, qui reviennent vers moi pour me prendre. Mes compagnons les ont-ils entendus eux aussi ? Le Tueur fixe droit devant lui et semble ne s’apercevoir de rien, Peck non plus. Ce dernier a des yeux d’animal traqué, prisonnier de la panique venant de cette menace d’exécution à peine voilée. De toute façon, qu’est-ce qu’ils pourraient bien remarquer ? Toutes ces étrangetés, je les vis seul, à l’intérieur de moi. C’est ma guerre. Dans un léger crissement de pneus, j’arrête à un feu rouge au dernier moment, évitant de justesse une collision à travers un carrefour achalandé. Des visions m’embrouillent l’esprit et je deviens, encore une fois, accaparé par ma folie.

À travers une faible brume, je revois les pierres blanches du cimetière de Dieppe. Puis, le décor change pour prendre la forme de la plage de galets, avec des cadavres abandonnés çà et là. Certains flottent au large en se faisant doucement bercer par les vagues de la mer qui s’agitent sous un ciel gris. J’en viens à sentir l’air frais de la brise de la Manche sur mon visage, tandis que je me répète sans cesse les mots du vieux Mexicain :

– Avant tout, pense à toi, pense à survivre et essaie d’oublier.

Oublier, pour moi cela fait vraiment partie de la survie. J’aperçois ensuite mon Couze, le visage grave, se débattant avec courage parmi les tourbillons houleux de la mer. Tout cela pour le salut de deux inconnus,

alors que je reste paralysé, impuissant et sans force.

Wild Bill apparaît à son tour avec, sur son visage, une profonde tristesse, ce qui crée en moi un sentiment de déjà-vu. Il est debout, au-dessus du cadavre de son ancien compagnon qu'il vient d'abattre dans les rues de Springfield, tenant du bout des doigts ses deux revolvers encore fumants.

Puis, je ne vois que ténèbres et noirceur à travers lesquelles apparaît un visage suppliant et larmoyant. C'est l'Indien.

«BANG!»

L'écho de la détonation résonne longuement, suivi du son strident d'une tronçonneuse. J'ai encore en moi ce sentiment d'impuissance qui en vient rapidement à s'amplifier avant de se métamorphoser en frustration, colère et rage aveuglante. Cette stimulation perverse ravive mes sens.

Ensuite, c'est le souvenir de ce parfum qui revient me hanter. Encore ce maudit parfum qui ressort perfidement de mon oubli. Je suis sur le point de hurler, d'abandonner toute résistance. Je n'en peux plus, je me laisse tomber dans l'abîme, au plus profond de ma mémoire ensevelie. Je dois revoir son visage, son sourire. Je dois me laisser au moins une fois le temps d'une respiration, pour une éternité d'enfer, le droit de revoir son sourire. Non ! C'est contre la loi, ma loi, celle de l'oubli... à jamais oublier... Il fait froid, il fait noir, il y a de la brume en face de moi.

Une forme métallique apparaît : un heaume de fer surplombant un corps robuste, à moitié avalé par les ténèbres. Je peux apercevoir les détails de son blason, porté sur un tabard en lambeaux. Je vois trois étoiles blanches sur un fond bleu, en haut d'un écusson blanc. La forme de l'homme s'anime, il semble me faire un signe de la main.

La voix du Tueur me ramène à la réalité du moment :

— Hey tabarnak ! Qu'est-ce tu fais ? Tu dors ? La lumière est verte depuis deux minutes ! Es-tu là ?

Violemment, je pèse sur l'accélérateur en regardant droit devant moi. Les pointes d'impatience et d'exaspération dans les paroles de mon interlocuteur ont fait grandir en moi le brasier de ma rage. Alors que cette émotion prend le contrôle de mes mouvements, ma main descend lentement vers le dessous du siège. L'envie de saisir mon arme et de lui faire sauter la tête est plus forte que tout. La confusion règne encore dans mon esprit. Je ne comprends pas mes dernières visions et je ne sais plus vraiment quoi faire. Finalement, j'arrête la course de mes doigts, avant de commettre l'irréparable. Puis je revois clairement dans mon esprit le heaume qui surplombe les trois étoiles blanches au-dessus de l'écusson bleu, et j'en ressens un certain réconfort. Mon sentiment d'impuissance face à tout ce chaos s'estompe. Une force nouvelle croît au plus profond de mon être avec, toujours imprégnés dans ma tête, les détails héraldiques de l'écusson. Je prends la parole d'une voix assurée, lointaine. Les mots sortent de ma bouche, sans que je puisse les arrêter, comme si ce n'était plus moi qui parlais.

— Hé Peck ! Je viens d'me souvenir que toi et moi, on avait quelque chose d'important de prévu cet après-midi. Ça m'étonne que t'y aies pas pensé. Tu vas être obligé de remettre ta petite réunion avec le boss et notre bon ami, ici présent.

Mon mensonge ne sonne que trop vrai, ce qui les prend tous les deux au dépourvu. Les yeux du Tueur s'agrandissent de stupéfaction, pendant que l'autre me regarde d'un air hébété.

— Écoutez les gars, c'est le patron qui m'a averti. Y m'a bien dit que je devais venir avec Peck et...

Je coupe court aux protestations du Tueur en élevant la voix d'un cran et en adoptant un ton plus agressif.

— Je l'appellerai pour lui dire que Peck et moi, on avait quelque chose d'important à faire, pis ça finit là, criss...

Par le rétroviseur, je cherche le regard de mon compagnon qui, hésitant et nerveux, bouge les yeux dans toutes les directions. Des tremblements lui secouent le corps, comme s'il s'attendait à une attaque sournoise d'un ennemi invisible. Je crois qu'il sait que tout est vraiment terminé. Peut-être croyait-il même que cette petite balade était pour lui sa dernière. Enfin, il se décide à me fixer, longuement, d'un regard rempli de

peur et de doutes. Je n'ai rien d'autre à lui offrir qu'un court délai avant son inévitable exécution. Je crois que cela aussi, il l'a compris. Ses yeux se font larmoyants, mais un peu de couleur apparaît sur son visage livide. Comme je reporte mon attention sur la route, j'entends sa voix éteinte qui s'élève, sonnante à peine un peu plus forte que précédemment.

— C'est vrai... j'avais oublié la rencontre de cet après-midi... on ne peut pas la remettre, celle-là.

Sa voix se fait presque imperceptible lorsqu'il continue en s'adressant directement au Tueur.

— Va falloir oublier le *meeting* de tantôt avec le boss.

Le visage du Tueur s'empourpre légèrement, c'est la première fois que je le vois en colère. Voulant continuer à argumenter, il s'apprête à se retourner vers Peck, mais son regard s'enchaîne au mien. Après seulement quelques secondes, il voit bien que j'ai tout compris et qu'il ne faut plus insister. Néanmoins, il en rajoute encore, en me parlant à voix basse et d'un ton saccadé.

— Laisse-moi en finir. Je n'ai pas le choix, tu l'sais... c'est pas moi, c'est l'boss.

Ce sont ces mêmes mots qu'il avait employés lorsqu'il m'avait parlé du viol de la femme et de la fille du juge. Je serais même prêt à gager qu'il va le tuer gratuitement, juste pour qu'on lui donne ses osties de couleurs qu'il veut tant. Ces paroles, qui devaient me calmer, ont tout l'effet contraire. La rage revient aussitôt en moi. Je me suis mis en travers du destin, comme jadis, quand j'étais encore un humain, et j'irai jusqu'au bout. J'ai froid et il fait noir. J'ai une main sur le volant, tandis que l'autre redescend vers la crosse de mon revolver que j'empoigne. J'ai encore cette terrifiante envie de l'abattre, ici, dans l'auto, en plein milieu du centre-ville. Ses yeux sont rivés aux miens, comme s'il voulait me convaincre de laisser tomber et peut-être même de le laisser tuer Peck tout de suite. Des paroles de protestations sont encore sur le bout de ses lèvres lorsqu'il voit ma main sous le siège. Il devine mes intentions rageuses dans mes yeux de mort. Se sentant en danger, il fait inconsciemment le même geste que moi, laissant à son tour sa main descendre vers son arme placée sous son siège. Une impulsion d'euphorie perverse et sauvage passe alors à travers moi, ce qui me rend presque joyeux. « C'est ça, mon vieil ami, viens jouer avec moi, viens danser avec le diable. » Je pose mon regard sur la route en le surveillant du coin de l'œil, pour lui laisser croire qu'il a l'avantage du premier geste. Il hésite, sachant bien qu'aujourd'hui, la cible ce n'est pas moi. C'est censé être Peck, mais en ce moment, c'est peut-être rendu lui. Ce qu'il doit comprendre, c'est que cet après-midi, notre malheureux compagnon est sous ma protection ; il est intouchable. De toute façon, n'avons-nous pas un contrat à faire ensemble ? Cette dernière pensée me ramène à la réalité et me calme un peu. La même pensée semble avoir aussi effleuré l'esprit du Tueur, puisqu'il lâche son arme et se croise les bras avec un air résigné. La mine renfrognée, il se campe dans son siège, comme s'il avait voulu se cacher dedans. Mes lèvres esquissent un imperceptible sourire, le premier depuis des mois, voire des siècles. Je me demande si c'est l'idée du contrat que nous devons exécuter cet après-midi qui lui a fait faire marche arrière, ou s'il a plutôt réalisé qu'il n'avait pas l'avantage de la situation. Avant d'entrer dans l'auto, il n'avait pas mis de balles dans le canon de son nouveau .9mm automatique. Il a la mauvaise habitude de toujours le charger dans les secondes précédentes le début de l'action. Tandis que mon .357, lui, est toujours prêt à entonner sa petite chanson. Je prends une longue inspiration pour laisser sortir toute la pression enflammée des dernières secondes de tension. J'essaie de penser à la route asphaltée qui défile devant le véhicule et de ne pas réfléchir aux conséquences de mon dernier acte, qui équivaut, ni plus ni moins, à une tentative de suicide. C'est peut-être aussi la meilleure façon d'aller rapidement au Valhalla, ce paradis où Odin attend, à son banquet, les plus valeureux guerriers. Je finirai peut-être, moi aussi, avec une balle dans la tête dans un quelconque entrepôt désaffecté.

Mes réflexions morbides sont peu à peu dérangées par la pluie qui s'est remise à tomber sur le pare-brise embué. Le son du fracas de l'eau contre la vitre a sur moi un effet presque hypnotique. Le tambourinement laisse lentement place à une énergique mélodie qui lointaine au début, se rapproche pour en venir à résonner fortement dans mon esprit.

Tout au Nord de la terre des Angles

Host have been known at that dread sound to yield,

And, Douglas died, his name hath won the battlefield

- Home, poète écossais

— On est ben ouvert, à vos commentaires, si vous payez le cognac, gnac, gnac, gnac... si vous payez-ez-ez-ez-ez... l'cognac, oh yeah.

C'est à l'unisson que la voix de mon Couze et la mienne faisaient écho avec celle de Plume Latraverse. La chanson résonnait dans l'habitacle du véhicule, tandis que nos vocalises faisaient plus de vacarme que le bruit de la pluie qui s'abattait à l'extérieur. La température maussade n'avait bien évidemment aucun effet sur notre humeur. J'étais content de voir mon compagnon aussi enjoué. Depuis le sauvetage de la plage et le *party* arrosé qui a suivi, il n'en menait pas large. Le lendemain de cette dure soirée, il a vomi à un rythme régulier, du matin au crépuscule. Comme nous devions quitter Dieppe, nous nous étions, avant le départ, arrêtés à la caserne pour faire nos adieux à Alban, Jérémie et tous les autres pompiers normands. Puis ce fut de longues heures de route en direction du Pas-de-Calais, entrecoupées d'arrêts obligatoires, occasionnés par les nombreux rejets d'estomac de mon compagnon. Son foie endommagé ne pouvait plus garder aucun liquide.

À Calais, nous n'avions eu qu'une courte période de repos, car notre *ferry* partait à cinq heures du matin pour la terre des Angles. Sur le bateau, la houle de la Manche n'avait pas semblé avoir un très bon effet sur l'estomac retourné de mon Couze et la pigmentation de sa peau en était venue rapidement à prendre une teinte verdâtre. Les heures passaient et c'est finalement au petit matin, avec l'astre diurne bien caché derrière les nuages et la brume, qu'on avait aperçu les hautes falaises blanches de Douvres, ville portuaire du royaume anglo-saxon.

Je me rappelle avoir ressenti, à ce moment, une soudaine impulsion de joie, après avoir réalisé que je me rapprochais de mon but, de ma quête. Au-delà du temps et de ma mémoire enfermée à double tour, je ne pouvais pas encore savoir ce que c'était ; le tout restait encore invisible et mystérieux.

Aussitôt sortis du bateau, premier choc culturel : un poste douanier, avec tout ce beau monde antipathique qui armé jusqu'aux dents, nous bloquait le passage. Après le contrôle de nos passeports et un petit interrogatoire qui les a convaincus, au moins un peu, que nous n'étions pas un nouveau commando de l'IRA, ils nous ont laissé passer. Enfin, nous étions partis sur le chemin, en sens contraire des voies, roulant à gauche au lieu d'à droite. Deuxième choc culturel : ici, le sens contraire, c'était le bon. Nous avons amorcé notre périple avec un peu d'histoire, en nous rendant voir les dernières traces d'un âge oublié. Ainsi, nous avons arpenté les ruines du sanctuaire mythique et millénaire de Stonehenge. Ce cercle de pierres était composé de hautes dalles d'une dizaine de pieds, placées tout en rond, surplombées d'autres morceaux de roc gigantesques qui les reliaient par les sommets, tel un ensemble de portes géantes. Le site, vieux de cinq mille ans, était pareil à un temple titanesque dédié à des dieux aussi étranges qu'inconnus. Partout, il y avait ce gazon vert de la campagne anglaise qui s'agençait à merveille avec le teint de mon Couze qui me suivait difficilement, n'appréciant sûrement pas autant que moi la visite de ces lieux mystérieux. Celle-ci terminée, nous étions repartis un peu plus à l'ouest afin de nous promener sur la colline d'Avalon. Ce haut lieu, qui offre une vue imprenable sur toute la contrée environnante, était agrémenté d'une tour en ruine plusieurs fois centenaire. C'était sur cet emplacement que le légendaire roi Arthur aurait rendu son dernier souffle, il y avait environ 1500 ans. La foule rassemblée sur le site nous donnait une bonne idée de l'importance symbolique qu'avait encore ce roi pour le peuple saxon. L'après-midi tirant à sa fin, notre route nous amena à Bristol, cité envahie d'itinérants et de détritrus, pas si différente des ghettos de mon enfance. Le tout se reflétait jusque sur les murs de la bourgade.

On aurait dit une épaisse tapisserie de crasse. La mauvaise impression que cette ville nous inspirait disparut le lendemain, dès qu'on la quitta.

Ainsi, nous étions encore sur la route, direction plein nord, au beau milieu de la pluie, roulant à tombeau ouvert sur l'autoroute. Au rythme des chants chaleureux, parfois vulgaires, de notre terre natale, nous contemplions avec plaisir le paysage qui changeait au fur et à mesure que nous roulions ; se faisant plus sauvage, plus montagneux, avec un mélange de roc grisonnant et de lande verdoyante. La terre des Scotts.

Encore à cette seconde, je ne me rappelle pas ce que je cherchais, je me souviens seulement que j'étais convaincu que je le trouverais à cet endroit. Plus distinctement, je me souviens de la joie et de la paix qui m'envahit dès que j'ai franchi la frontière de cette contrée.

Après avoir parcouru huit cents kilomètres, nous arrivions enfin aux portes de la capitale, l'Athènes de l'Europe : Édimbourg. Pour le dernier trajet de la journée dans les rues de la ville, c'est mon Couze qui, pour la première fois en trois jours, prenait le volant. Nous avons trouvé un gîte dans un vieux manoir haut de plusieurs étages, sobrement bâti de pierres pâles crevassées. Ayant probablement été jadis le logement de quelques comtes ou marquis, il était maintenant transformé en *Bed and breakfast*. La porte centenaire s'ouvre devant nous, comme par enchantement, sans même que nous ayons frappé. Nous avons reculé d'un pas lorsque nous avons aperçu, dans l'entrée, trois vieilles dames couvertes de rides qui avaient l'air encore plus âgées que l'endroit. Elles nous ont fait signe d'entrer et de leurs pas lents, ralentis par le poids des années, nous guidèrent jusqu'à notre chambre, qui nous apparaissait vaste et somptueuse, semblable à un véritable palais. Le plafond était haut, décoré en son centre d'un énorme lustre antique. Il y avait des fenêtres plein la pièce et chaque mur était orné de riches boiseries d'acajou. Le choc de cette vision me donna l'étrange impression d'avoir reculé dans le temps, pour me retrouver à une autre époque. Les vieilles dames quittèrent la pièce en fermant la porte derrière elles. En simulant un visage rempli d'inquiétude, mon Couze, tout excité, mit aussitôt le loquet. Il affirma que tout cela était trop louche, trop beau et trop pas cher, ajoutant même qu'il ne pourrait pas fermer l'œil de la nuit. Selon lui, nous avions affaire à trois sorcières qui nous gardaient dans la plus belle chambre de leur manoir dans le but évident de nous faire bouillir dans leur marmite au petit matin. Il me sourit en me regardant d'un air émerveillé ; lui aussi était tombé sous la magie de l'endroit. Exténués par nos deux jours de route, nous avons tôt fait de se retrouver dans les bras de Morphée, nonobstant la menace des trois supposées sorcières anthropophages. Le matin nous réveilla de ses rares rayons de soleil, chose notable en cette terre lointaine, qui apparaissaient pour nous comme une véritable bénédiction. Dès notre lever, nous pouvions apercevoir le haut rocher de *l'Arthur Seat* qui surplombait la ville. Encore là, cette appellation tirait son nom d'un autre fragment de la légende arthurienne et cette montagne, comme le fait le Mont-Royal à Montréal, trônait à deux pas du centre-ville, invitante et majestueuse. Nous avons ingurgité le copieux déjeuner qui nous avait été concocté par une des vieilles dames, trop heureux de ne pas se retrouver sur le menu. Ensuite, avec encore la dernière bouchée du repas dans la gorge, nous nous étions rendus au pied du siège d'Arthur, impatients de le gravir. Nous l'avons escaladé sans trop de peine, le souffle un peu court, en prenant le sentier qui longeait les pentes les moins escarpées pour finalement arriver au sommet. De notre perchoir, le paysage, bien qu'obscurci par un ciel nuageux, n'en demeurait pas moins grandiose, avec, tout en bas, la formidable cité, composée d'architectures d'époques hétéroclites. Derrière cet îlot de pierres et de béton, nous pouvions voir l'estuaire du *Forth*, doucement bercé de vagues bleutées, tandis qu'au-delà, l'horizon était coupé du ciel par la mer du nord. Mon attention fut attirée par un autre pic rocheux, un peu plus loin, moins haut et plus escarpé. En son sommet trônait la forteresse royale d'Édimbourg. Intéressés par cette autre vision transcendant les âges, nous étions redescendus pour aller jouer les touristes là-bas aussi. Comme le château était encore tenu par une garnison de l'armée de Sa Majesté, c'est en passant entre une rangée de soldats que nous avons traversé l'entrée protégée de deux hautes tours de donjon. Nous avons rejoint, dans la grande cour, un groupe de voyageurs à la tête duquel un guide décrivait les différentes caractéristiques et anecdotes se rapportant à l'endroit. Quelques minutes plus tard, nous avons fait le « guide buissonnier » pour nous lancer à l'assaut des canons qui agrémentaient les murailles crénelées. Nous étions montés dessus, debout, assis, tout en ressentant un grand sentiment de puissance avec ce machin d'acier de quinze pieds de long entre les jambes. Malheureusement, un gardien vint aussitôt nous rabrouer. D'âge mûr et d'allure martiale, son attitude sévère d'ancien sergent de l'armée me faisait un peu penser à cet officier fantôme de Dieppe. Devant mon regard de criminel des beaux jours et la mine patibulaire simulée de mon comédien de Couze, il devint tout de suite des plus sympathiques, comme s'il venait de tomber sous notre charme. Où était-ce seulement l'hospitalité légendaire écossaise qui avait pris le dessus ? Avec une surprenante bonhomie, il nous invita à le suivre jusque dans la voûte pour admirer les bijoux de la couronne royale d'Écosse. Ces derniers ont été retrouvés au 19^e siècle dans les murs du château par l'écrivain sir Walter Scott, l'auteur du classique *Ivanhoé*. Flattés de cet

honneur et de ce privilège, nous lui avons emboîté le pas en nous lançant des sourires complices. Nous avons suivi notre guide privé à un endroit où les autres touristes n'ont même pas pu aller, tout cela grâce à une petite confrontation. Il nous fit entrer dans la pièce qui en fait, était une voûte munie d'une énorme porte en acier, du même type que celles des coffres-forts des banques. Belle technologie pour une forteresse médiévale ! Un seul coup d'œil à l'intérieur et nous avons tout de suite compris la raison de ces précautions. Au centre, la couronne ayant appartenu au grand roi Bruce était exposée derrière une vitrine. Datant du 14^e siècle, sertie de perles, de diamants et d'autres pierres précieuses, elle brillait avec éclat sous une petite lumière tamisée. Le dernier symbole de la royauté écossaise perdue, reflétant, au-delà du temps, sa gloire passée. Un sceptre et une épée en or massif étaient disposés tout à côté. L'épée attira aussitôt mon attention. Quel guerrier ne rêverait pas de posséder une épée en or ? Trop tôt, le gardien nous avisa que nous devions partir, car l'heure des visites du château était terminée depuis un bon moment déjà. À contrecœur, nous avons quitté cet endroit magique. Notre guide nous escorta jusqu'à la grande porte, sous les regards médusés des soldats qui se demandaient ce que nous faisons encore là. Avec gratitude, nous avons remercié notre nouvel ami avant de retourner à notre chambre pour nous parer de nos plus beaux atours, en vue de notre deuxième sortie officielle du voyage.

Dès que nous fûmes prêts, nous sommes partis rejoindre les vieux quartiers de la ville, jusqu'à *Rose Street*. Bien que cette rue regorgeait de pubs en tous genres, nous nous sommes contentés d'entrer dans le premier que nous avons vu. Il était situé à même une bâtisse à l'antique façade, ce qui nous donna encore cette impression de retourner dans le temps. Ayant le même aspect que les auberges du 17^e siècle, le pub avait son nom gravé sur une large planche de chêne placée en haut de la porte. « Le bar s'appelait le *Gordons Arms*, ce qui devait vouloir dire... les armes de Guy », me dit gaiement mon compagnon. L'endroit était bondé de gens de tous âges et l'atmosphère respirait la bonne humeur. Je me rendis au bar et demandai au tenancier ce qu'il avait de plus puissant. Il me donna un scotch, la boisson la plus réputée de la contrée, avec une bière géante qu'ils appelaient *une pinte*. Chez nous, nous appellerions cela une chaudière.

— *A Black Tartan*, me dit-il en pointant la tasse de bière, *and a Glenlochy 62.2% in alcool, god brew it*.

Je passai mon nez au-dessus du verre et je sentis les poils de mes narines s'enflammer sous les vapeurs du liquide ambré. Puis, j'y trempai mes lèvres. C'était assez fort pour me tuer d'un coup ; j'adorais. J'étais convaincu que cette boisson avait été faite expressément pour moi. Encore sous le traumatisme de Dieppe, mon Couze ne prit qu'un verre de bière et la regarda comme s'il espérait qu'elle s'évapore sans qu'il ait à la boire. De mon côté, les courtes gorgées de mon poison étaient entrecoupées de grandes goulées de *Black Tartan*. Je commandai, encore et encore, de ce divin mélange au barman. Sachant toutefois que le lendemain serait une journée chargée et ayant en mémoire mes excès de Dieppe, je m'arrêtai avant de perdre toutes mes facultés. Nous sommes retournés à notre chambre et je filai directement dans mon lit pour m'endormir aussitôt, l'alcool si agréablement ingurgité ayant l'effet d'un véritable somnifère. Je me levai au chant du coq, avec l'heureuse surprise de ne pas avoir à endurer l'inévitable mal de tête du lendemain de veille.

C'est sains et saufs que nous avons quitté nos trois gentilles sorcières, qui faisaient sûrement un régime de chair humaine lors de notre passage. Nous prîmes le nord jusqu'à la petite ville de Stirling, attirés là-bas par des anciens champs de bataille. Nous nous étions rendus à celui de *Stirling Bridge*, combat mené contre les maudits Anglais par le patriote écossais William Wallace, en 1297, si glorieusement représenté par Mel Gibson dans le film *Braveheart*. Un autre, aussi important, attira toute mon attention par ce seul mot : *Bannockburn*.

Nous nous sommes arrêtés sur le côté du chemin, à l'abord d'un vieux musée. En plein milieu d'un champ juste derrière, il y avait une énorme statue de guerrier à cheval. En s'approchant, les détails se révélèrent lentement ; le soldat était armé d'une hache, alors que son visage et son armure étaient finement taillés dans le roc. Il se tenait là, bien haut sur son socle, trônant majestueusement sous le ciel grisonnant. Nous étions entrés dans le petit établissement d'interprétation historique pour aussitôt être reçus en grande pompe par un vieux guide au dos courbé. Il nous scruta avec un étrange regard, comme s'il essayait de sonder notre degré d'intérêt pour l'endroit. Puis, en me fixant longuement, il donna l'impression d'avoir obtenu la réponse à sa question. Du coup, un large sourire s'ouvrit entre plis et rides. S'étant rendu compte de nos origines francophones, il nous informa qu'un pacte, la *Auld alliance*, existait entre l'Écosse et la France depuis le 13^e siècle, pacte qui liait les deux royaumes contre l'Angleterre. Cette révélation accentuait largement ma sympathie pour lui, comme pour l'Écosse. Avec un enthousiasme débordant, il nous raconta ensuite l'histoire des lieux. Il nous apprit que le cavalier qui tenait la garde, à l'extérieur, n'était nul autre que le roi le plus cher au cœur des Scott, Robert de Bruce. C'est lui qui défia et vainquit les Anglais en 1314, à l'endroit même où se tient aujourd'hui sa statue. Tout en marchant dans le musée, le vieux guide se lança avec entrain dans le récit coloré

de la bataille. Fasciné, je bus littéralement ses paroles. Son accent de Calédonien lui faisait rouler les « r » comme s'il voulait cracher à chaque mot, ce qui rendait le tout encore plus amusant. Faisant état des forces en présence, il nous fit bien rire lorsqu'il prétendit que les troupes qui s'affrontèrent étaient d'égales forces, il y avait vingt-quatre mille Anglais contre sept mille Écossais. Malgré son humour, ses paroles étaient lancées sur un ton fier et enflammé, comme s'il était pris par la folie guerrière de la bataille. Il nous montra une hache de guerre exposée sur le mur et nous indiqua que cette dernière était une réplique de celle que le roi Bruce avait fracassée sur la tête d'un des meilleurs chevaliers anglais. Cela survint au début de l'engagement. Après quoi, il nous parla de stratégie et nous expliqua comment les Écossais, regroupés en différentes unités compactes, auraient repoussé l'armée anglaise jusque dans les marécages, avant de les massacrer.

Nous étions passés ensuite à une salle aux murs couverts de drapeaux. Une dizaine étaient alignés, chacun représentant les armoiries d'un des clans ayant participé à la bataille. Bien en évidence, il y avait celui du roi Bruce, représenté par un lion rouge sur fond jaune. Un autre, bien coloré, au nom du clan Keith, était fait de hachures verticales jaunes et rouges. Le suivant attira particulièrement, mon attention ; euphorique, je le pointai du doigt. Il était tout blanc, avec, en haut, une bordure bleue et trois étoiles. C'était lui que je cherchais.

— DOUGLASS, me dit le guide en pointant à son tour de ses doigts crochus l'écusson recouvrant une partie du mur. The most fierce fighter that ever walked the face of the Earth, ajoute-t-il en souriant de plus belle devant mon visage plein d'intérêt.

Douglass... ce mot s'échappa de mon subconscient pour embraser mon esprit à partir de cette étincelle de révélation. Parce que je venais de comprendre que Douglass était celui qui se trouvait à l'origine de ma quête dans les vieux pays. Le cri de guerre résonna sans cesse, en une violente clameur dans ma tête :

- Douglass !
- Douglass !
- Douglass !

La pluie inonde le pare-brise et en vient à bloquer la vue. Le ronronnement du moteur se tait, pour céder la place au tambourinement des gouttes d'eau sur le véhicule. En parfait synchronisme, on se penche tous en même temps pour ramasser nos armes sous la banquette. Je me retourne ensuite pour aller prendre, derrière mon siège, une petite batte de baseball que je glisse dans une poche intérieure de mon manteau. Comme je sors du véhicule, il me semble entendre le cri de guerre lointain résonner dans la froideur automnale. Sauf que j'en ai déjà oublié la signification ; maintenant, il n'y a que ma tâche qui importe. En relevant le col de mon trench pour me protéger de la pluie, j'analyse rapidement les détails de mon environnement. Notre automobile est stationnée derrière une Jaguar, sur une avenue huppée du quartier Westmount. Nous sommes entourés des hautes tours des luxueux châteaux à plusieurs millions. Je ressens soudain un sombre et malicieux plaisir à devoir faire un travail en ce lieu, moi qui viens des plus sales et ténébreuses ruelles de la cité. Je me laisse submerger par une vive colère, alimentée par l'envie et un goût de vengeance envers ces richissimes citoyens qui ont bénéficié de toutes les chances et qui contrairement à moi, sont nés sous une bonne étoile. Je laisse ce sentiment croître à l'intérieur de moi, sachant que cette colère maîtrisée me servira autant que mes autres outils de travail. J'arpente les marches de marbre d'une somptueuse résidence, à la suite du Tueur. L'eau froide qui tombe du ciel ruisselle sur mon visage, mais n'a aucun effet sur la flamme ardente qui s'attise en moi. Je vais lui faire cracher son cœur, lui faire chier ses tripes. J'essaie néanmoins de garder le contrôle. Après tout, nous sommes ici pour le raisonner et surtout, le convaincre de payer son dû ; pas pour l'exécuter. Le Tueur se place devant la large porte d'entrée, tandis que Peck et moi nous adossons sur le mur, de chaque côté. Le plan de travail est simple. Le Tueur, avec son visage d'homme d'affaires, fait ouvrir le portail. Moi, j'empoigne la victime et la fais se tenir tranquille, le temps que Peck, avec sa grande gueule, lui expose judicieusement le problème, tout en lui énumérant les façons de s'en sortir sans trop souffrir. On repart quand le monsieur a payé et que l'on est certain qu'il a compris. Rien de plus simple. Toujours avec une évidente mauvaise humeur imprégnée sur le visage, le Tueur sonne, pendant que Peck, les yeux exorbités, sut à grosses gouttes. J'ai un mauvais pressentiment qui, d'un coup, se transforme en malaise me nouant l'estomac.

Il fait noir et j'ai froid. J'entends le cliquetis de la poignée de la porte lorsqu'elle tourne et le grincement des gonds lorsqu'elle s'ouvre. Soudain, tout devient rouge. Je pousse le Tueur et me précipite dans l'ouverture pour arriver face à face avec notre homme. Il a un visage à peine usé, il a quarantaine d'années, son corps

imposant est recouvert d'une robe de chambre et il reste là, sans bouger, à me regarder d'un air interrogateur. Avant qu'il ne puisse dire un seul mot ou faire un seul geste, je le prends à la gorge et lui fait un croc-en-jambe. Il se retrouve sur la luxueuse tuile, à demi assommé par la violence du choc de sa chute. Je continue en posant mon genou sur son estomac et en serrant mes doigts fortement autour de son cou. Du coin de l'œil, je remarque que trois personnes sont assises sur un divan, dans le vaste salon adjacent au hall d'entrée : une femme, un petit garçon et une petite-fille. Je peux voir leur expression de stupéfaction se transformer en pure terreur lorsque Peck arrive à leur hauteur, l'arme à la main. La voix du Tueur domine la scène :

– Tu peux ranger l'artillerie, lance-t-il sèchement en s'adressant à Peck. Je crois qu'on n'en aura pas besoin. On est entre amis, ici, n'est-ce pas ? Je suis sûr que ce monsieur est quelqu'un de très raisonnable.

Peck reste là, tremblant, avec son arme qui semble être sur le point de glisser entre ses doigts. L'air pétrifié, il fixe les deux enfants d'un regard perdu. C'est pourtant là, à la suite des paroles du Tueur, qu'il devrait commencer son jeu, enclencher son monologue. De sa voix calme s'avérant être plus menaçante qu'un revolver chargé posé sur une tempe, il devrait l'intimider et le convaincre, avec des mots bien choisis. Mais il ne bouge pas, ne dit pas un mot et reste paralysé devant la femme et les deux jeunes, qui sont maintenant rendus verts de peur, au bord des larmes. Les secondes passent, sans que personne ne réagisse. L'homme essaie alors de se dégager, et la colère en moi décuple. Je resserre ma prise sur sa gorge, non sans remarquer que son visage ne reflète aucune émotion ; c'est un dur. Il s'est probablement déjà retrouvé dans des situations semblables. Si c'est le cas, notre hésitation du moment doit passer pour une sorte de faiblesse. Ce n'est pas un client facile et c'est pourquoi je suis ici ; je n'ai jamais manqué un contrat. D'entre mes dents, je ne grogne qu'un seul mot :

– L'enveloppe.

Ses yeux lancent des flammes et à travers sa gorge écrasée, il me dit d'une voix rageuse :

– Vous allez vous les mettre dans le cul vos criss d'enveloppes !

Le Tueur s'avance, sort son 9mm, et d'un mouvement brusque de la main, arme le canon en faisant entrer une balle dans la chambre de percussion. À ce geste, je me retourne en lui faisant un petit sourire. C'est ce qu'il aurait dû faire plus tôt, dans la voiture, pour tenter d'obtenir un avantage sur moi. Alors qu'il approche le revolver de la tête de la victime, son faciès est redevenu triste ; il est enfin lui-même. Pendant ce temps, la femme assise dans l'autre pièce lâche un petit cri désespéré. Je la fixe intensément, comme si je voulais l'abattre du regard. Elle détourne les yeux en se renfrognant et se met à pleurer en silence, tout en serrant contre elle ses deux enfants. Peck est toujours devant eux, les bras pendant le long du corps. Le Tueur, lui, commence à jouer.

– Écoute, mon ami, on a un problème. Tu dois un certain petit montant à notre patron. On est ici pour le récupérer et s'assurer que l'argent sera là toutes les semaines. Alors, aide-nous un peu ! Le plus vite on s'entend, le plus vite on te laissera profiter de cette merveilleuse journée avec ta famille.

– Vous n'aurez plus d'enveloppes ! se mit à hurler l'homme en le défiant du regard. Je fais affaire avec une autre gang pas mal plus forte que votre petit rassemblement de trous-du-cul et quand ils apprendront que vous êtes venus ici pour me menacer tes deux sales, ton boss pis toé, vous serez bons pour le cimetière !

Comme le Tueur colle le canon de son arme sur la tempe de la victime, celle-ci se remet à hurler :

– Vas-y, criss, pète-moi, mais vous n'aurez jamais l'argent ! Vous allez crever comme des chiens dans leur marde, vous autres aussi !

Mon compagnon reste là, sans rien dire. Lui aussi semble paralysé ; tout ce qu'il est capable de faire, c'est d'appuyer sur une détente et de pisser sur des cadavres. Dans les deux cas, il a bien reçu l'ordre de ne rien faire de tel. Il me regarde en haussant les épaules et en tenant son 9mm du bout des doigts, comme si soudainement, il se rendait compte de son inutilité et ne savait plus quoi en faire. Toujours couché au sol, l'homme reste impassible. D'un air haineux et hautain, il me fixe sans ciller, l'air de vouloir me faire comprendre qu'il sait que plus rien ne peut le toucher, que son statut de pion richissime le place au-dessus de tous les problèmes, au-dessus de tous les soucis. Il se croit intouchable. Intouchable ? Non, pas ici... pas avec moi. Je ne respecte aucune convention, aucune loi, ni celle de la société, ni même celle de ma propre organisation. C'est un dur, un riche salaud pourri qui peut tout acheter avec son argent et qui peut se sortir de toutes les impasses grâce à la couleur de ses billets. Je lève les yeux, regarde en face de moi et vois le large

escalier montant à l'étage, ainsi que les murs garnis de tableaux de toutes sortes qui surplombent les boiserries d'acajou au luxe criant et fastidieux. Tout cela contraste outrageusement avec la crasse des bidonvilles de mes jeunes années. Je reviens au visage du riche caïd et n'y lis aucune inquiétude ; juste une profonde répugnance à mon endroit. « Il croit vraiment qu'il va s'en sortir, le con ! » Cette pensée nourrit la rage toujours présente en moi. Je n'ai jamais manqué un contrat et jamais je n'en manquerai un. Tandis que j'enfonce encore plus fermement mes doigts dans sa gorge, mon autre main glisse à l'intérieur de mon trench. D'un geste vif, je sors mon gourdin de bois. Je le lève, puis le cogne violemment contre la tête de l'homme. L'impact résonne avec un bruit sourd et je recommence en frappant encore plus fort, jusqu'à ce que ses yeux se retournent complètement, pour ne laisser voir que le blanc des orbites. Je me relève en frappant de plus belle et en visant le nez qui, dans un craquement sec et bruyant, s'écrase sous mon arme. Le sang se met à gicler comme une fontaine et à chaque mouvement de mon bras, je provoque des éclaboussures sur les murs. Je continue ainsi, sans répit, pris dans une frénésie perverse. À chaque coup, j'entends le son des os qui se fracturent. Des gouttes de sang m'aspergent le visage, ce qui a pour effet de me plonger encore plus profondément dans ma folie meurtrière. Les seules alternatives sont la soumission, la destruction et la mort. J'entends le Tueur qui me dit d'arrêter, j'entends la femme et les enfants pleurer hystériquement, puis je vois Peck, pantois, qui me crie de ne pas faire ça devant les enfants. Je le vois très bien, du coin de l'œil ; il reste là, en larmes, à me supplier lui aussi. Il vient de craquer. Du coup, je regrette de m'être opposé à son exécution. C'est la guerre, ici, et seuls les plus forts survivent. Lui, c'est un faible et j'ai soudainement envie de l'abattre sur-le-champ. Je deviens fou... abattre mon meilleur ami. « Pourtant, ne l'ai-je pas déjà fait ? » Enfin, je vois le Tueur qui le repousse brutalement contre la porte d'entrée. Pendant ce temps, mon bras armé continue son œuvre de mutilation. Les dents avant de la victime sont maintenant presque toutes cassées et son visage n'est plus qu'une bouillie de chair ensanglantée. Je frappe, encore et encore, et le referai jusqu'à ce que sa maudite cervelle lui sorte par le nez et les oreilles, ou par les crevasses que j'aurai faites en brisant son ostie de crâne. Une main m'agrippe l'épaule. Non, pas maintenant. Je me retourne pour attaquer celui qui n'aurait pas dû m'interrompre, mais je fige aussitôt.

C'est Wild Bill. Il me regarde d'un visage rempli de tristesse et de désolation, semblable à la vision d'un désert froid et solitaire. Sa main toujours sur mon épaule, ma rage s'estompe légèrement, alors qu'il baisse la tête comme s'il voulait cacher ses sentiments sous les rebords de son large chapeau. Je ne vois que ses lèvres moustachues prononcer :

— *No.*

Je reste là, incertain, avec encore, dans ma main levée et prête à frapper, la petite batte de baseball dégoulinante de sang. Puis, j'entends la voix du Tueur empreinte d'une rare inquiétude.

— Arrête, criss de malade, tu vas l'tuer ! Tu vas nous mettre dans marde, tabarnak !

Lorsque je me retourne et me rends compte que c'est lui qui me retient par l'épaule, je me lève en me dégageant violemment de son emprise. Il recule, sachant fort bien qu'il ne faut pas se tenir trop près de moi dans ce genre de situation. Des bulles de sang sortent à rythme régulier de la bouche de notre victime, ce qui signifie qu'il respire encore. Le Tueur se penche sur lui, tandis que Peck reste adossé à la porte, plié en deux, tenant toujours du bout des doigts son inutile revolver. J'évite de le regarder, tant l'envie de lui défaire le visage est forte. Lentement, je vais au salon. En passant devant le trio assis sur le divan, je remarque qu'ils sont si terrorisés, qu'ils arrêtent de respirer. Je fais comme s'ils n'étaient pas là et me rends à côté d'une large fenêtre donnant sur la rue, rendue invisible par un grand rideau blanc satiné. J'en prends un coin entre mes doigts gantés et, lentement, essuie le sang poisseux qui tache mon arme de bois.

— Y r'vient à lui ! s'écrit le Tueur avec une pointe de soulagement dans la voix.

Puis s'adressant au blessé toujours étendu sur le sol, il reprend avec un ton plein d'assurance :

— Excuse mon compagnon, il a très mauvais caractère. J'ai quand même réussi à l'arrêter à temps, mais j'suis pas sûr de pouvoir l'arrêter encore si l'goût lui r'prenait ; ça fait que, coopère un peu avec moi, mon ami.

— Non... vous pouvez tous aller chier... gang de chiens sales... je... vous... donnerez rien.

La voix est faible, mais toujours aussi défiante. Sa tête se soulève et d'un souffle, il crache un long jet de sang au visage du Tueur. Ce dernier recule vivement et se tourne pour me regarder d'un air décontenancé, comme s'il me demandait encore quoi faire, comme s'il me demandait d'aller à son secours. Il reste là, sans bouger. Pendant quelques secondes, la salive ensanglantée lui coule le long de la joue, sans que cela semble le

déranger. Puis, en haussant les épaules, il s'essuie et laisse entendre d'un air résigné :

— Y a pus rien à faire icitte, on s'en va.

Je reste silencieux et poursuis mon travail de nettoyage, comme si rien d'autre au monde n'avait d'importance. Je frotte lentement, tournant le bâton avec délicatesse dans le tissu devenu rougeâtre. Au moment où je lâche enfin le rideau souillé, je crois savoir ce qu'il me reste à faire. Pourtant, je sais que je ne veux pas aller jusque-là, je ne veux pas m'enfoncer plus profondément dans ma damnation. Je sers mon bâton dans mon manteau, pour aussitôt sortir mon revolver et me diriger vers la femme et les deux enfants. Je ne devrais pas faire ça, je ne dois pas encore dépasser les limites de ce qui me reste d'humanité, mais ici, c'est la cruauté pour la compassion, la destruction pour l'honneur. De toute façon, qu'est-ce que j'aurais à perdre, puisque j'ai déjà tout perdu ? Je n'ai plus d'âme et je sais aussi que je ne peux pas aller en enfer après ma mort. Je suis déjà mort, je suis déjà en enfer.

Bien que je vois trois paires d'yeux larmoyants qui me regardent désespérément, je ne ressens rien. Que le néant et un sentiment de puissance absolue, comme un roi, comme un dieu. « J'ai le droit de vie ou de mort sur vos misérables petites existences. » Je fixe le plus jeune des bambins, une coquette et innocente fillette âgée d'à peine cinq ans, aux longs cheveux couleur soleil. Je me dis que je ne devrais pas être là, mais il est trop tard pour moi comme pour elle. « Allez petite, vient me rejoindre dans ma damnation, que je te marque à jamais de la morsure de mon dépit, de mon oubli et de ma haine. » Je l'empoigne violemment par les cheveux, tandis que la femme pousse un hurlement de folie rageuse avant de se jeter sur moi. D'un mouvement de hanches, en tenant toujours la petite entre les bras, je mets fin à son assaut à l'aide d'un dur coup de pied qu'elle reçoit dans les côtes. Le coup est tel, que je sens les os de son corps craquer sous l'impact. Elle tombe au sol, le souffle coupé, et se met à ramper difficilement vers le jeune garçon, qui s'est mis aussi à hurler. Après s'être agrippée à lui, l'air qui revient à ses poumons lui permet de lancer à son tour un long sanglot de douleur et de désespoir. J'amène la fille jusqu'à l'homme, qui, couché sur le sol, essaie de se relever tout en tournant la tête en signe de négation. La petite fille terrorisée qui jusqu'à maintenant, était restée silencieuse se met à pleurer en criant :

— Papa ! Papa ! Papa !

Je l'approche de son paternel et colle sa tête contre la sienne, tout en serrant mon bras autour de son petit cou fragile. Estomaqué, le Tueur recule d'un pas et me laisse faire sans rien dire. De toute façon, il n'y a plus rien ni personne qui peut m'arrêter, pas même le spectre de Wild Bill. Je viens de détruire les derniers vestiges d'humanité qui, telles des ruines chancelantes, subsistaient encore en moi. Avec une étrange satisfaction, je peux lire la peur s'imprégner derrière l'affreux masque de mutilation ensanglanté de ma victime. Je ressens son désespoir dans sa voix saccadée.

— Non... pas elle... non...

L'enfant continue à pleurer en tremblant de tous ses membres. Des larmes coulent jusque sur mon bras, qui la retient. Je sers plus fort, l'étouffant presque, pour n'entendre que des gargouillis plaintifs sortant de sa gorge. Je place le canon de mon arme sur sa tempe, tout en caressant ses doux cheveux blonds avec l'acier glacé. Ce faisant, je ne dis qu'un mot :

— L'enveloppe.

J'arme le chien de mon revolver, telle une promesse de révélation apocalyptique. Le cliquetis menaçant du mécanisme résonne aux quatre coins de la pièce, suivi d'un long cri de désespoir.

— Nooooooooooooooooon ! m'implore l'homme en pleurant, pendant que ses larmes se mélangent au sang qui inonde son visage. Non... laisse-la... pour l'amour... de Dieu... laisse-la !

« Pauvre imbécile, Dieu est mort ! Nietzsche l'a assassiné. Il est mort, comme moi je le suis. Pour ce qui est de l'amour, c'est une illusion, un mensonge. L'amour, ça n'existe pas. Il n'y a que la souffrance... la tienne, la mienne et celle de ta fille. Il y a aussi mon .357 avec mon doigt sur la gâchette qui me démange. »

Le riche caïd n'est plus qu'un homme brisé. Il reprend la parole, sans plus aucune défiance ou de force dans la voix.

— Allez en haut... dans ma chambre, la première pièce... à gauche, sous le lit... un coffre... j'ai la clé... ici... à mon cou... assez d'argent pour couvrir... les paiements en retard... et les dix... qui suivent.

Le Tueur saute sur la clé que la victime tend devant lui et se lance vers l'escalier, qu'il monte rapidement. Autour de moi, tous geignent en silence : la femme et le garçon sur le canapé, Peck derrière moi, l'homme

couché sur le sol et la petite chose innocente que je tiens toujours en joue. Quatre à quatre, le Tueur redescend les marches, avec un triste sourire aux lèvres et un coffre d'acier sous le bras.

— Le compte y est, tout est réglé, on s'en va !

D'une poussée brutale, je jette la petite dans les bras de son père, qui continue de pleurer dans son sang tout en l'étreignant étroitement contre lui. Aux rythmes de leurs respirations, ils partagent leurs sanglots de désespoir. J'ai tout brisé de lui... son visage, sa fierté, sa volonté et sa force. J'ai fait ce qu'il fallait pour qu'il comprenne comment fonctionne notre jeu. Certaines règles doivent demeurer inviolables. Je n'ai jamais manqué un contrat. N'étant que le sombre instrument du destin, je suis le meilleur dans ce que je fais. Je recule lentement, tandis que sans ménagement, le Tueur pousse Peck vers l'extérieur. Vivement, un malaise me noue les entrailles ; je ressens un mélange de tristesse et de dégoût pour ce que je viens de faire, pour ce que je suis devenu. Avant de sortir, je remarque que la victime et sa famille me regardent avec des yeux remplis d'effroi, comme si j'étais la personnification même du pire démon des enfers. Mes semblants d'émotions passant d'un extrême à l'autre, un soudain sentiment de plaisir pervers me submerge. Le pire démon des enfers, c'est vraiment tout ce que je suis devenu. Il fait noir, j'ai froid...

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT VI

Le chant du phœnix

Kill for gain or shoot to maim

But we don't need a reason

The Golden Goose is on the loose

And never out of season

Some blackened pride burns inside

This shell of bloody treason

Here's my gun for the barrel of fun

For the love of the living death

The killer's breed, or the demon's seed

The glamor, the fortune, the pain

Go to war again, blood is freedom stain

But don't you pray for my soul anymore.

- *Two Minutes to Midnight*, de Iron Maiden

Je suis seul dans le grand salon de ma forteresse et je tiens mon revolver dans ma main gantée. De l'étroite fenêtre qui me fait face, je lève mon arme et vise le soleil, comme si je voulais l'abattre dans sa course. Qui sait ? Peut-être qu'ainsi, le temps s'arrêterait pour toujours. Les rayons lumineux étincellent avec éclat sur la surface chromée de mon .357, pendant que j'observe les détails de cet objet de mort. Son acier est aussi froid que réconfortant et sa surface immaculée brille à la lumière du jour. Elle n'a gardé en elle aucune souillure des drames qu'elle a occasionnés. Son revêtement de chrome est resté sans tâches, malgré les pleurs, le sang et la chaleur des détonations. Je sens le grip confortable de la poignée, l'acier ondulé contre mon doigt sur la détente. Ce sont des contacts aussi familiers que le seraient les caresses ou l'entrechasse d'une épouse de longue date, avec son joli nom romantique gravé sur le canon : *Smith & Wesson*.

Parmi les balles qui sont éparpillées sur le divan, j'en prends une entre mes doigts. Un pouce et demi de métal meurtrier. J'ouvre le barillet du revolver, essuie délicatement le projectile avec une petite guenille, puis le rentre dans son orifice. Je refais la même chose cinq autres fois, de manière méthodique, comme un rite religieux. D'un coup sec, je referme mon arme, maintenant bien remplie de morts à venir. Je suis prêt, prêt pour un autre jour de guerre, et ce, malgré l'ampleur de ma fatigue, car je n'ai pas dormi depuis la veille. Je suis simplement resté à regarder la noirceur, seul sur mon balcon. Un peu comme le soldat qui après le combat, erre telle une âme en peine parmi les ruines du champ de bataille, passant à travers le feu, le sang coagulé et les cadavres en essayant de comprendre ce qui s'est passé. J'ai ainsi veillé dans la nuit, en compagnie du froid de la pluie, avec à mes oreilles les cris d'un enfant et les hurlements hideux des démons. Au matin, c'est un soleil radieux qui m'est apparu derrière la haute montagne. Le spectacle des rayons matinaux qui repoussent

la nuit a toujours été pour moi un instant magique qui habituellement, éveille une petite étincelle d'espoir. Cependant, ce matin, je n'ai rien ressenti. Comme si, soudainement, plus aucune lumière ne pouvait entrer en moi. La lumière ? Elle n'est maintenant qu'une autre forme de noirceur. Je regarde le téléphone sur le rebord de la fenêtre et j'hésite à me diriger vers lui. Pourtant, je n'ai pas le choix ; disons plutôt que je ne me le suis pas laissé. Je dois finir mon autre travail au plus vite. Je n'ai qu'à décrocher le combiné, l'appeler et prendre un rendez-vous. Ensuite, on se rencontrera à un endroit un peu isolé, je le serrerai dans mes bras et le regarderai dans les yeux, juste avant de lever mon arme et d'appuyer sur la détente pour l'abattre comme un chien. Même si je le voulais, je ne pourrais plus reculer. J'ai donné ma parole, c'est maintenant mon contrat et je n'en ai jamais raté un.

Je me lève d'un pas décidé pour aller vers le téléphone. Comme mes doigts le touchent, il se met à sonner. Je décroche, je réponds, mais personne ne parle. J'attends ainsi quelques secondes, jusqu'à ce que finalement, j'entende une petite voix hésitante qui s'excuse encore de m'avoir dérangé. Je la reconnais, celle-là, c'est ma Névrosée. Elle me dit d'une voix plaintive que ça fait longtemps qu'elle veut me parler, qu'elle a beaucoup réfléchi à ses erreurs, que jamais elle n'avait aimé un homme autant que moi et bla-bla-bla. Voilà le mélodrame qui recommence. Elle continue ainsi sans que je n'écoute ni ne comprenne le véritable sens de ses paroles, comme si son discours était articulé dans un dialecte inconnu. Elle emploie des mots tels que regret, pardon, amour... mots qui dans sa bouche, ne veulent absolument rien dire. Je la laisse donc parler, sans l'interrompre, pendant que mon esprit s'évade au rythme de ses phrases mensongères qui sonnent néanmoins aussi franches que sincères. Sa langue, comme jadis, est aussi experte pour les semblants de vérités tordues que pour les fellations. De la fosse de mon oubli, je ressens encore toutes ces trahisons que j'ai endurées. Qu'en quelque sorte j'ai moi-même permises, à cause de mon insécurité et de mon manque extrême d'affection d'alors, lesquels me rendaient dépendant de cette chaleur qu'elle donnait autant à moi qu'aux autres. Combien de fois l'ai-je rejetée, pour chaque fois la reprendre ensuite.

Je revois cette nuit, la dernière avec elle, où j'ai enfin tout compris, alors même que je suis sur elle. Je me rappelle de ses gémissements, peut-être la seule chose sincère qui sortait de sa bouche. Prisonnier de ses bras et bougeant en elle jusqu'à ce que, dans un soudain spasme orgasmique, elle me dise, de sa voix de vipère qu'elle m'aimait. C'était la première fois qu'elle me le disait. J'ai alors arrêté mes coups de bassin pour mieux la regarder. Plongeant mon regard dans le sien, c'était comme si je venais d'avoir une révélation. Comme si par ce seul mot, elle venait d'exposer tous ses mensonges sous mes yeux. Je crois qu'à ce moment-là, quelque chose en moi s'est brisé, en même temps que son emprise. Elle me regardait tout sourire, encore sous la douce sensation de notre intense corps à corps. Violamment, je me suis retiré d'elle pour aussitôt, devant son visage médusé, m'habiller en silence. Avec surprise, elle m'a demandé ce qui n'allait pas, ce à quoi j'ai simplement répondu que c'était fini entre nous. Je suis sorti de son appartement en me rendant compte que j'avais vécu cette scène une centaine de fois, pour ensuite toujours revenir vers elle. Cette pensée me fit avoir un haut-le-cœur.

Une fois dans mon véhicule, confronté à la froideur et la noirceur de la nuit, tout est devenu encore plus clair, plus sale et plus souillé. Arrivé à mon gîte du moment, je me suis précipité sous la douche, pour laver mon corps de la crasse de ses caresses.

Je ne l'ai jamais revue par la suite ; j'ai seulement entendu sa voix, comme maintenant, par le biais du téléphone, avec à sa bouche le même éternel refrain de réconciliation, de pardon et d'amour. Je lui ai toujours tout refusé. Seulement, aujourd'hui, j'ai une idée perverse qui émerge tout au fond de mon esprit tordu. « Pourquoi ne lui ferais-je pas un joli cadeau ? Je vais lui offrir une parcelle de ma révélation. » La douleur pour l'amour. Ma vengeance sera de lui faire découvrir ma réalité, en vidant mon dépit dans sa fausse sincérité et en noyant son cœur et son âme sous les flots de ma noirceur. Elle a toujours été le prédateur ; mais cette fois-ci, ce sera elle la proie, ce sera elle la victime. À cette pensée, un éclair de plaisir traverse mon esprit. Je la détruirai, comme moi seul sais le faire. J'irai chercher ce qu'il y a de plus fragile et de plus précieux en elle et j'écraserai le tout entre mes doigts déjà tachés de tant de souillures. Au fond, est-ce bien d'elle que je

veux me venger, ou de la vie ? Peu importe la réponse à cette interrogation, le tribunal a déjà rendu son verdict : elle est coupable. Je raccroche le combiné, non sans avoir pris soin d'écrire son numéro de téléphone et de lui dire que je la rappellerai. Elle en était ravie. Pauvre Névrosée ! Si elle savait... c'est l'enfer qui l'attend et son châtiment est tout près.

Je reste là sans bouger devant le téléphone et lentement, mon esprit se détache d'elle. Je repense à la journée d'hier... le sang, les cris, les pleurs. Ce matin, il ne reste que l'inquiétude, mêlée à une rare amertume. Suite à mes exploits de la veille, j'ai tout de suite été convoqué et ça, je m'y attendais. Juste après le lever du jour, mes noires pensées furent interrompues par un appel, via lequel on me demandait de me rendre dans un petit restaurant du centre-ville. Je suis donc allé rencontrer le *Kingpin*, un des chefs de l'organisation. Un petit costaud ventru d'une cinquantaine d'années, au crâne aussi lisse et luisant qu'une patinoire et au visage balafre. Il a la gueule typique de l'emploi, quoi. Nous avons partagé un copieux déjeuner que je n'ai pas touché, me contentant de le fixer lorsqu'il me parlait. C'était la seule façon de lui montrer que ma présence, suite à son appel, n'était pas un signe de soumission ou de crainte. Après un certain temps, il baissa le regard, pour ensuite m'offrir ses respectueuses félicitations pour la façon dont j'avais exécuté le contrat. J'avoue que je ne m'attendais pas à ça. Il m'a ensuite donné ma part et celle de Peck. En recevant l'enveloppe remplie d'argent, je n'ai pu m'empêcher de laisser paraître un sourire de dégoût. Tout ce carnage et toute cette souffrance pour du simple papier. D'une même voix, il a continué en précisant qu'il n'avait pas apprécié mon interférence dans un autre dossier. Ça, je m'y attendais. Avec un visage mauvais, il m'a dit qu'il aimerait bien compter sur mon aide pour résoudre son dernier petit problème. Vu mon implication, ce contrat, m'a-t-il dit, était devenu le mien. Le tout à un tarif plus élevé, étant donné sa grande considération pour ma personne. Avant que j'aie pu répondre, il a pris l'addition, s'est levé et, d'un ton qui n'envisageait aucune réplique, ajouta qu'hier fut la seule fois que je l'avais déçu et qu'il espérait de tout cœur que cela n'arriverait plus. Il fit un pas, puis, hésitant, se retourna pour conclure, avec un semblant d'humanité dans la voix qu'il était vraiment désolé que les choses se terminent ainsi pour Peck et moi. Sur ce, il s'en alla. À ce moment-là, les paroles du Vieux Mexicain me revinrent à l'esprit : l'important, c'est de survivre.

L'esprit sombre et résigné, je retournai à ma forteresse avec, malgré tout, un doute au fond de moi. En ce moment, debout face au téléphone, j'hésite encore, tandis que la froideur du contact de mon arme me fait frissonner. De toute façon, Peck ne vaut pas la peine d'être épargné. Je revois le visage de la petite fille toute terrorisée... elle est maintenant devenue un de mes fantômes. Je pense que je mérite encore moins que les autres une vie longue et prospère. Avec un écœurement infini qui m'agresse le cœur, je me dis que je pourrais en finir tout de suite avec ce dilemme, mes oublis, mes doutes, mes dépités et tout mon enfer. Je n'aurais qu'à appuyer le canon sur ma tempe, et d'une seule petite poussée du doigt sur la détente, il ne me resterait plus qu'à me faire sauter la cervelle. Trop facile. Inconcevable pour un vrai guerrier d'abandonner ainsi, même pour un guerrier sans loyauté et sans honneur comme moi. De plus, s'il me reste une chose qui ait encore du sens, même un sens fantaisiste, c'est mon Valhalla et je ne peux pas l'atteindre de cette façon. Je dois mourir en combattant. Tant qu'il me restera des guerres, il me restera cet espoir illusoire de finir dignement mes jours, les armes à la main. Pour ce qui est des guerres, j'en ai justement une à finir. De mes poches, je sors l'enveloppe d'argent que m'a remis le *Kingpin*. Je la tiens d'une main et de l'autre, j'ai mon .357. «Voilà, Peck, l'ultime offrande de la vie... une liasse de billets et une balle d'acier, tout ça de la part de ton meilleur ami».

Je sursaute, alors que je suis soudainement entouré par un étrange et dense brouillard qui est apparu comme par enchantement devant mes yeux. J'en oublie le sort de mon ami lorsque j'aperçois la figure familière de Wild Bill, qui passe à travers le nuage de brume en grimaçant sous son large chapeau. Il a l'air inquiet et d'un geste brutal, me fait signe de le suivre. Surpris, je me lance à sa suite et après quelques secondes interminables, nous sortons enfin de la brume pour nous retrouver dans une rue étrangère, sur un pavé de terre battue. L'épaisseur de la nuit camoufle, en partie seulement, les bâtiments de bois. Certains murs ne sont perceptibles grâce à la lueur des réverbères à l'huile qui à espaces réguliers, surplombent l'étroit trottoir de planches. Une affiche attire mon attention : «ABILENE, KANSAS»

J'aperçois mon ami qui longe silencieusement les murs pour se cacher dans l'ombre des habitations, les mains près de ses revolvers, tout son être à l'affût. Je continue à le suivre jusqu'à ce qu'on arrive face à une large rue, avec en son centre un bruyant regroupement de gens. Je le vois prendre un long respire et d'un pas assuré, sortir d'entre les bâtisses. Il prend un air défiant et se place bien en vue, face au groupe de fêtards qui vocifèrent. Par le truchement de la lumière chancelante des lampes, je remarque son étoile de *Marshall* qui scintille sous les reflets, ainsi que son visage ridé et vieilli, et son front plissé sous la tension. Néanmoins, à chaque pas, son faciès semble se détendre. À quelques mètres du groupe, il devient aussi froid que la glace. Ses yeux se mettent à briller avec la lueur démoniaque d'un tueur de sang-froid. Il est maintenant prêt à abattre tout le monde. D'une manière désinvolte, il se place à proximité de l'attroupement qui s'est formé devant le saloon *Alamo*. D'un seul coup, bénéficiant toujours de cet étrange lien avec mon compagnon, j'en viens à comprendre le problème. Ce sont tous des cowboys du Texas menés par Phil Coe, le tenancier de l'endroit et ennemi juré de Wild Bill, lequel a mis fin à un grand nombre de ses lucratives, mais illégales entreprises. C'est ce soir que ça se règle. Coe incite ses compatriotes texans à faire un mauvais parti au shérif, mais ce dernier répond calmement qu'il serait mieux pour chacun de retourner à son domicile. Si quelques-uns quittent pour retourner au confort de leur ranch ou de leur feu de campement, la plupart des gens restent là, hésitants. Au milieu d'eux, Coe s'avance. Fort de l'appui de ses compagnons, il dégaine sans avertissement. Visiblement pas assez vite, car déjà, les deux six coups de Wild Bill tonnent. L'éclair des détonations illumine la noirceur. Coe trébuche en se tenant l'abdomen, son arme s'échappe de ses doigts, comme la vie s'évade de lui. Contrairement à ce qu'il avait anticipé, personne n'ose faire le moindre mouvement pour l'aider, car tous considèrent qu'affronter Bill équivaut à un suicide. L'homme agonisant sur le sol est là pour confirmer ce fait. Malgré tout, les Texans restent sur place. Certains ont même le feu dans les yeux. Les deux *colts* encore fumants aux poings, mon compagnon les met en joue en les fixant d'un regard meurtrier. C'est sans aucune diplomatie dans la voix qu'il hurle :

— Si n'importe lequel d'entre vous veut le reste de mes balles, il n'a qu'à rester là ou à faire un pas vers moi.

Son ton est aussi glacial qu'intimidant. À travers la poudre à fusil, les cowboys se dispersent aussitôt. Puis, des pas se font entendre et des ténèbres de la rue un cri s'élève.

— Bill ?

D'un coup de hanche d'une rapidité étonnante, mon compagnon se retourne et tire sur l'homme armé qui se dirigeait vers nous. Celui-ci tombe sans un mot, après que la balle, d'une précision mortelle, lui ait transpercé le cœur, juste à côté de l'endroit où il portait son étoile de shérif. Le visage de Wild Bill s'assombrit lorsqu'il reconnaît le corps allongé dans la poussière de la route. Visiblement, il ne peut croire à ce qui vient de se passer.

— Mike ? chuchote-t-il, complètement abasourdi.

Il s'agissait de son adjoint et ami venu à sa rescousse, mais il l'a abattu. Ses talents poussés à l'extrême par des surdoses de périls l'avaient mené à faire une victime accidentelle. Sans plus se soucier des gens autour de lui, Wild Bill se penche et ramasse le corps de son ami, qu'il porte jusqu'à l'intérieur de l'établissement. Devant les clients médusés, il le couche sur une table de poker. Je reste dans l'embouchure de la porte et le vois sangloter, tandis qu'il essaie d'essuyer le sang qui a taché ses vêtements. Tous restent là, silencieux, jusqu'à

ce qu'il relève la tête en tremblant. Son être est désormais sous l'emprise d'une terrible fureur. Un enfer de flammes brûle dans chacune de ses orbites, lorsqu'il se met à hurler :

— Tout le monde dehors ! Le saloon est fermé et la ville aussi. Le premier que je vois dans la rue, je l'abats sans sommation.

Du coup, tous s'élancent vers la sortie en se bousculant. Tous sauf un qui, plutôt éméché et inconscient, se campe devant mon ami qui aussitôt, se met à le frapper à coups de crosse de revolver. L'homme tombe et Bill se penche au-dessus de lui pour le frapper, encore et encore. Pendant que les coups résonnent dans le saloon, j'entends clairement les os se fracasser. Je m'élance vers lui et le retiens, comme il l'avait fait pour moi lors de mon dernier contrat. Il se relève et je vois son visage à moitié fou. Des cowboys viennent ramasser en toute hâte le corps inanimé de leur camarade de beuverie afin de nous laisser seuls dans l'établissement, qui s'est vidé en moins de quelques secondes. Goutte à goutte, le sang de son adjoint s'écoule de la table où il a été déposé, pour répandre une large flaque sur le plancher. Le docteur de la ville finit par arriver et ne peut que constater l'évidence. Voyant Wild Bill quitter l'endroit sans rien dire, je le suis. Je voudrais lui dire que je comprends ce qu'il ressent et ainsi, partager la profondeur de la peine qui nous arrache les entrailles à tous les deux. Quand je croise son regard, c'est le mien que je vois, comme dans un miroir. Je vois la même rage, la même haine envers la vie. Ces émotions destructrices représentent les seuls liens que nous partageons et l'évidence même de ce fait me remplit d'effroi. Bill va ensuite de saloon en saloon, qu'il vide de leurs occupants en hurlant. Le mot s'est passé ; Wild Bill est devenu fou et ce soir, plus personne n'ose le défier. Les bordels, les rues... la ville entière est fermée à tous les bandits, les putains, les cowboys et les honnêtes citoyens. Il fait de cette nuit la pire qu'Abilène n'ait jamais connue. Il n'est plus un shérif, ni un justicier, mais un archange des abîmes infernaux. J'arpente avec lui les dédales de la cité en espérant, comme lui, trouver à chaque tournant quelqu'un prêt à nous affronter. Ainsi, nous pourrions déverser sur cet être le flot bouillant de notre frénésie guerrière et de notre rage haineuse. Mais les portes et les fenêtres se ferment sur notre passage et les rues sont désertées comme si nous parcourions une ville fantôme. Les habitants ont disparu, comme ils l'auraient fait devant l'apparition d'une horde de démons. Oui, car c'est ce que nous sommes : fiévreux, le corps en flamme, à la recherche de confrontations et de meurtres. « Laissez-nous vos cœurs qu'on les dévore et vos âmes pour que nous les tâchions à jamais de l'empreinte de nos désirs les plus noirs. » Nous en voulons au monde entier, nous en voulons aux dieux. Les yeux de Wild Bill brillent toujours de cette lueur malicieuse. Avec un revolver dans chaque main, il cherche un autre défi, une autre victime en sacrifice sur notre autel de la destruction.

— Vas-y, Bill, laissons-les voir à quoi ressemble le côté sombre de l'enfer.

Notre haine, c'est l'air que nous respirons, le sang que notre cœur fait circuler dans nos veines. Nous marchons ensemble dans les rues, jusqu'aux premières lueurs du matin. Bill avance lentement face au soleil levant, puis range ses *colts* dans leurs étuis. Il se retourne et me regarde de ses yeux maintenant remplis d'une infinie tristesse.

Je reste bouche bée devant la scène, et me rends compte, encore une fois, de la similitude de nos vies, de nos drames. Nous sommes tous deux victimes de notre vanité débordante, liée à ce que nous considérons être notre tâche de guerrier. Victimes de notre incapacité à se débattre dans les remous du destin. Je repense aux flots glacés de la Manche et à mon existence, qui ressemble à ce seul moment où j'étais prisonnier du courant de la mer, face à Dieppe. L'instant d'hésitation avant de me jeter dans l'eau houleuse, avec le fantôme de l'officier qui me pointait le large, avec le choix de rester là ou non. Je revois le visage de Wild Bill, rempli de larmes de sang. Qu'est-ce que tout cela veut dire ? Est-ce que j'ai encore le choix ? Est-ce que mon refus d'hier relativement à l'exécution de Peck voudrait encore dire quelque chose, aujourd'hui ? Pourrais-je donner un sens à ma vie autrement que par la seule vision d'un illusoire Valhalla ? Questions et hésitations, toujours éclairées par les lumières blafardes de mes désillusions. Bill n'a fait que me répéter les mêmes choses que toutes les autres fois, et ce coup-ci, je crois que j'ai compris. J'ai compris que j'ai encore peut-être le choix, comme je l'ai toujours eu, sauf que je ne crois pas avoir la force nécessaire pour m'empêcher de tomber plus profondément dans le gouffre. Mon être semble crouler lentement et irrémédiablement sous les remords. Dès lors, la réalité, c'est que Peck est un homme mort. Mort comme l'Indien l'était après que se soit tu l'écho des

détonations. Des sons résonnent soudainement à mon oreille.

Des chuchotements qui se transforment en gémissements et en pleurs. Des cris qui deviennent des hurlements de douleur. Ma vision se brouille. Les démons reviennent ! Alors que des visages m'encerclent en m'injuriant, la petite fille blonde, en larmes, s'approche de moi et me demande de sa petite voix plaintive :

— Pourquoi ?

J'essaie de parler, mais ma bouche est soudée. Je me le demande aussi, pourquoi ? Comme j'aimerais pouvoir répondre et comprendre. La tristesse m'envahit aussi profondément que la honte qui s'incrute en moi. J'ai bafoué pureté et innocence sans la moindre véritable raison, à part celle de remplir mon néant intérieur d'un autre acte haineux. Des cris rageurs, intenses et sans répit, me font bourdonner les oreilles jusqu'à ce que je sente des griffes d'acier me lacérer la peau. Le sang gicle de mes blessures, juste comme des démons grimaçants se matérialisent autour de moi. Ils rient et hurlent en me promettant mille tourments. Je vois des membres sectionnés. Parmi eux, un bras coupé à l'épaule me pointe d'un doigt accusateur. C'est le bras de l'Indien. Les remords immergés sous mon oubli crèvent la surface pour devenir d'amers souvenirs, en même temps que ma vision de la réalité se fait plus claire.

Je me retrouve à genoux sur le sol du salon, face à la fenêtre, mon revolver tout à côté avec, plus loin, une lame chromée, tachée d'un liquide rouge. Je me relève, quelque peu chancelant, avec sur le corps de longues et sanglantes estafilades. Je vois aussitôt des images de mort. La grosse victime abattue par le Tueur, le visage du noyé de Dieppe, mon regard de mort. Mort comme j'ai dit que l'Indien le serait. Je le revois, anxieux, désespéré, avant son dernier souffle. NON. Je ne veux pas aller jusque-là ; mais c'est trop tard, j'y suis déjà.

Je me rappelle qu'il avait joué gros, trop gros. Il avait insisté pour avoir la responsabilité d'une importante transaction, trop grosse pour lui et son état de *coké* qui brouillait son jugement. Dans ce coup-là, il avait impliqué des gars que l'on ne connaissait pas et qui avaient gagné sa confiance en fournissant une partie des fonds, mais c'était des agents doubles. La transaction a été interceptée par la GRC et une grosse somme a été perdue, trop grosse pour qu'il puisse être en mesure de la rembourser. L'Indien se croyait plus intelligent que tous les autres, avec toujours les poches pleines d'argent et le nez bien rempli de poison blanc. On m'a averti de son exécution juste avant, un peu comme Peck, et malgré notre amitié, je n'ai jamais rien fait pour l'aider. Ce ne fut pas cela, le pire. Nous étions trois à le rencontrer dans un entrepôt en construction, pas très loin du centre-ville. Je peux encore voir son visage apeuré qui se changea en profonde déception lorsqu'il a vu que j'étais le seul à pointer une arme sur lui. Le seul à appuyer sur la détente... six fois. Les deux types qui m'accompagnaient l'ont découpé en morceaux avec une scie mécanique, histoire de passer un message clair à tous les autres. Pendant qu'ils s'exécutaient, je suis allé les attendre dans l'auto ; j'en avais assez vu, j'en avais assez fait. Ce que je me rappelle le plus clairement, c'est le froid et la noirceur qui régnaient lorsque j'ai arrêté le véhicule sur les abords de l'autoroute du nord pour sortir de la valise un gros sac à ordures, avec le corps de l'Indien à l'intérieur. Je l'ai jeté dans le fossé. Même caché dans la solitude de la nuit noire, je n'ai pas été capable de pleurer.

FLASH-BACK VI

Que s'ouvrent les hermes du château fort de mon oubli

*Men who go out on ships
To escape sin & the mire of cities
Watch the placenta of evening stars
From the deck, on their backs
& cross the equator
& perform rituals to exhume the dead
Dangerous initiations
To mark passage to new levels

To feel on the verge of an exorcism
A rite of passage
To wait, or seek manhood
Enlightenment in a gun

To kill childhood, innocence
In an instant.*

- *Wilderness*, de Jim Morrison

En revoyant l'exécution de l'Indien, la barrière de mon amnésie se brisa et mes souvenirs réapparurent en un flot ininterrompu... je me rappelle...

Je me rappelle avoir déjà été un enfant, il y a un siècle. J'étais innocent, joyeux, j'aimais jouer et rire. C'était il y a si longtemps, dans une autre vie.

Je me rappelle de ces interminables batailles dans les dédales étroits et souillés de la cité. Par contre, je ne me rappelle plus si ce n'était qu'un jeu, ou si déjà à cet âge, il fallait assurer sa survie.

Je ne me rappelle plus du visage de mes amis d'enfance ; je me rappelle juste les visages de jeunesse de mes premiers adversaires de ruelles, souriants de dérision et grimaçants de méchanceté.

Je me rappelle d'avoir déjà eu une famille affectueuse, aimante, que j'ai en quelque sorte trahie en vendant mon âme et en partant à la recherche de quelque chose que je n'ai jamais trouvé. Trahie en la mettant, comme le reste, dans les recoins sombres de ma mémoire, comme mon Couze, qui vient à peine d'apparaître dans mes souvenirs d'aventures outre-mer. Mon Couze, dont j'efface tous les messages qu'il laisse chaque semaine sur mon répondeur, et ce, depuis des mois. Feignant de ne pas le reconnaître, je ne le rappelle jamais, comme si je souhaitais me convaincre qu'il n'a jamais existé. Je me rappelle que dans le tumulte des champs de bataille, cela m'a semblé aussi facile que normal de m'exiler de tous ceux à qui je tenais, de tous ceux que

j'aimais.

Je me rappelle de la première femme que j'ai baisée. Ce sont mes pères spirituels qui me l'avaient payée comme cadeau d'anniversaire. C'était en quelque sorte mon premier rite de passage, la première fois que je prouvais que j'étais un homme autrement qu'en cassant la gueule à quelqu'un.

C'était une prostituée à rabais. J'avais quinze ans. Je ne me souviens pas de son visage, mais par contre, je me souviens clairement de la forme de ses seins, de ses fesses, et de la chaleur ressentie quand je suis entré brutalement en elle. Je pourrais aussi dire que je ne me souviens pas de son nom, mais je mentirais, en quelque sorte, parce que son nom, je ne lui ai jamais demandé ; je n'ai jamais pensé que cela aurait pu revêtir une quelconque importance.

Je me rappelle de notre corps à corps : très bref, vicieux, sale, vulgaire et sans aucune affection ; j'ai adoré. Je me rappelle de ma fierté, en sortant de la chambre du local, lorsqu'ils ont tous applaudi en riant aux éclats avec leurs sourires moqueurs. Ils étaient tous mes pères adoptifs : des barbus aux cheveux hirsutes, forts et féroces, avec leurs armoiries brodées sur le dos de leur blason. Après m'avoir serré dans leurs énormes bras, ils ont visité la chambre à tour de rôle pour tirer leur coup avec la femme aux jambes écartées qui y était restée couchée. C'était ainsi qu'ils scellaient le pacte. J'étais le ti-cul qui faisait leur commission et mon côté frondeur leur avait plu ; je suis en quelque sorte devenu leur mascotte. Avec le temps, je serais peut être devenu un membre de leur confrérie guerrière, mais ce fut une des dernières fois que je les ai vus.

Je me rappelle d'avoir été écrasé par la tristesse le jour où j'ai entendu aux nouvelles qu'on les avait tous repêchés dans le fleuve St-Laurent, troués de balles, avec chaînes, blocs de ciment et sacs de couchage comme linceul funéraire. Ils avaient été exécutés par leurs propres frères. C'est là que j'ai juré de ne jamais porter d'écusson au dos de ma veste de cuir.

Je me rappelle que ma vie changea pendant quelque temps après ces événements. Je suis sorti de l'ombre des ghettos par la seule force de ma volonté. Peut-être était-ce à ce moment que j'ai vraiment commencé ma recherche de vérité ? J'ai donc réappris à lire, à compter et à grandir à travers les études académiques, jusqu'à l'université. Et cela, malgré le relent des ruelles toujours présent en moi. C'est sûrement pour cette raison que je me suis toujours senti comme un étranger et que je n'ai jamais trouvé ma place.

Je me rappelle néanmoins être entré en contact, pour mon bien autant que pour mon malheur, avec les grands penseurs de l'humanité : Socrate, Descartes, Nietzsche, oui... surtout Nietzsche. Les grands conquérants, aussi : Alexandre, César, Napoléon, Sun Tzu et Hitler. Maîtres à penser ? Précepteurs ? Finalement, sous leur influence, je ne suis devenu rien de plus qu'un mercenaire pensant, un philosophe de la noirceur.

Je me rappelle de ma soirée de bal de finissants... un grandiose souvenir comme il se doit de l'être. Une soirée de beuverie, avec le nez rempli de *coke*, que j'ai terminée sur le banc arrière d'une voiture avec deux gentes dames, après avoir cassé la gueule à un copain pour savoir qui boirait la dernière bière qui nous restait. Oui, toujours ce relent des ghettos.

Je me rappelle de ma première vraie blonde, la Rongeuse ; nom relié à sa technique fellatrice un peu maladroite, bien qu'elle la pratiquait régulièrement sur la majorité des garçons du voisinage. Malgré cela, en trois semaines de fréquentations, je n'ai jamais pu la baiser, car elle avait l'air trop gentille, trop innocente. Elle était, selon moi, trop différente de ma première prostituée. Disons que mon jugement n'était pas très développé à cette étape de mon existence. J'ai été très déçu lorsque je l'ai surprise dans les bras d'un autre. Je me souviens de m'être cassé la main en frappant dans un pilier de ciment tout de suite après. Ensuite, ma déception s'est transformée en dépit. J'ai évidemment compris peu après que je me serais fait moins mal en frappant dans une mâchoire et que cela aurait été assurément plus satisfaisant. Aussi, avec le temps, je me suis bien repris côté mâchoires fracturées.

Je me rappelle qu'à partir de ce moment, je ne me suis plus jamais fié à l'apparence de quelqu'un ; je suis devenu méfiant. Surtout envers les femmes. Je me rappelle avoir reçu des nouvelles de la Rongeuse, il n'y a pas si longtemps. J'ai entendu dire qu'elle faisait le trottoir au coin des rues St-Denis et Ste-Catherine. Elle arrondirait ses fins de mois ainsi, en attendant son chèque de bien-être social. J'imagine que son métier lui a permis d'améliorer ses techniques de fellation.

Je me rappelle qu'il n'y a pas eu une fille qui m'ait fait le sexe oral aussi souvent que ma Névrosée. Elle affirmait que c'était à force d'avoir mon pénis dans la bouche qu'elle avait formé les muscles de sa mâchoire.

Je me rappelle que le plus gros problème, avec elle, c'était qu'elle me trompait au moins aussi souvent qu'elle me suçait. J'imagine que c'était sa façon à elle de montrer que malgré tout, elle tenait à moi.

Je me rappelle de l'avoir traitée comme elle le méritait, c'est-à-dire, en moins que rien, comme une ordure. Combien de fois lui ai-je balancé toutes les pires insultes qu'on peut dire à une femme avant de retourner vers elle. J'avais le pardon si facile, à l'époque. Du fiel de mes paroles, elle s'imaginait probablement

que c'était ma façon à moi de lui montrer que, malgré tout, je tenais à elle.

Je me rappelle de quelques autres femmes qui m'ont aussi marqué par leur grande malhonnêteté, des femmes qui faisaient de belles promesses d'amour pour n'entretenir que des relations au profond vide mensonger. De grandes déceptions creusant l'abîme de ma désillusion où, en pauvres petites victimes de la vie, elles n'étaient jamais capables d'assumer quoi que ce soit ; pas même l'évidence de leurs mensonges. Chaque conflit devenait toujours la faute de l'autre, en l'occurrence... moi. De toute ma vie, jamais je n'ai pu voir une aussi grande différence entre l'être et le paraître chez des personnes. Elles affirmaient toutes être des femmes régies par de grandes valeurs et pourtant, dès qu'on leur tournaient le dos, elles mettaient la craque de leurs seins bien en évidence pour attirer d'autres crétins autour d'elles. Elles ouvraient leurs cuisses au premier arrivé, allant jusqu'à devenir aussi pourries que ces racoleuses de ruelle qui en manque de dope, sucent des queux pour cinq piastres. Le problème c'est que contrairement à ces dernières, leur fellation ne valait même pas cette somme.

Je me rappelle d'une dizaine, d'une centaine d'autres, qui sont passées dans mon lit, sans pouvoir me souvenir de leur nom ; probablement parce que je ne leur ai jamais demandé.

Je me rappelle que j'ai déjà mis des filles enceintes. Lorsqu'elles m'annonçaient la nouvelle, je leur demandais toujours avec dégoût qui était le père. Je ne leur laissais jamais le temps de répondre avant de leur donner l'argent nécessaire pour qu'elles aillent se faire avorter.

Je me rappelle que peu importe celle que je baisais, je les ai toutes prises de la même façon, en simple interlude de plaisir, en repos du guerrier.

Je me souviens que les femmes ne furent pas juste des souvenirs désagréables. Je me rappelle de ma belle infirmière qui, une nuit, a réussi à me terroriser avec une position que je ne connaissais pas. Cette position inconnue consistait à se coucher collés en petite cuillère. Je ne suis pas certain d'avoir vraiment aimé ça. C'était trop doux, trop affectueux et trop plein d'une étrange chaleur. C'était trop bien et cela m'a effrayé. Je ne l'ai pas baisée, cette nuit-là ; je me suis contenté de la tenir entre mes bras et de la caresser doucement, sans être capable de dormir, profitant d'un semblant de paix que je n'avais jamais connu.

Je me rappelle de m'être enfui pendant son sommeil, avant le lever du jour, pour ne plus jamais la revoir. Qu'est-ce qu'un homme comme moi aurait bien pu lui offrir ?

Je me rappelle d'une paire d'yeux verts qui brillaient, d'un regard enflammé de passion. Je me rappelle que cette femme est venue après toutes les autres, qu'elle m'a donné un cœur, pour ensuite me le reprendre. Je n'ai jamais pu la haïr pour autant. Je me demande seulement si je l'ai vraiment aimée. De toute façon, je me souviens que l'amour, ça n'existe pas. Mais si vraiment j'ai déjà fait l'amour charnel à une femme, avec ne serait-ce qu'une petite parcelle de sentiment, je peux dire que c'est avec elle que je l'aurais fait, pas avec une autre.

Je me rappelle que cette femme dont je parle, c'est mon Européenne et que d'elle, autant que de l'Indien, j'aurais aimé ne plus jamais me souvenir, parce que ça fait trop mal.

Je me rappelle de son parfum enivrant, de sa douceur qui m'apaisait et de sa tendresse débordante qui m'avait fait redevenir un être humain. Chaque matin, je me levais à ses côtés avec l'étrange sentiment de ne pas être digne de son amour et de ses caresses. Malgré notre complicité d'âmes sœurs, j'avais toujours cette même question à mon esprit : qu'est-ce qu'un ange comme elle pouvait bien faire avec un être comme moi ?

Je me rappelle d'une baise avec elle, un fantasme typiquement mâle, qui frôlait le fétichisme. Avec un bustier de vinyle noir moulant ses formes plus que généreuses et ses hautes bottes de cuir lacées, je me croyais l'heureuse vedette d'un film pornographique. C'était la seule fois, avec elle, que ça avait été sale, vicieux, vulgaire et sans chaleur. J'ai évidemment aimé ça plus que toutes les autres fois, malgré ses yeux vides qui ne brillaient plus. Ce fut notre dernière rencontre sur l'oreiller.

Je me rappelle que, pas très longtemps après, je lui ai dit :

— Tu me fais vomir !

Ce furent mes dernières paroles à son endroit. Le dépit, toujours le dépit.

Je me rappelle qu'au cours de ma vie, j'ai fait des choses horribles. Même si je ne crois en aucune religion, je pourrais tout de même dire que j'ai transgressé au moins une fois chacun des douze commandements de Dieu. J'ai volé, violé et tué. J'en ai fait assez pour passer toute l'éternité dans les flammes de l'enfer. Pourtant, je ne regrette rien. J'ai à peine quelques remords qui depuis peu, ont resurgi. Je n'ai jamais su comment regretter, mis à part ces quatre mots de trop que j'ai dits à mon Européenne.

Je me rappelle que quelque temps après notre rupture, elle m'avait déjà remplacé. L'attaque des démons que j'avais endurée la nuit suivante avait été effroyablement douloureuse et sanglante.

Je me rappelle que les larmes font peur aux démons et qu'elles les éloignent. Les fantômes m'ont dit que les larmes qui coulent soulagent l'âme des damnés. Je me souviens de ne pas avoir été capable de pleurer, ce soir-là ; je n'ai pas été plus capable depuis.

Je me rappelle clairement ses derniers mots, les derniers sons de sa voix à mon oreille, aussi chauds et doux qu'une brise d'été, un beau et odieux mensonge.

— Peu importe ce qui arrivera, je vais toujours t'aimer.

Je me rappelle que je lui ai envoyé deux lettres par la suite, auxquelles elle n'a jamais daigné répondre, probablement qu'elle ne m'a jamais pardonné mes dernières paroles. Je ne me suis jamais pardonné mes dernières paroles non plus, pas plus que je lui ai pardonné les siennes.

Je me rappelle que je ne lui en ai jamais voulu. Par contre, depuis notre rupture, je suis plein de rage et d'amertume, avec ce maudit dépit que j'exprime à travers les extrémités perverses de ma folie guerrière. Ainsi, tous les drames de mon existence me ramènent toujours au même endroit, soit dans la froideur et la noirceur de la violence.

Je me rappelle que ce qui demeure le plus contradictoire, c'est que malgré ma vie de voyou à travers les ghettos, malgré mon masque mortuaire, malgré tout le sang que j'ai sur les mains, j'ai toujours été, et resterai toujours, un être hypersensible. Ç'a toujours été mon secret le mieux gardé. C'est pour ça qu'avec les années, je me suis construit une armure pratiquement impénétrable et que je ne laisse jamais personne s'approcher de trop près.

Je me rappelle que toute ma violence, ma brutalité et ma rage, viennent essentiellement de profondes blessures dont je n'ai jamais pu guérir, blessures qui me font encore souffrir en silence, mais que j'exprime quand même à chaque coup de poing, à chaque détonation.

De ce fait, je me rappelle qu'un soldat, c'est toujours ce que j'ai été ; un soldat en perpétuelle quête d'un idéal, de quelque chose de plus grand, de sacré, qui essaie de trouver un sens à sa misérable existence. Cette voie, je l'ai sentie dès mes premiers combats, dès les débuts de ma renommée à titre de fier et noble guerrier. C'est ainsi que j'ai trouvé un semblant de vérité, cette vérité que je recherche toujours, au-delà et à travers le sang, la violence et la vanité.

Je me rappelle d'avoir déjà été vivant. Je me souviens d'être allé, avec le cœur gonflé d'espoir, aux confins de la planète pour retrouver la voie, pour confronter le dragon. Je me souviens d'avoir compris, là-bas, que ce que je cherchais était en moi.

Je me rappelle d'avoir tout oublié quelque temps après. J'ai oublié mon nom, ainsi que les sacrifiés de Dieppe avec qui, en quelque sorte, j'avais combattu et souffert. J'ai oublié le vieil officier qui m'a montré le chemin, de même que j'ai oublié mes origines de Normands, de Vikings, ces origines qui donnaient un certain sens à mon chaos journalier et qui m'aidaient à travers les épreuves de ma quête.

Je me rappelle d'avoir fui devant le dragon. J'ai plié sous le destin, perdu mon honneur et ma foi, pour ne garder que mon Valhallala. Mourir glorieusement pour entrer dans ce temple éternel est la seule chose qui ait encore de l'importance. Tout le reste s'est perdu depuis le jour où, même vivant, je suis devenu un cadavre. Ce Valhalla, dernier espoir de paix où, même dans la fin abrupte et violente de mon existence, je trouverai un peu de dignité, avec une place dans le hall des morts et aux banquets des grands guerriers. En attendant ce moment fatidique, je dois côtoyer des fantômes.

Je me rappelle de chacun de leurs visages, de la façon qu'ils me regardaient avant que j'appuie sur la détente, terrorisés et désespérés. Je me rappelle du vide de leur regard quand tout était fini, juste avant que je ne les enterre.

Je me rappelle de la première fois... un appartement avec les murs pleins de trous de balles, du couloir à la chambre. L'effluve de la poudre, son odeur âcre à mes narines, avec le sang qui coulait en fontaine sur le riche carrelage... Je me souviens de la fumée au bout de mon canon, je me souviens de son visage. Ce fut le premier à venir peupler mes nuits avec, au bout d'un certain temps, toujours des nouveaux qui s'ajoutent, pour venir me hanter, me torturer en ronde cauchemardesque.

Je me rappelle que je ne suis pas très vieux ; j'ai à peine trente ans, mais dans les circonstances, ce nombre est peu représentatif. J'ai beaucoup vécu pour mon âge ; autant que les trois générations qui me précèdent. Je me souviens qu'en réalité, j'ai plus de deux cents ans. J'ai trop vu de choses pour mon âge. C'est peut-être pour cela que, bien souvent, je me rends compte que je n'ai pas peur de mourir ; que des fois, d'une façon ou d'une autre, j'ai seulement hâte que ça se termine.

Je me rappelle de l'instant présent, de mon .357 dans la main, avec la vie d'un ami dans un des six projectiles du barillet. Je me souviens qu'aujourd'hui, j'ai un contrat. Mais c'est étrange, car je ressens une

forte aversion. Je n'ai pas envie de le faire. Encore plus étrange, je viens de me souvenir que dans le fond, je n'ai jamais aimé faire cela. Je me rappelle qu'en fait le choix, je l'ai toujours eu. Si j'ai eu la force de me mettre en travers du destin une fois en empêchant l'exécution de Peck, j'aurais le choix de le faire encore. À force de me rappeler, je réalise que finalement, je cherche encore et toujours. C'est peut-être que tout ce temps, sans le savoir, je m'étais trompé. C'est peut-être qu'après tout, je ne suis pas encore tout à fait mort en-dedans.

Je me rappelle d'un endroit oublié du temps, oublié des hommes. D'une route déserte, étroite et crevasée, qui s'allonge entre des bâtiments plusieurs fois centenaires et qui semblent inhabités. Douglass, la ville dans la campagne isolée des basses terres, écrasée sous un ciel gris ombrageux, en sentinelle aux frontières de la terre des Angles. Ruine nostalgique d'un passé glorieux, elle était le siège d'un des clans les plus prestigieux d'Écosse.

Notre véhicule roulait lentement sur la rue principale complètement abandonnée, mis à part une vieille femme solitaire qui avançait en claudiquant, le dos courbé sous son châle. Elle donnait à la scène un aspect presque sinistre. On avait l'impression d'être témoins d'une apparition spectrale lorsqu'elle disparaissait comme par enchantement dans la brume matinale. Mon Couze et moi étions silencieux, quelque peu affectés par la désolation des lieux. Pourtant, c'était tout joyeux que nous avions quitté une chambre prise la veille dans un *Bed & breakfast* de New Lanark. Là-bas, nous nous étions sentis réconfortés par le chaleureux accueil de la propriétaire, dame Rankin, et de son mari, John. Les deux ont fait honneur à la proverbiale hospitalité écossaise en nous faisant oublier le mal du pays qui au fil des semaines, à force de rouler sur les routes de la vieille Europe, s'était lentement incrusté dans nos humeurs. Malheureusement, en arrivant dans ce bourg oublié des hommes, le sentiment nous reprit soudainement.

— T'es sûr que c'est ici ?

La voix exaspérée de mon Couze venait briser le silence qui pesait sur nous depuis notre arrivée entre les murs du village. J'arrêtai le véhicule sans même lui répondre. Comment lui expliquer que je le savais, sans véritablement savoir pourquoi ni comment. Soudainement anxieux, je sortis de l'auto, mon compagnon à ma suite. Nous avons continué à pied sur un petit chemin étroit, entre deux murailles. Le doute me rongait et j'espérais ne pas avoir fait tout ce trajet et ce long voyage pour rien. Au bout de quelques pas, j'aperçus, à ma gauche, une clôture de fer forgé entourant un vieux cimetière. En son centre, il y avait une tour en ruine et une bâtisse aux murs millénaires ; c'était la chapelle St-Brides, le but de ma quête, là où est enseveli le plus féroce guerrier d'Écosse. À cette pensée, une joie intense m'envahit. Le bâtiment avait l'air aussi abandonné, aussi hors de son temps que le reste du village, mais on pouvait y apercevoir une aura rayonnante, reflétant au-delà des années une beauté et une dignité indescriptibles. Sous la pluie qui se mit soudainement à tomber, mon Couze poussa la grande porte de fer, qui hurla de ses gonds mal entretenus. Sur toute l'immensité du terrain, la verdure était entrecoupée çà et là de stèles de granite ancien, dont les noms et les dates étaient érodés. Le tout était en partie envahi par la mousse. Ces centaines de pierres tombales et ces vieilles murailles adjacentes demeuraient les derniers vestiges d'un autre âge qui résistait, encore et toujours, aux tortures et aux mutilations des années. Sur les ruines de la tour aux pierres grises s'adossaient les restes encore intacts de la petite chapelle. Nous l'avons contournée, éblouis par tant de grandiose décrépitude, pour arriver devant une large porte de chêne bardée de fer forgé. Comme je tournai le verrou à l'aide d'un vif coup de poignet, un silence respectueux garda nos lèvres soudées. Je retins mon souffle, ému, gêné, presque intimidé, à quelques secondes de cette rencontre tant souhaitée, tant désirée. Hésitant, j'entrai. L'écho de mes pas résonnait à l'intérieur de la pièce. À l'autre bout, j'aperçus l'autel sur un petit promontoire tout illuminé par les rayons multicolores traversant les nombreux vitraux. La pluie sembla s'arrêter d'un coup sec et le soleil sortit d'entre les épaisses couches de nuages pour venir briller jusque dans la pièce avec un éclat saisissant, à la limite du surnaturel. Cette nouvelle luminosité nous laissa voir clairement l'architecture un peu macabre des murs, où étaient encastrés de nombreux gisants funéraires, chacun à l'effigie d'un des illustres aïeuls de la famille Douglass. Je me retournai, pour apercevoir une de ces sculptures de pierres aux formes érodées. On ne pouvait l'identifier que par une plaque de bronze attachée à elle, avec un nom gravé dessus :

SIR JAMES «THE GOOD» DOUGLASS, 1295-1330.

Sa statue, qui prenait place dans un arc à même la muraille, était couchée de tout son long. Elle servait à la fois d'ornementation et de couvercle pour son tombeau. De son visage, plus rien n'était apparent. Partout, le roc était rongé par la férocité du temps. Seule sa main posée sur son épée avait su résister aux siècles, toujours aussi détaillée et finement sculptée, comme si on l'avait fabriquée la veille plutôt que six cents

ans plus tôt. JAMES THE BLACK ; c'était ainsi que le nommaient les maudits Anglais, ses ennemis jurés. C'était cet unique personnage qui m'avait attiré sur ce continent, sans que jamais je ne puisse comprendre réellement pourquoi. Je me souviens vaguement de notre première rencontre, au cœur de sa contrée de brume, par l'entremise d'un livre parlant de lui, de sa lutte pour son roi et de la liberté de l'Écosse. Un livre de chevalerie qui vantait ses exploits et qui m'avait inspiré quelque chose de sacré. Depuis, j'avais toujours voulu le retrouver pour connecter avec lui.

– DOUGLASS! DOUGLASS!

J'entendis le cri de guerre résonner au loin dans la verte et brumeuse campagne. Douglass le noir ; le cri de son clan était toujours hurlé juste avant qu'il ne se lance dans la mêlée. Il se battait pour l'idéal de la liberté, avec la fougue et l'ardeur des hordes de l'enfer. Ma main toucha ce qui restait de la sienne et, sans plus me préoccuper de la présence de mon Couze, je m'agenouillai devant le gisant, ressentant à travers la froide pierre et à travers les siècles qui nous séparaient le contact de nos âmes.

La pièce se remplit d'une aveuglante luminosité et je le vis apparaître, paré des pieds à la tête d'une cotte de mailles, prêt pour la bataille. Les anneaux minuscules de son armure brillaient comme mille soleils, avec, sur son tabard, les armoiries de son clan minutieusement brodées ; les trois étoiles de l'écusson. Je ressentis enfin un peu de paix et de sérénité. Bien que ce moment n'était qu'un interlude entre deux éternités de guerre, j'en savourais chaque instant. Il leva son épée ; sa lame étincelante était comme un feu ardent et il la déposa lentement sur chacune de mes épaules, tandis que j'entendis chuchoter d'étranges paroles, dont je ne peux me rappeler le sens. Du coup, c'est comme si j'étais transfiguré de sa lumière. Je me sentis renaître, tout en ressentant l'espoir, la joie, la vie...

C'est ainsi que je me rappelle que dans une sorte de simulacre de cérémonie religieuse, sur les dalles froides d'une chapelle oubliée du temps et des hommes, je fus sacré chevalier par un fantôme. En ce moment, en ma forteresse, des années plus tard, je sens encore la lame de son épée gentiment me toucher les épaules. Je me rappelle son geste de jadis en me disant maintenant, comme à ce moment-là, que plus jamais je ne veux être qu'un simple mercenaire. Je veux croire. Croire en l'honneur, en la loyauté, aux vieux codes des paladins. Croire en ces valeurs perdues, dont j'ai moi aussi oublié les mots. En pénétrant l'enceinte de la chapelle, je croyais être arrivé au but. Comme je m'étais trompé... à ce moment-là, comme maintenant, ma quête ne faisait que commencer.

ÉPILOGUE

Son dernier maître il cherche là ;
De lui se veut faire ennemi et de son dernier dieu ;
Pour être le vainqueur avec le grand dragon il veut lutter.

- Nietzsche

Enfin, la noirceur est venue me prendre, et je m'y abandonne, écrasé sous le poids de la fatigue de mes nuits blanches et de mes jours rouges de combat. Vulnérable, je me suis laissé tomber profondément dans un sommeil sans défense. Heureusement, point de démon ni de fantôme pour m'attendre au coin de mon inconscience. Seulement cette vision qui, lentement, devient un rêve. Le sentier est là, devant moi, entouré d'arbres aux troncs larges et enveloppés de branches noueuses. Cette végétation, qui semble penchée sur moi, donne au chemin un aspect macabre, en plus d'assombrir le paysage nocturne. Je me pare de mon armure d'acier argenté, puis sors épée, hache et bouclier, tandis que me gagne une excitation mêlée d'inquiétude, cette anxiété euphorique d'avant bataille. Lentement elle croît au-delà de mon contrôle, pour ensuite se transformer en une peur intense qui paralyse tout mon être. J'essaie de passer outre, de faire semblant de ne rien remarquer, de ne rien ressentir, mais je ne peux qu'avouer l'évidence : je suis terrorisé. Je me rappelle qu'il y a longtemps, j'ai déjà pris ce chemin. Je suis allé jusqu'au bout, pour finalement faillir à la tâche et retraiter. Je me suis exilé dans un pays de rancœur et d'oubli. Je vois des formes bouger entre les arbres. Elles sont les vestiges de mes défaites, de mes victimes transformées en fantômes venus me hanter à travers cette forêt d'ombres. J'aperçois une petite fille à la chevelure blonde qui traverse le sentier en pleurant. La tête coupée de l'Indien. J'ai honte, j'ai peur. Je fais un pas vers l'arrière ; la retraite ? Encore une fois, retourner à l'exil, vers ces terres que j'ai mises à feu et à sang, où seul je règne avec mon oubli, ma haine et ma rage. Je repense à Wild Bill et à Douglass. Ils ne peuvent pas m'aider ici, mais leur souvenir me reconforte. C'était tout ce dont j'avais besoin pour faire un premier pas vers l'avant, tout en libérant mon esprit de cette sombre et froide nuit qui la corrompt. Au fil des pas, le courage me revient, sans pour autant atténuer la terreur que le reste de ce périple m'inspire. Je sais qu'il est là, prêt à cracher sa flamme sur mes illusions et mes désirs, pour tourner en cendres ce qu'il me reste de rêves et d'espoirs, bien que je ne suis pas vraiment sûr qu'il reste de ces choses-là en moi. Au risque de mille périls et dangers, encore une fois, j'ai choisi de me mettre en travers de sa route pour aller, arme à la main, le déloger de sa tanière. Le dragon est là, au bout du chemin, et il m'attend pour une autre confrontation.

2^e PARTIE

Rédemption

Chuchote-moi ces phrases hypocrites, que si bien tu connais,
Ces tendres paroles teintées de faux serments,
En brumes et mirages, enveloppe-moi d'une éphémère paix,
Avec ta perverse affection en dernier sacrement.

Mens-moi à chaque respire,
À m'en faire oublier ton nom,
Mens-moi avec tes plus beaux sourires,
À m'en faire oublier ma damnation.

De tes promesses de chaleur, de bonheur,
Oui, vas-y, mens-moi encore,
De tes doux mots trompeurs,
Divertis-moi de la mort.

Mens-moi d'amour,
À m'en faire oublier mes guerres,
Mens-moi en me disant que tu m'appartiendras toujours,
À m'en faire oublier mon enfer.

Noyé d'abus de désillusion en final épitome, j'avoue,
Que lorsque tu dis que tu m'aimes plus que tout,
C'est de ma bouche que le plus gros mensonge viendra,
Quand je te dirai que c'est la même chose pour moi.

- Ronin

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT I

Vérité

La nuit glisse sur la cité,
Comme une putain glisse sur ses genoux,
Et les édifices se tiennent comme des seringues vides,
Ici le mal se concentre dans un tourbillon de cruauté
Et les seuls qui respirent sont les âmes mortes.

- *Le Corbeau*, de J. O'Barr

— Arrête-toi ! C'est assez, arrête-toi !

Une voix inquiète résonne dans la nuit blême. La lumière vacillante des réverbères éclaire un autre drame qui est en train de se jouer dans les méandres de la cité. Cette voix résonne aussi dans mon esprit ; son écho se fracasse sur les murailles embrumées de mes anciennes haines et douleurs qui ont soudainement refait surface en moi. Impénétrable reste néanmoins mon être à cette voix. Seul existe ce corps couché sur l'asphalte gelé, ce corps sur lequel je frappe impitoyablement. Mon poing fermé se lève et se baisse avec rapidité, avec force et, évidemment, avec rage. Une rage pas très loin du plaisir sadique, pas très loin de la sensation perverse d'un spasme orgasmique. Je vois son visage se déformer sous les coups. Le sang remplit les endroits où la peau s'est rompue par l'impact de mes jointures, et le liquide rouge vole dans les airs en fines gouttelettes, comme une pluie écarlate. Il ne bouge plus, il en a plus qu'assez ; comme moi d'ailleurs. J'essaie de me sortir de cette transe sauvage qui me possède maintenant entièrement, et réalise l'étendue des dégâts causés par mon carnage. Du même coup, j'entends encore cette voix inquiète, devenue presque plaintive.

— Arrête, tu vas l'tuer ! Arrête, sacrement !

Oui, pendant quelques secondes, je crois que c'est vraiment ce que j'ai voulu faire, rendu fou par cette fatalité, par ce mauvais sort et le fait que celui-ci m'ait encore mené sur ce chemin, celui de la violence et de la destruction. Chemin que j'avais si bien réussi à éviter au fil des mois. Une main se pose sur mon épaule, presque avec douceur, mais à un bien dangereux moment. Mon vieil instinct de survie est toujours là et me fait réagir à la vitesse de l'éclair. D'un coup de reins, je me tourne en repoussant le bras inconnu, prêt à frapper. Je me retrouve devant mon partenaire de travail, le gros karatéka à lunettes. Il recule d'un pas, légèrement déséquilibré par la poussée aveugle que je viens de lui donner, puis me lance un regard bienveillant.

— Calme-toi, maintenant. Je crois que ton petit copain sur le sol en a eu assez pour son argent.

Je reconnais enfin sa voix. C'est celle qui m'a précédemment accompagné dans le tumulte de la bataille. Je suis maintenant portier avec lui, à ce même bar où, quelquefois, j'allais finir certaines de mes dures journées de soldat de fortune. Ma vie a changé, depuis et ce soir, ç'a été ma première bataille depuis des lunes ; l'habitude n'y est plus. Je reste là, sans bouger, comme paralysé par tout ce flot de furieuse énergie qui est passée à travers moi et qui semble avoir engourdi toutes les fonctions de mon corps, comme l'aurait fait une décharge de plusieurs milliers de volts. Je prends une longue et profonde inspiration pour essayer de faire sortir les dernières parcelles de brouillard rougeâtre qui flottent encore dans mon esprit. Je me mets à marcher lentement vers l'entrée du bar, tandis que plusieurs personnes s'amènent dans le stationnement où gît le corps inerte de ma victime. Son sang coule encore et se mélange à la vieille neige toute sale que le dégel du printemps n'a pas encore réussi à faire fondre. Un petit groupe se rassemble autour de lui pour tenter

de le réanimer. Parmi ces gens, certains semblent s'agiter ; il s'agit sûrement de ses copains. Ils sont fâchés. Pourtant, tout a été fait dans les règles de l'art... un duel à un contre un, dans le plus pur style des joutes de la chevalerie. Évidemment, il n'avait aucune chance. Toute ma vie je me suis entraîné pour ces moments-là, toute ma criss de vie. Quatre d'entre eux se dirigent vers moi avec le regard outré, rempli de colère vengeresse. Certains avancent malgré tout d'un pas hésitant et d'autres, d'un pas vacillant. L'alcool ou autre poison plus subtil leur a enlevé une partie de leurs facultés pour les remplacer par un courage hypocrite et une agressivité artificielle. Pas de chance pour eux, ils se butent aussitôt à mon partenaire, qui me jette un coup d'œil rapide en me faisant impérieusement signe de rester sur place. J'entends le son de sa voix, devenue ferme et menaçante. Seulement, la brume rouge a repris sa place dans ma tête et je ne peux comprendre les mots qu'il leur dit. Un des membres du groupe ne semble pas le prendre au sérieux et fait mine de se diriger vers moi, Il n'a même pas le temps de contourner mon compagnon, qui le pousse violemment pour le faire voler quelques mètres plus loin. Ce coup-ci, c'est moi qui avance, ce qui me vaut un autre coup d'œil de mon ami.

— Reste là, m'ordonne-t-il.

Sa voix confiante et assurée me fait obéir, à moins que ce ne soit le fait que ce soir, je n'ai vraiment plus envie de faire couler le sang. Mon aversion est loin d'être inquiétante. Dans le feu de l'action, l'envie me revient toujours assez rapidement. Mon gros copain se tient devant eux en gesticulant et en se faisant intimidant. Il leur impose sa volonté par ses mouvements et ses mots bien choisis. Finalement, déboutés, les gars retournent auprès de leur camarade blessé, juste au moment où dans le lointain, j'entends le son hurleur des sirènes. D'abord imperceptible, il devient assourdissant, au point d'enterrer tous les autres bruits de la cité nocturne. C'est comme si ce son, semblable aux olifants des hérauts médiévaux, annonçait à la population l'accomplissement d'un autre de mes faits d'armes. Je vois des lueurs rouges tout au loin, des gyrophares qui passent rapidement entre les lumières clignotantes des autres bars et les phares des innombrables voitures circulant dans un infernal chaos. Le tout me fait repenser à ces soirées de ghettos, où le sang colorait les trottoirs lézardés, éclairés par les lumières dansantes des véhicules de policier, qui venaient inutilement essayer de mettre un peu d'ordre dans un monde où, justement, il n'y en avait pas.

Une auto-patrouille et une ambulance arrivent simultanément dans le stationnement achalandé. Mon partenaire s'approche de moi et me tire doucement par la manche pour me guider vers la porte du bar. De derrière ses lunettes épaisses, je peux voir ses yeux rieurs, tandis qu'il esquisse un petit sourire énigmatique.

— Rentre en dedans, ce sera mieux comme ça. Tu es très chanceux... ton copain de tout à l'heure, avec qui tu as dansé, est encore vivant. Mais, il est très mal en point. Heureusement, je connais les deux policiers qui viennent d'arriver ; je devrais être capable d'arranger ça.

Il fait un pas en avant pour aussitôt se retourner, en simulant un petit air méchant, presque drôle, sur son visage d'ours mal léché.

— Bon travail, belle bagarre, il l'avait bien cherché.

Puis il regarde mes poings, toujours fermés, et écarquille les yeux avec un air grave.

— Va laver tes mains, cela va mieux paraître ; du sang plein les doigts avec un client dans le coma, ça vaut habituellement une nuit au poste.

Il tourne les talons pour aller à la rencontre des deux agents, pendant que j'ouvre les poings et remarque mes mains tachées de liquide poissonneux. J'ai l'air d'un boucher. En m'engouffrant dans l'entrée du bar, je lance un dernier coup d'œil à l'extérieur et vois deux ambulanciers qui tentent de réveiller mon adversaire. Une phrase dure et vindicative, résonne comme jadis tout au fond de moi, claquant comme le tonnerre, comme le son d'une détonation.

— Je suis encore le meilleur dans ce que je fais.

Mes sentiments belliqueux s'estompent au même moment que se ferme la porte derrière moi, laissant un autre sanglant souvenir pourrir dans les sillons de mon existence de soldat. D'un coup, je suis assailli par un vacarme musical, secondé par une myriade de lumières encore plus colorées et mouvantes que celles de l'extérieur. Le décor est agrémenté de dizaines de fessiers féminins, certains mis en valeur par des tissus moulant outrageusement les formes, tandis que d'autres sont tout simplement exposés dans leur plus simple appareil.

Certaines des filles cherchent mon regard de leurs yeux inquiets, pendant que quelques-unes font la

grimace en remarquant mes mains tachées. De l'intérieur, toutes ont vu le début de la scène et devant mon faciès impassible, chacune semble s'interroger sur l'issue de l'affrontement. Voyant que je les ignore, elles s'en retournent à leur besogne, alors que leurs bouches débordantes de rouge à lèvres reprennent leurs plus radieux sourires, profession oblige. En passant parmi elles, je cherche le regard de l'une en particulier, une qui saurait me prendre pour me donner le contraire de ce que toujours, par mes poings, j'ai donné, de ce que toujours, par les autres, j'ai encaissé. Pendant quelques secondes au cours desquelles je me suis désorienté, j'ai oublié, oublié qu'elle n'est plus ici et qu'elle ne sera plus là pour moi. Oublié que dans cet établissement bondé de presque cent personnes et d'une vingtaine de danseuses plus jolies et plantureuses les unes que les autres, je suis l'homme le plus seul au monde. Seul avec mes mains tachées de sang.

J'entre dans la salle de bain, assailli autant par la puanteur que la saleté de la pièce, où chaque tache jaunie semble constituer un dépôt de corruption et de dépravation qui suinte à travers les murs. Un petit sac de cocaïne vide traîne sur le plancher. Quelquefois, on y trouve aussi des condoms jetés là sans discrétion, preuve que les danses lascives avec contacts, même ici, peuvent devenir, dans les petits coins noirs, de la prostitution de basse ruelle, moyennant le tarif habituel. Je me rends jusqu'au lavabo et là, délicatement, je nettoie mes doigts et mes jointures, légèrement enflées. Lorsque je les touche, je ressens aussitôt de la douleur. Je commence à les masser doucement, et à en prendre soin comme un mécanicien ou un menuisier le ferait avec ses outils. Je regarde ma réflexion dans la glace pour apercevoir, sous mon œil droit, une toute petite ecchymose qui me fait sourire. Cette expression disparaît aussi vite qu'elle est venue. Je n'ai même pas senti le coup de mon adversaire, tandis que les miens étaient des plus précis, des plus puissants ; résultat des derniers mois d'intense entraînement avec Kev au gym.

La porte qui s'ouvre amène des décibels désordonnés dans la pièce. Puis apparaît mon partenaire, suivi d'un officier de police ; un petit jeunot à l'air sérieux qui fronce les sourcils en m'apercevant. Le gros portier prend aussitôt la parole et pointe le côté de ma tête, quand il se lance dans un volubile plaidoyer en ma faveur, le tout sur un ton jovial et enthousiaste.

— Vous voyez, monsieur l'agent, l'autre l'a frappé en premier. Regardez la bosse qu'il lui a faite. Mon ami s'est seulement défendu. L'autre faisait du trouble... on l'a averti gentiment et il s'est mis à lancer des coups.

Je reste là sans rien dire, un peu mal à l'aise devant l'homme à l'habit bleu. J'espère qu'il ne devra pas fouiller dans mes faits d'armes antérieurs pour rédiger son rapport. Je me suis fait oublier ces derniers temps et je voudrais bien que ça reste ainsi. J'en viens à me demander si mon compagnon n'a pas été avocat, dans une vie antérieure, quand il poursuit du même souffle :

— Vous pouvez aller voir la barmaid... il y a aussi quelques filles qui ont vu ce qui s'est passé ; elles pourront toutes confirmer ce que je vous ai dit. Elles sont toutes prêtes à témoigner.

Le policier sort un carnet et un crayon, puis d'un air indifférent, se met à gribouiller sur le papier en acquiesçant de la tête, avant de lancer sur un ton neutre :

— Non, ce ne sera pas nécessaire, j'ai tous les détails qu'il me faut.

Il me demande mon nom, le note et, d'un ton paternel, me dit que si le blessé lève une accusation contre moi, je n'aurai qu'à faire la même chose.

— Dans la majorité des cas, ajoute-t-il, les poursuites sont annulées.

Sans lui adresser la parole, je bouge la tête de haut en bas pour lui montrer que j'ai bien compris, tout en me demandant si pour régler ce petit problème judiciaire, je ne devrais pas recourir à mes anciennes méthodes. Je pourrais me rendre à l'appartement de cet hurluberlu, défoncer sa porte, l'empoigner par le collet et lui rentrer le canon de mon revolver dans le fond de la gorge en frappant un peu sur les côtés de la bouche, lors de la pénétration, pour lui casser quelques dents et faire couler le sang. Le tout aiderait à lui faire comprendre que le fait de lever des accusations contre moi pourrait s'avérer très malsain pour lui, cela pouvant même aller jusqu'à menacer la durée de son espérance de vie. Or, je suis sage, maintenant. Du moins, j'essaie de m'en convaincre, comme j'essaie de me convaincre de l'inutilité de ce genre de comportement. Demain, il sera sûrement encore à l'hôpital et ce n'est certainement pas l'endroit idéal pour aller jouer les desperado. De toute façon, ces gestes ne font plus partie de mes us et coutumes. Ce fut assez ardu de quitter le côté noir, que ce serait tout simplement impensable d'y retourner au moindre petit problème. Je ne réagis pas lorsque l'agent me salue en sortant, suivi du portier à lunettes qui me gratifie d'un sourire satisfait et d'un clin d'œil, pour

m'indiquer que tout ira bien, comme si j'avais besoin d'être réconforté.

Je reste seul dans la pièce à me regarder dans le miroir, avec un étrange vide à l'intérieur de moi. En quelques flashes, je revois tous les moments de cette stupide et inutile confrontation. Un groupe d'amis, trop gelés et trop saouls, dont l'un se montrait plus fringant et imbécile que les autres. Il se moquait des filles et intimidait les clients sous les grands éclats de rire de ses copains. Comme mon travail consiste à intervenir dans ce genre de situation, c'est ce que j'ai fait. Excepté qu'il a voulu jouer les matamores ! Or, il n'a pas choisi la bonne personne. Je l'ai donc amené à l'extérieur pour lui donner la leçon de sa vie. Il s'agissait d'un de mes rares actes de violence depuis un certain après-midi pluvieux d'automne ; ça ne m'a pas manqué, même que ça me fait horreur. D'un autre côté, une certaine joie m'anime lorsque je pense à cette autre victoire. Joie peut-être occasionnée par le sang viking qui coule encore dans mes veines, ou par mon côté guerrier résiduel. Peut-être, aussi, que je me sens un peu comme un boxeur qui regarde sa fiche sans tache ; des relents de l'influence de mon copain Kev. Je ressens donc tous ces sentiments contradictoires, sans trop savoir à laquelle de ces vives émotions me rattacher. En fait, je me sens comme si je me tenais debout entre deux précipices ; mon passé de feu derrière et un abîme de noirceur à l'avant. Maintenant, dois-je avancer ? Reculer ? Ce soir, il me semble avoir fait un léger pas vers l'arrière. Je sais bien que ce combat, avec un soupçon de patience et de diplomatie, aurait pu aisément être évité, mais j'aime encore trop la confrontation pour passer à côté. Malgré ma partielle abstinence des derniers mois, je suis resté avec une dépendance à la violence, telle une drogue qui aurait une emprise sur tout mon être et qui n'attendrait qu'une situation aussi précaire que menaçante pour injecter dans mon sang cette adrénaline en fusion qui m'avait gardé si longtemps *junkie* de ses flots rougeoyants. C'est quand même grâce à ses effets que j'ai pu voir au-delà des mensonges de la vie. C'est en existant à même ses explosions, en respirant sous ses marées sanglantes que j'ai réussi à voir à travers ses mirages. Le fait de vivre chaque instant en compagnie de la mort, en l'attendant, en la donnant, m'a forcé à regarder la vérité en face. J'ai vu le vrai visage de la société, dans toute sa laideur, avec son visage monstrueux, ses yeux hypocrites et malveillants, sa bouche exhalant des mots trompeurs et proclamant des idéologies aux valeurs corrompues, le tout toujours bien camouflé sous de fausses illusions d'innocence. Mon existence à l'extrême limite du danger m'a fait mûrir au-delà du sage. Aussi, je peux envisager la vie comme elle est vraiment, contrairement à la majorité des gens qui ne peuvent, ou ne veulent, voir la vraie réalité. Ceux-ci s'emprisonnent sous un brouillard sécurisant, en s'enfermant dans un cloître géré par la volonté d'une société aux valeurs biaisées, médiocres et mensongères. Je suis, tant bien que mal, libre de toute l'emprise des valeurs sociales. J'ai essayé de créer les miennes en restant étranger au système, comme si aucune des données de la grande matrice n'était faite pour moi. Ce serait ça, la vraie liberté : ne se sentir lié par aucune convention ni aucune loi, pour seulement suivre celles qui nous viennent du plus profond de l'âme, sans aucune influence extérieure. Je suis un guerrier, un soldat de fortune, c'est l'essence même de mon être. Persévérance, honnêteté, loyauté... voilà ce que devraient être les vraies valeurs. J'ai déjà su ce que ces mots voulaient dire. Maintenant, il ne me reste plus qu'à en réapprendre le sens, en me rappelant ce que j'ai oublié. Au moins, je me rappelle que pour garder sa liberté, il faut constamment se remettre en question. Il faut faire la guerre au destin, pour ne pas le laisser prendre possession de nos inactions, de nos attentes et de nos oublis. Aujourd'hui, je vois les choses tellement plus clairement. Or, c'est douloureux de vivre sans illusions. Pas étonnant que Nietzsche soit devenu fou. Quel bienfait peut bien m'apporter cet état d'éveil ? Que peut m'apporter cette vision claire sur ce chaos profond et total ? Tant de questions, si peu de réponses.

La porte de la salle de bain s'ouvre lentement. Un client entre dans la pièce sans faire attention à moi, aussitôt suivi de mon compagnon, qui me regarde avec un petit air exaspéré.

— Tu as eu assez de temps pour te calmer, j'espère, parce que ça rentre à pleine porte. Je ne peux pas m'occuper du club tout seul.

Sans mot dire, j'acquiesce de la tête et lui emboîte le pas pour m'en retourner à mon rôle de gardien du palais des vices. Je vais me poster à côté de l'entrée, comme une statue, une sentinelle et laisse porter mon regard sur l'ensemble de la pièce bondée de gens. Je vois une silhouette qui attire instantanément mon attention, tant elle me semble familière. Des cheveux aux épaules, un corps frêle et gracieux aux formes sculptées, des proportions parfaites et des seins volumineux qui contrastent avec l'étroitesse de la taille. Sa courte chevelure auburn vole en mèches ébouriffées et lorsqu'elle se retourne dans ma direction, je détourne le regard, déçu. Non, ce n'est pas elle. Je me suis laissé prendre au jeu alors que je sais pourtant qu'elle n'est plus ici, qu'elle est partie depuis déjà quelques semaines. Je pense encore à elle, ma petite Serveuse ; elle me manque... Son affection, la chaleur avec laquelle elle m'a ramené à la vie, malgré ses mensonges, malgré les miens. Je me rappelle seulement de ses yeux verts, si semblables à ceux de mon Européenne. Leurs « je t'aime » aussi

étaient semblables... des mensonges si troublants de sincérité. Maintenant, tout ce qui me reste, c'est la colère et, bien sûr, cette éternelle vision de leurs yeux verts.

FLASH-BACK I

Mensonges

Rien n'est plus affligeant que la mort
du cœur, la mort de l'homme est
secondaire.

- Proverbe chinois

Le mensonge à forte dose, au bout d'un
certain temps, a le même effet que la
vérité.

- Adolf Hitler

Cette colère, comme ces yeux verts, m'amène ailleurs dans mes souvenirs, à un moment où cette intense émotion me possédait tout entier et emprisonnait mon être dans un océan de feu qui me brûlait de ses flammes incandescentes. Pourtant, en ce moment précis, la raison de cette soudaine explosion est tellement dérisoire et dénuée de sens.

Le tout vint d'une circulation dense sur une rue inconnue, avec un taxi arrivant de nulle part qui me frôla pour enfin me bloquer le passage. J'évitai l'accident de justesse, mais avec le flot de véhicules arrêtés et les klaxons qui résonnaient à l'unisson, mon exaspération s'intensifia. Le conducteur de l'autre voiture me fit un petit geste de la main pas très amical, et voilà que je repartais en crise sous le ciel sombre et brumeux de la Terre des Angles. Une de mes mains se referma pour prendre la forme d'une arme de chair, tandis que l'autre ouvrit la portière. Je me trouvais en pays étranger depuis à peine une heure et j'en étais déjà à ma première confrontation. Soudainement, un bras me retint. Le contact était doux, comme le son de la voix qui caressait tout à coup mon oreille. Ma fureur fut telle que je n'arrivais pas à comprendre les mots qui m'étaient destinés. Néanmoins, je m'arrêtai et me retournai pour la regarder et dès lors, j'en ai oublié mon altercation. Elle était tellement belle avec ses yeux verts, ce regard qui inspirait le calme, la paix. J'y vis de la tendresse, aussi, et autre chose que je ne pus identifier, que je ne peux toujours pas comprendre et que je ne comprendrai probablement jamais. La colère me quitta peu à peu, alors que les sons qui sortaient de sa bouche se faisaient plus intelligibles. Elle me demanda de laisser tomber, qu'une bagarre de rue au centre-ville de Londres en pleine heure de pointe n'était pas une bonne façon de commencer nos vacances. Son petit accent aristocratique, trace de ses origines belges, me faisait littéralement craquer. Je laissai échapper un long et anxieux soupir et repris le volant de mes deux mains. Elle me fit un large sourire et ses doigts, qui se trouvaient déjà sur moi, descendirent le long de mon corps pour s'arrêter à mon entrejambe, qu'elle caressa lentement, langoureusement. Ses yeux devinrent étincelants juste comme son sourire se faisait des plus radieux. Je restai un peu surpris, car avec elle, je n'avais pas l'habitude de ces petits gestes osés. Je dois dire qu'elle me connaissait maintenant assez bien pour savoir comment calmer mes grosses colères. Après avoir retiré sa main de mes parties génitales, elle recommença à me parler de sa voix chaude et assurée, me conseillant de préserver toutes ces énergies violentes jusqu'en fin de journée, où je pourrais les libérer sur son corps, ou plutôt, à l'intérieur de lui. Cela dit, elle me fit un clin d'œil complice en me promettant une folle nuit d'amour. Je métais dit que finalement, pour mon plus grand

bonheur, cette femme était loin d'être une sainte-nitouche. Je lui souris et me remis à conduire dans la masse compacte des automobiles. Elle se rapprocha de moi, et m'embrassa sur la joue en me disant qu'elle m'aimait. Sa douceur était présente jusque dans l'intonation de sa voix, alors que les effluves de son parfum, qui me hanteront à jamais, captaient tous mes sens.

Je me rappelle lorsque le seul contact de ses lèvres, le seul contact de son corps sur le mien, en venait à étouffer en moi toutes les flammes de haine et de colère. Elle les faisait disparaître à la manière d'une magicienne, sans qu'il n'en reste ni trace ni fumée. Comme s'il n'y avait jamais eu de brasier en moi. C'était mon Européenne et elle me mentait souvent. À chaque fois, en fait, qu'elle me disait «je t'aime». C'était pour ce genre de mensonges que je m'étais attaché à elle. Ce voyage était très spécial pour nous, mais surtout pour moi. J'avais une surprise, pour elle, quelque chose de sacré. Je ne me rappelle pas encore ce que c'était, à moins que je ne sois simplement pas encore prêt à me souvenir.

De retour à ces lointains événements, je nous revois, rond-point après rond-point, sortir de la congestion chronique de Londres pour nous engager gaiement sur une petite route secondaire. Nous roulions vers l'ouest et avons passé juste à côté des mystérieuses ruines de Stonehenge, qui ressortaient comme de merveilleuses épaves d'un passé oublié au cœur de la campagne anglaise. Du coup, j'en vins à penser à mon Couze avec qui, plus d'un an auparavant, j'avais parcouru les mêmes chemins. Au moins, cette fois-ci, les formes de mon compagnon de route avaient passablement changé. Au lieu d'un petit bonhomme amusant, trapu, au crâne rasé et au *pinch* de poils clairsemés, j'avais droit à la déesse de mes rêves. Sœur jumelle des valkyries des légendes nordiques à la longue et blonde chevelure, dont la peau d'une blancheur immaculée contrastait avec le rouge foncé et criard de ses lèvres retroussées. Ses longues jambes semblaient avoir été faites pour rester accrochées à moi et ses seins rebondis avaient l'air énormes dans son chemisier ajusté.

Alors que je fixais ses formes démesurées, le désir me submergea comme un raz-de-marée. Mon cœur battit la chamade, ma vision se rétrécit et devint rougeoyante, ce qui me fit sensiblement le même effet qu'une douce colère. Une fureur au goût agréable, qui laissait en moi un sentiment de brûlant plaisir. La passion, c'est véritablement le nom de ce sentiment de tiraillement volcanique que je ressentais chaque fois que je posais mes yeux sur elle. Je la regardais à la dérobée et la désirais comme un damné désire sa rédemption. Lentement, au fil de longues inspirations, mes pensées s'échappèrent de l'emprise de mes pulsions, pour se concentrer sur la route qui soudainement, se fit plus étroite. La haute végétation coupait toute la vue autour de la voie asphaltée, maintenant restreinte. Je roulais ainsi entre deux haies d'arbustes, frôlant dangereusement les véhicules que nous rencontrions en sens inverse, avec la crainte constante de subir un accrochage. Après plusieurs kilomètres de légères tensions, de vieilles chaumières commencèrent à apparaître sur les abords du chemin, annonçant notre arrivée à la porte d'un petit bourg du Somerset. L'endroit était surplombé d'une colline, sur laquelle se tenait une tour presque millénaire ; il s'agissait de l'Avalon, des légendes du roi Arthur, que j'avais déjà visitée avec mon Couze. Son emplacement, tout en haut, en faisait la gardienne de la cité où nous entrions : Glastonbury. Cette ville constituait le premier arrêt de notre pèlerinage touristique. En passant dans les rues achalandées, je remarquai les ruines d'une architecture archaïque qui se détachaient de manière contradictoire avec l'ensemble des bâtiments ; c'était évidemment le lieu que nous cherchions. Comme lors de mon dernier voyage, j'étais encore à l'affût d'un signe à travers le temps ; ou plutôt d'une confirmation de ce signe déjà entrevu dans la petite chapelle du sud de la Terre des Scots, grâce à l'aide d'un fantôme qui m'avait fait retrouver la vraie voie du guerrier. J'étais là pour redonner un sens plus profond à tout ceci. Nous étions donc au cœur de la contrée du légendaire roi Arthur, des valeureux chevaliers de la Table ronde et du Saint Graal. En cette terre, histoire, mythes et récits oubliés étaient au rendez-vous. Nous arrivions devant les vestiges toujours dressés de la vieille cathédrale de Glastonbury, là où, il y a près de deux mille ans, Joseph d'Arimathie, celui qui avait mis au tombeau le corps du Christ, aurait bâti la première église d'Angleterre.

Nous déambulions entre les ruines de hauts murs sans toit, pour continuer sous des arches vertigineuses, le tout s'élevant en glorieuse décrépitude. Le gazon bien taillé remplaçait ça et là les carrelages qu'il aurait dû y avoir sur le sol. Nos pas nous menèrent à un endroit délimité par les restes d'une fondation de pierres grises, dont les murailles étaient trouées de lucarnes arrondies. C'était le chœur d'une ancienne chapelle, où se tenaient les sépultures d'Arthur Pendragon et de sa reine, Guenièvre. L'information figurait sur un simple rectangle de granite à moitié enfoui dans la verdure, avec une petite affiche de bois pour identifier l'endroit. Rien de plus pour représenter les restes du plus pur symbole de la chevalerie. Bien qu'un peu décevant, cela n'enlevait rien à la grandeur de l'endroit. Il n'y avait qu'un soupçon de magie qui disparaissait sous la lumière de la réalité. Dans les minutes qui suivirent, j'ai aussi été déçu de ne pas réussir à recueillir, à cet endroit, un signe ou une inspiration, moi qui avais peut-être espéré voir apparaître un autre fantôme. Je souris en me disant qu'en me rendant ici, c'était comme si j'espérais être reçu à titre de nouveau chevalier de la Table ronde, rien

de moins.

Tout au loin, j'entendis la voix de ma compagne qui m'appelait. Elle me tira de mes rêveries qui étaient, encore et toujours, à la limite du fantasme guerrier. Je l'aperçus à l'autre bout du bâtiment, sur le promontoire de ce qui restait de l'autel ; elle capta mon attention en dansant langoureusement, alors qu'elle descendait les escaliers en m'envoyant des baisers à chaque marche. C'en était religieusement pervers, mais tellement sexy, que même le pape aurait craqué pour elle. Ce n'était sûrement pas le genre d'apparition à laquelle je m'étais attendu en cette fin d'après-midi, mais même l'appel et la vue des sirènes de l'odyssée n'auraient pas été plus envoûtants. Le désir qui me submergeait, tout comme le soleil qui se couchait, nous amena à quitter l'endroit précipitamment pour nous rendre à la première auberge rencontrée, au pied même de la colline d'Avalon.

Nous avons pris un copieux repas, agrémenté de quelques rasades de bon vin. Ce faisant, j'en vins à avoir encore plus envie d'elle, malgré la fatigue du décalage horaire qui commençait à peser sur moi. Enfin, lorsque nous sommes entrés dans notre chambre, le lit se fit des plus accueillants, en particulier avec la présence de ma déesse qui se dévêtait. Je dus me retenir pour ne pas me jeter tout de suite sur elle. Je m'étendis sur le matelas moelleux et l'attendis ainsi le temps qu'elle se rafraîchisse à la salle de bain. Je me rappelais ses chaudes promesses faites en début de journée et mes pulsions en vinrent à effacer toute lassitude. La porte s'ouvrit enfin, puis mon Européenne entra dans la pièce avec, sur le dos, un long et large chandail qui camouflait les formes généreuses de son corps. Les yeux mi-clos, elle marcha vers le lit tel un mort vivant, complètement gagnée par la fatigue. Après s'être glissée sous les couvertures, elle se laissa tomber lourdement sur moi, en se plaçant sous mon bras et en appuyant sa tête contre mon épaule. Elle m'embrassa affectueusement, me souhaita bonne nuit et s'assoupit aussitôt. Je restai là, stupéfait, tout en la tenant contre moi. « Voilà pour ma folle nuit d'amour ! » Pour la troisième fois ce jour-là, je restai un peu déçu. Or, ce sentiment s'effaça dès que je sentis le contact de sa peau sur la mienne et le souffle de sa respiration calme contre mon cou. Je souris en la serrant encore plus étroitement entre mes bras, pour lui chuchoter un doux « je t'aime » à l'oreille.

Mes lointaines pensées sont vite interrompues lorsque je vois un homme monter sur la scène où s'exécute une danseuse. Très mauvaise idée. Je m'élançai vers lui, en proie à un bouillonnement d'émotions, avec une colère qui grandit à chaque pas. J'étais tellement bien, dans la paix et la sérénité de ce souvenir ; il aurait dû me laisser là. Quelqu'un me précède pour me bloquer complètement le passage. Il s'agit de mon gros partenaire, qui me fait signe de ne pas bouger. Avec un calme désarmant, il se jette sur l'estrade et empoigne gentiment le danseur improvisé. Pendant qu'il le fait redescendre, je reste prêt à intervenir, puisque ses amis sont quelque peu agités. La tension recommence à m'envahir. Du coup, mes muscles se raidissent et mes poings se ferment avec tant de force, que mes jointures en craquent. L'imbécile reste tout sourire lorsqu'il est escorté jusqu'à sa table, où des poignées de main s'échangent sous les grands éclats de rire de son groupe et de mon compagnon de travail. Voyant que le problème est réglé, je recule, m'adosse au mur et redeviens plus calme. Je m'isole encore plus profondément en moi-même et me coupe des gens qui m'entourent. Je n'entends plus rien, c'est à peine si je vois. En esprit, j'essaie de quitter ce lieu où tel un esclave, je dois rester jusqu'aux petites heures du matin, avant de retourner à ma forteresse où m'attend un lit glacé de solitude.

Voilà où j'en suis rendu après tous ces mois d'une autre vie. Au moins, il me semble que les ténèbres du soir sont moins noires que par le passé, moins froides, aussi. Il y a moins d'ombres qui peuplent mes nuits et les fantômes ne hurlent plus. En quelques occasions, j'ai pu les entendre chuchoter, mais sans plus. Les démons, eux, sont encore là ; ils seront toujours présents, je le crains, mais leur force semble avoir diminué de beaucoup. Les confrontations sont moins violentes, leurs griffes ne réussissent plus à percer ma chair. En gros, c'est tout ce que le tournant de mon existence m'a apporté avec ma mémoire que je retrouve au fil des jours et un salaire de crève-faim. Une maigre pitance comparée au tribut que j'allais chercher auparavant. Je me suis débarrassé de ma *Cadillac*, qui coûtait trop cher. Chaque décision a son prix, avec les sacrifices que cela comporte. Je me promène maintenant en taxi, puisque je viens juste de faire sauter le moteur de mon dernier véhicule, un tas de ferraille que bien évidemment, j'avais payé au rabais. En fait, j'ai à peine de quoi payer les frais de ma forteresse, où je reste le plus clair de mon temps en instruisant mon esprit avec toutes sortes de lectures, à imaginer des voyages dans de lointains pays sans savoir si un jour, je pourrai vraiment quitter cet endroit pour repartir à l'aventure. Je stimule ma mémoire en essayant de revoir toutes les parties de ma vie qui se sont perdues en moi. Malgré la douleur, j'essaie de me rappeler à nouveau de mon Européenne avec, en moi, ce petit sentiment honteux. Je me rends compte que moi aussi je lui ai menti en prononçant les mots « je

t'aime». Du coup, à travers le retour de mes souvenirs, j'espère oublier ma Serveuse, souvenir qui fait plus mal en raison de la fraîcheur de la blessure ; l'hésitation dans la contradiction. Je m'occupe aussi de mon corps, que j'entraîne avec une discipline de fer, en véritable fils de Sparte, comme si ma vie en dépendait encore, que ce soit en suant dans le vieux gym du ghetto, sur les sentiers sauvages qui montent l'abrupte montagne qui fait face à ma forteresse, ou sur le sac de sable dans la sombre froideur de mon donjon. Ainsi, je reste un guerrier malgré tout. Mon isolation est presque totale. J'essaie pourtant de reprendre contact avec le monde des vivants. J'ai même recommencé à profiter de la chaleur éphémère des doux corps parfumés et à ressentir la touche réconfortante d'une poignée de main amicale. Persévérer dans ce genre de relations demeure difficile, surtout pour quelqu'un qui ne croit en rien. Il faut dire que ma vision des choses a été irrémédiablement transfigurée par la violence, constante et extrême, qui hantait mes jours de mercenariat. Ces temps de noirceur et de massacres ont amené mon cerveau à penser trop différemment de celui du commun des mortels. J'ai l'impression que je suis le seul à comprendre que tout n'est que mensonge ; des illusions de réalité créées par la matrice sociale qui inculque à la masse, comme à chaque être humain, ses pensées, ses valeurs et ses rêves. Je reste donc à jamais un étranger solitaire, mes pensées aux abords d'un abysse de chaos, mes valeurs liées à un code de chevalerie archaïque, dont je ne me souviens même plus les mots. Quant à mes rêves... je n'en ai plus.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT II

Soir de gala

Dans l'antre de ma démence
J'y resterai seul à me battre pour toujours, sans repos ni trêve
Souffrir
En attendant mon ultime délivrance
Jusqu'au tout dernier moment, avec ton nom sur mes lèvres
Mourir.

- Ronin

Mon rire résonne à l'intérieur du véhicule, fort, clair et étrange ; un son que je n'avais pas entendu depuis très longtemps. J'essaie en vain de me rappeler à quand remonte ce dernier moment d'hilarité et je me dis que ce petit spasme passager doit résulter de ce doux poison de brume que je viens d'inhaler et qui commence déjà à faire son effet. Mon Couze, qui est assis au volant, me regarde avec un air étonné tout en essayant de garer son automobile à l'endroit que je lui ai conseillé. Un joint aux lèvres, ses yeux sont pleins de surprise face à cette soudaine explosion de bonne humeur. J'essaie de lui parler, mais ce curieux hoquet a assez d'emprise sur moi pour empêcher mes mots de sortir. Je reprends donc du bout des doigts la petite cigarette qu'il me tend et qui, de sa fumée magique, a rempli l'habitacle de son doux parfum. J'arrête de rire quelques secondes pour prendre une bouffée et me rends compte que mon ami s'est finalement garé entre les deux véhicules, exactement à l'endroit que je lui avais indiqué. Je ris de plus belle. Devant son expression de stupeur, je lui pointe le bâtiment devant lequel il vient d'arrêter l'auto. Ses yeux deviennent légèrement exorbités lorsqu'il réalise que nous sommes garés devant un poste de police. À l'aide d'un violent coup sur l'accélérateur, il nous fait quitter les lieux. Hormis les pneus qui crissent bruyamment, nous passons près d'emboutir un autre véhicule lorsque nous nous engageons sur la rue. Chemin faisant, l'expression tendue de mon Couze se change en un faciès amusé.

— C'est uniquement des situations comme ça qui arrivent encore à t'mettre un sourire dans face !

Aussitôt, je redeviens sérieux et lui redonne le joint, tandis que ma voix s'élève sur un ton aussi froid que lointain.

— Tu sais qu'habituellement, une amende pour avoir fait du bruit avec ses pneus est plus élevée que celle qu'on reçoit pour une possession simple de cannabis ?

Mon Couze brasse la tête en riant, tout en se donnant un air de découragement.

— T'es toujours aussi fou qu'avant.

Il trouve enfin une autre place de stationnement, sur une rue à peine déneigée, et gare la voiture en tirant une dernière bouffée de la petite cigarette, qu'il jette au-dehors dès que la portière s'ouvre. La drogue fait enfin son effet sur moi ; elle me relaxe et me calme. À défaut de me sentir bien, je me sens mieux. Surtout que je n'ai presque pas dormi, la nuit dernière. Les fantômes et les démons étaient là, pas très loin. Ils respiraient dans mon cou. Leur retour a probablement été déclenché par mes excès de violence de la veille et par les pensées chaotiques qui ont suivi.

On s'engage sur le trottoir et chemin faisant, nous sombrons dans une sorte de mutisme causé par l'inquiétude qu'engendre l'approche de l'heure fatidique. Le malaise est tel, que même l'engourdissement

artificiel que nous avons volontairement provoqué dans notre corps ne réussit pas à l'alléger. Après avoir traversé un boulevard achalandé, nous approchons de l'énorme bâtiment à l'intérieur duquel nous passerons le reste de la soirée. Un amphithéâtre de plus de vingt mille places, dont la construction a coûté plusieurs milliards. C'est là que notre compagnon se bat, ce soir. Mon Couze brise le silence d'une voix faible, ce qui reflète bien les sentiments que nous partageons.

— J'espère que Kev sera en forme ce soir.

J'acquiesce sans rien dire et repense à tous ces moments passés avec ce dernier au gymnase, à suer avec lui sur les sacs et sur le ring. Je l'ai aidé comme j'ai pu pour le préparer à ce combat, bien qu'en fait, tout ce temps passé à partager la rigueur de ces tortueux entraînements était probablement plus salubre pour moi que pour lui. C'est ce qui m'a aidé à rester sur le bon chemin. Pour ce qui est de Kev, c'est le grand soir, et bien qu'il ne soit pas la tête d'affiche du gala, il n'en demeure pas moins que c'est la bagarre la plus importante de sa carrière ; il fera face à un américain aussi bien coté que coriace. Une victoire pourrait lui ouvrir les portes de la boxe internationale. Du coup, fini les petites batailles locales à trois cents dollars pour dix rounds. Ce serait une réussite en soi. De toute façon, ce qui se passe soir, c'est déjà une réussite. Kev s'est élevé des bidonvilles et des ruelles sombres pour aller se battre devant plus de dix mille personnes. Ce soir, il va monter sur le ring avec les pensées de tous ceux qui ont sué au même endroit que lui et qui ont passé leur existence à essayer de se sortir de ce milieu qui colle à la peau comme une saleté tenace. Tous ceux qui un jour, ont rêvé à quelque chose de propre, de meilleur, seront là avec lui, comme des anges perchés sur son épaule, comme moi-même je le serai aussi.

Toujours sans un mot, nous entrons dans l'enceinte pour nous mêler à la foule. Je joue du coude et me rends rapidement au premier bar que j'aperçois. Sans attendre mon Couze, j'ingurgite coup sur coup trois scotchs à huit dollars le verre. Malgré mon portefeuille dégarni, j'en prends deux autres tandis qu'à ma grande surprise, j'aperçois mon compagnon qui me suit avec une seule bière à la main. Ce détail, qui me fait sourire, me rappelle ses excès passés, notamment celui de Dieppe. Il a passablement changé depuis notre aventure sur les abords de la Manche ; il s'est laissé pousser les cheveux et la barbe, à mesure que son front s'est dégarni. Pourtant, lorsque nous sommes revenus au pays, à la suite de notre voyage, il a fait du ménage dans son existence un peu désordonnée. Il est devenu plus sérieux, moins fêtard, s'est trouvé un travail de quarante heures semaine et une femme qui lui a donné deux beaux enfants. Peut-être pensait-il ainsi donner un meilleur sens à sa vie. Ses attaches, ses liens et ses responsabilités forment les maillons de la chaîne qui le retient dans la matrice ; il est lui aussi un esclave. Voilà donc l'effet qu'a eu sur lui la rencontre de la mort, un certain après-midi de septembre sur cette plage d'outre-mer. Depuis ce temps lointain, son regard vif et son faciès enjoué ont disparu. Ses propos désopilants, ses actes insoucians et même libertins, preuves d'une grande ouverture d'esprit, se sont métamorphosés sous le joug de la raison. Il est maintenant plus sérieux, plus responsable aussi, en bon père de famille qu'il est devenu. Qu'a-t-il donc compris de différent que moi sous les vagues dans sa courte entrevue avec la grande faucheuse ? Était-il plus heureux avant, lorsqu'il était libre, ou l'est-il davantage maintenant, sous l'égide de la matrice ? Je ne pourrais le dire. Voyant mon regard posé sur lui, il me sourit à pleines dents, ce qui laisse pendre de la mousse de houblon au bout de ses poils de moustache. Avec sa bière à la main, il ressemble tout à coup au Couze d'avant ; j'ai retrouvé mon frère viking qui à cet instant, il a vraiment l'air heureux. On s'assoit à nos sièges respectifs pendant qu'une gaieté artificielle, causée par la chaleur de l'alcool, a remplacé une partie de ma nervosité. Je prends donc une autre gorgée, pour essayer de noyer ce qui reste. Les haut-parleurs grésillent à l'annonce du premier combat de la soirée. Ce sont des noms inconnus, des boxeurs locaux, que seuls famille et amis, qui s'agitent en petits groupes éparpillés dans les estrades, sont venus voir. Je regarde le match sans vraiment le voir, puis me lève avant la fin pour aller refaire le plein de scotch. Revenu à ma place, mon Couze me dit avec un large sourire qu'il apprécie grandement sa sortie, que cette escapade brise la monotonie de sa vie quotidienne. Ensuite, il se met à me parler de ses problèmes de tous les jours : de ses enfants qu'il trouve trop turbulents, mais qu'il aime comme un fou, de sa femme qui crie tout le temps, qui prend sa paye tous les jeudis et qui ne veut plus baiser... en plus d'engraisser du cul à vue d'œil. Il me confie que malgré tout ça, il croit l'aimer encore. J'écoute sans l'interrompre, du fait que je ne comprends pas vraiment ce qu'il dit, les mots employés dans ce genre de dialogue étant trop étrangers à tout ce que je connais. Il continue à me faire part de la noirceur de ses journées, en portant de plus en plus souvent son verre à ses lèvres.

— Tu sais, ça fait une éternité que je n'me suis pas éclaté comme ça... la bière, le petit joint, le poste de police.

À ces mots, il pouffe de rire.

— Comme dans l'bon vieux temps ! rajoute-t-il aussitôt.

Ces dernières paroles me rendent presque nostalgique, comme si nous étions déjà des vieillards se remémorant les joies passées. Des vieillards, c'est peut-être en quelque sorte ce que la vie nous a fait devenir... moi, depuis mes premiers fantômes, et lui, depuis Dieppe. Mais ce soir, on s'en fou. C'est la fête et j'en viens, comme jadis, à grandement apprécier la présence de mon compagnon à mes côtés. J'en viens aussi à me sentir tout léger, peut-être même joyeux. C'est à se demander si ce sentiment, enterré au cœur d'un cimetière oublié dans le lointain de ma mémoire, peut encore resurgir en moi. Serait-ce seulement l'ivresse mélangée à l'euphorie de la fumée magique, ou bien le véritable plaisir de me retrouver en compagnie de mon Couze, avec qui j'ai repris contact il n'y a pas si longtemps ? Peu importe ces questions, ce soir, tous mes espoirs sont avec Kev et mon cœur est à la fête ; c'est ce qui importe. Je profite de mon premier instant de répit depuis des siècles, après des mois de travail honnête, d'entraînement, de solitude et d'exil. J'ai quand même eu à l'occasion un corps parfumé qui s'est étendu sur ma couche, bien que jamais le même, jusqu'à ce que je rencontre ma Serveuse. Maintenant, il ne reste que le vide. Pourtant, ce soir, je dois oublier cet épisode, ne serait-ce que pour quelques heures. C'est pour ça que je festoie, avec drogue douce, liquide ambré au divin nectar et éclats de rire. Je festoie à grands frais ce passage à une vie nouvelle, après une longue chevauchée dans les champs de bataille de l'enfer, où j'ai combattu contre tous et surtout, contre moi-même.

Mon regard se perd parmi la foule qui commence à remplir l'amphithéâtre et j'essaie de ne plus penser à rien, de peur de gâcher ce petit instant de gaieté. Du haut de mon perchoir, je reconnais des visages familiers chez les badauds qui occupent les loges à deux mille dollars, tout autour du ring. Là, sont réunies les vedettes du sport, de la scène artistique et du petit écran, côte à côte avec les différents membres des bandes criminalisées, de la mafia russe aux Italiens, affiliées aux grandes familles de New York. De même, il s'en trouve d'autres, plus hirsutes, qui portent leur gilet de cuir identifié à leur groupe de guerre respectif. Ils auront tous une vue imprenable sur les combats, un privilège dû à leur rang, et parleront de leurs petites magouilles entre deux gageures amicales. Une grosse fripouille attire toute mon attention. Avec son crâne chauve reflétant la lumière des projecteurs, il trône majestueusement entre deux top-modèles à cinq cents dollars la nuit. C'est mon ancien patron, le *Kingpin*. Il y a moins d'un an, j'aurais probablement été à ses côtés à titre de garde du corps personnel. J'aurais côtoyé ce jet set, me serais tapé toutes les bouteilles de champagne et toutes les putes de luxe disponibles, et ce, sans avoir à déboursier le moindre sou. La belle et grande vie... un autre monde. Ce soir, je suis assis très loin de tout ça, sur un siège inconfortable, dans la section bon marché qu'on réserve à la classe populaire. Le prix à payer pour ma nouvelle vie, c'était ça. Mon humeur joyeuse disparaît, tandis que mes yeux restent accrochés sur les énormes seins d'une des escortes de mon ancien patron. Je me demande si la robe luxueuse et saillante qu'elle porte est aussi dispendieuse que le tarif qu'elle exige pour cette soirée. Puis le doute m'envahit soudainement devant mes choix de vie. Tout ça à cause de la grosse poitrine d'une putain... c'est crissement pathétique. Mais ce malaise s'efface dès l'annonce du combat de Kev, qui se déroule dans l'indifférence quasi générale, la majorité des spectateurs s'étant uniquement déplacés pour la tête d'affiche. Seul mon Couze est debout et hurle à tue-tête. Du couloir de l'amphithéâtre, un homme de couleur, petit, trapu, s'avance en sautant sur le bout des pieds pour se rendre sur le ring. Vient ensuite le tour de Kev. Il marche lentement, mais d'un pas décidé, avec notre vieux *coach* bedonnant qui, serviette à la main, le suit derrière.

— Vas-y Kev, gèle-le, l'tabarnak !

La voix excitée de mon Couze s'élève encore, tandis que je reste silencieux, mon intoxication maintenant prononcée ayant noyé en moi une partie de l'inquiétude qui me rongait. De toute façon, avec toutes ces semaines passées à suer aux côtés de Kev, je suis bien placé pour savoir qu'il est prêt pour ce match. Néanmoins, une bagarre reste une bagarre et rien n'est plus incertain que l'issue d'un combat. La cloche sonne et du coup, mon cœur semble s'arrêter. Je prends une autre bonne gorgée, en espérant retomber dans mon dernier état d'engourdissement. Je suis trop éloigné de l'arène pour remarquer les détails du visage de Kev, mais je l'imagine impassible lorsque je le vois se ruer sur son adversaire, la garde bien haute. Les deux échangent quelques coups sans vraiment se toucher, avant de se tenir à distance. L'Américain attaque soudainement d'une rapide main droite, alors que Kev encaisse. Il n'a été atteint que du bout du gant. Il réplique d'un coup qui semble nonchalant, que l'autre esquive sans peine. Ainsi assuré, l'Américain se lance sur Kev, qui se met à reculer en hésitant. Ce faisant, il reçoit une nouvelle droite qu'il n'a même pas essayé d'éviter. J'en demeure perplexe et une certaine anxiété grandit en moi. Puis je remarque que plusieurs têtes sont tournées vers nous. Du coup, je réalise que mon Couze n'a pas arrêté de crier depuis le début du combat.

Kev réplique avec un coup qui manque de très loin la cible. Pourtant, à l'entraînement, il l'exécutait avec une précision mortelle. Serait-ce à cause du trac, ou bien il s'agit d'une stratégie visant à tromper l'adversaire ? Les deux pugilistes reprennent leurs distances en lançant simultanément des coups qui fendent l'air. Finalement, je vois Kev foncer, tout en esquivant un coup avec une surprenante rapidité, pour ensuite propulser sa droite entre les deux gants de son adversaire, qui est durement touché à la mâchoire. Le son de l'impact résonne jusqu'à notre hauteur. Comme foudroyé sur place, l'Américain s'écroule sur le sol, pendant que mon Couze hurle à s'en érailler la voix et qu'en moi, explose une émotion incontrôlable. Je saute de mon siège pour prendre mon compagnon par le cou et je crie ma joie en même temps que lui.

— 8... 9... 10.

L'arbitre termine le compte, la cloche sonne et on lève le bras de Kev pour officialiser sa victoire, après trente-six secondes de combat qui pour moi, ont paru une éternité. Après quoi, notre *coach* se jette sur lui pour l'étreindre, comme le ferait un père avec son fils prodigue. Comme je n'entends plus aucun son venant de mon Couze, je lui lâche le cou et il me regarde avec étonnement, tout en essayant de recommencer à respirer. Dans mon état d'excitation, j'étais en train de l'étrangler, sans même m'en rendre compte. Après que ses joues aient repris de la couleur, il me sourit en râlant et lève son verre pour trinquer avec moi.

— Buons... lance-t-il en toussant, à Kev...

Un peu étourdi, je me rassois en buvant une gorgée, tandis que mon Couze, toujours aussi excité, commente le combat avec les gens qui nous entourent.

— Avez-vous vu ça ? «BANG!» Rapide comme l'éclair ! Un coup... un seul coup ! Vous allez voir... il va devenir le futur champion du monde. Nous autres, ça fait longtemps qu'on l' connaît.

Il me jette un petit coup d'œil complice et continue :

— C'est un d'nos meilleurs amis, on s'entraîne avec lui.

Des bribes de conversation éparées viennent à mes oreilles, sans que je fasse attention à ce qui se dit ; seule la voix de mon Couze parvient encore jusqu'à moi.

— Qui ? Ouellet, juste après ? Non, on n'est pas v'nus ici pour voir le combat principal, seulement pour voir Kev.

Mon regard s'étend encore sur la foule qui demeure sans réaction, en attente du match principal entre un boxeur inconnu et la vedette du moment. Ce dernier, un athlète au talent certain mais à la volonté un peu faible, a été choisi par le milieu sportif pour devenir la vedette locale. C'est sur lui que l'organisation de boxe mise pour faire ses petits magots ; il leur sert de petite marionnette. Du moins, tant qu'il demeurera fonctionnel et obéissant, car dans le cas contraire, on le jettera à la poubelle. Ce sont les mêmes règles pour toute bonne organisation qui se respecte. Or, ils ne pourront faire la même chose avec Kev et notre vieux *coach* ; le ghetto a laissé sur nous son empreinte. Il a poussé notre volonté d'indépendance à des limites extrêmes, ce qui nous amène à ne faire aucun compromis. Je sais d'avance que les grands manitous de la boxe n'apprécieront pas trop ce genre d'attitude et c'est ce qui mettra un frein à la carrière de mon compagnon. Je le vois quitter le ring pendant qu'un peu plus bas, je remarque que le *Kingpin*, toujours entouré de ses aguichantes escortes, discute avec un autre mastodonte que je reconnais, puisqu'il est le chef d'une autre bande. Mon regard passe de Kev à mon ancien employeur, comme si je mesurais, entre les deux, le poids de mon ancienne et de ma nouvelle vie. Mes doutes demeurent, avec, comme toujours, ce froid glacial qui m'étreint le cœur et qui semble ne pas vouloir disparaître ; comme cette neige éternelle qu'on trouve en haut des sommets vertigineux et qui jamais ne fond. Néanmoins, cette victoire de Kev produit en moi l'effet d'une douce brise de printemps ; une brise éphémère, mais qui réchauffe au moins quelque peu, en plus de symboliser un petit instant d'espoir.

Le bistrot se remplit lentement. On y trouve autant d'amateurs de bataille et de sang, que de vrais connaisseurs de boxe. Ils se rassemblent tous ici pour prendre une dernière bière et fêter la victoire de leur favori. Adossé au mur en attendant Kev, je regarde les dizaines de photos de joueurs de hockey qui ornent les murs de l'établissement. J'ai davantage l'impression d'être dans un musée que dans un bar. Placé à même l'amphithéâtre, c'est l'endroit idéal où les partisans du Canadien peuvent se retrouver après les matchs pour pleurer dans leurs bières les déboires de leur équipe, ou pour se remémorer la gloire du passé. Un visage revient soudainement à mon esprit, un visage long d'une maigreur cadavérique, des cheveux coupés à la militaire et des yeux aussi tristes que cruels ; le Tueur. Il aurait aimé ça, ici.

Tout à coup, je sens une présence juste à côté de moi. Avant même que je puisse réagir, je me fais pous-

ser si violemment que je tombe presque au sol. Je me retourne aussitôt pour me retrouver face à face avec Kev, qui m'interpelle d'une voix pleine d'excitation.

— Ça n'a pas été trop long? Tu n'as pas eu le temps de t'ennuyer? Trente-six secondes et puis «BANG!»

Encore nerveux, un œil légèrement tuméfié, fier et heureux, il se dandine d'une jambe à l'autre devant moi avec un sourire d'une béatitude déconcertante. Les mains tendues, il s'approche de moi, avant d'être intercepté par mon Couze. Rendu aussi saoul que moi, ce dernier se jette sur notre ami telle une groupie le ferait avec un chanteur de rock. Je suis soulagé quand je vois qu'il se contente de lui serrer vigoureusement la main, plutôt que de l'embrasser sur la bouche.

— Trente-six secondes! Trente-six secondes!

Mon Couze ne cesse de répéter la même phrase en riant aux éclats, comme si c'était la meilleure blague qu'on ne lui avait jamais faite. Je reste là sans bouger, comme paralysé par un flot d'émotions contradictoires. Une joie indescriptible me submerge, joie qui tout à coup, se transforme en un bouillonnement de tristesse noire et glaciale. Je suis triste d'être ici avec mes deux meilleurs amis, tout en ressentant une solitude extrême, comme s'il me manquait quelque chose, quelqu'un... ma Serveuse, sa chaleur. Mes yeux croisent ceux de Kev, qui avance vers moi la main tendue. Son visage rayonne de satisfaction et de bonheur, bien qu'il ait l'air un peu crispé, comme si tout ce temps il avait essayé de retenir ses émotions en lui pour enfin les partager avec moi. Je voudrais le féliciter, lui dire combien je suis fier, mais j'en suis incapable. Je demeure muet, je ne respire même plus, submergé par ce flot de sentiments emprisonnés en moi. Je repousse la main qu'il me tend pour le prendre brutalement dans mes bras. Sur le point d'éclater en sanglots, je cache mes yeux larmoyants sur son épaule en le serrant de toutes mes forces. Enfin, je prends une longue et profonde inspiration, ce qui m'aide à retrouver le contrôle de mes émotions. Ensuite, ma voix s'élève avec le même ton habituel, neutre et glacial.

— Trente-six secondes! Tu fais chier! Après toutes ces heures passées à l'entraînement et le prix des billets, t'aurais pu nous en donner un peu plus pour notre argent, tabarnak!

Je le lâche en le poussant brutalement et me détourne de lui en faisant mine de prendre un verre que j'avais déjà presque vidé et que j'avais laissé sur une table à quelque pas de nous. Je ne veux pas qu'il remarque mon désarroi. Puis, j'entends sa voix enjouée répondre à ma boutade.

— J'ai fini ça rapidement parce que j'avais trop hâte de venir fêter ma victoire avec vous autres. En montant sur le ring, je savais déjà que je gagnerais, je le sentais.

Tandis que Kev continue de parler de son combat, d'autres de ses connaissances viennent le rejoindre. Certains lui paient des verres, qu'il redistribue généreusement à mon Couze qui après des mois de privation à titre de père de famille responsable, n'est que trop heureux de se laisser aller à ses anciens excès. Je m'éloigne lentement du groupe grandissant, n'ayant pas envie de me mêler à la foule. Cette joie si étrange que je ressentais plus tôt, tout autant que cette profonde tristesse, me quittent toutes deux aussi soudainement qu'elles m'avaient assailli, pour ne laisser en moi qu'un abîme de vide. Je revois le visage de ma Serveuse et du coup, j'ai encore ce doute. Tout ce que j'ai obtenu après les sacrifices des derniers mois se résume à cette souffrance. Je reviens d'entre les morts pour revivre cette même maudite agonie. Pourtant, si mon esprit est conscient que l'amour n'existe pas, pourquoi cette douleur et ce manque? Aurais-je donc été assez naïf pour croire à ces chimères? Mon malaise tiendrait à cette seule illusion que pour quelque temps, j'ai pris pour une réalité.

Mes sombres pensées sont interrompues par des voix agressives qui résonnent durement par-dessus le tumulte des conversations. Instinctivement, je me retourne, alerté, pour apercevoir au-delà de la foule, un trio qui s'agite près d'un comptoir. Je remarque aussitôt le plus gros du groupe, qui tient par la gorge un barman terrorisé. Je le connais. C'est un de ces mafieux qui était assis à la table du *Kingpin* pendant le gala de boxe. Avec sa voix criarde et son allure arrogante, je comprends qu'il est ici pour faire sa loi et qu'il s'en prend probablement au barman pour une raison anodine. Quand on se croit un caïd et qu'on a l'habitude de se faire traiter comme un roi partout, le moindre regard ou la moindre petite intonation sarcastique dans la voix est toujours perçu comme un manque de respect. Ce genre de personnage aime bien faire des démonstrations de pouvoir en public; ça fait partie de leur charme.

Une autre personne s'amène subitement en face du trio menaçant. Vêtu d'un complet de qualité, de haute stature, l'homme est toutefois presque minuscule face au colosse en colère. Il s'approche rapidement

pour se dresser devant l'agresseur et est aussitôt entouré par les deux acolytes de ce dernier. D'un coup d'œil, je reconnais le nouveau venu, avec ses cheveux grisonnants et sa petite moustache entourant un visage marqué d'une cinquantaine d'années. Il se tient grand et fort, pareil comme quand je le voyais sur la glace. Malgré les années qui ont passé depuis qu'il a pris sa retraite, il a gardé sa forme athlétique. C'est un ancien joueur de hockey professionnel qui a fait partie de la sainte flanelle ; il est aussi le gérant de l'établissement. Il s'est lancé à la rescousse d'un de ses employés, comme sûrement jadis il l'aurait fait sur la glace pour un de ses coéquipiers rudoyés. La discussion, sans être devenue amicale, semble au moins avoir descendu d'un cran. L'humeur belliqueuse des trois lascars est encore bien visible, tandis que l'ex-joueur du Canadien, le visage impassible, tente de les calmer. Si je me souviens bien, il était sur le même trio que Mario Tremblay. Ensemble, ils ont traversé les *Broad Street Bullies* de Philadelphie et les *Big Bad Bruins* de Boston et gagné plusieurs coupes Stanley. C'était un des joueurs que le Tueur aimait bien. Il me parlait quelques fois de lui lors des conversations à sens unique qu'il me tenait dans les moments les plus intenses de nos contrats. S'il avait été ici, il aurait déjà prêté main-forte à ce membre en règle du bleu blanc rouge. À cette pensée, je fais un pas en avant. Kev me parle, mais je n'entends plus rien. Les oreilles me bourdonnent et je me sens comme si j'étais à des kilomètres de mes compagnons. Je suis exilé dans les vapeurs de mon alcool, avec cette colère latente qui dormait toujours en moi et qui s'est réveillée au souvenir de mon ancien partenaire de mercenariat.

Le Tueur, c'est par les journaux que j'ai appris son décès, il y a quelques mois. Il est mort juste en face du terrain désaffecté adjacent à l'ancien centre Paul-Sauvé, au coin de Pie-IX. Heureusement, il n'y avait aucun civil près de lui au moment où il jouait avec de l'explosif dans la valise de son auto. La guerre des gangs prenait de l'ampleur, à ce moment-là, et il devait probablement être en train de préparer un petit cadeau pour le camp ennemi. Il n'a jamais été très habile de ses mains, le Tueur, mis à part pour presser la détente d'un revolver. J'ai entendu dire que l'explosion fut tellement puissante, que son corps a été déchiré en un millier de petits morceaux, pour retomber au sol dans une pluie de chair sanglante et d'éclats d'os. S'il a pu être identifié, c'est uniquement grâce aux dents qui étaient restées attachées à une partie de la mâchoire inférieure... retrouvée à deux rues de là. Suite à cette découverte, j'imagine que les autorités n'ont pas eu trop de problèmes à déterminer qui il était. Il leur suffisait de vérifier les empreintes dentaires avec celles détenues par n'importe quel dentiste affecté à une institution pénitentiaire de la province. J'espère qu'il avait son 9mm sur lui et qu'il l'avait entre les doigts au moment du grand feu d'artifice. Pour être admis au paradis des guerriers, au Valhalla, il faut toujours mourir debout, l'arme à la main ; sinon, eh bien... je crois qu'on se retrouve dans les limbes, ou plutôt, en enfer... encore.

Le caïd se met à gesticuler et pointe son doigt à quelques centimètres seulement du visage du gérant, qui reste malgré tout de glace. Je jurerais que c'est le simple fait que ce dernier ne semble pas intimidé qui fout l'autre en rogne. Il aurait besoin d'une petite leçon. Un des deux compagnons du caïd empoigne l'ancien hockeyeur par la manche de l'habit, signifiant par là que les manœuvres diplomatiques sont terminées. « Ils ont vraiment tous besoin d'une leçon. » En me rendant dans le fond de la pièce, je revois le visage du Tueur. Notre dernière rencontre remonte à cet après-midi d'automne pluvieux, au cours duquel nous avons failli nous entretuer. On ne s'est jamais reparlé par la suite ; dommage. En quelques rapides enjambées, je me retrouve au centre du conflit et me demande si je ne devrais pas plutôt me contenter de jouer le rôle du pacificateur. Par contre, en un éclair, je revois le visage de ma Serveuse ; c'est si obsédant, que j'en ressens un douloureux manque à l'intérieur. Cette vive émotion stimule ma colère qui se change en rage, au point de vouloir tout détruire ce qui m'entoure. Ma respiration devient sifflante, il fait noir et j'ai froid. Mettant à profit l'élan engendré par ma course, sans hésiter, je balance mon poing de toutes mes forces contre la tempe du type qui tient la manche du gérant. Mes jointures connectent violemment avec sa tête, qui rebondit sur le côté. Le son, pareil au cognement d'un marteau sur un clou, résonne avec un bruit sourd. Ses jambes plient, et il tombe inconscient sur le sol. Voyant cela, le gros caïd se retourne et me regarde avec des yeux remplis d'étonnement. Avant qu'il ait pu dire un mot ou tenter le moindre geste, ma main se referme sur sa gorge. Tandis que j'écrase sa chair comme un étau, je mets ma jambe derrière les siennes et le pousse vers l'arrière. Nous tombons durement sur le sol, moi par-dessus lui. Bien campé à califourchon sur son ventre, je l'étrangle pendant qu'il essaie en vain de se dégager de mon emprise. Du coin de l'œil, je vois son autre acolyte dans les bras du gérant ; nous sommes maintenant à forces égales. Je me demande si je devrais me contenter de lui défoncer le visage à coups de poing ou lui fracturer le larynx pour qu'il crève étouffé dans son propre sang. À moins que je casse une bouteille, pour ensuite lui crever les yeux avec, avant de lui faire une nouvelle bouche à la hauteur de la gorge ? L'expression de surprise dans les yeux exorbités du caïd se transforme en peur intense. Sa peau devient violacée, passant du blanc au bleu, alors que des ombres circulent autour de moi. Des voix résonnent et des mains se posent sur mes épaules, dont une de manière presque délicate.

– Non, pas ici, pas ce soir, gâche pas la soirée... lâche-le, lâche-le.

C'est la voix de Kev, criarde, paniquée. Une autre voix se mélange à la sienne. C'est celle de mon autre compagnon, moqueuse, pleine de joie et de gaieté alcoolisée.

– Hey ! T'as perdu la main, il en reste encore un debout ! De toute façon, ça n vaut pas la peine ; arrête... viens, on va aller continuer d'fêter ailleurs.

Je me relève et recule de plusieurs pas pour m'éloigner de mes victimes. Je respire mieux et je ne ressens plus ni colère ni rage. La flamme s'est éteinte en un souffle. Je vois une dizaine de personnes s'interposer à la manière de bons diplomates, mais mes deux compagnons restent auprès de moi pour repousser gentiment tous ceux qui essaient de venir me parler. Tout à coup, j'entends la voix du caïd, qui toujours au sol, hurle de douleur en se tenant les doigts. Mon Couze recule et feint la surprise, tout en se retenant pour ne pas éclater de rire.

– Ah... excusez-moi... c'était votre main... je suis vraiment désolé, je n'avais pas vu.

Pendant ce temps, Kev me tient par le cou et me parle doucement en m'entraînant vers la sortie.

– C'est quoi cette façon d'assommer l'monde comme ça ? me demande-t-il. Tu devrais monter sur le ring, à la place. En passant, c'est bien la première fois que j'te vois frapper sur quelqu'un en traître... par-derrière. Tu m'inquiètes, mon chum.

Mon Couze, qui arrive à notre hauteur, m'agrippe par le bras et répond à ma place :

– Il a peut être frappé en traître, mais ça lui a pris moins de trente-six secondes pour envoyer son adversaire au plancher ! T'es jaloux, hein ?

Mes deux amis se mettent à rire au moment où nous quittons l'endroit. Je jette un dernier coup d'œil à l'intérieur et aperçois le gérant de l'établissement qui me fixe. Après qu'il m'ait fait un signe de la main, je lui réponds en acquiesçant de la tête. La porte se referme et je suis accueilli par la froideur bienveillante de la nuit, plus que vivifiante pour mon esprit embrumé. Ayant remarqué mes dernières salutations, mon Couze me regarde d'un air surpris et me dit :

– Tu sais que c'est un ancien joueur du Canadien ? Il me semblait que tu l'aimais plus, cette équipe-là.

– Je l'aime toujours pas.

Ma voix est redevenue normale, froide et sans vie. Mon Couze est un peu outré par ma dernière réponse, car à l'instar du Tueur, il est lui aussi un homme facilement amené à crier au sacrilège lorsqu'on parle en mal de la sainte flanelle. Il poursuit son interrogatoire sur un ton un peu plus bourru.

– Pourquoi tu l'as aidé si tu ne veux plus rien savoir de l'équipe qu'il représente ?

Je hausse les épaules et lui sers la même réponse que je servais au Tueur lorsque ce genre de discussion arrivait à un cul-de-sac.

– Parce qu'il a déjà été le coéquipier de Chris Nilan.

– Ah ?

Il demeure un peu hébété, mais se fait silencieux. Du moins, pour le moment. Pendant que nous nous engouffrons un peu plus profondément dans la nuit noire, je me dis, avec un certain plaisir qui illumine mon être l'espace de quelques éphémères secondes, que ce soir, le Tueur aurait été fier de moi. Nous retournons à l'automobile. Je m'assieds à l'avant et mon Couze au volant. Kev, qui s'est mis à l'arrière, brise le silence d'une voix inquiète.

– Eh les gars... vous ne pensez pas que ce serait une meilleure idée si c'était moi qui conduisais à la place ?

Je hausse les épaules ; moi, je n'en ai que faire, puisque je suis complètement saoul.

– Es-tu fou ? répond mon Couze. Un futur champion du monde ne conduit pas un soir de gala ; il se laisse conduire... de préférence en silence.

À ces mots, il pouffe de rire.

– De toute façon, je suis beaucoup trop en forme pour te laisser le volant, ajoute-t-il avec enthousiasme.

– Ouais... c'est ce que je me disais, justement, répond Kev, visiblement contrarié.

Après que le véhicule ait tourné vers la gauche pour s'engager sur un large boulevard, j'éprouve un sentiment étrange lorsque je remarque un terre-plein à notre droite, avec une autre voie juste au-delà. Pourtant, nous ne sommes pas en Angleterre. Mes copains, qui semblent n'avoir rien remarqué, poursuivent leur conversation, jusqu'à ce que Kev décide de me lancer une petite pointe :

– Bon, est-ce qu'il y a un endroit où on peut aller fêter et avoir du plaisir sans qu'on ait à casser la gueule à tous ceux qui nous entourent ?

Je ne réponds pas, car mon attention se porte sur trois paires de phares directement en face de nous. Du coup, je comprends ce qui se passe et commence à rire. J'essaie de le dire à mon Couze, mais j'en suis incapable, tant je suis prisonnier de ma crise d'hilarité. Je sens les regards estomaqués de mes deux amis, qui sont surpris par cette autre rare démonstration de joyeuse émotion. Plutôt que de parler, je pointe les trois rangées de véhicules qui se rapprochent de nous pour essayer de leur faire comprendre que nous roulons sur le boulevard René-Lévesque en sens inverse.

– Câlisse de tabarnak ! s'écrit mon Couze d'une voix frôlant l'hystérie.

Je crois qu'il vient de comprendre. Il appuie sur l'accélérateur en donnant un coup de volant. Avec un brutal soubresaut, jumelé à un inquiétant grincement de carrosserie, nous passons par-dessus le terre-plein de ciment, avant de nous retrouver du bon côté du chemin. Mon Couze et moi nous regardons en riant de plus belle. Il me prend doucement par le cou, heureux comme rarement j'ai pu le voir.

– Comme dans l'bon vieux temps, j'espère que vous appréciez ma manière de conduire ! lâche-t-il.

Kev, l'air un peu pâle, semble essayer de contenir la colère qui gronde en lui.

– Sacrement ! s'exclame-t-il. Sortir avec vous deux, c'est encore plus stressant que de s' battre devant dix mille personnes.

Cela dit, il pose une main sur l'épaule de mon Couze et continue d'un ton des plus paternels :

– M'a t'dire, mon chum, qu'à conduire comme ça, tu garderas pas ton permis ben, ben longtemps.

Oubliant la route qui défile devant lui, Mon Couze se retourne complètement, de façon à faire face à son interlocuteur.

– Mon permis ? dit-il avec un sourire des plus radieux. J'ai pus d'permis depuis au moins quatre mois.

Assommé et à bout d'arguments, Kev s'enfonce dans son siège. Lentement, il se met à rire avec nous, tout en tournant la tête de chaque côté en signe de découragement. C'est dans cette hilarité générale, qui pour moi est plutôt contre nature, que le trajet se poursuit. Chemin faisant, on se rappelle joyeusement nos frasques du bon vieux temps, des histoires mythiques qui pour nous, sont devenues légendaires et qu'on se raconte à l'occasion, tels des vieillards mélancoliques. Mon Couze évoque la fois où je me suis saoulé dans sa voiture, pendant qu'il roulait sur la rue Ontario et que je lançais toutes les bouteilles de bière que je vidais dans le pare-brise des autos qui avançaient vers nous dans l'autre sens. Poursuivant dans la même veine, je lui rappelle cette fois où il avait pris la cuite de sa vie, avant de finir la soirée en urinant sur une voiture garée dans les rues centenaires de Dieppe.

Rendus à destination, on rejoint près d'une cinquantaine de personnes cordées bien en ligne devant l'entrée du bar qui se tient là, lumineux et gigantesque, aussi invitant que devrait l'être tout antre de la perdición. Ils attendent patiemment, en riant et en discutant, le col de leur manteau soulevé et les mains dans les poches, pour essayer de se soustraire du mieux qu'ils peuvent à la morsure glaciale du vent printanier. L'attroupement est composé de jeunes dans la vingtaine, des fillettes maquillées comme des clowns et des garçons aux cheveux luisants, coiffés avec style sous une tonne de gelée coiffante. Tous semblent anxieux de rentrer pour se remplir l'estomac de bière à rabais et se réchauffer sur la piste de danse. Lorsque nous arrivons derrière ce troupeau, les yeux de mon Couze s'agrandissent de dégoût.

- Criss, j'ai l'temps de mourir de soif avant de rentrer à l'intérieur !

Kev me regarde en haussant les épaules et réplique :

- Y'a beaucoup de monde, on est peut-être mieux d'aller ailleurs.

L'emprise bénéfique de l'alcool m'a lentement abandonné laissant ça et là, des reflux de mon agressivité et de mon ennui, deux sentiments que je veux au plus vite immerger sous des flots d'engourdissement. Maintenant que nous sommes rendus, je n'ai pas l'intention d'aller me saouler ailleurs. Je regarde mes deux compagnons et fais la grimace pour ensuite cracher d'un ton neutre :

- Attendez ici et faites-vous-en pas... j'veis aller régler ça en moins de trente-six secondes.

Je longe le mur en passant à côté de la file pour atteindre l'entrée. Dans l'embrasement de la porte, je vois un géant qui, les bras croisés, trône comme un ogre devant sa tanière. Dès qu'il m'aperçoit, ses yeux semblent s'illuminer ; tandis qu'un large sourire déchire son visage, pour laisser paraître deux rangées de dents immaculées, ce qui contraste fortement avec sa peau d'ébène. Je suis accueilli au pas de la porte par son rire tonitruant et par l'accolade chaleureuse de ses bras titanesques. Il me fait signe d'entrer, en me disant d'un air enthousiaste.

- Ça fait longtemps que tu n'étais pas venu ici, content de te voir !

Perdant quelque peu sa gaieté, il continue d'un ton empreint d'inquiétude :

- J'espère que tu n'as pas rien à régler ici ce soir ?

Pour le rassurer, j'essaie d'y aller de mon plus beau sourire, sauf que celui-ci, j'en ai bien peur, doit ressembler davantage à une affreuse moue.

- Non, non... j'suis en vacances, tu peux relaxer. Il ne se passera rien ici ce soir. Écoute, j'ai deux amis avec moi, là-bas... c'est correct s'ils me suivent ?

Le colosse s'avance et fait signe à mes deux compagnons de venir nous rejoindre. Pendant qu'ils s'exécutent, mon Couze adresse un sourire moqueur aux jeunes qui ne peuvent que rester là à attendre sans rien dire. Nous entrons, pour être aussitôt assaillis par une lourde attaque de décibels. L'énorme portier nous fait passer devant la caisse sans payer, ce qui me soulage quelque peu, vu la minceur de la liasse de billets qu'il me reste. Il nous escorte jusqu'au bar le plus proche en nous frayant un chemin à travers la foule compacte. Arriver devant le barman, il le somme de nous donner immédiatement à boire ; c'est le service royal, quoi !

- La première tournée est sur mon compte ! crie le géant par-dessus la clameur excessive de la musique. Puis il me fixe avec un regard suppliant en ajoutant : et s'il vous plaît, messieurs, soyez sages.

Il parle au pluriel, mais je sais bien que ce message s'adresse exclusivement à moi. Simultanément, nous nous échangeons une tape amicale sur l'épaule, puis il retourne à son poste. Mon regard se perd à travers la foule. Partout, il y a des jeunes, bouteille à la main, qui se dandinent sans retenue au rythme de la musique. Je reste là à les regarder, totalement étranger à leur rite de réjouissances. J'ai juste envie de me saouler jusqu'à ce que mort s'ensuive.

- T'as l'air pas mal connu, ici ; ç'a rapport avec ton ancienne vie de voyou, j'imagine ?

La voix de Kev est aussi amicale qu'intéressée. Il a le goût de converser, mais pas moi. J'acquiesce donc silencieusement de la tête, tandis que mon Couze, lui, en rajoute.

- Ouais, il est aussi connu ici que toi tu l'es maintenant au Centre Molson !

Les deux rient, pendant que le barman distribue les bières. Kev prend sa bouteille et la cogne sur la mienne en disant :

- À ta nouvelle vie, mon frère.

Geste imité par mon Couze qui lance :

- À ta nouvelle vie, cousin ! J'espère qu'à partir de maintenant, tu vas m'appeler plus souvent ; comme avant.

Comme je porte le goulot à mes lèvres, quelqu'un se plante directement devant moi. Un petit blond à

la longue couette de cheveux et à la blancheur de peau cadavérique. Je le connais, c'est le vendeur de drogue de l'endroit. Il me regarde en simulant un plaisir qui est loin d'être partagé.

– Hey man ! Comment ça va ? Ça fait longtemps... qu'est-ce tu fais d'bon ?

Inconsciemment, il touche son nez, puis renifle nerveusement, un réflexe assez révélateur de son état actuel.

– Hey barman ! Criss, envoie-leur d'autres bières, y'ont presque fini celles-là ; c'est moé qui paye, dit-il, en forçant un sourire.

Il bouge, l'air inquiet, avançant et reculant, puis me tend la main. Je la serre et la trouve moite et molle.

– Non, mais... vraiment... comment ça va ? T'es rendu où, maintenant ? cherche-t-il à savoir sans grande conviction dans la voix.

Il baisse les yeux, se rapproche de moi comme s'il voulait me chuchoter quelque chose et soudainement, son visage se remplit de terreur.

– T'es pas ici pour moi, hein, man ? Tout est correct entre nous ? T'es pas ici pour moi ? Je vais les payer au complet, je l'jure... avec les intérêts en plus ! Y aura pas de problème, j'te l'jure.

Je dois me retenir pour ne pas éclater de rire. Comme le portier à l'entrée, il me croit encore dans la partie. Visiblement, ils n'ont pas entendu parler de ma retraite. Le *Kingpin* n'a donc pas ébruité la nouvelle. Sûrement pour garder le spectre de ma réputation, dont il se sert comme d'une menace potentielle. C'est ici, dans cet établissement, que l'Indien et moi avons commencé notre carrière. Lui, à l'approvisionnement, comme ce petit rat blond tout à côté qui est en train de chier dans ses pantalons. Moi, j'étais à la protection. Mon travail consistait à garder cet endroit, ainsi que plusieurs autres, clair de toute bande rivale. C'est dans un bar comme celui-là que j'ai rencontré mon Européenne. Mais ce soir, je n'ai pas plus envie de me rappeler d'elle que des autres. Je veux juste qu'on me laisse tranquille. Néanmoins, je suis quand même surpris de voir la terreur que j'inspire. Bien sûr, le petit rat blond sait que je suis passé de l'équipe de protection à celle des exécutions. Il doit aussi savoir pour l'Indien ; tout le monde le sait. C'est trop spectaculaire, trop dégueulasse. Pourtant, je n'ai jamais été aussi craint qu'après cette histoire. Ce petit con *coké* doit en avoir beaucoup à se reprocher pour afficher une telle peur. Il ne doit pas être très rassuré sur la longévité de son existence. Je le regarde froidement, puis avec une pointe d'exaspération dans la voix, je lui dis :

– T'inquiète pas, j'suis pas ici pour toi, mais pour avoir la paix. Alors, te sens surtout pas obligé de me tenir compagnie. Va vendre ta merde et criss-moi patience !

Trop heureux de s'en sortir à aussi bon compte, mon interlocuteur se retourne en lançant une liasse de billets sur le bar.

– Hey, barman ! Envoie d'autres bières ici ! C'est encore ma tournée et mes amis ont soif.

Il renifle et me salue nerveusement de la main, en regardant vers le sol.

– OK... Bye. Fais attention à toi.

Il s'en retourne aussitôt, pour disparaître rapidement dans la foule. Chemin faisant, il trébuche à chaque pas en jetant des regards d'animal traqué tout autour de lui. Sa peur, comme son inquiétude, se justifie sûrement par un trou fraîchement creusé, quelque part dans le sol à moitié gelé. Il y a des balles qui rentrent dans le barillet d'un revolver, avec son nom gravé dessus en lettres de mort. Son tour devrait venir prochainement. Je hausse les épaules ; je connais beaucoup trop bien les règles pour me sentir offusqué.

Une autre connaissance arrive près de moi : petit, bedonnant, ancien boxeur du gym qui a bien tourné à ce qu'il me dit, avec le gros ventre en prime. Un ex-partenaire de collecte vient nous rejoindre à son tour, en me rappelant joyeusement comment nous avions rançonné un groupe d'entrepreneurs en construction qui se trouvaient à être de mauvais payeurs. D'autres vieilles connaissances se rapprochent, certaines proviennent des ghettos, d'autres des bars ou du gymnase. Lentement, c'est tout un groupe qui m'entoure en une longue procession. Tous viennent présenter leurs respects, en nous offrant chacun une tournée. C'est comme si j'étais le très Saint-Père en visite en pays étranger. Tout ça pour le personnage que j'ai déjà été et que je ne veux plus être. Pourtant, je ressens une fierté presque perverse devant ce rassemblement en mon honneur. Ma vanité ainsi éveillée me réchauffe quelque peu l'intérieur, comme un vent brûlant soufflant sur un désert de glace. Le bar se remplit de bouteilles de bière, de *shooters* et de verres de fort. Il me reste à peine cinq dollars dans les poches

et on me traite comme un roi, comme une vedette ; tout ça parce que j'étais un hors-la-loi, que je tuais des gens pour de l'argent. La gloire de mes années de guerre me sert maintenant à recevoir des verres d'alcool, verres qu'en ce moment, je ne pourrais même pas m'offrir. C'en est presque drôle... presque. Au fil des minutes, cet attroupement en vient à vraiment m'ennuyer. Les conversations sans substance me remplissent les oreilles, n'éveillant en moi aucune forme d'intérêt. Heureusement, certaines de ces personnes connaissent également mes deux compagnons, qui plus loquaces que moi, attirent vers eux une partie du groupe. Mon Couze hurle et rit, il est fou de joie. Aussi fauché que moi, il regarde tous ces verres comme une manne miraculeuse tombée du ciel. Devant la multitude, il ne sait plus quel verre vider en premier.

— Cousin, on devrait sortir ensemble plus souvent ! me dit-il. On a du plaisir et ça n'coûte pas cher !

L'incident du boulevard René-Lévesque sûrement encore frais à sa mémoire, Kev s'approche de notre compagnon pour lui demander les clés du véhicule. Ce dernier les abandonne avec un sourire de béatitude sur les lèvres, sans même rouspéter.

Tout à coup, des mains m'entourent lentement par la taille. Surpris, je m'apprête à me dégager violemment, un peu fâché que cet engourdissement m'ait mis dans un état aussi vulnérable. Puis je sens un corps se presser langoureusement contre moi et des seins fermes se frotter contre mon dos. J'arrête tout geste de défense lorsqu'une douce odeur parfumée monte à mes narines. Je me retourne lentement et aperçois une petite déesse aux longs cheveux frisés, qui me regarde avec le plus merveilleux des sourires. Ses gestes lents et maladroits m'indiquent qu'elle est encore plus bourrée que moi. C'est une de mes anciennes aventures. Je ne me rappelle plus son nom, je me souviens seulement que ça avait duré quelques jours, peut-être même quelques semaines. Selon ce que ma mémoire semble en avoir retenu, elle était gentille et douce. À peine âgée de vingt-et-un ans, elle ne savait pas vraiment se servir de sa bouche, à part pour mentir, métier oblige, puisque c'était encore une de celles qui se dévêtaient pour de l'argent. Évidemment, c'était loin d'être un prix Nobel, la meilleure preuve étant qu'elle semblait vraiment aimer se taper les gars dans mon genre. Ses qualités les plus remarquables étaient liées à son physique, le parfait modèle sud-américain : petite, mince et précieuse, avec la peau bronzée et un cul d'enfer. Cette dernière partie pouvait facilement se voir cataloguer de huitième merveille du monde. C'est principalement ce qui avait motivé mon attirance. Il me semble qu'il y a quand même eu un petit moment de chaleur entre nous. Elle était une trop parfaite réflexion de la matrice pour que je pense à autre chose que de la faire gémir sur un matelas, avec sodomisation à volonté en prime. En conclusion, elle était aussi belle que mauvaise baiseuse et son unique intérêt se résumait à l'accès illimité à son merveilleux arrière-train, que je pénétrais à grands coups. À la voir ainsi, chancelante et sautillant du haut de ses souliers à talons juste pour essayer de m'embrasser, j'imagine qu'elle a gardé un meilleur souvenir de moi, que moi d'elle. Doucement, j'essaie de me dégager, mais elle se colle à moi comme une sangsue. Ses lèvres se posent contre mon oreille, comme si elle cherchait à me chuchoter le plus important des secrets.

— Tu sais, je t'ai appelé souvent après notre dernière rencontre. Je t'ai laissé un tas de messages sur ton répondeur, mais tu ne m'as jamais rappelé.

— J'ai été très occupé ces derniers mois, ma belle.

Loin d'être découragée par le ton glacial de ma voix, elle reste cramponnée à moi en me parlant de notre dernière nuit « d'amour », comme si j'en avais encore souvenir. Elle me parle de sa vie en général, comme si cela pouvait m'intéresser. Pourtant, je reste là, sans bouger, prisonnier de son emprise. Le contact chaud de son corps contre le mien est loin de m'être désagréable, moi qui n'ai pas touché à une femme depuis plusieurs semaines, soit depuis ma Serveuse. De mon bras libre, je prends un des nombreux verres jonchant toujours le bar et le vide d'un trait. J'en prends un autre, puis un autre, toujours en faisant semblant de l'écouter. Je baisse ensuite ma main pour lui toucher les fesses, que je finis par prendre à pleine poignée. Le tout semble être aussi dur et bombé que lors de notre dernière baise. Oui, finalement, à ce contact, je crois bien que la mémoire m'est revenue. Je m'imagine en train de la sodomiser durement et l'excitation me gagne. De mon genou, je lui caresse l'intérieur des cuisses. Alors que sa respiration se fait plus rapide et qu'elle se frotte encore plus fortement contre moi, il me semble sentir le bout de ses seins se durcir à travers le mince tissu de sa camisole.

— Mon copain travaille de nuit, me dit-elle, et il n'arrive jamais à l'appartement avant huit heures trente ; ça nous donnerait quelques heures pour refaire connaissance...

Devant mon absence de réponse, elle se lève à nouveau sur le bout des pieds et m'embrasse sur la bouche en sortant sa langue. Du coup, son parfum se métamorphose en une forte et infecte odeur d'alcool. Ses

mèches de cheveux blonds ravivent un certain souvenir à ma mémoire. Le contact de son corps se fait aussi pervers qu'abject, comme si je tenais une enveloppe de chair remplie d'hypocrisie, de mensonges, voire de merde. Un fort sentiment de répulsion m'étreint la gorge comme si, tout à coup, je revoyais en elle ma Névrosée.

FLASH-BACK II

Vengeance

J'entends le son rageur
Des sirènes hurlantes dans la nuit lointaine,
Qui se mêle si bien à ses cris de jouissance
Jusqu'au moment où, enfin, elle se tait
Et reste allongée, haletante, souriante
Elle me regarde
De ses yeux bleus, aveugles
Et elle sourit encore.
Pourtant, à mon esprit, à part le néant,
Il n'y a qu'une question que je voudrais lui poser
Comment te sens-tu
Après t'avoir fait baiser par un cadavre ?
Vivement, je t'en conjure, quitte ma couche
Pour que redevienne sacré
Le silence et la solitude de la nuit froide.

- Ronin

Sa bouche empestait le vin bon marché, ce que je trouvais très déplaisant. Pour la deuxième fois, je la repoussai sur son siège, cette conne ayant encore essayé d'embarquer à califourchon sur moi. Elle était tellement saoule qu'elle se foutait totalement que je sois en train de conduire. Je la regardai du coin de l'œil, tandis qu'elle riait aux éclats en me disant que je ne perdais rien pour attendre. « Toi non plus ma belle, toi non plus ! » Elle n'avait pas vraiment changé en quatre ans. Combien de fois m'avait-elle appelé pour m'entendre, chaque fois, l'envoyer promener ? Ce soir, j'avais quelque chose pour elle, un joli petit cadeau. L'approche avait été facile. Elle m'avait appelé et j'étais parti la chercher au petit bar minable où elle exhibait son cul. Au-dehors, c'était la nuit noire et la première neige de l'hiver passait devant les faisceaux de mes phares. Elle était des plus souriantes et semblait tout excitée par la tournure des événements. Elle m'avait dit qu'elle n'aurait jamais pensé passer la nuit avec moi, puis ajouta que ça ne marchait plus avec son chum, qu'elle était même prête à le laisser, pour venir rester avec moi. Complètement folle ! Il n'y avait qu'une demi-heure que j'étais revenu dans sa vie. De plus, si elle avait su ce que j'étais devenu pendant toutes ces années ! Si elle avait su ce qui l'attendait, la pauvre.

Elle me regarda, ouvrit son manteau et souleva lentement son chandail. En passant sa langue sur ses lèvres, elle me montra sa poitrine aussi énorme qu'invitante et me demanda d'un ton moqueur si je trouvais qu'elle avait changé depuis toutes ces années. Comme je ne lui répondis pas, les seins bien en vue, elle commença à me caresser l'entrejambe et à masturber lentement mon membre durci à travers mon pantalon.

Elle était saoule, euphorique et impatiente de se faire baiser. Tout arrivait donc à point. Je n'avais

plus un rond parce que je venais de régler le problème de Peck avec le *Kingpin* et de plus, j'avais tout lâché. J'étais un homme libre, mais sans fortune ni emploi. Mais de l'argent, cette fille savait très bien comment en faire. Peut-être pourrait-elle même m'aider à régler ce petit problème, advenant, bien sûr, qu'elle parvienne à traverser la surprise que je lui réservais ce soir-là. Nous étions soudés ensemble par un lien pervers et ce coup-ci, c'était moi qui tenais les ficelles. Avec les années de séparation, je m'étais rempli de vide, tandis qu'elle s'était rendue vulnérable en reliant ses carences émotionnelles à notre rupture et en idéalisant notre ancienne union. De là, elle avait cru que son mal de vivre était lié à mon absence, d'où cette obsession liée à ma personne, obsession qu'elle appelait amour, comme si elle savait ce que ce mot voulait dire, comme si cela existait vraiment. En un sens, nous avions vécu sensiblement la même chose : un manquement au niveau affectif. Ça l'avait rendue plus faible et moi, plus fort. Le tout avait creusé dans mon intérieur un abîme de néant. J'avais tué tous les sentiments que j'éprouvais pour elle, hormis la rancœur et la haine. Oui, la haine, ça rend fort ; fort et invulnérable.

Nous sommes arrivés à ma forteresse et en sortant du véhicule, elle resta accrochée à moi à chaque pas, comme si elle craignait que je l'abandonne sur le pavé. Pendant qu'elle m'embrassait sans retenue, la sensation de sa langue dans ma bouche éveilla en moi un sentiment de violence extrême, un mélange d'excitation et de rage qui me compressait les poumons au point d'avoir de la difficulté à respirer. Aussitôt à l'intérieur, je me jetai sur elle et la fis tomber durement au sol. Elle perdit son sourire et ses yeux s'emplirent de frayeur lorsque je déchirai son t-shirt et ses sous-vêtements pour la pénétrer d'un grand coup, sans aucune autre forme de préliminaire. Sa tête se frappa durement contre le plancher et elle gémit de douleur lorsqu'elle tenta de me repousser. Malgré tout, je restai en elle. Je la labourai violemment, chaque grand coup puissant que je donnais faisant claquer ses fesses et son dos contre le sol. De même, je lui mordis les lèvres, jusqu'à ce qu'un liquide chaud et âcre me remplisse la bouche. Alors qu'elle continuait de crier, je pensais qu'elle pleurait et ça me procurait un plaisir froid. Je la frappai à coups de coude, puis lui ramenai la tête en arrière en la tirant par les cheveux. Ce faisant, je continuai à la marteler avec mon corps, tout en la couvrant d'injures : putain, salope, truie. Je la baisai comme une chienne et la défonçai vulgairement, comme le pire des salauds. Et j'ai aimé ça. « Te souviens-tu de moi ? Tu te souviens de tout le mal que tu m'as fait ? C'est correct, mon amour, je te pardonne. Ah oui... je te pardonne, comme moi seul sais pardonner. J'ai tellement besoin de te montrer à quel point je suis miséricordieux ».

Je continuai ainsi, jusqu'à ce que ses gémissements n'en soient plus de douleur, mais de jouissance. La pute commençait maintenant à aimer ça. Elle s'agrippa solidement à moi, prise dans un spasme orgasmique. Maintenant qu'elle était totalement vulnérable et soumise, je la retournai sur le ventre sans qu'elle offre aucune forme de résistance et la pénétrai violemment dans l'anus. Sous mes coups, je sentis les parois intérieures se déchirer. Elle se mit à crier de douleur, puis se remit à pleurer. Je la sodomisai sauvagement pendant plusieurs minutes, avant de me retirer d'elle, sans même avoir pris mon plaisir. Puis je la repoussai avec dégoût, tel un sac à ordures qu'on jetterait sur le bord du chemin. Les yeux fermés, elle laissa entendre de courts et profonds sanglots, tandis que ma voix, cynique et glaciale, s'éleva dans le hall ténébreux.

— J'espère que tu as apprécié, je viens de te donner ce qui me restait de plus beau en moi.

Je fouillai dans mon portefeuille et retirai un billet de vingt dollars que je lançai sur le sol devant elle.

— Pour payer ton taxi.

Après avoir sorti un autre billet, celui-là de dix dollars, je le lui jetai en ajoutant :

— Ça, c'est pour la baise. Désolé, ça ne valait pas plus.

Je l'abandonnai ainsi parmi ses vêtements en lambeaux, pour aller me coucher dans mon lit qui se trouvait à l'étage. Après quelques minutes, je l'entendis furtivement monter pour venir me rejoindre, toujours en pleurnichant. Lorsqu'elle s'étendit près de moi, je sentis son corps tremblant et frissonnant se coller doucement contre le mien. Dans un court moment de faiblesse, au cours duquel je ressentis un semblant de compassion, je m'étais dit que je devrais la repousser et lui faire comprendre qu'il fallait qu'elle parte, qu'elle se sauve de moi pendant qu'il en était encore temps, car le pire restait encore à venir. Or, je demeurai silencieux. Puis l'idée de lui signifier que sa seule couche était sur le sol, comme c'était le cas pour un chien, me vint à l'esprit. Heureusement pour elle, ma méchanceté, au même titre que la haine qui m'habitait, était momentanément épuisée. Tout avait disparu ; j'étais devenu sans force. À l'intérieur de moi, je ressentais un effroyable vide de glace. Je restai donc immobile à côté d'elle, même si le contact de sa peau me faisait horreur au point de me donner le goût de vomir.

C'est donc ainsi que ma Névrosée est revenue dans ma vie. Dans les jours qui ont suivi cette petite escapade, elle a laissé son copain pour venir habiter avec moi dans ma forteresse, où je l'ai baisée de manière un peu plus humaine. Malgré ce qui s'était passé le soir de nos retrouvailles, elle entretenait de grands espoirs pour nous deux ; elle était vraiment aveugle. Chaque jour, je pensais la mettre dehors. Si je ne le faisais pas, c'était parce qu'elle rapportait beaucoup d'argent. Elle me le donnait volontiers, sans que je lui demande, sans que j'aie à lui faire de promesses. La seule chose que j'ai exigée, c'est qu'elle achète un lit plus grand, parce que je ne voulais pas la sentir trop près de moi au moment de nous endormir. Je ne la touchais que pour la baiser et chaque fois que je le faisais, c'était toujours aussi bref que brutal. Assez bizarrement, elle en était même arrivée à aimer cela. Pour le reste, c'était vrai qu'elle avait changé. Elle buvait moins et ne consommait plus de cocaïne. Je crois qu'il y avait même une certaine lueur de franchise et d'honnêteté qui scintillait dans son regard lorsqu'elle me parlait. Un soir, les larmes aux yeux, elle me prit la main et me demanda de lui pardonner ses erreurs passées. Plutôt que de répondre, je me suis dégagé et j'ai fait comme si je n'avais rien entendu. Malheureusement pour elle, moi aussi j'avais changé. Si dans son cas, c'était pour le mieux, dans le mien, c'était pour le pire. Je venais de quitter une vie de mort et de sang, mais les empreintes de cette violence accumulée, de toutes ces années de guerre, gisaient encore en moi. Elles me marquaient et me marqueront jusqu'à ma dernière heure ; idem pour les souffrances que ma Névrosée m'avait fait subir. Dans le passé, elle m'avait fait vivre son enfer et là, je lui faisais vivre le mien, sans essayer de la retenir, sans remords non plus, seulement avec un goût amer dans la bouche.

Grâce à l'argent qu'elle ramenait, j'ai pu survivre jusqu'à ce que je réussisse à me dénicher un emploi de portier, dans ce bar de danseuses où je terminais jadis mes soirées d'errance. Pour obtenir ce travail, ma réputation de mauvais garçon fut pour moi une bonne référence. Ainsi, j'allais gagner ma vie en restant au garde-à-vous près d'une porte. Au fil des nuits, je ramassais les plus beaux culs de l'endroit, pour aller les baiser dans des motels bon marché. Quand je revenais à ma forteresse, ma Névrosée était là à m'attendre, triste et défaite, comme moi, quelques années auparavant, lorsque les rôles étaient inversés. J'allais m'étendre près d'elle, mes narines encore remplies de l'effluve du parfum d'une autre femme, ma peau encore humide de la sueur d'un autre corps. Souvent, je me forçais même à la baiser, comme pour lui faire partager encore plus profondément la noirceur de ma damnation. Même dans ces moments-là, bien qu'elle pleurait de désespoir, elle ouvrait bien grandes les cuisses. Si de jalousie le ton montait, je n'avais qu'à lui pointer la porte et lui dire que personne ne la retenait.

Cette histoire dura plusieurs semaines. Sans la moindre émotion, je l'ai vue dépérir, autant physiquement que moralement. Au fil des jours, elle s'était mise à boire beaucoup plus, de même qu'elle avait recommencé à s'en mettre plein le nez. De ce fait, elle ramenait moins d'argent dans mes coffres. Elle était cependant incapable de briser ce lien affectif qui l'enchaînait à moi, dépendance qui la menait dangereusement sur le chemin de l'autodestruction. Moi, je remplissais mon vide émotionnel de chaleur superficielle. J'étais resté trop longtemps dans le monde des morts et maintenant que j'étais éveillé, j'avais peut-être inconsciemment besoin de la douceur de mille et une caresses, de mille et un parfums. À moins qu'il ne s'agissait que de froide et pure vengeance. Des multitudes de cuisses, de fesses, de bouches et de seins, tous différents, pour me conduire encore une fois au seuil de l'écœurement, au-delà même des limites de ma désillusion.

Bref, le tout a dégénéré. S'ensuivirent la jalousie, la colère, les crises de larmes jusqu'à l'explosion, les hurlements et les coups. Sauf qu'il n'y aurait jamais dû y avoir de coups. Ni d'elle ni de personne. En ce qui me concerne, je ne l'ai pas frappée, je n'ai fait que lui présenter ma maîtresse la plus fidèle : *Smith & Wesson*. Après avoir essuyé le sang sur mon visage, résultat du coup qu'elle venait de me donner, je lui ai enfoncé le canon dans la bouche. Je ne me rappelle plus vraiment de sa réaction, mais je me souviens que c'est à ce moment-là que j'ai décidé de tout arrêter, de mettre un terme à ma vendetta. C'était aller beaucoup trop loin. Toute cette histoire me laissait un étrange goût de cendres dans la bouche, avec l'effrayante impression qu'en moi, l'abîme du néant s'était agrandi au point de ne jamais pouvoir être comblé.

Malgré tout, ma Névrosée avait refusé de partir. J'ai presque dû la jeter dehors de force. Au dernier moment, elle se colla contre moi pour me prendre tendrement dans ses bras, ce qui ne fut pas sans me surprendre. Je l'ai serrée moi aussi, en me rendant compte de l'ampleur des ravages de mes agissements. Je ressentais enfin une certaine forme de remords, mêlés à une infinie tristesse. Pendant que je la tenais et que je m'imprégnais de sa chaleur, je pensais à mon Européenne...

Comme maintenant, ici, dans ce bar, alors que je tiens une autre femme dans mes bras, en espérant que ce soit ma Serveuse. Au contact de sa peau, le dégoût a rapidement pris le dessus sur tout autre sentiment, comme si elle était sale et malodorante, comme si ses caresses me tachaient de corruption et de pourriture.

Je l'ai poussée violemment dehors, pour ensuite fermer la porte à double tour avant d'aller vomir dans les cabinets.

— Hey, le sauvage ! Pourquoi tu me repousses comme ça ?

Je reviens brutalement à la réalité pour apercevoir la petite allumeuse qui essaie de reprendre son équilibre, empêtrée dans les bras des deux clients qui l'ont attrapée, quand je l'ai lancée vers eux sans ménagement. Elle se rapproche, mais cette fois-ci, pas trop près. Ses yeux sont remplis de colère et de frustration, tant son petit ego de femme fatale vient d'être froissé. Certaines de ses paroles, tout comme le ton de sa voix, me ramènent au moment de nos fréquentations. Comme le reste de son personnage, tout ce qui sort de sa bouche est teinté d'une forte dose de malhonnêteté et de mensonges. Comme toutes les autres, elle est sale, elle aussi, et j'ai mal au cœur de l'avoir touchée. C'est drôle, mais à l'instar de plusieurs, elle agit comme si le fait de m'offrir son trésor vaginal faisait de moi un être privilégié, un obligé, tel un vassal à qui une noble dame aurait accordé une faveur. Je ne comprends pas qu'elles veuillent se faire traiter en princesses quand par leurs comportements malhonnêtes et fourbes, elles ne se comportent pas mieux qu'une putain de bas-fonds qui réclamerait aussi peu que trente dollars pour une fellation. Je reste donc inexpressif quand je lui tourne le dos en disant :

— Désolé, bella, mais tu t'en trouveras un autre pour rendre ton chum cocu ! Comme la soirée est jeune, tu as même le temps de t'en taper deux ou trois ! Moi, je passe mon tour, j'ai trop soif.

Cela dit, je m'appuie sur le bar et me sers à même les multitudes de verres d'alcool qui me font face. Du coin de l'œil, je remarque son regard surpris et outré intensément posé sur moi. Elle n'a rien compris de ce qui s'est passé ! Le plus amusant reste les visages défaits et incrédules de mes deux amis, totalement abasourdis devant ma réaction.

— Ça n'va vraiment pas bien, toi, aujourd'hui ! s'écrie mon Couze d'une voix plaintive en regardant la fille s'éclipser dans la foule. Cousin, c't'un crime de repousser une fille avec un cul comme ça, tu m'rends triste.

Il brasse la tête en enfilant un autre verre et ajoute :

— Un aussi beau cul... peut-être même le plus beau de la création... pas croyable !

— T'es pas correct, voyou ! en remet Kev. T'aurais pu me la présenter avant de la lancer dans la foule comme une grenade. J'suis sûr qu'elle aurait aimé ça passer une nuit avec un athlète au sommet d'sa forme.

— Moi, de l'interrompre brutalement mon Couze, je ne suis pas sûr qu'elle aurait aimé baiser avec un gars qui boucle ses performances en trente-six secondes.

Les deux rient aux éclats. Même moi, je laisse échapper un sourire furtif suite à cette dernière boutade.

— De toute façon, cousin, si tu l'as repoussée ainsi, c'est parce qu'elle n'en valait pas la peine. Alors même si c'est le plus beau cul que j'ai vu, qu'elle aille manger un char de merde.

À ces mots, je lève mon verre et nous portons tous trois un toast.

— Salute !

– À tes trente-six secondes, mon Kev ! rajoute joyeusement mon Couze.

Puis, les deux se mettent à discuter ; tandis que je m'isole en plongeant dans les profondeurs de mon être pour m'immerger dans la solitude de mon ivresse. Je regarde mon visage miroiter dans le fond du verre vide et aperçois, dans le reflet, la forme d'une autre personne qui surgit à côté de moi.

Je tourne la tête pour me voir gratifié d'un triste sourire entouré d'une moustache surplombée d'un large chapeau. C'est Wild Bill. Je suis aussi surpris qu'heureux de le retrouver.

– Ça fait longtemps.

Il acquiesce de la tête et me montre du regard un verre plein que je prends. Je le lève et le vide en même temps que lui, en parfait synchronisme. Son retour après tous ces mois, comme sa présence en ce moment à mes côtés, n'est sûrement pas étranger aux événements de la veille. La violence, le sang, la rage, le renouvellement du dépit en pensant à ma Serveuse. J'essaie de revoir son visage, tandis que lentement, un malaise me submerge, m'étreint le cœur. C'est assez puissant pour que je le ressente même à travers l'engourdissement de mon ivresse. Ce soir, je tuerais juste pour pouvoir l'entrevoir ; je vendrais mon âme juste pour la serrer quelques secondes dans mes bras. Tuer encore, oui la guerre, toujours la guerre. Et pour ce qui est de mon âme, elle a déjà été vendue. Des voix résonnent à l'unisson dans mon esprit. On dirait les hurlements de milliers de loups rageurs. Je sais, les démons sont de plus en plus près, amenés par la violence, les noirs souvenirs et le trop-plein de solitude dans la nuit glaciale. Cette horde diabolique suit mes guerres ; après tous ces mois, rien ne semble avoir véritablement changé. C'en est presque réconfortant... presque.

– *Forget.*

Ce mot résonne par-dessus les hurlements et les sons aussi rythmés qu'assourdissants de la musique. C'est la voix de Bill ; j'en avais presque oublié sa présence. Il me fixe de ses yeux sans vie et me gratifie d'un sourire sans joie. Son visage, face au mien, ressemble à la réflexion d'un miroir. Je reste surpris lorsqu'il continue de parler, car habituellement, nos conversations ne s'échelonnent que sur quelques mots.

– *Just for tonight, forget my friend. Forget about her, about them, about the guns, the bullets, the ghosts and the demons. Forget about the pain, about war. Just go deep down with the whiskey's peace. Sleep and forget just for tonight. Drink and forget.*

Oui, c'est ça, juste pour cette nuit... oublier. Oublier en attendant l'enfer et ses démons que je sens revenir en moi. Déclarons un cessez-le-feu temporaire face à cette guerre que je vis à chaque instant. Un intermède de paix, éphémère et illusoire. Ce soir, après tous ces mois, j'en viens à revivre la même agonie que jadis quand j'endurais les souffrances tel un mort-vivant... et ça m'écœure. Pour le moment, plus besoin de penser. Je dois seulement me rendre jusqu'au fond de ma bouteille.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT III

Réponse

*Is there a madman with a brain
To turn the stuff of nightmare sane
And demons crush and Chaos tame
Who'll leave his realm, forsake his bride
And, tossed by contrary tides,
Give up his pride for pain.*

- *The chronicle of the black sword*, de Michael Moorcock

Si la nuit est Satan, si la lumière est
Dieu, à la tombée du jour, Dieu n'est
plus qu'une anecdote.

- Citation de Malcom de Chazal

À tous les coups lancés, un douloureux malaise me parcourt le corps. Chaque mouvement est un supplice, mais mon esprit borné fait la sourde oreille à toute plainte et à toute faiblesse. Ma tête est prête à exploser. J'ai le cœur au bord des lèvres avec les entrailles nouées qui semblent vouloir me sortir du ventre. J'endure presque avec entrain cette séance de torture que je m'inflige volontairement dans le vieux gymnase du ghetto. Je paie sans rechigner pour mes excès de la veille ; je me maltraite comme je maltraite les sacs de sable autour de moi. Mon esprit est encore engourdi et brumeux, j'ai le souffle court et les réflexes lents. En fait, c'est plus une séance d'automutilation qu'une séance d'entraînement. Comme je n'ai pas mis de gants ni de bandages autour de mes poings, la peau de mes jointures commence déjà à se déchirer sous les coups. Le sang écarlate et chaud gicle, tâchant mes mains autant que les sacs. Ça fait mal, mais ça fait du bien. Mon corps se couvre de sueur et je me demande si ce n'est pas plutôt de l'alcool qui sort de ma peau. La cloche sonne, une minute de répit. Chaque battement de cœur résonne avec une pression extrême sur mes tempes et en même temps, mon estomac, prêt à se révolter, se contracte. Rapidement, je me dirige vers une poubelle juste à côté du ring, déjà remplie de crachats des autres boxeurs. Je me mets ensuite à vomir, avec un sentiment partagé de soulagement et d'agonie. Une fois mon estomac vidé, je reprends lentement mon souffle. Ma respiration haletante est le seul bruit qui résonne dans la salle abandonnée.

Le gymnase est fermé, en ce lendemain de gala, mais depuis un certain temps, en raison de mon amitié avec Kev et de ma relation avec le vieux *coach*, on m'a laissé la clé, ainsi que le privilège de venir quand bon me semble. Je suis content d'être seul, aujourd'hui. Personne n'est témoin de mon état de décrépitude. Je remarque du sang qui s'écoule de ma peau en fines gouttelettes jusque sur le résidu de liquide insalubre et malodorant qui remplit déjà le fond de la poubelle sur laquelle je suis penchée. Les blessures de ce matin se

sont rouvertes sans que je m'en rende compte. Je commence à peine à ressentir les dizaines de petites brûlures engendrées par les fraîches lacérations qui marquent mes bras et mon torse, traces sanglantes des griffes des démons qui m'ont assailli à mon réveil en me gratifiant de leurs grimaces cauchemardesques. Néanmoins, ce fut une attaque un peu moins dévastatrice que naguère. J'en reste quand même estomaqué, moi qui croyais que plus jamais je n'aurais à les affronter. Il faut croire que les malheurs du passé restent toujours là, tapis quelque part derrière les ruines de certains remords qui même si je les ignore, trouvent le moyen de reprendre forme pour revenir me hanter.

Les cris rageurs des démons furent interrompus par la sonnerie du téléphone qui résonnait symboliquement, comme les trompettes annonçant la fin du monde. Quant à la voix que je pouvais entendre à l'autre bout du fil, elle sonnait comme mon jugement dernier. C'était le *Kingpin* qui m'appelait pour prendre de mes nouvelles et me demander des précisions sur mes exploits de la veille. Déjà, ma performance au bar de l'amphithéâtre avait fait le tour. Il m'a dit être très content du fait que je me sois occupé du gros imbécile, ajoutant que ce dernier avait besoin d'une leçon depuis longtemps. Ensuite, il m'a grondé d'un ton qui se voulait sûrement paternel, mais qui en fait, sonnait plus comme un maître qui réprimande son chien. Il se disait outré que je n'aie pas été le voir, que je n'aie pas été présenté mes respects devant son trône, près du ring. Après quoi, il m'a gentiment traité d'ingrat pour avoir négligé de lui donner de mes nouvelles durant tout l'hiver, comme si cela aurait changé quelque chose dans sa vie. Puis, il m'a bien laissé comprendre que les portes de l'organisation m'étaient toujours ouvertes. Avec la nouvelle guerre entre les différentes factions, il doit manquer de soldats. Enfin, il a terminé en se disant désolé pour le Tueur, mon ancien partenaire, non sans préciser que ce genre d'accident arrivait quelquefois. Quelquefois ! Il m'a fait bien rire. Ça n'arrive pas que quelquefois, ça arrive tout le temps. C'est ce qui aurait dû m'arriver à moi aussi, et ce, depuis longtemps. C'est ainsi que je devais finir, mais j'ai changé, n'est-ce pas ? Ce n'est pourtant pas ce que semblaient penser les démons ce matin, ni le *Kingpin*. Celui-ci m'a appris qu'à titre posthume, on a donné ses couleurs au Tueur. Je me demande comment ils ont fait pour passer sa veste sur son corps déchiqueté en mille morceaux. Avant de raccrocher, mon ancien patron m'a demandé si je voyais encore Peck. Je lui ai répondu non, bien que ce soit complètement faux.

Peck m'appelle encore, même si ce n'est pas très souvent. Entre ses réunions de Cocaïnomanes *Anonymes* et de A.A., il travaille comme camionneur et me remet une enveloppe par mois pour payer le reste de sa dette envers moi. Quand j'ai tout lâché, j'ai payé tout l'argent que mon ami devait à l'organisation, plus un léger surplus pour assurer son sauf-conduit. Ça m'a coûté très cher, une jolie somme. J'ai fait pour lui ce que j'aurais dû essayer de faire pour l'Indien. Néanmoins, je ne crois pas que j'ai racheté mes fautes, je suis bien au-delà de toute rédemption. Au moins, je n'ai pas commis deux fois la même erreur.

Après lui avoir évité le petit tour à l'entrepôt où je devais le supprimer, je lui ai fait comprendre, revolver bien en vue sous ma ceinture, que sa carrière était terminée et qu'il prenait sa retraite en commençant par un long séjour dans un centre de désintoxication. Le tout s'avérait aussi bénéfique qu'obligatoire pour sa survie. Depuis ce jour, il me remercie chaque fois qu'il vient me rencontrer pour effectuer son paiement. Néanmoins, jamais il ne m'a invité chez lui, pas plus qu'il n'est venu chez moi par simple courtoisie. Jamais il ne m'a réinvité à pêcher avec lui ou à m'exercer au tir en sa compagnie. Entre nous, il y a un fossé qui s'est creusé et qui semble s'élargir de plus en plus. Ses nombreuses thérapies lui ont sûrement ouvert les yeux sur ce qu'il est, sur ce qu'il était avant et sur ce que je suis devenu. Lorsque nous nous rencontrons, je remarque que son regard est autant rempli de reconnaissance que de crainte. Il sait que j'avais sa vie entre mes mains et que j'ai failli l'exécuter, comme je l'ai fait pour l'Indien. De plus, il a sûrement gardé en lui le souvenir de mes pires actions, de mes actes les plus noirs. Comme celui de la petite fille ou l'assassinat de notre ami commun. Avec un malaise évident, nous avons toujours évité de parler de notre dernier contrat, comme nous avons toujours évité de parler de l'Indien, un peu comme s'il n'avait jamais existé. De cette façon, nous n'avons pas à faire semblant que c'est un autre que moi qui l'a tué.

La cloche du gymnase sonne, annonçant le début du prochain round. Je lâche la poubelle au-dessus de laquelle j'étais encore accroché pour me lancer, les mains hautes, sur le sac le plus proche. «BOUM ! BOUM !» Je reprends le combat avec une énergie redoublée, m'alimentant à même cette rage latente que je ressens tout au fond et qui est encore aussi présente que jadis. Je serre les dents et continue sans défaillir, en me disant que cette nouvelle vie ne vaut pas mieux que la précédente. Elle est peut-être même plus douloureuse, vu mon plus grand état d'éveil et le retour de tous mes souvenirs. Je suis hanté par mes fautes, par mon Européenne et par ma Serveuse.

— AAAARRRGGGHHHH

Un grognement guttural s'échappe de mes lèvres, tandis que je frappe de toutes mes forces. Mon poing claque brutalement sur le sac et un éclair de douleur traverse mon corps. Bien que ma main se soit presque fracturée sous l'impact, je continue, comme je le fais tous les jours, malgré la souffrance, l'absence de salut, de rédemption ou de paix. Soudainement, le son de mes coups devient presque imperceptible. Ma vision devient floue et ombragée, puis une sombre brume se met doucement à danser autour de moi. Lentement, une figure apparaît. Casqué d'acier et muni d'un bouclier avec trois étoiles sur fond bleu, Douglass lève la main impérieusement au moment même où j'entends sa voix caverneuse me dire :

– Le vieux code, souviens-toi du vieux code.

FLASH-BACK III

Souviens-toi des mots

On naît avec la guerre en soi. Comment
donc vouloir même essayer d'en
délivrer le monde. La guerre... C'est la
respiration des hommes.

- Pierre Dagenais

Jamais arrière

- *Leitmotiv* du clan *Douglass* et des Fusiliers Mont-Royal

Nunquam Retrorsum (ne jamais reculer)

- *Leitmotiv* des Fusiliers Mont-Royal

La brume disparaît pour laisser place à la verte plaine qui s'étend maintenant devant moi. Tout au loin s'élève une masse compacte de montagnes qui bloque l'horizon comme une forteresse de roche. Je reconnais aisément cet endroit; j'y suis allé souvent, autant physiquement qu'en rêve. C'est l'Écosse, aux portes des Highlands. Je me tiens en face de cette statue de granit qui marque le champ de bataille que j'avais déjà visité avec mon Couze. La sculpture du cavalier trône là, majestueuse, au centre du terrain, sous un ciel rouge sang, donnant à la contrée environnante un aspect sombre et macabre. C'est la représentation du roi Bruce, fort, fier et noble qui, hache à la main, se tient sur le sol de sa victoire obtenue il y a presque sept cents ans. Le son du tintement de l'acier se fait entendre et j'aperçois Douglass, bardé de fer, qui s'avance seul sur la plaine, sans se préoccuper de moi. Il défait son ceinturon, jette son épée sur le sol, enlève son heaume, puis respectueusement, s'agenouille devant la statue.

Bannockburn, 4 juin 1314

Le ciel se lézarde de mille éclairs, tandis que le sol se met à trembler sous le coup assourdissant du tonnerre. Autour de nous, je vois des ombres qui prennent une multitude de formes et c'est par milliers qu'apparaissent des guerriers hirsutes à l'air grave, protégés de leur cotte de mailles et armés de longues lances. Des effigies colorées recouvrent leurs tabards et leurs boucliers pour identifier leur appartenance aux différents clans. Mon compagnon est toujours agenouillé devant la statue du roi qui, soudainement, s'anime.

Le granite devient chair et le gris terne de la pierre se colore, jusqu'à ce que les plaques de l'armure se mettent à étinceler sous l'éclat du soleil venant de pointer dans le ciel. Lentement, avec grâce, le cavalier royal descend de sa monture pour se pencher, sourire aux lèvres, vers Douglass. Avec un encensoir à la main, un chapelain d'un âge avancé sort de la foule armée et s'approche des deux hommes, tout en marmonnant une litanie religieuse. D'un geste assuré, le roi sort sa longue épée de son fourreau pour la lever cérémonieusement vers le ciel en prononçant des mots qui pour moi, demeurent inaudibles.

Ces mots, je sais que je les ai déjà entendus, mais comme lorsque je revois cet instant dans la chapelle St-Brides, je ne peux les comprendre ni me souvenir.

Avec douceur, le roi pose le plat de sa lame sur chaque côté des épaules de Douglass, puis l'aide à se relever avant de le serrer chaleureusement dans ses bras, sous les cris de réjouissance de l'assemblée qui s'est soudainement animée.

C'est donc au jour mémorable de la bataille de Bannockburn que mon compagnon s'est fait sacrer chevalier. Un peu perplexe, je me rappelle que dans la vieille chapelle, j'avais vu, pendant un de mes visions, ce même rituel, sauf que c'était le fantôme de Douglass qui faisait de moi un paladin. J'aimerais tant trouver un sens à tout ceci. Pour le moment, tout ce que je peux faire c'est de laisser défiler ces images dans mon esprit.

La cérémonie d'adoubement terminée, je vois Bruce enfourcher sa monture et pointer l'horizon de son épée. Douglass, déjà casqué et armé d'acier, prend aussitôt la tête d'un groupe portant ses couleurs et ses étendards, pour se diriger dans la direction indiquée par le roi. Je me retourne et à moins d'un kilomètre de nous, j'aperçois un autre océan d'humains, avec leurs armes et leurs armures qui étincellent sous les rayons lumineux. C'est l'armée anglaise dans toute son orgueilleuse splendeur, l'envahisseur tant haï, l'ennemi à abattre. Guidé par leur roi, c'est vers eux que les Écossais se dirigent en silence, bien que quatre fois moins nombreux. À leur air résigné, je vois bien qu'ils sont tous prêts à mourir tandis qu'ils marchent sans la moindre hésitation vers leur funeste destinée. Je me place derrière l'étendard de Douglass, dont les trois étoiles sur fond bleu flottent bien haut à l'avant-garde. Pendant que d'autres clans se joignent à la masse des guerriers, j'entends soudainement mon compagnon hurler :

— Pour l'Écosse, pour le roi Bruce, pour la liberté ! Mort aux Anglais !

Je le vois s'élancer vers les lignes ennemies à la tête de ses partisans, chargeant furieusement dans l'amas de lances et de pics qui les attend, telle une muraille aussi redoutable que mortelle. Puis résonne le fracas apocalyptique des deux armées qui s'entrechoquent avec un bruit de métal grinçant qui s'entremêle à des milliers de voix hurlants de rage et d'agonie. Dans un ensemble de macabres corps-à-corps, des lances se fracassent sur des armures, des bois de lances se rompent, l'acier rencontre l'acier... l'acier rencontre aussi la chair. Des corps sont transpercés, d'autres éventrés, dans une orgie chaotique de fer, de violence et de mort. La plaine tantôt verte se rougit rapidement de sang. Devant la rapidité et la sauvagerie hargneuse de l'assaut, malgré son surnombre, l'armée anglaise recule, pas après pas. Les troupes de réserve ennemies sont repoussées vers l'arrière et s'embourbent dangereusement dans les marécages. J'erre parmi la mêlée, comme un fantôme dans un cimetière. Je les regarde se massacrer sans rien ressentir, à part, peut-être, l'envie de participer à cette sanglante fête. J'aperçois Douglass qui frappe tel un déchaîné avec un corps qui s'effondre au sol à chaque coup de lame qu'il donne. C'est ainsi qu'il se fraie un passage parmi les rangs des Anglais et que derrière lui, s'amoncellent des tas de cadavres mutilés. Pendant que les minutes et les heures passent, j'assiste à une véritable boucherie à grande échelle, jusqu'à ce qu'enfin, l'ensemble de l'armée anglaise en vienne aussi à reculer pour s'empêtrer dans les marécages et se disloquer en milliers de petits groupes qui abandonnent la mêlée. La bataille se transforme en carnage, dès que les Écossais se lancent à la poursuite de l'ennemi en déroute.

— VICTOIRE !

Du coup, la clameur s'élève comme une seule voix parmi les combattants. S'ensuit une véritable cacophonie quand tous les noms des clans victorieux sont hurlés en même temps. Douglass est là, debout près de son étendard qu'il a fièrement planté sur le champ de bataille. Sa bannière aux trois étoiles flotte sur la plaine jonchée de cadavres. Épuisé, haletant, son tabard est en lambeaux et son corps est aussi ruisselant de sang que son épée. Je le vois se diriger vers un groupe de soldats pour les empêcher, d'un geste impérieux, de mettre à mort un chevalier anglais blessé. Plaçant ce dernier sous sa protection, il leur ordonne de panser ses blessures et de le ramener à sa tente. Voilà donc qui était James *The Black* Douglass : d'une belliqueuse sauvagerie dans la bataille et d'une chevaleresque magnanimité dans la victoire. Sa tête se tourne vers moi et sa voix résonne sous son heaume cabossé lorsqu'il me lance :

— Souviens-toi des mots du vieux code !

9 septembre 1995

«Souviens-toi des mots du vieux code.» Cette phrase résonnait encore dans mon esprit, tandis que je faisais face à la nuit noire. Je marchais en solitaire dans la pénombre, en longeant les murs d'une cité étrangère, d'une cité antique, alors que mon corps surchauffé se refroidissait lentement au contact rafraîchissant de la brise du soir. La sueur au corps, les cheveux mouillés, le souffle court, je venais juste de terminer un torride corps à corps avec mon Européenne. Elle dormait maintenant du sommeil de la bienheureuse, dans notre *Bed & breakfast* de l'ancienne ville romaine de Caerleon. J'étais des plus heureux, sachant que ce que je venais de lui donner n'était qu'un prélude à la surprise que je lui réservais pour la fin du voyage. La peau et l'esprit toujours en feu, j'essayais d'éteindre le tout avec une petite promenade nocturne.

Arrivés à Caerleon en début d'après-midi, suite à un long trajet entre Glastonbury et le pays de Galles, la vieille cité romaine nous a accueillis parmi ses vestiges archaïques. Partant à l'aventure au cœur de la ville étrangère, à la recherche d'un de mes lieux de pèlerinage, nous sommes tombés sur les ruines d'un ancien gymnase romain de près de deux mille ans. Petit détour imprévu, où nous allâmes voir ce qui restait de l'endroit, soit les canaux de pierres et les bains délabrés des anciens thermes. Le tout était préservé dans la pénombre, que seuls quelques rayons de lumière blafarde perçaient à travers le dôme vitré qui recouvrait le site.

Le reste de la visite se déroula en nourrissant notre intellect à même les panneaux informatifs que nous avons lus avec intérêt, mon Européenne étant aussi férue d'histoire que moi. L'esprit pseudo-scientifique bien repu, nous sommes repartis pour poursuivre le véritable but de notre visite : la continuité de mon pèlerinage. Nous avons emprunté une rue isolée, puis suivi un long muret de vieilles pierres à moitié écroulé, avant d'arriver au cœur d'une nature luxuriante sur les abords de la rivière Usk. À ce moment, n'eût été les bruits encore perceptibles de la circulation automobile, nous aurions pu nous croire dans la pureté d'un paysage datant des premiers âges.

Tout en avançant, j'aperçus ce que j'étais venu chercher dans cette cité. Au cœur de la plaine à l'herbe longue et verdoyante, sont apparus les murs titanesques d'un amphithéâtre romain antique. C'est ici que les gladiateurs dansaient avec la mort pour le plaisir de la plèbe. Pendant que nous approchions, les yeux écarquillés d'intérêt et de ravissement, l'arène se révéla lentement, telle une construction féerique. Nous avions devant nous des ruines situées hors du temps et préservées dans un état magique des décrépitudes temporelles. L'immense structure de pierre a été en grande partie recouverte de tourbe, et la verdure se mêlait à la grisaille du roc. Bien des légendes sont nées à cet endroit, des histoires qui ont survécu au-delà des siècles et qui racontent que ce serait ici, au cœur de l'amphithéâtre, que le roi Arthur réunissait ses chevaliers. Ce lieu mythique, il l'a immortalisé sous le nom de Camelot.

En nous échangeant des sourires ravis et complices, mon Européenne et moi avons continué d'avancer vers ce musée à ciel ouvert. Passant par ce qui semblait être l'entrée principale, faite d'une anfractuosité d'une dizaine de mètres de large et du double de hauteur. C'est avec le souffle coupé par l'étrange beauté des lieux qu'on s'est retrouvé main dans la main à l'intérieur de l'enceinte. Les gigantesques remparts de roc qui nous entouraient étaient en fait les restants des estrades, qui nous faisaient nous sentir minuscules. Une fois l'instant d'émerveillement passé, une certaine euphorie s'empara de nous. Je me retournai vers ma compagne pour l'enlacer, du simple fait que j'étais heureux d'être là, avec elle, heureux d'être en vie. Je l'ai serrée très fort contre moi, comme si tout à coup, rien ni personne d'autre qu'elle n'existait. En sentant les formes courbées de son corps se presser contre moi, je fus submergé par une intense pulsion. On aurait dit une flamme sur laquelle on venait tout juste de jeter un litre d'essence. Ayant évidemment senti mon désir, mon Européenne se fit aguicheuse. Elle se mit à rire, tout en se dégageant doucement de mon emprise. Elle commença ensuite à courir, avant de me mettre joyeusement au défi de l'attraper. Défi que je relevai sans même hésiter, tel un animal salivant devant sa nourriture préférée. Son rire moqueur et les pas de notre course effrénée résonnaient à même les murs qui nous entouraient. Cette poursuite n'était pas sans rappeler les duels que se livraient les gladiateurs de l'époque. On aurait dit un mirmillon chassant un rétiaire. Le petit jeu se termina assez rapidement, malgré qu'elle aurait pu le faire durer indéfiniment, vu la rapidité de ses longues jambes. Haletante, elle

s'adossa sur les remparts en courbant le bassin.

– Tu me veux ? Prends-moi ici... maintenant.

Je me jetai sur elle comme un prédateur sur sa proie. Voyant son sourire étrangement satisfait, je me demandai lequel de nous deux se retrouvait davantage sous l'emprise de l'autre. Encore plus excité par le fait que pour une fois, j'avais l'impression d'avoir joué le rôle de la proie, je levai son chandail pour me lancer à pleine bouche sur ses seins, tout en défaisant brutalement le bouton de ses pantalons. Tout à coup, elle se crispa et me repoussa de la main. Remplie de déception, sa voix s'éleva pour me dire :

– Il y a de la visite.

Je me retournai pour apercevoir, dans l'entrée de l'arène, une famille de touristes japonais, identifiable à la panoplie d'appareils photo qui pendaient à leur cou. Ils restaient là, un peu hésitants, l'air de se sentir embarrassés de nous avoir surpris en pleins ébats. J'ai recommencé à embrasser ma compagne en haussant les épaules, mais elle resta là, froide et figée. D'une voix enthousiaste, j'ai donc essayé de la convaincre que nous pouvions quand même continuer.

– Ne t'inquiète pas... aussitôt qu'ils vont t'entendre crier, ils vont s'en aller. Au pire, s'ils restent, on va leur montrer comment baisent les Occidentaux.

Un peu découragée, elle m'a souri en baissant pudiquement son chandail.

– Tu n'as aucune morale ; il y a des enfants, avec eux. En plus, ça ne me tente pas de me retrouver sur le couvert d'un magazine pornographique japonais.

En m'adressant un petit clin d'œil, elle poursuivit en disant :

– On ne s'est pas loué une petite chambre, pas très loin d'ici ? On pourrait y aller tout de suite.

Je lui ai souri en acquiesçant de la tête, puis l'ai embrassée tendrement, avant qu'encore une fois, elle s'échappe en courant sous le soleil couchant.

– Vite, mon amour, suis-moi ! J'ai très hâte d'arriver ! Seras-tu encore capable de m'attraper ?

Je suis parti à sa suite en jetant un dernier coup d'œil sur le groupe de touristes. Je n'ai pas pu m'empêcher de les fixer avec un regard meurtrier. Tandis que je passai devant eux, ils me firent des petites courbettes polies de la tête, ce qui ne m'empêcha pas de leur lancer silencieusement de haineuses malédictions, autant à eux qu'à l'ensemble de leurs descendants.

Me voilà sous le rideau du crépuscule, éclairé par la lune blafarde qui s'enfonçait lentement derrière un sombre amoncellement nuageux. J'empruntai le même chemin que cet après-midi, en reprenant mon souffle après une folle soirée d'amour. Je longeai la rivière dont l'eau semblait maintenant noire, accompagné dans ma solitude, par le chant des crickets qui faisaient la fête dans les hautes herbes. Malgré les ténèbres, je pouvais facilement voir, à ma droite, cette énorme masse de pierre avalée par la tourbe. J'étais revenu devant l'amphithéâtre de Caerleon, qui m'avait attiré comme un aimant. Son symbolisme mythique avait autant de valeur pour moi qu'un lieu saint rempli de reliques du Christ en avait pour un pèlerin.

Je pénétrai dans l'enceinte au moment même où un éclair lézarda le ciel. Au fil des minutes, les murailles s'illuminèrent au gré des apparitions de la foudre, apparitions qui en vinrent à se multiplier. Du coup, je me demandai ce que je faisais là à cette heure, pendant que ma bien-aimée dormait paisiblement dans mon lit. Au-delà de l'attrance guerrière de ce lieu, il y avait encore j'imagine, ce goût sauvage d'évasion et ce besoin extrême de solitude, lesquels étaient toujours là malgré le paradis de chaleur et de bonheur que je partageais pour la première fois avec une femme. Étrangement, il y avait autre chose, comme une petite voix intérieure qui me disait qu'ici, je trouverais enfin des réponses, des réponses pour expliquer les guerres que je menais, la quête que je poursuivais.

Au moment où la pluie se mit à tomber, j'entendis un son s'élever d'entre les ruines. On aurait dit un clapotis sec et répétitif qui s'amplifiait au fil des secondes, pour se transformer en un violent clignement

d'acier s'entrechoquant. Les ténèbres tout autour m'avalèrent de leur noirceur, et j'eus l'impression de ne faire qu'un avec elles, tandis que la pluie qui tombait du ciel passa d'averse à déluge. J'étais seul dans le noir, seul avec la tempête qui coulait et ruisselait sur mon corps, seul avec des ombres qui se mettaient à bouger en une violente ronde, comme des fantômes dansant dans la nuit pour exprimer la sauvagerie guerrière d'un autre temps.

Dans un éclair, j'aperçus des lames de glaives et le casque de bronze stylisé d'un mirmillon. Le rugissement du tonnerre sonna pareil au grincement du fer, alors qu'une épée pénétra sa cage dorée dans une explosion de sang qui m'éclaboussa le visage. Je m'essuyai du revers de la main et me rendis compte qu'il ne s'agissait que de l'eau de la pluie projetée sur moi par le souffle du vent, soudainement déchaîné.

D'étranges sons me remplirent les oreilles ; les hurlements de la brise se transformaient en cri d'agonie, on aurait dit celui des gladiateurs vaincus qui s'étaient mis à joncher le sol devant moi. En vain, ils avaient demandé grâce à une foule en manque de carnages et qui appréciait ce macabre spectacle dans les hauteurs rendues invisibles de l'amphithéâtre. Le tonnerre gronda encore, telle la voix titanesque d'un géant faisant trembler le sol par la puissance de ses mots. Du coup, les images disparurent, tandis que le vacarme de la tempête céda la place au silence. Seules restèrent les larmes qui tombaient du ciel et la plainte du vent qui s'estompait dans le lointain. Puis, une mystérieuse lumière apparut à l'entrée de l'enceinte ; c'était le halo d'une torche tenue par un personnage à moitié avalé par les ténèbres. À sa suite, défilaient sans bruit des hommes armés. Tous portaient un casque, une longue épée et un étendard. Au nombre de plusieurs dizaines, ils se suivaient en longue procession, avant de prendre place tout autour de l'arène. Ce faisant, ils observaient un silence respectueux. Comme chaque fois que je me retrouvais pris dans ce genre de rêve éveillé, ou de magique enchantement, je restais là, sans bouger, sans trahir la moindre émotion. J'essayais juste de comprendre le sens de cette étrange manifestation. Sortie de nulle part, l'armure étincelante transfigurée de lumière, une forme apparut soudainement à mes côtés.

C'était un vieillard aux cheveux aussi longs et blancs que sa barbe, avec la tête ornée d'une coiffe dorée sertie de pierres précieuses. D'un geste cérémonieux, il sortit une longue lame de son fourreau qu'il leva vers le ciel, et l'épée se mit à briller d'une lumière aveuglante, tel l'éclat de mille soleils. Par-dessus le bruit de l'averse s'avec écho sa voix grave, remplie de force et de conviction. Ses mots furent prononcés comme une prière réunissant tous les espoirs des habitants de la terre.

— Un chevalier ne jure que par sa valeur.
De son fourreau, sa lame ne sort que pour le bon combat.
Son cœur ne connaît que justice et loyauté.
Ses mots ne sont que vérité.
Son bouclier protège les opprimés.
Sa parole est ce qu'il a de plus sacrée.
Son honneur est ce qu'il a de plus précieux.
Devant l'adversité, jamais ne recule, ni ne renonce

L'écho de ses dernières paroles se perdit dans la noirceur qui m'entourait, tandis qu'une autre voix résonnait dans mon esprit. Je la reconnus tout de suite, puisque c'était celle de Douglass.

— Souviens-toi des mots du vieux code.

C'était donc ces mêmes phrases qui furent prononcées sur le sol de Bannockburn par le roi Bruce lorsqu'il sacra chevalier son plus preux vassal. C'était avec ces mêmes phrases que Douglass s'était adressé à moi lors de notre première rencontre dans la chapelle St-Brides. Ces mots, à ce moment-là, je ne pouvais les entendre, pas plus que je ne pouvais les comprendre sans me souvenir. Ici, dans la profondeur des ténèbres de cet endroit déserté, tout prenait enfin un sens. Notamment lorsque la ronde des chevaliers, épées levées, crièrent à l'unisson :

— Longue vie au roi Arthur !

Alors que je réalisais me trouver véritablement au cœur de la mythique Camelot, le personnage au centre de l'assemblée se tourna vers moi et, de sous sa barbe blanche, me gratifia d'un large sourire. Avec lui et eux tous, je répétai cette même prière. Ces mots, les ultimes valeurs du vieux code des chevaliers, donnèrent un sens à ma voie parsemée de fer et de sang. Au sein de Camelot et de la légendaire assemblée des chevaliers de la table ronde, je retrouvai le chemin que m'avaient déjà montré les fantômes de Dieppe de sous leur croix blanche. Douglass avait fait de même lorsque je me tenais à côté des restes érodés de sa sépulture, dans cette

vieille chapelle au cœur d'une contrée oubliée. L'enchantement de Camelot me conduisit à un engagement quasi sacré, comme celui des anciens croisés ou des templiers. J'espérais vivre en étant à la hauteur de ces valeurs, si différentes de celles prônées par la matrice sociale.

À ce moment-là, gavé d'une si pure idéologie de complaisance et de sérénité, je croyais naïvement que ma quête était terminée. Comme un chevalier victorieux retournant vers sa belle, après avoir reçu la révélation par la guerre sainte, je retournai transi à la chaleur de mon lit, où m'attendait ma douce Européenne. Ce faisant, j'étais loin de me douter que cet état de grâce dans lequel je me trouvais résultait peut-être autant de sa présence à mes côtés que des valeurs et des mots retrouvés. Par ses caresses, son affection, comme une bouée, elle m'avait empêché de couler par le fond dans les bourrasques violentes de mes jours de guerre. Si le vieux code avait fait de moi quelqu'un de plus efficace en remplaçant la crasse des ghettos par le lustre d'une nouvelle dignité, elle, par sa chaleur, avait fait de moi quelqu'un de plus humain. Ce moment béni des dieux dura jusqu'au jour où elle déserta définitivement ma couche. La douleur engendrée par cette rupture fut comme un tsunami ensevelissant la prière des chevaliers et tous les autres souvenirs sous la noirceur glacée de l'oubli.

Aujourd'hui, avec le réveil de ma mémoire, il ne me reste qu'une pâle image de son sourire. Il me reste aussi les mots du vieux code, qui sont restés gravés dans mon esprit comme une marche à suivre, une tâche de tous les instants. Pourtant, je suis loin d'être un preux chevalier, surtout avec mon sang viking encore bouillonnant dans mes veines, héritage de mes ancêtres bagarreurs et pillards, sans foi ni loi. Endosser ce titre, comme les armes du paladin, reviendrait à la même chose que de tenter de faire porter la soutane papale à un hérétique. Voilà peut-être en partie ce qui est encore ma quête. Un chevalier ne jure que par sa valeur. Cette phrase, comme le reste du code qui la suit, n'a plus de sens dans le monde d'aujourd'hui. Pourtant, elles en ont peut-être encore pour moi. Durant tout ce temps passé dans l'oubli, inconsciemment, lorsque je combattais le doute, lorsque je suivais mes intuitions les plus fortes, c'était le vieux code enfoui en moi qui cherchait à guider mes actions. Comme lorsque j'ai sauvé Peck ; je me suis racheté quelque peu pour toutes les fois où j'ai transgressé mes propres valeurs. Je me souviens que c'est avec cette nouvelle prière tatouée sur mon âme que je suis revenu de voyage avec mon Européenne. Ce fut aussi avec son appui inconditionnel que j'ai abandonné les rangs de guerriers de l'ombre et que j'ai arrêté de m'impliquer dans des transactions douteuses ; ceci, pour éviter de me salir les mains dans le sang en échange d'une liasse de billets verts. J'ai fait la même chose qu'il y a quelques mois et me suis trouvé un emploi de gardien dans un de ces nombreux palais du vice. Le changement de vie fut beaucoup plus facile, car mon implication dans le marché de la mort ne s'était limitée, à ce moment, qu'à quelques claques sur la gueule, des os brisés ou des plombs dans les rotules des genoux. L'attachement au vieux code m'aidait beaucoup sur ce nouveau chemin, mais par-dessus tout, il y avait elle, mon Européenne, qui après mes tours de garde, m'accueillait avec la chaleur de son corps.

Je me souviens de certains petits détails, tels son parfum et ses lèvres toujours posées sur moi avec passion et tendresse. J'en ai profité, bien que je n'en aie jamais eu assez, peut-être parce que je n'avais jamais eu de femme aussi chaude, aussi pure. Les jours ont défilé et tout comme maintenant, le doute grandissant allait de pair avec les maigres rentrées d'argent. À l'occasion, il m'est donc arrivé de briser mon serment, pourtant si précieux, et d'accepter quelques contrats pour arrondir certaines fins de mois. Le retour à ma vie de mercenariat a évidemment provoqué des confrontations avec ma belle Européenne. Dans mon extrême vision égoïste, je prenais ses paroles moralisatrices comme de la manipulation ou une tentative de contrôle. J'étais trop borné pour comprendre qu'elle ne voulait que mon bien. Tout s'est finalement effondré, sans que je n'aie rien vu venir. Craignait-elle de me voir replonger à temps plein dans mon ancienne vie ? Était-elle incapable d'endurer les soubresauts de mon caractère explosif ou n'en pouvait-elle simplement plus de m'attendre la nuit, tout en demeurant dans l'incertitude ? Je me demande encore pourquoi la flamme si intense et si forte du début a pu s'éteindre aussi facilement. Un simple souffle, émis par un léger soupir, a suffi à la faire disparaître. Serait-ce à cause de l'épaisseur de mon armure qu'elle n'a jamais pu percer, ou en raison de cette confiance que je n'avais en personne, pas même en elle, et qui à la longue est devenue perceptible, séquelle de ma relation avec ma Névrosée ? Ces questions seront probablement les seules qui pour moi, resteront à jamais sans réponses. Le jour de son départ, j'aurais dû pleurer, mais je n'ai pas pu ; il n'y avait que le vide et les démons. L'oubli s'est installé en même temps que la rage et la haine. À mesure que disparaissaient tous ces

instants de bonheur de ma mémoire, les paroles de Douglass se perdaient dans mon esprit, au même titre que les mots du vieux code. Il ne restait que le vide froid et noir, et c'est pour le remplir, je me suis mis à tuer des gens.

La cloche sonne, mes bras sans force et mes poings ensanglantés retombent le long de mon corps détrempé ; l'essoufflement me permet à peine de respirer. Je réussis à contrôler les douloureux soubresauts de mon estomac qui menace, encore une fois, de se soulever. Je me rends compte que pendant que j'avais l'esprit ailleurs, j'ai boxé pendant plusieurs rondes consécutives, sans même entendre les appels de la sonnerie. L'épuisement a sûrement fait en sorte que j'entende le dernier. Vidé de toute parcelle d'énergie, j'avance lentement, pas à pas, tel un zombie, pour me diriger vers la salle de bain, aussi sale et délabrée que le reste. Du coin de l'œil, j'aperçois la silhouette de Douglass qui disparaît dans la pénombre, derrière les sacs de sable, comme la brume du matin s'évaporant au premier contact des rayons du soleil.

— À jamais, souviens-toi des mots.

L'écho de ses paroles résonne encore et encore dans mon esprit. Je sais que ces valeurs, j'ai essayé de les suivre durant mon oubli, un peu comme un aveugle, sans vraiment m'en rendre compte. Mais maintenant que tout est devenu si tangible et réel, que restera-t-il de ce pacte d'outre-tombe et de cette magie fantaisiste qui ne sont que des souvenirs de fantômes et de brume ? Un chevalier ne jure que par sa valeur... je me dois de continuer de vivre à la hauteur de ces mots, comme je l'ai fait inconsciemment jusqu'ici.

J'essaierai jusqu'à la fin de la journée, j'essaierai aussi au début de la prochaine... un jour à la fois.

En pénétrant dans la salle de bain, j'aperçois aussitôt ma réflexion dans la glace ravagée de craquelures, fixée juste au-dessus du lavabo. Je reste là, immobile, en me demandant jusqu'où me conduiront ces étranges retours dans le passé. Ce nouveau passage à Camelot est-il la fin de ma quête ou le début d'une nouvelle ? Un sentiment de panique m'envahit lorsque mon esprit tente de revivre la suite du voyage avec mon Européenne. Comme si, encore une fois, il me fallait éviter d'aller plus loin, cela éveillant les mêmes sentiments que lorsque j'essaie de penser à ma Serveuse.

Lâchement, pour me sauver de ces troublantes pensées, je m'attarde à ma réflexion dans le miroir et vois toutes ces cicatrices qui lézardent la peau de mon corps, comme celle de mon visage ; blessures de guerre, blessures des démons. Avec une certaine amertume, je réalise que si j'avais reçu de la chaleur et de la douceur en quantité suffisante pour compenser cette violence que j'ai vécue et ces drames auxquels j'ai survécu, jamais je ne serais devenu l'être tourmenté et damné que je suis. Autant d'amour que de coups donnés et reçus, autant d'amour que de guerres. Pour cela, il m'aurait fallu vivre dans l'illusion. Je me demande si cela aurait été mieux pour moi. Vivre aux dépens d'un mensonge ; oui, l'amour est un si doux et merveilleux mensonge, un mensonge ignoble et maudit.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT IV

Nuit de guerre

D'à travers les ombres,
Une vision
Mon monde est un cimetière,
Où, d'entre les os blanchis jonchant le sol consacré,
Coulent des ruisseaux de sang,
Qui deviendront rivière,
Qui deviendront fleuve,
Qui deviendront océan,
Avec tout au-delà mon héritage,
Cette même fatalité
De solitude, de guerre et de mort.

- Ronin

Je suis adossé au mur, les bras croisés, dans ma pose habituelle, tout juste à côté de la porte. Au-dehors, la noirceur est tombée en même temps que s'est levé le vent froid, dernier soubresaut de la saison hivernale, qui s'éteint lentement. Tel un soldat de garde en faction, je reste là sans bouger, comme ces sentinelles sur les hautes murailles fortifiées guettant un ennemi éventuel. Je ne pense à rien, je me contente de laisser mon esprit vagabonder à travers les lumières dansantes et les répétitifs sons monocordes qui résonnent dans la pièce. L'endroit est presque vide, il ne reste que deux clients assis près du bar, qui comblent leur ennui en s'efforçant d'arriver le plus vite possible au fond de leur bouteille de bière. Il y a aussi une dizaine de femmes outrageusement maquillées, qui guettent l'entrée telles des vautours surplombant la plaine et attendant patiemment leur première proie de la soirée. Certaines, visiblement de mauvaise humeur en ce début de soirée, jurent bruyamment en raison de la tranquillité des lieux. D'autres, à l'instar des clients assis au bar, trouvent le désennui dans le fond de leur verre ou dans un petit sac de plastique rempli de poudre blanche. Cela leur procure un semblant de bonne humeur et d'entrain, ce qui serait dur à trouver autrement, vue la monotonie de ce début de semaine peu achalandée. Quelques-unes, poussées par un excès de lassitude, se sont approchées au-delà des limites de mon territoire, près de ma porte, pour tenter d'avoir un semblant de conversation avec moi. À tour de rôle, elles sont venues me déranger avec leurs phrases sans substance. Ce faisant, les différentes effluves de leur parfum se sont mélangées, pour laisser une forte odeur désagréable à mes narines. Elles ont, entre autres, essayé de capter mon attention à l'aide de paroles sexuellement explicites et de gestes obscènes, mais le tout m'a laissé de glace. Ce genre de provocations, j'en vois tous les soirs. Mon esprit reste donc ailleurs, toujours emprisonné entre le clignotement des lumières et la musique du juke-box qui nuit après nuit, nous relance les mêmes refrains. Je garde mes pensées en dehors de toute réflexion, vu les événements troubles des derniers jours. En voici encore une autre qui vient se dandiner devant moi... blonde, bronzée, grosse poitrine, aussi belle et froide qu'une Barbie de plastique. C'est néanmoins ce qui se fait de mieux sur le marché. J'en ai baisé plusieurs, comme elle, ces derniers mois, histoire de savoir si je ressentais encore quelque chose et la plupart du temps, je n'ai même pas eu d'orgasme. J'ai oublié jusqu'à leur nom, probablement parce que je ne leur ai pas demandé. Je me rappelle seulement que c'était encore sale, vulgaire et sans chaleur. Pour la première fois, je n'ai pas aimé ça. Le tout m'a gardé aussi froid qu'un cadavre ; sauf, peut-être une fois... avec ma Serveuse. J'étais mort, elle m'a ressuscité... pour un temps seulement.

— Ça ne te dérange pas si je reste un peu avec toi ?

Je la vois à peine ; je ne remarque que son sourire simulé sur ses lèvres peintes écarlates. Elle se met à cracher des mots que je n'essaie même plus de comprendre. Son intonation de voix m'incite à hocher la tête pour acquiescer lorsqu'elle y va d'une affirmation et à hausser les épaules lorsqu'elle formule une question. Après un certain temps, se rendant compte qu'elle aurait une meilleure conversation avec le mur contre lequel

je suis adossé, elle finit par me tourner le dos, le visage empreint d'un petit air outré. Le désintéressement d'une personne du sexe opposé est une grande insulte pour ces déesses de vanité. Je la regarde s'en retourner vers les autres, assises tout au fond, en me demandant ce que ma Serveuse pouvait bien avoir de plus qu'elle. Des seins parfaits à quatre milles ? Non, ça elles en ont presque toutes. Par contre, je me rappelle de ses yeux fixés sur les miens. Ils reflétaient douceur et sensualité. Lorsque nos regards s'enchaînaient, même d'un bout à l'autre de l'établissement, on ne pouvait plus se quitter des yeux.

La sonnerie du téléphone brise le souvenir de mes mains caressant les seins de ma Serveuse dans la pénombre d'une nuit passionnée. Je maudis ce téléphone qui vient de me priver du contact de sa peau chaude et parfumée. La barmaid, qui occupe également les fonctions de secrétaire et de téléphoniste, me crie, le combiné à la main, qu'il s'agit d'un appel pour moi. Je décroche et entends une voix éraillée à l'accent étranger.

- Salut, ça va *amigo* ?
- Ouais.

Ma réponse hésitante est suivie d'un court instant de silence, jusqu'à ce que mon interlocuteur reprenne.

- Voyons, *mi amigo... el bandito...* tu ne te rappelles plus de moi, maintenant ?

C'est le vieux Mexicain. Lorsqu'enfin je le reconnais, un large sourire se forme sur mon visage.

- J'ai été surpris d'apprendre que tu étais à la retraite, *amigo* ! J'ai entendu dire que tu travaillais dans notre ancien quartier général... j'espère que tu ne t'ennuies pas trop de ton ancienne vie ?
- Non, je ne m'en ennuie pas ...et ne regrette rien.

Pour cacher mon hésitation et surtout, le manque de conviction trop perceptible dans ma réponse, je reprends aussitôt en disant :

- Et toi, tu t'en sors bien ?

À l'autre bout du fil, je n'entends qu'un soupir, suivi d'un long silence. Je sais trop bien que ça ne peut pas aller, que plus jamais ça n'ira bien pour lui. Ses jours sont comptés, et ce, depuis un certain temps déjà. Il s'est fait coincer par les autorités qui l'accusent d'avoir commis un grand nombre d'exécutions. Or, il n'est même pas l'auteur de la moitié d'entre elles. Il a juste commis l'erreur de négocier son salut en vendant ses pairs. Il n'a toutefois jamais mentionné mon nom, n'ayant uniquement balancé ceux des hauts placés ; ceux-là mêmes qui s'en sortent toujours sans jamais payer le prix. En échange de ses aveux, on lui a offert un plan de protection, de l'argent et la promesse d'être gracié. Mais le pouvoir et l'influence des grosses pointures de l'organisation ont rapidement fait avorter le procès ; l'argent, ça achète tout. La loi aussi a son prix et selon ce que j'ai entendu, elle se vend à rabais, un peu comme la pute de la plus sale ruelle du ghetto. Les journaux ont invoqué le manque de crédibilité du témoin vedette... « foutaise ! » La vraie raison, c'est que la prétendue justice est aussi corrompue que l'ensemble des autres composantes de la matrice. La meilleure preuve, c'est que le Mexicain s'est retrouvé libre aussitôt après, pour se retrouver à la merci du milieu. Vendu à ses anciens employeurs par les autorités, il s'est vu trahi par la grande justice des hommes. C'en est presque drôle tant c'est pathétique. Je n'en suis ni peiné ni réjoui, juste dégoûté.

Depuis, j'imagine qu'il doit vivre en animal traqué. Sa tête ayant été mise à très haut prix, il doit sûrement se cacher jour et nuit. Sa voix reprend en hésitant :

- Tu sais, *amigo...* je crois que dans les circonstances, on pourrait dire que ça va pas si mal. J'ai moins de liberté ici que dans une prison, mais c'est surtout plus dangereux. Je n'ose même plus sortir pour aller chercher le journal.

Son ton se fait plus triste et presque imperceptible lorsqu'il continue :

- Tu sais, je t'ai déjà dit que le plus important, c'était la survie... mais aujourd'hui, je ne crois plus que ce soit vrai. Il y a des prix trop chers à payer. Le plus important, au fond, c'est la liberté ; ici... ou ailleurs. Je suis saoul, je ne sais pas si tu me comprends...

Il demeure silencieux quelques secondes, puis ajoute d'une voix froide et sans émotion :

- Je m'excuse, je ne voulais pas te faire la morale comme je le faisais dans le bon vieux temps.
- Ouais, comme dans le bon vieux temps... avec une bouteille de scotch à la main.

Je lui réponds cela avec un semblant d'entrain dans la voix. Bien que j'en arrive à ressentir une certaine pitié pour lui, je ne suis pas d'accord avec ce qu'il a fait et je déteste ces rats que sont les délateurs.

- Justement, c'est exactement ce que je viens de vider en quelques gorgées. Maintenant, je suis

prêt à partir en voyage... un long voyage. Alors, je t'appelais seulement pour te parler, comme ça, et te saluer avant mon départ.

Un peu mal à l'aise, me doutant quelque peu où il veut en venir, je ne peux m'empêcher de lui demander maladroitement :

— On va se revoir ?

Il pouffe de rire et l'espace d'un court instant, sa voix retrouve sa joie d'antan.

— Oui, pour ça... c'est sûr qu'on va se revoir bientôt... en enfer. *Buenos suertes, mi amigo el pistolero.*

Il raccroche le combiné, pour me laisser avec le son neutre de la tonalité et un léger sentiment de tristesse qui m'étreint le cœur.

Lorsque je raccroche à mon tour, une phrase résonne dans mon esprit. Un chevalier ne jure que par sa valeur, son cœur ne connaît que justice et loyauté. On ne trahit pas ses compagnons d'armes, même si le combat que l'on mène est mauvais et pervers ; c'est ce que j'aurai appris en assassinant l'Indien. Le Mexicain, tout comme le Tueur, a récolté de la vie ce qu'il a semé. C'est le retour du balancier, le karma. C'est un prix que moi aussi je devrai payer un jour et l'addition sera assurément très élevée. J'ai évidemment bien compris le genre de long voyage auquel le vieux Mexicain faisait allusion. Je me demande, par contre, quel type de passeport il prendra. La bouteille de pilules agrémentée d'alcool ou l'ouverture des poignets avec une lame de rasoir ? Non, ce sont là des méthodes beaucoup trop efféminées pour le genre de vie que nous avons mené. L'idée de se pendre dans la garde-robe se traduirait comme un manque de classe et de prestige ; seuls les petits malfrats, les perdants et les dépressifs se suicident ainsi. Non, ce sera la balle dans la bouche qu'il choisira inévitablement. La caresse mortelle de l'acier, c'est tout ce qui reste pour nous à la fin. Mourir l'arme à la main, comme je devrai le faire en véritable Viking que je suis. Le Mexicain ira rejoindre l'Indien. Quant à moi, le Tueur m'attend au Valhalla, ou plus sûrement en enfer... comme les autres.

Une lumière s'allume tout en haut de moi. Il s'agit du halo rougeâtre indiquant que quelqu'un vient de sonner à la porte. Je l'ouvre et deux individus pénètrent à l'intérieur. Un petit maigrichon à la tête rasée et aux yeux exorbités qui me regarde d'un air arrogant en me donnant un pourboire, et l'autre, plus grand et plus en chair, qui fait comme si je n'étais pas là. D'une démarche pleine de pompeuse déférence, ils avancent comme s'ils essayaient de montrer à tous qu'ils étaient des gens de grande importance. Voilà que j'aperçois, sur leur t-shirt, l'effigie des supporters d'une des bandes de motards en train de s'entre-tuer. Ce genre de chandail est maintenant vendu partout pour soutenir l'effort de guerre. On les achète dans tous les garages de motos, et même, dans les marchés aux puces. Malgré tout, ils semblent porter fièrement ce t-shirt, puisque c'est le seul vêtement qui les protège de la froideur du printemps. Je regarde donc ces deux clowns se rendre au bar en se donnant des airs de grands caïds, gesticulant et parlant plus fort que la musique. Leur attitude me remplit d'un certain dédain. Je vois bien qu'ils n'ont rien compris au concept de respect, un trait caractéristique de l'ensemble de l'univers, d'ailleurs. Si le vieux Mexicain était ici, il aurait tôt fait de leur expliquer comment la vie fonctionne. Je reste sur mes gardes, car c'est toujours ce genre d'imbéciles qui causent des problèmes. Malgré la tension qui monte en moi, j'en viens à penser que leur présence est salutaire, puisque cela m'empêche de penser au sort qui guette le vieux Mexicain... ou aux courbes de ma Serveuse. J'essaie donc de concentrer mon attention sur ces deux lascars, en épiaant chacun de leurs mouvements. De manière méprisante, le grassouillet lance de l'argent sur le bar, au lieu de le déposer dans la main déjà tendue de la barmaid qui vient de leur servir deux bières. Des filles commencent à leur rôder autour, mais je décèle un problème lorsque le cercle qui se forme près d'eux se désagrège rapidement, comme une meute d'hyènes le ferait devant un cadavre à la viande avariée. Du coup, je suis à même de comprendre qu'ils ont dû y aller de propos désobligeants. La porte sonne à nouveau et je l'ouvre pour laisser entrer un de nos clients réguliers. Un vieil homme souriant au crâne dégarni, ce qui est tout le contraire de son portefeuille, au grand plaisir des filles qui le reçoivent avec de grandes effusions de joie et de bonne humeur simulées. Mon attention reste donc centrée sur les deux gars du bar qui discutent en parlant de plus en plus fort, comme s'ils tenaient absolument à ce que tous les clients de l'établissement entendent leurs propos.

— Ouais... tu sais, mon chum qui est vice-président d'un des gangs du nord, celui qui reste dans la grosse maison à Saint-Sauveur...

— Ouais, ouais... celui pour qui on devait aller collecter...

Je capte des bribes de leur conversation, le genre de celles que j'avais avec le vieux Mexicain quand on se rencontrait ici. Le genre de conversation qu'on tenait seuls, dans notre coin, en parlant à voix basse. Je me demande si à cette heure, il l'a fait... oui, j'entends l'écho de la détonation résonner tout au fond de mon âme... repose en paix, *amigo*.

Tout à coup, je me sens comme si je portais une centaine de kilos sur les épaules, j'en viens même à avoir de la difficulté à respirer. Mes yeux se mettent à brûler, tout mon univers devient flou et ténébreux. Cette tristesse me terrasse et me tenaille à grands coups de lame à travers le cœur, sans que jamais il ne saigne, sans que jamais mes joues ne soient inondées de larmes. Tout au fond de la noirceur de mon être, je les entends encore ; ils crient, ils hurlent. Les démons sont là et attendent le bon moment pour m'écarter, pour me rappeler mon humanité, et ce qu'est la véritable douleur. Leurs visages grimaçants sortent des coins les plus sombres de mon esprit, puis leurs expressions s'adoucissent lentement, la laideur devenant masque de beauté sous les traits de mon Européenne et de ma Serveuse. Elles se fondent simultanément l'une dans l'autre, jusqu'à devenir des sœurs jumelles. Même les effluves de leurs parfums qui subtilement me chatouillent les sens, en viennent à se fondre en un seul. J'entends leurs voix qui me répètent des « je t'aime » qui sonnent sans conviction, tandis qu'elles arborent des sourires moqueurs et hypocrites.

Au même moment que se joue cette scène à l'intérieur de moi, je peux apercevoir, tout au loin, comme à des kilomètres, les deux hommes au bar qui se replient sur eux même, en sortant leurs mains de leurs poches de pantalon avec des gestes suspects. Entre leurs doigts, je remarque une substance verdâtre et des petits papiers blancs. Ils ont l'arrogance de se rouler un joint au vu et au su de tous.

Les démons à l'intérieur de moi se mettent à hurler avec une joie sauvage en me criant des « je t'aime ». Je ne contrôle plus mes pieds, qui se dirigent vers les deux clowns.

— Sang, sang, sang ! crient les voix dans ma tête.

Or, je sais que je dois agir avec tact et diplomatie avec ce genre de personnages. Je ne dois pas mettre en danger l'établissement que je suis censé protéger, mais tout est brasier en moi. Je brûle tandis que les démons me transpercent de leurs griffes.

J'entends la voix douce et triste de ma Serveuse qui me dit que notre relation est trop compliquée, en raison de sa fille et du père de celle-ci, avec qui elle a finalement décidé de rester. Je me rappelle de ma réponse, presque haineuse, via laquelle je lui disais que ça m'était égal, que de toute façon, je ne croyais en rien et surtout, je ne ressentais rien, ni pour elle ni pour personne... un mensonge. Un chevalier ne jure que par sa valeur, ses mots ne sont que vérité. Pourtant, j'avais si désespérément besoin d'elle, de ses caresses, de sa douceur, de sa chaleur, tel un noyé venant de se faire repêcher de l'océan glacé et pour qui les seules chances de survie dépendent de la qualité des soins qui lui sont prodigués. Elle m'a ressuscité, pour ensuite me laisser mourir. Son premier acte devenant de ce fait totalement inutile, pour ne pas dire cruel. C'est comme si elle avait redonné vie à un cadavre dans le seul but de lui faire subir encore une fois une douloureuse agonie.

Je suis rendu à quelques pas des deux lascars et je vois bien que le plus petit m'a remarqué, puisqu'il donne un coup de coude à son compagnon pour attirer son attention sur moi. Les deux me jettent un regard plein de défiance. Ils sont les rois, ici ce soir ; du moins, c'est ce qu'ils croient.

Chaque parcelle de mon être est en flamme et réclame de la violence et du sang, tandis que les démons continuent à se jouer de moi. J'entends les « je t'aime » de ma Serveuse, entrecoupés de gémissements de plaisir. Je la visualise sous la lumière tamisée, et ses « je t'aime », ce n'est pas à moi qu'elle les dit, mais à son amant par qui elle est en train de se faire baiser. Ensuite, les visages et les corps qui passent sur elle se mettent à changer, mais elle garde toujours le même sourire radieux quand elle se fait pénétrer, les mêmes maudites paroles hypocrites qu'elle chuchote à leurs oreilles comme celles qu'elle a chuchotées aux miennes. Ces scènes qui jouent et rejouent dans ma tête me rendent fou ; j'ai mal au ventre, mal au cœur. Une autre voix, la mienne, pleine de rage, hurle avec dépit. Cette fille était une menteuse, une salope, et toi, un con, con de l'avoir crue ; un con et un menteur, aussi. Un chevalier ne jure que par sa valeur, ses mots ne sont que vérité ; je veux mourir, je veux tuer.

— Est-ce qu'il y a un problème, bonhomme ?

Le ton arrogant du petit caïd me sort quelque peu de ma transe. Voilà sûrement plusieurs secondes que je suis devant eux, mais je viens juste de m'en rendre compte. Ils ont un sourire moqueur aux lèvres. C'est du moins ce que je m'efforce de croire, comme je viens de m'efforcer de pourrir et de corrompre tout ce qui s'est passé entre moi et ma Serveuse. Le plus gros, tenant toujours sa substance illégale dans le creux de sa main, se retourne sans plus faire attention à moi. Son comparse et lui se croient très forts... deux contre un, avec leur petite mentalité de prospects de petits clubs de motards qui n'ont pas encore appris ce qu'est le respect. Pourtant les vrais, eux, le savent et j'en connais assez pour savoir que si ces deux gars-là étaient affiliés au bon club, ils n'agiraient pas de cette façon. Néanmoins, je ne suis pas censé les provoquer. Je dois juste essayer d'arranger les choses pour le mieux, de façon à ce que personne ne perde la face. Oui, bien sûr, c'est la procédure à suivre avec ce genre de petits trous du cul. Oui, c'est cela la diplomatie... ne jamais leur faire perdre la face.

Je revois le corps de ma Serveuse gémir sous les grands coups de bassin de son chum.

«Je t'aime».

Je sens un sourire mauvais m'éclairer le visage et tout devient rouge autour de moi, tandis qu'une chaleur perverse me réchauffe le corps. Ne jamais leur faire perdre la face.

«Je t'aime».

Je plaque ma main contre celle du plus gros caïd, faisant voler partout papiers, tabac et cannabis. Je veux du sang, oui du sang, du sang de la guerre rouge écarlate. La mort pour eux et la mort pour moi aussi.

Les deux se lèvent brusquement, puis figent en me regardant. Je leur laisse poser le premier geste et même si je suis brûlant de fureur, je demeure impassible. Je tente encore une fois de faire mon travail comme il le faut. En dernier recours, ma voix s'élève dure et froide pour dire :

— Dehors !

Quelques secondes passent, durant lesquelles mon attention se porte sur chacun de leurs mouvements. J'enregistre même le rythme accéléré de leur respiration. Tout peut se passer maintenant ; «allons-nous jouer ensemble ?» Leurs faciès passent de la surprise à la colère. Le petit, le regard troublé et nerveux, reste là, encore abasourdi, tandis que l'autre semble se montrer plus calme. Aussi, c'est d'un ton presque neutre qu'il m'interpelle en me disant :

— On n'a pas encore fini nos bières.

Sans même réfléchir, je m'élance vers le bar et d'un violent coup du revers de la main, je fais tomber les deux bouteilles dans un fracas de verre brisé et d'éclaboussures.

— Vos criss de bières sont finies, maintenant ! Dehors !

Je recule pour me mettre hors de leur portée, en m'efforçant de ne créer aucun obstacle entre nous et le chemin de la porte ; histoire de me donner une chance de finir mon travail comme il se doit, malgré les hurlements de rage qui grondent en moi, qui me poussent au pire. Je suis néanmoins conscient de leur avoir fait perdre la face et cela me procure un certain plaisir. Il reste mes poings, qui me chatouillent presque douloureusement... ils ont tellement envie de contact humain.

Les deux passent à ma hauteur sans même me regarder, puis se dirigent vers la sortie. Avant de disparaître, le plus gros me lance un long regard rempli de colère, tandis que l'autre se retourne nerveusement et crie d'un bout à l'autre du bar, d'une voix nasillarde et rageuse :

— Tu sais pas qui on est, toi, hein ? Tu sais pas on est qui ? Tu vas voir... on va t'faire péter pis on va faire sauter ta place.

Il lève son majeur en geste d'ultime impuissance et disparaît derrière la porte. Je m'en retourne à mon

mur et m'adosse contre lui. La rage et la douleur causées par les démons s'estompent lentement, seul un sentiment de tristesse malaisée me reste au fond du cœur. Face à la pièce, je vois que presque tout le monde me regarde avec un air d'appréhension, comme si je venais de commettre l'inconcevable. Je fixe chaque personne, clients, danseuses... et tous baissent les yeux. Comme un animal qui aurait pissé dans les quatre coins de la pièce, je viens de marquer mon territoire. Quand je travaille, la place m'appartient.

Soudainement, un visage apparaît à travers la porte, comme une brume dansante qui prend la forme de mon copain Wild Bill. Un éclair de joie me traverse l'esprit, tandis qu'il me gratifie de son immuable sourire mélancolique, tout en posant sa main sur mon épaule.

— *Well done, son.*

Étrangement, au son de ses paroles, c'est comme si, à travers ses yeux, je revoyais toutes les fois où il a dû faire la même chose que moi dans les saloons crasseux et enfumés, pour jeter dehors les racailles imbibées d'alcool ; cela, en évitant de faire tonner son six coups, grâce à son assurance et sa volonté. Il reste qu'il gardait toujours, pour le pire des cas, ses deux revolvers à la ceinture. Moi, à présent, je travaille sans ces outils. Je sais qu'à n'importe quel moment, je reste à la merci d'un de ces trous du cul que j'ai jetés dehors et qui sont susceptibles de revenir ici pour me plomber la tête. Ce genre d'inégalité fait partie de mon travail et dans le fond, je ne me soucie guère de mon sort final. Ma mort est depuis longtemps connue et acceptée. N'ai-je pas l'habitude de me dire que de toute façon, je suis un cadavre en attente ? L'image de Wild Bill disparaît lentement dans un nuage de fumée, tandis que je me réjouis silencieusement d'avoir réussi à presque contrôler ma rage délirante. Je suis fier de cette première victoire contre mes démons.

Du coin de l'œil, j'aperçois le sosie de Pamela Anderson qui pour une deuxième fois, tente de m'approcher. Cette fois, avec un verre d'alcool à la main.

— Tiens, prends ça... c'est pour te calmer. Avec ce qui vient d'arriver, tu dois sûrement avoir besoin d'un petit remontant.

Son ton, qui simule la compassion, me donne le goût de hurler de rire. Ça devrait être un péché mortel d'être aussi belle et conne à la fois. Si Dieu existait vraiment, je crois que je le maudirais, encore une fois, pour avoir créé des créatures aussi dénuées de sens. D'un autre côté, elle ne peut pas savoir qu'il y a à peine quelques mois, mon travail consistait à enterrer des mangeurs de merde dans le genre de ceux que je viens de provoquer. Elle ne peut pas savoir que toute la rage que j'ai laissée transparaître ne venait pas des caïds, mais de la lourdeur de ma damnation. En fait, cette petite altercation m'a causé autant de stress qu'elle en éprouve lorsqu'elle change sa serviette hygiénique. Par contre, le geste est gentil et ses seins sont énormes... superbes, même, dans leur enveloppe de dentelle. J'ai soudainement envie d'elle, sans même la regarder dans les yeux. Je ne vois que ses seins ; ses lèvres aussi, qu'elle mouille de sa langue quand elle perçoit mon soudain intérêt pour les formes de son corps. Qui sait ? Peut-être pourrait-elle réchauffer la froideur d'une de mes nuits. Souriant à pleines dents comme si elle venait de lire dans mes pensées, elle commet l'erreur de se mettre à me parler.

— Il fait encore pas mal froid pour des journées de printemps, tu ne trouves pas ?

Le charme est rompu. Je hausse les épaules, tandis que son flot de paroles se perd dans le néant de mon esprit. Je baisse la tête et ferme les yeux, en m'imaginant que cette voix n'est pas la sienne. Je me l'imaginais plus vive, plus chaleureuse et, surtout, plus douce ; remplie d'affectueuses promesses. Je revois son sourire, celui qu'elle exhibait la toute première fois que nos regards se sont croisés, ce sourire qui m'avait redonné vie.

FLASH-BACK IV

Ma serveuse

Nuit éblouissante d'une aura lunaire opaline,
Qui reste en cicatrice sur mon âme,
Son du froissement d'une robe de plastique,
Contre les draps du lit d'une luxueuse suite,
Des caresses d'une douceur malpropre,
comme ses baisers d'une affection corrompue,
Un canon sur ma tempe,
Des gémissements de plaisir,
Entrecoupés de sa respiration haletante,
Une lame froide contre ma gorge,
L'instant juste avant que, dans un spasme,
Le corps se crispe,
Ses ongles me labourant le dos,
Son cri d'orgasme passionné,
L'écho de détonation,
Au dernier coup de bassin, sa voix hurlant «je t'aime»,
Ma peau transpercée par les balles,
Venir en elle, sentir Dieu en la touchant,
Jouir, mourir,
Un couteau qui m'éventre,
Me lacérant jusqu'à m'en faire sortir les entrailles,
Jusqu'à me percer le cœur,
Son radieux sourire post-orgasmique,
Avec la trahison de ses mots devenant plus pervers que l'acte du corps,
Avoir le goût de vomir,
Souvenir amer de sang et de cendres,
La douleur,
Le dégoût,
L'agonie.

C'était un soir semblable à celui-ci, avec les confrontations en moins, mais le scotch en plus, histoire d'oublier la vie trouble que je venais de quitter, d'oublier les dernières tribulations avec ma Névrosée que je venais de jeter hors de ma forteresse. Je noyais les relents de mon existence tourmentée dans des flots d'alcool en compagnie de deux clients, membres de la grande famille de la Cosa Nostra. Anciennes relations d'affaires avec qui je me remémorais de vieilles histoires de gangsters entre deux *Chivas* à sept dollars le verre qu'ils me payaient sans compter, tournée après tournée. Je buvais en essayant de me retenir, tentant ainsi de rester opérationnel, puisque j'étais tout de même en faction. C'est à ce moment qu'assis à leur table, je l'ai aperçue pour la première fois. Une petite nouvelle, les cheveux bruns aux épaules, le corps gracieux et des lèvres aussi bombées que son arrière-train... Sa poitrine était subtilement mise en valeur grâce à un petit corset ajusté, mais de bon goût, sans que ça ait l'air vulgaire. Au premier coup d'œil, elle n'avait rien de plus ou de moins que les autres ; il s'agissait seulement de la nouvelle serveuse, un autre joli petit cul anonyme qui peuplait une de mes nuits de travail.

Entre deux gorgées, elle eut tôt fait de sortir de mon champ de vision. Au fil des minutes, j'allais répondre à la porte pour laisser entrer de nouveaux clients et ensuite, je m'en retournais boire à la table de mes deux amis caïds. C'est là qu'elle s'est approchée pour venir se présenter. D'un geste un peu maladroit, elle m'a tendu la main en me souriant timidement. Du coup, j'ai tout de suite vu qu'elle était différente. Elle n'avait pas le syndrome de la femme fatale, ni l'ego des vedettes de cinéma, très caractéristique de la majorité de ces jolies demoiselles. J'ai d'abord hoché la tête, sans vraiment faire attention à elle et à ces paroles, jusqu'au moment où, avant de s'en retourner, nos regards se sont croisés. Durant seulement quelques secondes, j'ai fixé ses yeux, aussi verts que ceux de mon Européenne, reflet d'une certaine pureté et d'une certaine innocence, vestige de ces regards d'enfant, truc qu'on ne voit jamais chez les gens qui évoluent dans ce genre d'endroit. Durant ces quelques secondes, sans qu'aucun mot ne soit échangé, mon cœur s'est mis étrangement à battre la chamade. Même si nous ne nous connaissions pas, ce contact visuel nous a laissé sur l'impression que nous partagions déjà une certaine complicité. Durant ces quelques secondes où je ressentais une irrésistible attirance, j'ai eu envie de me jeter sur elle pour presser mes lèvres contre les siennes et de la prendre sur-le-champ. Comme si elle avait deviné ce à quoi je pensais, ses joues se sont empourprées et son sourire réservé s'est illuminé. Je me demande combien de temps nos regards seraient restés ainsi soudés, si un de mes amis ne nous avait pas dérangés pour me poser une question anodine. Elle est retournée à son travail et tout en essayant de rester discret, je n'ai pas pu la quitter des yeux de toute la nuit. J'ai continué à boire, en me disant que ce soudain excès de pulsion devait résulter de cette boisson de feu que j'ingurgitais à un rythme dangereux.

Ce n'est que quelques heures plus tard, à la fermeture du bar, que je me suis rendu compte que quelque chose s'était vraiment passé entre nous. Lorsqu'elle est sortie, nos regards se sont à nouveau croisés et encore une fois, la magie était au rendez-vous. Elle affichait toujours ce même petit sourire doux et timide. Elle s'est arrêtée comme ça, près de la porte, sans rien dire, l'air d'attendre qu'un de nous deux brise le charme. Puis, gênée et rougissante, elle s'est mise à rire. Mal à l'aise, j'ai baissé les yeux vers le sol, conscient de l'insistance de mon regard. Nous n'avons finalement échangé que quelques formules de politesse, avant qu'elle ne quitte les lieux. Je me rappelle d'avoir eu de la difficulté à m'endormir, cette nuit-là, et d'avoir pensé à elle jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Dès le lendemain, à peine étions-nous arrivés au travail que s'amorçait notre première conversation. De banales au début, elles s'étalèrent ensuite tout au long de la soirée. C'était principalement elle qui parlait, de sa voix harmonieuse et douce, avec, sur le visage, son éternel petit air réservé. Ses propos sans prétention et surtout, sans vulgarité, eurent tôt fait de me sortir de mon mutisme. Je souriais au même rythme que ses paroles, que je buvais littéralement. Sa présence rendait mon boulot des plus agréables. Grâce à elle, j'en étais venu à apprécier davantage mon travail que mes entraînements spartiates. De son côté, elle passait presque tout son temps à proximité de la porte pour discuter avec moi, allant même jusqu'à négliger son travail. Après une semaine de ce régime, on s'est retrouvés devant un café, ce qui fut, pour ainsi dire, notre premier rendez-vous. C'est là qu'elle m'avoua, avec un certain embarras, qu'elle avait posé des questions sur moi, étant donné ma réserve à parler de ma propre personne. C'est ainsi qu'à travers la voix des autres, elle connaissait déjà en détail les merveilleux exploits de mon ancienne vie. Avec une certaine inquiétude, tout en restant avare de paroles, je ne pus que lui expliquer que tout cela appartenait au passé, sans toutefois pouvoir lui garantir, comme maintenant d'ailleurs, que ce temps de noirceur et de sang ne referait pas surface.

Un malaise vint aussitôt gâcher l'atmosphère. Assurément, un doute venait de l'envahir. Doute qui persista jusqu'à la fin et qui menaça dès lors le fragile sentiment de confiance et de sécurité qui s'était installé entre nous. Néanmoins, elle sut modifier le cours négatif que suivait notre conversation en me parlant de sa fille. Son sourire était des plus radieux et ses yeux étincelaient de bonheur, juste en prononçant le nom de son

enfant. Je restais là à l'écouter me parler de sa petite, de sa grossesse difficile et de ses espoirs de mère. Même si je me rendais compte à quel point ce genre de conversation, pourtant toute naturelle entre deux personnes, m'était tout à fait étrangère, je réalisais aussi l'incroyable intérêt que cette femme éveillait en moi.

Tous les sons soufflés entre ses lèvres avaient sur moi le même effet qu'une incantation magique, comme si chaque mot remplissait de vie mon vide intérieur. Avec un froncement de sourcils, elle me parla de son copain. Déjà, le premier soir, elle m'avait mentionné cet engagement et je m'étais rapidement fait à l'idée qu'il serait cocu avant longtemps. C'est là qu'elle m'apprit à quel point elle était malheureuse avec lui et cela, depuis presque les premiers jours. Elle s'est retrouvée enceinte au moment même où elle s'apprêtait à le laisser. La venue de l'enfant leur procura l'espoir que leur relation serait sauvegardée... une bien triste illusion qui ne fit que prolonger son calvaire. Si elle restait encore avec lui, c'était simplement pour le bonheur de sa fille. Elle gardait leur union intacte pour cette seule et unique raison, et ce, malgré la solitude qu'elle disait ressentir. Cette absence d'affection et de tendresse, elle le récupérait tant bien que mal avec les caresses de son enfant.

En entendant cela, je n'ai pu que lui prendre la main, ce qui me fit me sentir encore plus proche d'elle. Pris avec cette même solitude qui m'oppressait, souffrant comme elle des mêmes froides absences, je ne la comprenais que trop bien.

Elle poursuivit avec des propos d'ordre plus intimes, allant même jusqu'à m'avouer qu'elle n'avait jamais aimé baiser avec son conjoint. Je l'ai écoutée sans passer le moindre commentaire, juste écoutée, comme elle en avait sûrement besoin. Moi aussi j'aurais eu beaucoup à lui dire ; même que je suis venu à deux doigts de me confier. Mais je suis resté muet, de crainte que mes confidences l'effraient ; mes belles histoires étant un tantinet plus horribles que les siennes.

En quittant le café, alors que nous étions seuls dans la nuit noire, elle m'a demandé, de sa petite voix timide, pourquoi je n'avais encore jamais essayé de l'embrasser. Je l'ai prise pour la serrer dans mes bras en lui chuchotant à l'oreille que j'attendais simplement qu'elle me le demande. J'ai approché lentement ma tête en la regardant dans les yeux, avant de poser mes lèvres contre les siennes. Je me rappelle de la douceur de ce baiser si pur, comme un acte sacré et si chaud ; assez pour ne plus ressentir la morsure de la brise hivernale ; assez pour réchauffer un cadavre glacé. Quelques minutes plus tard, nous étions dans son véhicule, une mini fourgonnette dont la banquette arrière nous procurait suffisamment d'espace pour donner libre cours à nos passions. Je la pris sauvagement, comme j'avais l'habitude de prendre les autres, en y allant à grands coups, sans faire preuve de la moindre émotion. Ça ressemblait davantage à un acte de destruction qu'à un acte d'amour. Comment aurais-je pu faire autrement ? Je ne faisais que redonner ce que j'avais reçu. De toute façon, qu'est-ce que l'amour, sinon une illusion, un moment de passion qui s'estompe à petit feu dès les premières étincelles. Je la baisais brutalement, sans même la regarder et en la tirant violemment par les cheveux chaque fois que je voulais la faire changer de position. Je ne crois pas qu'elle ait vraiment aimé les premières minutes de nos ébats, ce qui ne l'empêcha pas, alors qu'elle haletait sous moi, de gentiment me caresser les cheveux et la nuque, tout en m'embrassant tendrement en goûtant chaque millimètre de ma bouche avec ses lèvres et sa langue. Elle y allait lentement, comme si elle avait toute la nuit, toute la vie. Elle faisait semblant de ne pas remarquer la rage qui brûlait en moi. On aurait dit qu'elle avait compris toute l'étendue de mes souffrances. Je crois qu'à ce moment-là, elle ne voulait me donner ce qu'essentiellement, sans le savoir, je cherchais. Elle enroula ses bras autour de mon corps pour me serrer très fort, et pour la première fois depuis une éternité, baiser une femme n'était plus froid, sale et sans chaleur. Ma colère s'estompait à mesure que je remuais plus doucement en elle. Je me suis mis à lui caresser les cheveux, tout en partageant le feu dévorant de ces baisers. Je l'ai embrassée comme jamais j'avais embrassé une femme jusque-là. Je lui ai fait l'amour, non pas comme un cadavre de glace qui cherche à défoncer sa partenaire en raison de la rage qui le possède, mais comme un amant amoureux le ferait à sa bien-aimée. Nos ébats se transformaient en un agréable mélange de passion affectueuse et ce coup-ci, je pouvais voir qu'elle en appréciait chaque seconde. Elle gémissait de plus en plus, l'air d'apprécier ces instants autant que moi. Ce corps-à-corps m'a fait ressentir de la paix, de la sérénité, des sentiments prétendument interdits aux hommes comme moi. C'était pourtant bel et bien ces sentiments que ma Serveuse me faisait goûter et pendant une fraction de seconde, je crois que j'ai eu peur. Tellement, que j'ai vraiment pensé à m'enfuir. Mais elle me tenait si fermement entre ses bras que je n'aurais pas pu. Et de toute façon, j'étais trop bien en elle. Enfin, dans un ultime spasme de plaisir, nous avons partagé un orgasme simultané. Ensuite, nous avons discuté, tendrement enlacés. C'est à peine si nous pouvions distinguer les premières lueurs du jour à travers l'épaisse couche de buée qui par la chaleur torride de nos corps enflammés, avait collé sur le pare-brise.

Après l'avoir embrassée une dernière fois, sans rien dire, j'ai posé la main sur la portière pour sortir, mais elle m'a retenu du bout des doigts, ce qui m'a fait me retourner. Le visage embarrassé, l'air inquiète, elle

me regarda intensément dans les yeux et me dit que pour elle, ce qui venait de se passer ne représentait pas qu'une simple aventure d'un soir. Elle était si belle avec ses cheveux ébouriffés, sa petite goutte de sueur qui perlait sur le bout du nez, sa bouche aux lèvres entrouvertes, encore haletante, et l'odeur parfumée de sa peau qui m'enivrait autant qu'un philtre d'amour. Malgré tout, je ressentais une grande confusion face à ce qu'elle venait de dire. Je me demandais ce que j'avais à lui offrir. Je ne pus que lui murmurer la même chose, parce qu'en fait, j'étais déjà accroc. Elle m'a souri, mais, de crainte de me sentir encore plus lié, j'ai précisé que je n'étais pas vraiment le genre de gars à entretenir des liaisons sérieuses. Du coup, elle a perdu son sourire et a détourné la tête pour cacher la déception que j'ai tout de même perçue. C'est en voyant sa réaction après l'avoir ainsi repoussée que je me suis davantage attachée à elle. Cela a provoqué le contraire de ce que j'ai voulu faire ; je me suis piégé moi-même.

Soudainement, je me suis mis à regretter la façon dont le tout s'était déroulé, comme si je trouvais qu'elle aurait mérité plus qu'une vulgaire baise sur la banquette arrière d'un véhicule. J'aurais voulu vivre cette première soirée de passion dans un grand lit aux draps blancs et propres. La trouvant vraiment différente de toutes les autres, lorsque j'ouvris la portière pour sortir, je n'ai pu m'empêcher de me jeter sur elle pour lui voler un dernier baiser, que j'ai prolongé le plus longtemps possible, parce que je ne voulais plus qu'elle parte. Pour la première fois depuis des années, depuis mon Européenne, je voulais qu'une femme reste auprès de moi, même après avoir possédé son corps. Mais elle est partie, avec ses cheveux tout ébouriffés et son petit sourire. C'était déjà le matin, elle devait partir pour s'occuper de sa fille et préparer le lunch de son chum avant qu'il aille au travail. Pour ma part, je devais me contenter de retourner à la froideur de ma forteresse.

Par la suite, nous avons continué de nous voir. Elle prenait ses jours de congé en même temps que moi et on se donnait des petits rendez-vous secrets dans des chambres d'hôtel, histoire de se reprendre pour notre première nuit d'amour manquée. Chaque fois, elle me répétait que je lui procurais plus d'orgasmes et de caresses que son conjoint lui en avait procurés depuis qu'ils s'étaient rencontrés ; ça lui faisait du bien. Pour moi, ces moments constituaient des instants de paradis dans la longueur monotone de mes journées. Sa présence dans une partie de mon existence faisait que le temps passé sans elle devenait de plus en plus lourd. Même mon entraînement ne réussissait plus à combler ma solitude, alors qu'avant, je vivais sans douleur. C'était toujours avec impatience que j'attendais notre prochaine rencontre. Au fil de nos escapades, elle s'ouvrait de plus en plus à moi. Plus elle me racontait sa vie, plus j'avais l'impression d'en savoir davantage sur elle que sur moi-même. Un soir, alors que nous nous trouvions dans un de ces motel avec lesquels nous devenions familiers, elle m'expliqua la complexité de ses problèmes conjugaux. Elle me confia à quel point elle était malheureuse avec son copain, avec qui elle continuait de cohabiter pour le seul bien-être de sa fille. Avec une certaine anxiété qui se lisait à même son visage, elle me pria de ne pas la juger en fonction de ses actes d'adultère. Je n'ai pu qu'en rire, avant de la serrer dans mes bras pour la réconforter... comme si un homme comme moi pouvait se permettre de juger les autres. Puis, après que je lui aie fait l'amour, elle me dit, de sa petite voix embarrassée, qu'elle envisageait sérieusement de laisser son conjoint. Ce disant, elle me lança des regards interrogateurs, comme pour sonder mes pensées, l'air d'espérer que je dise quelque chose. Toujours aussi confus face à mes émotions, je suis resté muet.

Ainsi, le malaise continua de grandir entre nous, amplifié par les rumeurs au sujet de mon passé trouble. De mon côté, je commençais à jalouser son copain, sans toutefois arriver à lui demander de le laisser. Pourtant, au début, je trouvais la situation méchamment amusante, autant que toutes ces autres fois où, avec un plaisir évident, je baisais la femme d'un autre. Mais là, ce n'était plus pareil. Je détestais ce salaud qui avait la chance de l'avoir dans sa couche du coucher au lever du soleil. Il pouvait la regarder s'endormir et être collé sur elle, lorsqu'au matin, elle ouvrait les yeux. J'aurais pu le tuer, juste pour ça, et ce, sans le moindre remords.

Malgré tout, il y eut une certaine ouverture lors de ce week-end où elle était venue à ma forteresse avec son enfant. J'étais heureux et plein d'espoir. Cette visite constituait un certain rapprochement entre nous, un semblant de vie normale. Cependant, dès que j'ai vu la petite, ce fut un choc brutal. C'est à peine si j'ai pu cacher ma détresse et mon désarroi. Elle était toute minuscule, délicate, blonde, pareille à une certaine fillette d'un après-midi pluvieux d'automne. J'étais incapable de la regarder, encore moins de l'approcher. Évidemment, sa mère eut tôt fait de se rendre compte du problème, bien qu'elle n'avait aucune idée de sa véritable nature. Un peu anxieusement, elle se contenta de me demander ce qui n'allait pas. Je n'ai rien pu répondre. Comment aurais-je pu lui expliquer que la dernière fois que j'avais eu un enfant dans les bras, j'appuyais un revolver chargé sur sa petite tête innocente ? Comment aurais-je pu lui expliquer qu'à ce moment-là, c'était si froid et noir, en moi, que j'aurais été capable d'appuyer sur la gâchette ? Comment aurais-je pu prendre sa fille dans mes bras, un petit être si pur, si propre et si semblable à cette autre enfant, quand mes mains étaient encore souillées, encore fraîches de sang ? Le moindre contact avec sa petite m'aurait donné la sensation de

commettre une nouvelle profanation ou le pire des sacrilèges.

- Le bois-tu ton verre ?
- Hein ? Quoi ?

Je reprends soudainement conscience de l'endroit où je me trouve, un peu perdu, comme lorsqu'on est tiré bien malgré nous d'un sommeil profond.

- Hey ! Le bois-tu ton verre ?

Le ton est sec et rempli d'exaspération. Je suis toujours face à cette plantureuse blonde qui tout au long de ma transe, me parlait sans que je l'écoute. Je la regarde dans les yeux en essayant de ne plus penser à ma Serveuse, et lui souris comme le ferait un être humain normal devant une si jolie femme. Ayant l'impression que mon sourire forcé ressemble plus à une horrible mimique, je détourne les yeux, prends le verre qu'elle m'a offert et le vide d'un coup. La chaleur me monte de la gorge à la tête et du coup, j'en viens à apprécier l'image de beauté perverse, voire pornographique, de cette dame qui se tient en face de moi. Le tout stimule, au fond de mes tripes, une sorte d'excitation, à la fois sexuelle et haineuse. J'avance ma main vers elle pour l'agripper violemment par les cheveux et la force, par ce geste brutal, à se coller sur moi. D'abord figée suite à ce rapprochement aussi soudain qu'inattendu, elle se ressaisit rapidement. En femme d'expérience, elle sait profiter de toutes les ouvertures qui lui sont offertes. D'un mouvement langoureux, elle se met à presser ses seins durs contre mon estomac, tout en passant subtilement sa cuisse à l'intérieur de mes jambes pour caresser mes organes génitaux. À ce contact, je n'ai plus envie de finir la nuit seul. Je lui donnerais bien ce qu'elle veut, ce qu'elle mérite : une baise sale et brutale, durant laquelle je la jetterais au sol avant de la pénétrer durement, sans même l'embrasser, pour finalement la défoncer comme un marteau-pilon en la traitant de chienne à chaque violent coup de bassin. Je ressers plus durement ma grippe sur ses cheveux, tant j'ai envie de l'entendre gémir de douleur. Je fais pencher sa tête vers l'arrière sans qu'elle me résiste, laissant tout ouvert le chemin menant à son cou et ses seins. Elle reste là, à ma merci, comme si elle s'offrait en victime volontaire, en sacrifiée prête à servir de n'importe quelle façon, bonne ou mauvaise. Tandis que tout en moi se refroidit, je fixe son visage. Je vois ses yeux fardés à demi-fermés et sa bouche entrouverte, à travers laquelle sa respiration se fait de plus en plus bruyante. Au fond de moi, je sais bien que ce n'est pas elle que je veux voir là. Forcément, l'intensité de mes pulsions sexuelles diminue, comme les siennes semblent croître sous l'effet de notre étrange et féroce corps-à-corps. Finalement, le vide prend toute la place de mon excitation. Ressentant un froid noir et profond, j'approche ma bouche de son oreille pour lui murmurer d'un ton neutre :

- Merci pour le verre.

D'un coup brusque, je la fais se retourner sur elle-même, pour lui lancer une forte claque sur les fesses. Le son de l'impact résonne par-dessus la musique du bar, puis ma voix s'élève, brutale et arrogante, pour dire :

- Je n'ai pas le temps de jouer, ma belle ! Retourne travailler. De toute façon, tu ne peux pas faire d'argent avec moi, tu devrais le savoir.

En se frottant délicatement l'arrière-train, devenu assurément douloureux, elle s'en retourne vers la salle de bain en me jetant un regard rempli de colère. Sa superbe bouche aux lèvres soufflées au collagène profère de terribles jurons à mon endroit, aussi vulgaires les uns que les autres, et que la musique couvre à peine. J'ai plus de plaisir à la repousser et à voir sa réaction, que j'en aurais eu à la baiser. Ça m'a autant amusé que de jeter les deux caïds dehors. Je devrais écrire un livre sur l'art de se faire des amis.

En me rappelant ce dernier incident, je me dis que je devrais me concentrer davantage sur l'instant présent et surtout, sur l'endroit où je suis... survie oblige. De toute façon, replonger dans mes vieux souvenirs ne donne rien de bon. Il me faut, du moins pour l'instant, oublier le vieux Mexicain, mon Européenne et surtout, ma Serveuse qui avec son ineffaçable petit sourire, ressemble à une lointaine vision de paradis. Je m'adosse au mur et attends que sonne la porte en me coupant de tout, pour tenter à nouveau de ne plus penser à rien. Je reste aux aguets chaque fois que j'ouvre la porte, car les menaces profanées à mon endroit suite à ma dernière altercation, m'ont rendu plus prudent. Les menaces des yeux, les menaces silencieuses, sont les plus dange-

reuses de toutes. Au fil des minutes, pourtant, aucun autre incident ne survient. Je ne suis même plus dérangé par l'occasionnelle jolie demoiselle aux prises avec une surdose de sociabilité. Ma tape sur les fesses de la déesse a assurément eu son effet sur le reste du troupeau.

La soirée se termine comme elle avait commencé, soit dans l'inertie et l'ennui. Les derniers clients quittent et les filles vont se rhabiller pour se déguiser dans leurs vêtements de tous les jours, avant de partir à leur tour. Lorsque ma poupée blonde passe près de moi, elle me lance à nouveau des regards orageux, et prend la porte. Je ne peux que lui sourire d'un air un peu arrogant, tout en essayant de camoufler le mépris que je ressens pour elle. Il ne faut pas trop exagérer, car après tout, j'ai besoin de son joli cul pour gagner mon argent.

Lorsque je me retrouve enfin seul, de façon machinale, je m'affaire à compléter la fermeture de l'établissement. Je débute avec ma tâche d'éboueur et jette les sacs à vidanges dans le grand bac à ordures, derrière le bar. Ensuite, je tiens le rôle de scribe et compte les bières vendues, avant de remplir les réfrigérateurs. Puis je verrouille toutes les portes et me dirige à mon tour vers la sortie.

Je mets la main sur la poignée et à l'instant même où j'allais sortir, j'entends des bruits de l'autre côté ; des pas sur le trottoir, qui semblent se rapprocher furtivement. Ce n'est pas normal à cette heure tardive. Tous mes sens sont en alerte. Prêt à toute éventualité, je donne un coup de pied dans la porte pour l'ouvrir avec fracas. Ceci fait, j'aperçois la figure stupéfaite du gros caïd que j'avais jeté dehors au début de la soirée. Il est là, seul, juste devant l'ouverture, immobile, la bouche béate et la main à son ceinturon. Il tient un objet métallique encore à moitié rentré dans le pantalon. C'est un revolver. Je me jette sur lui, et ce, avant même qu'il ait pu faire le moindre mouvement. De mes deux mains, j'agrippe une des siennes, pour l'empêcher de sortir son arme. À l'aide de mon pied, j'empêche la porte de se refermer. En jurant, il m'empoigne par les épaules et essaie de m'entraîner vers la noirceur du stationnement adjacent, où son petit acolyte nous attend sûrement. Il ne peut me déplacer, car malgré ses quelques vingt kilos de plus que moi, nos forces s'équivalent. Nous sommes pris dans cette épreuve de force lorsque je lève les yeux pour fixer son regard ; j'y vois de la colère, mêlée à de la surprise et de la crainte. Moi, je ne ressens rien. Je n'ai aucun sentiment, aucune émotion, comme si je me foutais totalement de l'issue de cette confrontation. Mon intérieur est pareil à la glace éternelle d'un désert arctique. Après quelques secondes d'empoignades, je me rends compte que le petit morveux qui était avec lui au début de la soirée est toujours hors de vue, ce qui signifie qu'il est venu seul... grave erreur. Ses gestes se font hésitants et son regard s'affole. Pauvre imbécile... il ne pouvait pas savoir que toute ma vie, je me suis entraîné pour ce genre de combats qui connaissent toujours un dénouement dramatique.

Même pris dans le tumulte de la bagarre, j'entends une voix qui parle dans ma tête.

« Un chevalier ne jure que par sa valeur. »

Pourtant, je sais déjà qu'il est trop tard, trop tard pour ces belles et glorieuses épitaphes, trop tard pour lui et aussi, trop tard pour moi. Le sort en est jeté, c'est le destin qui, semble-t-il, me ramène toujours sur le même maudit chemin. Alors, allons donc encore jusqu'au bout, en sanctifiant chacun de mes pas dans le sang.

Mes mains agrippent toujours la sienne lorsque je rejette ma tête vers l'arrière et que de toutes mes forces, je la propulse vers l'avant pour frapper son nez à l'aide de mon front. L'impact est si violent, qu'il résonne avec un bruit semblable au craquement d'une grosse branche d'arbre. Son os nasal vient de se fracturer. Je sens soudainement ses forces l'abandonner, ses jambes se dérobent sous lui, tandis qu'un liquide gluant se met à couler sur mon visage. Son sang chaud m'emplit la bouche avec un goût amer. Je tourne la tête pour en cracher une partie, puis je l'empoigne d'une main pour l'empêcher de crouler au sol, tout en le tirant à l'intérieur du bar. Pour ce qui va suivre, je ne veux pas de témoins. Rendu dans le portique, je laisse la porte se refermer sur l'extérieur, sur la ville, sur la noirceur et le froid, sur ce qui a fait de moi ce que je suis aujourd'hui. Lorsque je le pousse violemment, sa tête heurte le mur du vestibule et je peux voir qu'il est encore assommé. D'un mouvement latéral, je retire son arme de sa ceinture et place le canon sous son menton en posant un de mes doigts sur la gâchette. Curieusement, je remarque que son revolver est presque semblable au mien : chromé, poignée caoutchoutée, mais d'un plus petit calibre, un *.38 spécial*, l'ancienne arme utilisée par la police. Une balle d'à peine un quart de pouce de diamètre, avec une poussée de plus de deux cents livres-pieds de pression à la sortie. Je me demande si son arme a déjà servi, si ses mains sont aussi souillées que les miennes. Je remarque qu'il reprend ses esprits lorsque je vois ses yeux s'écarter de terreur. Le sang qui ruisselle toujours de son nez fracturé m'éclabousse le visage et me remplit la bouche, pour ensuite couler jusque dans ma gorge. Cette fois, je ne tourne pas la tête ; je le regarde fixement, tandis qu'il essaie en vain de se dégager, au fur et à mesure que la force revient en lui. C'est inutile. Il est maintenant à ma merci et je n'ai aucune pitié pour l'ennemi. Ça, je crois qu'il le comprend lorsqu'il laisse son regard suppliant rencontrer le mien. Il détourne les yeux tout en respirant bruyamment. La peur cède la place à la panique et son visage dur

prend l'apparence de celui d'un enfant désemparé qui aurait été surpris en train de faire un mauvais coup. Il essaie encore de me regarder, repentant, comme s'il voulait s'excuser. «Pauvre imbécile, pourquoi fallait-il que tu reviennes ici armé de fer ? Pourquoi encore moi ?» Tout s'obscurcit. Il fait noir et j'ai froid, terriblement froid. Alors que mon doigt est toujours posé sur la gâchette, je me dis que non, je ne veux pas encore aller jusque-là... pour l'amour de Dieu, non ! Or, je me souviens, Dieu est mort et l'amour n'existe pas. À travers l'épaisseur des ténèbres, j'entends encore cette voix, que je crois être celle de Douglass, qui répète :

«Un chevalier ne jure que par sa valeur, de son fourreau sa lame ne sort que pour le bon combat».

Mon doigt sur la gâchette, son sang dans ma bouche, j'aperçois ses yeux s'embuer de larmes. Il était venu ici pour me faire la leçon, probablement juste pour passer un petit message sans causer trop de mal, mais la table a tourné. C'est moi qui donne les cartes et je ne donne jamais de leçon, jamais. Moi, je donne la vérité, je donne la révélation ; à travers ce que je connais, à travers la douleur, la souffrance et la mort. Je vais lui faire jeter un regard sur l'éternité, je vais l'enchaîner à elle. Mon doigt sur la gâchette, je me demande pourquoi il n'y a pas de limite à la bêtise humaine. Pourquoi n'y a-t-il pas de limite à ma haine envers la vie ? Mon doigt appuie sur la gâchette en même temps que s'élève ma voix qui lance froidement :

— Ne t'inquiète pas, mon frère, on va se revoir en enfer.

«BANG !»

Son corps se soulève dans les airs en une pluie de sang pour retomber lourdement au sol. Mes oreilles cillent douloureusement, assourdies par la détonation, pendant que l'odeur de la poudre à fusil me remplit les narines de son amer effluve. Je reste là, sans bouger, comme paralysé. Mes yeux fixent le mur devant moi et mon attention est bizarrement attirée par la photo éclaboussée de deux femmes enlacées.

COUPLE ÉROTIQUE FÉMININ,

SPECTACLE JEUDI, VENDREDI, SAMEDI.

L'affiche qui est recouverte de tâches de sang et de cervelle ressemble maintenant à un macabre Picasso. Mon regard descend vers le corps à la tête explosée et par cette vision, j'attends que monte en moi une certaine émotion. Mais il n'y a rien. Rien, à part le vide et le vent qui souffle en brise glaciale, comme un chant lugubre qui se ferait l'hymne de ma damnation. Machinalement, je verrouille la porte d'entrée et retourne dans le bar pour chercher des gants de caoutchouc, un seau d'eau, des guenilles et un sac à ordures avec lequel j'enveloppe la tête de ma victime, histoire d'empêcher les restes des saloperies qui lui remplissent le crâne de s'étendre partout sur le plancher. Ensuite, c'est l'opération nettoyage, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de traces de ce qui s'est passé ici. Quant au corps, je le jetterai dans le bac à ordures qui se trouve derrière, en attendant que les hommes du *Kingpin* viennent le chercher. Eh oui... ça, c'est l'autre partie du drame ; aussi con que ça en ait l'air, je suis dans l'obligation de faire appel à lui, parce que je n'ai plus de voiture. Je ne peux tout de même pas transporter le cadavre sur mon dos pour aller l'enterrer dans mon petit cimetière personnel. De toute façon, à ce temps-ci de l'année, le sol est encore gelé. Le *Kingpin* sera très content d'entendre ma voix, j'en suis persuadé, car même à cette heure, un service en attire un autre, n'est-ce pas ? Avant même les premières lueurs du jour, le macchabée et son revolver auront disparu. Ce sera comme si jamais rien ne s'était passé, ce sera comme avant. À cette pensée, une pointe d'émotion perce l'intérieur de ma carapace, une faille dans mon armure. Ma tête semble être sur le point d'exploser, prise dans un tourbillon de confusion. Puis, étrangement, un liquide me remplit les yeux. Le tout disparaît après une longue et profonde inspiration. En regardant le cadavre drapé du sac noir, je me dis, avec ce que je crois être de la tristesse, mais surtout du dégoût et de l'écœurement, que je suis encore le meilleur dans ce que je fais.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT V

Mort et destin

*Et sortit un autre cheval, couleur de feu ; à son cavalier fut donné le pouvoir
d'ôter la paix de la terre et de faire s'entr'égorguer les hommes ; une grande
épée lui fut remise.*

*Et je vis paraître un cheval vert-jaune, dont le cavalier s'appelait mort ; il leur
fut donné pouvoir sur le quart de la terre pour occire par le glaive, la famine et
la peste.*

- La Bible, Apocalypse verset 6 : 4 et 6 : 8

Le soleil se lève lentement derrière la montagne. Les rayons lumineux donnent un éclat rougeâtre au ciel ainsi qu'à toute chose se trouvant sous ses feux. Tout a pris la couleur du sang : l'énorme masse rocheuse, la cime des arbres, la rivière qui me sépare de l'autre rive et, même, le bout de mes doigts avec lesquels je tiens une bouteille de scotch presque vide. Sous la lumière matinale, le liquide ambré a lui aussi, pris une teinte écarlate. Je lève le goulot jusqu'à ma bouche pour en avaler une bonne rasade. Ce faisant, je ne sens même plus cet effet de brûlure dans la gorge. Depuis un bon moment, l'alcool ingurgité a engourdi toute sensation. Il ne me reste qu'une gorgée dans la bouteille, que je vide d'un trait. Le goût amer du scotch a au moins remplacé celui du sang. Je suis assis dans la froideur d'un autre de ces matins peuplés de fantômes avec en moi, ce malaise d'impuissance face à la fatalité, où même l'espoir de salut n'est plus une option.

Au loin, dans les ombres dansantes du levant, j'aperçois Wild Bill, le triste sire qui recharge, avec une nonchalance résignée, les chambres vides de ses revolvers. Les canons de ses armes sont encore fumants. Avec eux, il vient juste d'abattre sa dernière victime, ajoutant ainsi un autre visage à tous ceux qui hantent déjà ses veillées nocturnes.

Puis, juste en bas de lui, à la rivière, j'aperçois Douglass. Il a l'armure et l'écusson éclaboussés de boue et de sang. Il s'agenouille près de l'eau, pour nettoyer son épée et ses mains souillées. Il frotte, encore et encore, sans que les taches disparaissent. Comme moi, il restera à jamais sali et marqué par ses actes sanglants ; peu importe le vouloir de rédemption, peu importe la prière du vieux code.

Devant cette évidence qui s'établit en moi, les démons rient joyeusement. Je me dois de rester fort, comme après chaque épreuve, chaque combat, peu importe le nombre de pertes, le nombre de victimes. Un chevalier ne jure que par sa valeur. Continuer à avancer en gardant la tête haute, à l'encontre de ce satané destin, à l'encontre de cette volonté prétendument divine qui régirait tout l'univers. C'est, je crois, ce que j'ai toujours essayé de faire, l'essentiel de ma quête, à part, peut-être, certains moments d'oubli qui m'ont coûté cher, qui m'ont coûté mon salut. Même sans espoir, j'ai continué, mais ce matin, je n'ai plus le goût de poursuivre. Je suis écoeuré, écoeuré d'être seul envers et contre tous, écoeuré de la confrontation et des détonations qui résonnent sans cesse sur mon chemin. Je suis écoeuré d'être hanté par les cris, les pleurs et les cadavres, et ce, au point d'en renier le vieux code, qui pourtant, resteraient les seules valeurs permettant à un homme comme moi de vivre dignement ce qui lui reste à vivre. Je sais que jamais je ne pourrais me conformer aux lois de la matrice sociale, c'est inconcevable. Alors, il ne me reste plus aucune option. Tout au long de ces derniers mois, je ne cherchais qu'un peu de paix et de chaleur ; c'était ça ma nouvelle quête. Finalement, je n'ai trouvé que ce que toujours j'ai eu, soit ce que j'essayais de fuir. Ce matin, pour la première fois après un combat, je me sens fatigué, usé, comme si la flamme en moi s'était éteinte, comme si toute force m'avait abandonné. Je me rappelle que même après l'Indien, malgré le remords renfloué jusqu'à l'oubli, j'avais senti une sombre puissance prendre possession de mon être. Parce que je savais que je venais de faire une chose que peu d'êtres vivants auraient été capables de réaliser de sang-froid. Cette seule constatation poussait mon

insensibilité au-delà de toute atteinte, en me procurant une source d'énergie noire et destructrice qui semblait me rendre invincible face à toute émotion, toute situation. C'était la voie du guerrier sur son chemin le plus noir et sanglant. À ce moment-là, plus rien ne pouvait m'atteindre, pas même les souvenirs flétris par le sang. Maintenant, c'est comme s'il ne me restait plus rien de cette force noire en moi. Je me sens comme un cadavre rempli de vers qui pourrit seul sur un champ de bataille, avec le vieux code comme apologie funéraire. Ma haine, mon principal moteur de guerre, semble s'être évanouie, probablement tombée dans le même abîme de vide où auraient disparu toutes mes émotions.

« Dring ! »

Le téléphone se met à sonner et aussitôt, tout au fond de moi, les démons hurlent à l'unisson, en une longue et agressive plainte, comme pour répondre à l'appel.

« Dring ! »

Je reste là, sans bouger, à écouter les cris diaboliques et la sonnerie qui résonnent comme les trompettes de Jéricho annonçant la fin de ma nouvelle existence, le retour de ma damnation. C'est le *Kingpin* qui m'appelle et comme je sais ce qu'il va me dire, je n'ai pas besoin de répondre.

« Dring ! »

Il va me dire que tout est correct, que le paquet que je lui ai refilé a été mis dans un lieu convenable, mais qu'enfin, comme un service en attire un autre, d'ici peu, il aura besoin de mes services.

« Dring ! »

J'ai revendu mon âme et me revoilà au même point qu'il y a six mois. Mais avais-je le choix ? Depuis le début, tout me repoussait vers ce même endroit, un peu comme à Dieppe, où les vagues rageuses de la Manche me repoussaient coup sur coup vers le rivage, tandis que se noyait un des baigneurs. De toute façon, après la bataille, après le meurtre, je ne pouvais faire autrement que retourner à cet enfer.

« Dring ! »

Comment aurais-je pu expliquer aux autorités ce qui s'est passé, avec mes antécédents et surtout, la façon expéditive avec laquelle s'est réglée cette dernière altercation. J'étais mûre pour vingt-cinq ans d'emprisonnement. Maintenant, il ne reste plus aucune trace de ce qui s'est passé, le seul semblant d'indice étant peut-être la propreté inhabituelle du plancher et des murs du portique du bar.

Assis sur le balcon de ma forteresse, avec encore toutes sortes de questions qui assaillent mon esprit, je me demande pourquoi, après toutes ces batailles dont je suis sorti victorieux, comme celle de cette nuit, je me sens comme si c'était moi le perdant. Malgré mon semblant de réussite, je me sens comme lorsque j'étais petit, malpropre et crasseux. J'errais alors sur les trottoirs de la cité, en me demandant comment échapper à cette prison de béton. Vivant maintenant dans ma belle grosse maison de banlieue, je me croyais loin des ghettos, mais je me rends compte que ces derniers sont restés imprégnés tout au fond de moi. J'ai en mémoire les visages de tous ceux qui sont restés là-bas, les anciens compagnons tombés au combat et les victimes grâce à qui j'ai pu payer égoïstement mon passage vers d'autres lieux. C'est la loi de la sélection naturelle, la loi du vieux singe à Darwin.

Les premiers pas vers ma quête, je les ai faits en suivant essentiellement les principes de cette loi. En survivant à la dureté, ainsi qu'à l'insalubrité de mon environnement et en m'adaptant malgré les cicatrices et les séquelles. Aujourd'hui, je devrais en retirer une certaine fierté, mais en apercevant tous les spectres qui errent dans mon sillage, j'en viens à envier leur éternité de repos sous leur dalle de granite. Ils ont peut-être perdu leur combat contre le ghetto, mais, au moins, ils sont en paix. En paix !

Les démons s'esclaffent en moi, j'entends leurs voix qui me disent que je ne peux plus aspirer à la paix, et ce, même dans la mort. Bref, je suis damné pour l'éternité, mais leurs paroles restent sans effet, car tout ça, je le savais déjà.

La vue sur la rivière s'efface lentement devant mes yeux, lorsque je m'abandonne sans retenue à leur voix hurlante et leur vision infernale. Ils m'amènent jusque dans un petit coin de noirceur, un fossé de terre noire et sombre, où malgré l'obscurité, je peux voir, à moitié sorties d'un sac à ordures, des parties de membres sectionnés qui pourrissent avec une multitude de petits vermisseaux ; se frayant un chemin à travers la chair morte de l'Indien.

Ces mêmes vers grouillent dans le ventre du gros homme enterré avant l'hiver dans mon cimetière

privé des Laurentides.

Je vois les morceaux de chair du corps éclaté du Tueur qui salissent toute l'étendue d'une rue de la cité, morceaux qu'on a dû, en partie, ramasser à la pelle, tandis qu'on a dû balayer les autres à l'aide d'un boyau d'arrosage pour les pousser jusque dans la bouche d'égout. Plutôt que de nourrir les vers, ils ont servi à engraisser la panse des rats de la ville.

Puis la tête trouée du vieux Mexicain apparaît devant moi, avec une petite flamme consumant une mèche de ses cheveux que la détonation a allumée. Il tenait encore à la main un *colt .45* qu'il avait supposément volé à un Marine américain lorsqu'il s'était échappé de Panama après le coup d'État de 1989.

Après quoi, j'aperçois le corps de mon dernier adversaire. Il est assis dans sa voiture, garée sur une rue du centre-ville. L'équipe de nettoyage du *Kingpin* a ramené le véhicule en même temps que le cadavre. Ce qui reste de son crâne est appuyé sur le volant, son revolver disparu, attendant ainsi d'être découvert pour être amené à la morgue. Je peux déjà imaginer les gros titres du lendemain dans les journaux : « Règlement de compte... une autre victime de la guerre des motards. » Pourtant, la vérité est beaucoup plus pathétique.

Les démons sont là, à essayer de déterrer des coins sombres de mon esprit d'autres cadavres putréfiés, tous victimes de ma haine ; des êtres que sans un regret j'ai envoyés à la mort. Avec horreur, je les vois profaner les tombes des soldats du cimetière de Dieppe, comme pour me montrer que je ne suis pas digne de garder en moi ce souvenir, de garder en moi cette inspiration ultime de sacrifice.

Puis ce sont les victimes ayant survécu à mes sinistres actions qui sont amenées devant mon regard, celles que j'ai blessées à jamais.

Peck, autre rescapé des ghettos, pris avec les A.A, les C.A. et les autres thérapies jusqu'à la prochaine rechute, un ami qui me craint plus qu'il ne me respecte.

Ma Névrosée que j'ai détruite émotionnellement et psychologiquement.

Je reste quand même le meilleur dans ce que je fais. Voilà toute l'étendue et les récompenses de mes victoires.

Tout à coup, j'aperçois une petite fille qui pleure, en proie à une effroyable panique : « Bien sûr, il ne manquait plus qu'elle. Cette enfant innocente, marquée par mes talents en ce maudit après-midi d'automne, avec la froideur du canon de mon arme posé sur ses doux cheveux blonds. »

Ce souvenir crée en moi une soudaine et violente émotion qui me prend totalement par surprise. Du coup, je ressens une tristesse profonde et amère. Juste au moment où je croyais être capable de hurler et de pleurer, tout disparaît pour ne plus rien laisser, hormis le froid. Un sanglot meurt dans ma gorge comme un simple hoquet, tandis que mes yeux restent irrémédiablement secs. Les démons s'esclaffent encore et c'est par dépit que cette fois, je ris avec eux. C'est joyeusement qu'ils m'entraînent ailleurs sans que je leur résiste, en m'abandonnant à leur vision.

Devant moi apparaît une route asphaltée entourée d'une verte campagne. Il s'agit d'un coin reculé et oublié, une route que je connais et sur laquelle je me suis déjà aventuré. Au loin, j'aperçois encore cette vieille chapelle en ruine. Lorsqu'une main gantée essaie de me retenir, je me retourne et vois le heaume de fer de Douglass, lequel me parle de sa voix caverneuse, teintée d'anxiété :

— Non ! Ne va pas là-bas.

En écho, les voix des démons, délirantes et moqueuses, enchaînent en disant :

— Un chevalier ne jure que par sa valeur, ses mots ne sont que vérité, sa parole est ce qu'il y a de plus sacrée...

Le code... ma damnation serait-elle retenue à même la rigueur du code ? Les sacrifices, la douleur, les remords ravalés dans l'oubli, tout en moi redevient tourbillon de confusion. C'est le chaos, si familier et presque réconfortant, avec, tout près, les visages souriants de mon Européenne et de ma Serveuse.

Puis je revois ce même chemin qui s'ouvre devant moi, qui semble m'inviter en me disant : « Viens... viens voir plus profondément en toi pour goûter toute l'étendue des révélations qui sommeillent encore au fond de ton être ». Ma quête, ma damnation. Douglass essaie de me retenir, Wild Bill aussi. Mais qu'est-ce qui pourrait bien se trouver dans ce coin d'oubli qui serait encore pire que ce que j'ai déjà vécu ? Je me dégage de leur emprise sous les hurlements d'euphorie des démons, pour me lancer seul sur la route, tandis que les avertissements des fantômes s'estompent au loin.

FLASH-BACK V

Trahison

*In a darkened room behind the reach of god's faith
Lies the wounded, the shattered remains of love betrayed
And the innocence of a child is bought and sold
In the name of the damned
The rage of the angel left silent and cold
Forgive me please for I know not what I do
How can I keep inside the hurt I know is true
Tell me when the kiss of love becomes a lie*

- *In a darkened room*, de Skid Row

Je voyais bien cette route avec les champs en fleurs à perte de vue qui nous entouraient et les arbres décharnés qui se tenaient de chaque côté, tels des soldats tristement au garde-à-vous pour une veillée funéraire. Ce vieux bourg apparaissait tout au loin à l'horizon. Il était comme la dernière fois que je l'avais vu, décrépit et hors du temps. C'était Douglass, le village oublié, avec sa chapelle millénaire. Me voilà de retour. C'est ici que j'ai eu droit à la consécration et que ma quête a pris pour la première fois un sens. Eh bien, cet endroit allait devenir encore plus spécial qu'il ne l'avait jamais été. Pas seulement pour moi, mais pour mon Européenne également. Ma déesse était à côté de moi et me regardait en souriant, sans se douter de la surprise qui l'attendait, sans savoir que ce jour était le plus beau de toute ma vie et que je l'aimais de tout mon cœur.

Les démons hurlent en riant et m'encouragent à continuer ; un chevalier ne jure que par sa valeur... ces mots ne sont que vérité.

— Tu te rappelles vraiment de l'endroit où se trouve cette vieille église ?

Sa voix était quelque peu inquiète, mais son sourire, lui, toujours aussi éclatant. Je la regardai, en hochant la tête, tout en souriant à mon tour. Il pleuvait, au-dehors, le temps était couvert et sombre. C'était une caractéristique typique de la température de ce pays, où nous étions arrivés depuis déjà quelques jours.

En un peu plus de douze heures de route, nous avons parcouru le trajet entre Caerleon, au Pays de Galles, et Lanark, en Écosse. Chemin faisant, nous nous sommes arrêtés au *Brig End*, un *Bed & breakfast* où j'étais déjà resté une nuit, lors de mon dernier voyage avec mon Couze. La gentille propriétaire eut tôt fait de me reconnaître, et avec toute la chaleur de l'hospitalité écossaise, elle nous donna une chambre à même le sous-sol de sa maison. Nous avons donc logé chez la famille Rankin, qui nous a reçus et traités avec égard et gentillesse, comme si nous faisions partie de la famille royale. En gardant cet endroit comme port d'attache, nous étions partis à la découverte du pays environnant. D'abord, plus au nord, vers le Loch Lomond, région portant le nom de la boisson préférée du capitaine Haddock. Nous nous étions perdus volontairement dans les dédales des chemins escarpés, entre Loch et Ben, enjôlés par ce paysage aussi sauvage qu'accidenté des Highlands et sa verdure luxuriante qui se mêlait, de manière élégante, à la grisaille du roc. Nous avons ensuite poursuivi notre voyage jusqu'au Central Trossach, pays de la famille McGregor. Là-bas, nous sommes allés au vieux cimetière de Balquider, à l'orée d'une profonde forêt, pour voir la tombe d'un des plus fameux fils du pays, le légendaire hors-la-loi, Rob Roy.

Le lendemain, nous fîmes le même genre d'excursion, en visitant les anciens champs de bataille ; c'était comme un pèlerinage. Nous avons débuté avec la visite de Bannockburn, que j'avais déjà vu avec mon Couze, là où Douglass s'était si bien distingué. J'ai montré à ma douce l'imposante statue du roi, sise en plein cœur de la campagne. Ensuite, nous avons continué jusqu'à la ville de Stirling, pour voir l'endroit où William Wallace avait vaincu l'armée anglaise en l'attaquant au moment où elle traversait un pont. Ces visites pour « soldats touristes », d'un grand intérêt pour moi, commençaient véritablement à ennuyer ma compagne, mais le tout était prévu. Je gardais, pour la fin de la journée une surprise très spéciale que je comptais lui dévoiler dans la petite chapelle abritant le tombeau de Douglass, un endroit dont je lui avais maintes fois parlé. Elle me suivit avec un enthousiasme forcé, sans se douter de ce qui l'attendait là-bas.

C'est donc sous une petite pluie fine que nous sommes sortis du véhicule pour emprunter un chemin étroit qui nous a entraînés entre les murs craquelés des bâtiments. Alors que nous aboutissions devant la grille en fer forgé de la vieille chapelle, une certaine anxiété monta en moi. J'appréhendais soudainement la réaction de ma belle face à ce qui s'en venait. Je la vis sourire en écarquillant les yeux, tant elle semblait déjà conquise par la magie des lieux ; comme moi lors de mon premier passage. Sa réaction me réjouit et me procura l'espoir que son envoûtement pour l'endroit allait me faciliter les choses.

Nous circulions entre pierres tombales et brins de pluie, pour longer le mur de pierre du clocher et arriver enfin devant l'entrée, le tout sans échanger un seul mot. Mon Européenne avait l'air toujours aussi émue par la beauté de l'endroit, tandis que moi, de plus en plus gagné par l'inquiétude, je tournais, de mes mains légèrement tremblantes, le loquet de la porte défraîchie. Le mécanisme rouillé résonna avec un bruyant cliquetis, pendant que le ciel grondait en s'illuminant sous les éclats de la foudre. Juste au moment où nous entrions pour nous mettre à l'abri, la pluie se mit à tomber violemment. À l'intérieur, tout était comme dans mes souvenirs, comme, probablement, ce l'était depuis plusieurs siècles. Avec l'humidité extrême qui semblait suinter à même les murs, la faible luminosité perçait à peine les carrelages colorés des vitraux, ce qui laissait les sarcophages remplissant la pièce à moitié avalés par la noirceur. Le souffle un peu court, presque gêné, je pris la main de ma compagne et fis quelques pas avec elle, jusqu'à ce que nous nous retrouvions devant la sépulture de James *the black* Douglass. Nous sommes restés un long moment sans rien dire, devant son gisant de pierres érodées, sa tête sans visage et son épée posée sur sa poitrine. Enfin, comme un vassal l'aurait fait devant son seigneur féodal, je me mis à genoux, content et heureux de me retrouver à nouveau en ce lieu. J'en suis même venu à oublier, pendant quelques secondes, la véritable raison de ma venue ici. Je me recueillis pour revoir mon ancienne consécration, ce rituel où il m'était apparu sous son heaume d'acier cabossé avec son épée à la lame étincelante. Je lui demandai sa bénédiction pour l'acte que je m'apprêtais à commettre, avant de me relever, gratifié du sourire moqueur de mon Européenne que mon sens imprévu de la cérémonie amusa.

— Je m'excuse, mais c'est trop drôle de te voir ainsi... un voyou athée qui s'agenouille dans une église, devant la tombe d'un homme mort depuis six cents ans.

Son rire enjoué résonnait encore à mes oreilles lorsque je rentrai ma main dans les poches de mes pantalons pour toucher, du bout des doigts, l'anneau métallique qui se trouvait tout au fond. Je m'avançai vers elle sans parler, le visage fermé, essayant de masquer ma nervosité en replongeant dans ce néant si coutumier où plus rien ne m'atteignait. Elle riait toujours, lorsque je la tirai par la main, jusque devant l'autel. Puis, je m'agenouillai lentement à ses pieds. C'était la première et la dernière fois de ma vie que je me mettais à genou devant un être humain. Quand mes yeux rencontrèrent enfin les siens, elle ne riait plus. Stupéfaite, elle se figea, comme les statues de granite qui nous entouraient. Je pris sa main dans la mienne et de l'autre, je sortis l'anneau doré de ma poche, pour le glisser doucement à son doigt.

— Tu es la femme de ma vie, la seule que j'ai vraiment voulue. Veux-tu me fiancer ?

Ma voix semblait être celle d'un autre, tremblante, hésitante ; je la reconnaissait à peine, tellement l'émotion en moi a explosé au bout d'une seule seconde. D'un vide glacial au départ, elle était devenue d'une sensibilité à fleur de peau. Pour ce seul instant, la froideur du guerrier avait totalement disparu. Mon Européenne me regarda quelques secondes sans rien dire, puis ses yeux s'emplirent de larmes, tandis que ses lèvres esquissaient un petit sourire timide. À son tour, elle sembla submergée par les émotions. Avec une voix aussi émue que la mienne elle me répondit :

— Oui...oui... bien sûr que je veux.

Je me relevai et elle se jeta dans mes bras.

Pour la première fois de ma vie, je ne me sentais plus seul. J'étais fiancé à la fille la plus formidable que j'avais jamais rencontrée et j'étais au paradis. Sur le sol sanctifié de la vieille chapelle de St-Brides, je venais de faire un serment qui s'avérait incrusté dans mon cœur et dans mon âme. Enfin, j'avais un engagement sacré, lié à autre chose que la guerre ; que l'honneur du guerrier. Quelque chose de pur et de doux, pour lequel je pourrais vivre et mourir sans aucun regret. À ce moment-là, j'étais persuadé que nous avions un lien plus solide que tout. Je me souviens de l'avoir serrée de toutes mes forces, ma tête enfoncée dans ses cheveux et son doux parfum qui m'emplissait les narines pour m'enivrer jusqu'à l'euphorie. Je me souviens des mots que j'ai dits, avec mon être chargé d'espoir face à tous ces lendemains que je nous voyais vivre ensemble.

— Toi et moi, ce n'est pas juste pour la vie, mais pour bien au-delà de tout ça.

J'étais à elle pour toujours, pour l'éternité. Du moins j'y ai cru, en naïf imbécile que j'étais, tout comme j'ai cru sa réponse lorsqu'elle m'a dit exactement ce que je voulais entendre.

— C'est la même chose pour moi, je t'aime.

Ah ! Ah ! Ah ! Les démons hurlent de plaisir ; ils rient et je ris avec eux pour me moquer de ma crédulité enfantine. Je ris malgré la sensation intense de douleur, comme si je me faisais mitrailler par mille balles transperçant ma peau. Un peu plus d'un an après cette joyeuse scène, tout était fini entre nous. Elle s'est aussitôt trouvé quelqu'un d'autre, tandis que moi, je me prenais un aller simple pour l'enfer. J'aurais tué sans hésitation pour cette femme, je serais mort mille fois dans les pires souffrances, en respect de cet engagement pris avec elle dans cette petite chapelle. Pourtant, il ne reste plus rien de tout cela, mis à part la trahison des mots.

« Un chevalier ne jure que par sa valeur.

Sa parole est ce qu'il a de plus sacrée.

Son honneur ce qu'il a de plus précieux. »

Depuis, je n'ai ressenti que de l'amertume et un vide abyssal, qui s'est lentement rempli de haine, de violence et de mort, à la mesure de mon oubli. Ses mots, tout autant que les miens, ont perdu tous leurs sens, comme s'ils n'avaient jamais été prononcés. Ce pacte éphémère s'est évanoui, un peu comme les cadavres mutilés jonchant une certaine plage de mes souvenirs, avec les corps qui en sont venus à disparaître, avalés par la marée.

Douglass avait raison, je n'aurais pas dû retourner à cet endroit, dans cette chapelle perdue dans le temps, perdue dans ma mémoire, symbole de mes plus hautes aspirations, comme de mes plus grandes déceptions. J'ai sali mon honneur, banalisé les mots sacrés de ma parole ; le code, je l'ai encore bafoué.

Je tombe à nouveau dans un puits noir sans fond et des tourbillons obscurs, me vient l'effluve d'une autre trahison parfumée... Ma Serveuse, le feu, les flammes, la passion, l'illusion, rêve d'un paradis perdu que j'ai peut-être apprécié encore plus que mon Européenne, simplement parce que j'ai rencontré cette fille alors que je tentais d'échapper à l'enfer. J'étais un cadavre qui respirait, un mort-vivant qu'elle a su ressusciter par un sourire, une caresse. J'ai goûté chacun de ces moments comme un condamné bénéficiant d'un léger sursis, avant l'inévitable fin.

À travers la noirceur, j'aperçois la forme de Douglass qui s'éloigne ; il n'essaie même plus de me retenir. C'est inutile, de toute façon, car je vais aller jusqu'au bout, même si je sais que la découverte de la vérité est comme une session d'automutilation, voire d'autodestruction ; mais ça aussi, ça m'est égal.

Je revois une de ces nuits où, avec ma Serveuse, notre désir incontrôlable nous empêcha, une fois de plus, de trouver le refuge d'un gîte confortable. Incapable d'attendre, je l'ai encore prise sur le siège

arrière de sa camionnette familiale. Je goûte chaque seconde de ce rêve hypocrite. J'allais en elle avec force, en l'embrassant inlassablement, tel un fou passionné. Je lui faisais l'amour chaque fois comme si c'était la dernière. Je la baisais à en perdre haleine, avec en moi un malaise croissant, sachant qu'après avoir sué sous moi pendant une partie de la soirée et de la nuit, qu'après l'avoir fait gémir à m'en faire éclater les tympanes, elle s'en retournerait dormir dans son lit à lui, pour se réveiller à ses côtés au petit matin. Que pouvais-je donc espérer de mieux ? Qu'elle laisse le père de sa fille pour me rejoindre et qu'on puisse dire de nous : ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ? « Pathétique ! » Les monstres de mon genre n'ont pas le droit à une telle fin. J'aurais dû le savoir. Profondément préoccupé par cette pensée, sans avoir eu d'orgasme, j'ai mis fin à nos ébats avant de me relever sans la moindre explication. Le souffle un peu court, elle s'est relevée à son tour. Scrutant mon regard avec son éternel petit sourire gêné, elle me donnait l'impression d'avoir tout compris de mes réflexions. Avec elle, c'était comme si, en plus de l'union de nos corps, se faisait en même temps celle de nos esprits ; comme si toutes mes pensées lui avaient été révélées par la magie de la télépathie.

Pouvait-elle voir ce sentiment caché en moi depuis quelques semaines, ce désir obsessif de la posséder à moi seul, comme la perversion d'un dieu jaloux, jetant une ombre sur ce nouveau rayonnement intérieur que sa fréquentation m'apportait ? Elle occupait tout mon être ; je pensais à elle à chaque inspiration avec, évidemment, une constante appréhension. Quand elle n'était pas avec moi, elle était avec lui. Je me demande jusqu'à quel point elle pouvait voir ces choses au fond de moi. Après s'être regardés longuement et intensément, elle baissa les yeux, puis sa voix vint briser notre silence malaisé.

— Tu sais que le week-end prochain, c'est le baptême de ma fille...

Son ton était sérieux et grave ; cela n'arrivait jamais entre nous. Je tombai aussitôt sur la défensive et essayai d'apaiser la tension en lui coupant abruptement la parole.

— Tu as décidé de m'inviter au baptême ? Wow ! T'es pas sérieuse ? Non, mais... c'est vraiment gentil. Ne me dis pas en plus que c'est le père de ta fille qui en a eu l'idée !

Avec un soupir d'exaspération, elle me fit un petit sourire et poursuivit avec un peu moins d'anxiété dans la voix.

— Non, tu n'es pas invité, mais hier et ce matin, j'ai parlé longuement au père de ma fille. Je lui ai dit qu'après le baptême de la petite, j'allais partir ; je le laisse.

Elle marqua une pause, comme pour reprendre son souffle, tandis que je restai là, un peu abasourdi.

— Je veux que tu saches, reprend-elle, que même si ça ne fonctionne pas avec mon copain, comme ça n'a d'ailleurs jamais fonctionné, je serais quand même resté avec lui pour le bien de ma fille... mais je t'ai rencontré, tu es entré dans ma vie, et cela a tout changé.

Elle tourna la tête pour regarder à l'extérieur. Soudain, sa voix se fit plus lointaine, plus inquiète, pendant que je restais toujours muet.

— Si je laisse le père de ma fille, c'est dans l'espoir de commencer quelque chose avec toi...

Je me sentis tout drôle. Une émotion intense explosa en moi et du coup, j'étais heureux et surpris, comme si je me trouvais devant les grandes portes du ciel et que le vieux Saint-Pierre, contre toute attente, viendrait de rendre un jugement favorable en ce qui concerne mon cas. Encore sous le choc, je restai là sans rien dire, à l'écouter.

— Dès la première fois qu'on s'est vu, je savais que ce n'était pas une simple aventure d'un soir et j'ai tout de suite espéré que ça devienne sérieux entre nous. Maintenant que j'ai décidé de faire le ménage dans ma vie, voudrais-tu de moi dans ta vie de célibataire endurci ?

Son regard s'accrocha au mien, tandis que je me retins pour ne pas rire, pour ne pas pleurer. C'était au-delà de toutes mes espérances et même sous la magie du moment, j'ai cru que c'était trop beau pour que je puisse vraiment y croire. Ce fut toutefois sans la moindre hésitation dans la voix que je lui répondis :

— C'est sûr que je veux de toi ; comme hier, comme aujourd'hui, comme pour toujours.

Alors que ses yeux s'illuminèrent, elle se jeta sur moi et pressa doucement son corps contre le mien, pour me souffler ces mots que j'ai encore de travers dans le cœur :

— Je t'aime, et moi aussi c'est pour toujours.

Encore ces mots, ce même sale et maudit mensonge qui vint troubler mon esprit, lui insuffler la souffrance et le doute. Pourtant, ces mots, je les ai dits et redits, moi aussi.

« Un chevalier ne jure que par sa valeur

Ses mots ne sont que vérité »

Je me souviens du jour qui a suivi le baptême lorsqu'en pleurs, elle est arrivée à ma forteresse pour me dire qu'elle venait de laisser son copain. Elle semblait aussi bouleversée que soulagée. Je me souviens du contact humide de ses larmes sur mon cou, alors que je la serrais fortement contre moi. C'est là que je lui ai menti pour la première fois, en lui disant que je l'aimais. Mon mensonge était d'autant plus grave que je connaissais déjà la vérité, contrairement à elle, contrairement au reste du monde prisonnier de la matrice.

Tous ces gens qui vivent dans leurs belles illusions d'espoir coloré et d'existence d'amour partagé que l'on croit être pour toujours. Pourtant, la réalité est tout autre. Habituellement, on se sépare après quelques années de vie commune, peu importe les raisons, pour recommencer avec quelqu'un d'autre en se partageant la garde des enfants. Voilà ce qu'est la norme contemporaine, et ça, ce n'est pas pour moi. Mais il reste que, sachant tout cela, mon mensonge était le pire de tous parce que j'étais conscient de la vérité. L'amour, c'est comme Dieu ; ça n'existe pas. C'est une béquille pour aider l'humain handicapé d'une profonde insécurité à passer à travers ses journées, comme le doux mirage d'une oasis qui dune après dune, fait avancer le voyageur assoiffé. Ça met un sens dans l'existence d'une humanité qui sans ce mensonge, serait sans but et encore plus misérable qu'elle ne l'est maintenant, car à part moi, personne n'est prêt pour ce genre de vérité. Cette vérité, c'est la seule que je connaisse, la seule chose qui soit vraie. Comme la trahison, la mort et le contact froid de la crosse d'un revolver dans la paume de ma main, alors que j'ai un doigt posé sur la gâchette.

Pourtant, même avec cette vérité si claire dans mon esprit, je me suis laissé aveugler par la beauté du mirage voluptueux que cette fille m'avait décrit, et envoûter par la magie de ses mots. Elle et moi, pour toujours. Y ai-je cru ? Non, mais j'ai quand même essayé, en me mentant à moi-même autant qu'à elle, trop heureux d'avoir l'illusion de toucher au portail du paradis. Je savais bien que ce genre de choses n'était pas pour moi ; je ne crois en rien, sinon à ma damnation dignifiée par un valhalla symbolisant une mort glorieuse et violente. Mes mains sont trop sales et mon âme est perdue.

Ce n'est que quelques semaines plus tard que j'ai enfin pu découvrir ce qu'était la véritable réalité, lorsque ma Serveuse m'a appelé au téléphone. Ses quelques mots de salutation furent interrompus par un long silence d'hésitation. En un éclair révélateur, je savais ce qu'elle allait me dire, et ce, avant même qu'une seule parole ne soit prononcée. Elle m'annonça d'une voix triste que tout était fini entre nous. Puis après s'être mise à pleurer, elle ajouta qu'elle retournait avec son copain pour le seul et unique bonheur de sa fille, histoire de garder le noyau familial intact. Ensuite, elle passa de ses nobles justifications à celles plus obscures, prétextant une insécurité et une crainte constante face aux ombrages de mon tumultueux passé. Ce qui l'avait surtout amené à prendre cette décision, c'était ce malaise constant qu'elle sentait en moi chaque fois que je me retrouvais devant sa fille. Je me rappelle qu'à l'instant même où j'ai entendu ces paroles, j'ai vu apparaître devant mes yeux le visage innocent de sa petite fille, qui en était venue à ressembler à cette enfant que quelque mois auparavant, j'avais souillé de ma haine et dont l'image semblait revenir me hanter. Elle prenait, en quelque sorte, sa vengeance sur moi en devenant l'instigatrice de cette rupture. C'était le retour du balancier. Je payais la note pour mes anciens péchés, et je la paierai probablement jusqu'à la fin de mon existence, jusqu'au moment où j'irai brûler dans les flammes infernales. Mais dans le fond, ce n'était que justice. Malgré la peine et le désespoir, j'ai accepté le verdict sans broncher. Résigné, je n'ai même pas essayé de me défendre, pas plus que je ne me suis efforcé de plaider ma cause. De toute façon, comment aurais-je pu convaincre ma Serveuse qu'il pouvait exister d'autres alternatives ? Qu'aurais-je pu lui dire ? Que je l'aimais comme un fou, qu'elle devait me faire confiance et croire en moi ? Comment aurais-je pu lui dire ces choses quand moi-même je ne

crois en rien et que je n'arrive même pas à accorder ma confiance à qui que ce soit ? C'était fini, elle l'avait dit et je n'ai point senti le besoin d'argumenter. J'avais juste hâte qu'elle raccroche pour ne plus entendre sa voix triste et en pleurs. Sa dernière phrase fut sensiblement la même que celle de mon Européenne.

— Même si je retourne avec lui, c'est toi que j'aime.

Cet ensemble de mots vides de sens résonna avec la même intonation de trahison sale et perfide, que ceux prononcés entre les murs de la chapelle.

Voilà pourquoi ces deux souvenirs se sont unis l'un à l'autre dans la profondeur de mon oubli. Les deux histoires sont bien semblables, tout autant que les séquelles qu'elles ont laissées. Depuis ma Serveuse, je n'ai pas pu retoucher à une seule femme. Je vis le même deuil qu'avec mon Européenne. Dans ce dernier cas, il m'a fallu plus d'une année avant d'arriver à trahir notre engagement de St-Brides. Je n'ai pas été en mesure de me défaire facilement de l'emprise des mots qui avait su créer une illusion de bonheur. J'étais comme prisonnier d'une incantation magique, ou simplement lié à leur mensonge sacré.

Il y a quelques semaines, j'ai revu ma Serveuse au bar. Elle revenait, semble-t-il, pour voir certaines de ses anciennes amies. Elle était toujours aussi resplendissante, mais avec, peut-être, le regard un peu plus triste ; à moins que ce soit moi qui ai imaginé ce détail, pour me faire croire je lui manquais autant qu'elle me manquait. Je l'ai évitée tout le temps de sa visite, mais avant qu'elle reparte, nos regards se sont enchaînés longuement, comme lors de notre première rencontre. Elle semblait confuse, alors que moi, j'étais aussi froid que la glace. J'ai fini par briser le charme en regardant ailleurs. Elle a tenté de s'approcher, mais je lui ai tourné le dos. Je n'avais plus rien à offrir. C'est de cette manière qu'elle est définitivement sortie de ma vie, comme si elle n'avait jamais existé, comme si tous les « je t'aime » soufflés à mon oreille entre deux gémissements n'avaient jamais été dits. Ça ne laisse qu'une vision de brume parfumée, un rêve illusoire d'amour et de tendresse.

Je le tiens encore dans le creux de ma main, ce rêve mensonger, abominable et précieux. Je l'ai pris entre mes doigts au moment où il était doux et chaud, jusqu'à ce qu'il devienne brûlant. Malgré la douleur, je retiens ce rêve que j'ai chéri sans même y croire, et le garderai dans la paume de ma main encore très longtemps. Le garder pour me souvenir, bien qu'il ne me reste maintenant entre les doigts qu'une poignée de cendres.

J'entends un hurlement de douleur et de rage qui me fait ciller les tympons tellement il est assourdissant. Je revois mon Européenne dans la chapelle, son beau visage éclairé par les lueurs colorées des vitraux. Je revois aussi ma Serveuse, à moitié avalée par la pénombre d'une autre de nos nuits enflammées. Leurs sourires s'entremêlent pour n'en former qu'un, tandis que me submerge un sentiment de colère dégoûtée. À travers un chaos de rires et de cris, j'entends leurs voix me souffler ce même doux mensonge, encore et encore, jusqu'à ce que je vois la tête de ma dernière victime exploser sous la détonation du revolver.

Les griffes des démons pénètrent profondément ma chair, avec cette douleur qui en un éclair, fait disparaître toutes les paroles et les images qui obsèdent mon esprit. Elles me libèrent de toute cette rancœur et de toute cette haine qui me garde bien au-delà de tout regret, de toute peine, au-delà du réconfort des larmes. J'ouvre les yeux et aperçois le plancher du balcon sur lequel je suis accroupi. Il est tout taché de sang. Ce liquide rouge coule des nombreuses blessures que m'ont infligées les démons. Ces démons qu'à chaque fois, j'essaie de fuir et qui me rattrapent avant que j'aie pu me réfugier trop loin dans les replis de ma mémoire.

Soudainement, le tout apparaît sous un jour nouveau, comme sous l'éclat obscur d'une révélation. Encore à genou sur le sol, je peux enfin voir les démons sous leurs vrais visages, qui prennent la forme des regrets et des remords, dont je nie l'existence depuis si longtemps. En fait, je suis le démon que j'essaie chaque fois de fuir et ça, je le réalise lorsque j'aperçois dans ma main une longue lame aiguisée et ensanglantée,

représentation des griffes acérées qui m'ont si souvent torturé. Elles ne sont rien de plus qu'un poignard avec lequel, au cours de mes crises de folie des dernières années, je me suis automutilé sans ménagement, histoire de me punir, inlassablement et inconsciemment, et me châtier pour tous ces méfaits que j'ai commis et qui allaient à l'encontre de ce que j'étais, de ce que je voulais devenir.

Je me relève, pendant que les brûlures de mes multiples lacérations sont lentement refroidies par la brise du matin printanier. Mon sang, lui, coule toujours sur le sol. Le téléphone se remet à sonner, comme un appel aux armes. Encore le *Kingpin* et ses missions de destruction ; encore le froid, la noirceur et ce maudit destin qui ne veut pas me laisser de répit en me ramenant toujours au même endroit. Celui des bas-fonds de la cité, une terre dévastée où seuls la violence, le regret et la mort sont les glorieuses récompenses des vainqueurs. Il se trouve que j'ai trop goûté à ces amères victoires. J'ai trop erré sur ces chemins de ruines et de remords imposés par la divine providence, où jamais il n'y a de paix et de sérénité. Je n'ai plus l'intention de redevenir ce mercenaire que j'étais, je ne veux plus trahir les sacrifiés de Dieppe et trahir le vieux code pour vivre encore dans le sang. Si ma quête est celle de la vérité, eh bien, avec toutes ces nouvelles révélations à mon esprit, il est peut-être temps qu'elle se termine. Mon dernier geste serait donc de défier le destin et de me jeter de front contre lui en refusant le chemin qu'il m'impose. De mes mains ensanglantées, je remplis mes poches de balles et prends mon revolver, ce sceptre de chrome qui symbolise ma damnation et mon mercenariat. En guerrier face à son Valhalla, en épitaphe de ma quête, je me tiendrai devant cette divine providence, cette volonté céleste qui depuis l'aube des temps, a pris des milliers de noms : Ishtar, Marduk, Ahura Mazda, Osiris, Baal, Zeus, Jupiter, Yahvé, Allah, Jésus et sa Trinité, ou simplement le destin. Peu m'importe leurs noms, même sans croire en ces dieux, j'irai tout en haut des cimes enneigées, sous la voûte sanguinolente du soleil levant, pour les confronter.

PREMIÈRE LIGNE DE FRONT VI

L'heure du jugement

Once I was promised absolution

There's only one solution for my sins

You gotta face your ghosts and know with no illusions

That only one of you is going home again.

- *Santa Fe*, de Jon Bon Jovi

J'avance avec difficulté, le souffle court. La montée est pénible, autant en raison de la pente rendue abrupte que de la neige qui entrave mes pas, neige qui à cette altitude, a jusqu'à maintenant été préservée de la chaleur des rayons du soleil printanier. Laissant les derniers espaces de végétation derrière moi, je suis aussitôt assailli par le vent glacé qui souffle en tempête. Je continue néanmoins d'avancer pour enfin voir, un peu plus haut, un pic saillant qui pointe à travers brume et nuages. C'est le promontoire le plus élevé de la montagne et j'y aperçois deux figures spectrales qui semblent m'attendre en fixant l'horizon. Douglass est là, la main sur le pommeau de son épée, le tabard virevoltant et le heaume sous le bras. Il me laisse voir son visage lézardé de cicatrices, semblable au mien.

Wild Bill est à ses côtés, avec, comme toujours, ses deux Colt fixés au ceinturon et sa crinière au vent, sous son chapeau au large rebord.

Lentement, je m'approche d'eux, escaladant difficilement les derniers mètres qui me séparent du sommet, tandis qu'ils restent là sans bouger et sans m'accorder la moindre attention. Je jette un œil dans la même direction qu'eux pour voir la cité qui apparaît tout en bas à travers les sombres nuages. Ses hautes tours de béton, ses forteresses de vitre et d'acier s'élèvent telles de grandes pierres tombales au milieu d'un cimetière. Dans leur ombre, pareilles aux mauvaises herbes au pied des dalles funéraires, se tiennent les ruelles insalubres des ghettos. C'est mon champ de bataille, celui que ma quête m'a fait conquérir, bon gré mal gré, et que maintenant, comme un couard devant l'ennemi, je voudrais abandonner ou du moins, trouver un moyen pour ne plus avoir à y revenir. Voilà ce qu'est pour moi aller contre le courant du destin. Or, la vraie chose digne à faire, ne serait-elle pas, selon le vieux code, de rester pour poursuivre le combat ? Même un combat perverti par les forces des ténèbres ? Pourtant, ce choix, c'est celui du condamné qui veut garder son honneur en se mettant lui-même la corde autour du cou ; c'est d'aller sans rechigner avec ce que semble vouloir m'imposer le destin. Ce serait ça, l'unique victoire ?

« Un chevalier ne jure que par sa valeur.

Devant l'adversité, jamais ne recule ni ne renonce. »

Je répète ces phrases qui mot après mot, deviennent vides de sens, comme si, dans le fond, au dernier moment, à la fin de toute cette merde, ces paroles ne faisaient aucune différence. Non, je crois que je préfère la défaite, aussi amère que mes victoires, mais qui me délivrera de mon enfer. Ce sera le dernier geste de ma quête. Je demeurerai le seul maître de ma destinée.

Je sors mon revolver de ma ceinture et l'ouvre d'une main, tandis que de l'autre, je fouille mes poches pour en sortir une balle que je glisse dans le barillet. Le vent souffle de plus en plus fort, comme si les éléments, par leur violence, voulaient restreindre mes mouvements, en allant jusqu'à essayer d'empêcher ce tragique dénouement que j'ai moi-même froidement orchestré. Ma seule victoire serait de ne pas m'abandonner à la volonté de la divine providence, qui m'envoie encore vers mon ancienne vie. De toute façon, cela reste une interprétation parmi tant d'autres, de la rhétorique, du verbiage d'intellectuel ; le bien, le mal, la vie, la mort...

tout ça, c'est la même chose pour un soldat, ça ne fait aucune différence. Ici, maintenant, c'est simplement le moment pour que tout se termine. Je me suis rendu au bout de ma quête, j'ai perdu, j'ai gagné, et comme le Maréchal Ney qui ordonna sa propre exécution, j'ordonne la mienne. Arrogant, moqueur, je hurle vers le ciel tout en me caressant la tempe avec le canon de mon arme.

— La garde meurt, mais ne se rend pas.

Tout en appuyant légèrement sur la gâchette, je me dis que ce serait une belle phrase à inscrire sur ma pierre tombale, une belle apologie funèbre.

Puis j'aperçois les deux fantômes, demeurés tout ce temps impassibles, se retourner simultanément vers moi avec, sur le visage, la même expression de stupéfaction et de surprise. Je reste là, immobile, tandis que Douglass, gesticulant, indigné, me lance d'une voix courroucée :

— Imbécile, il y a d'autres façons de se jouer du destin.

J'hésite et relâche la pression de mon doigt sur la gâchette. Bill s'approche, avec, sur le visage, l'expression d'une compréhension résignée. Sa voix s'élève, calme, triste, au-dessus du vent qui souffle en litanie plaintive.

— *What about your Valhalla, gunner ?*

Le Valhalla, le banquet d'Odin, où seuls sont accueillis les plus braves, les plus valeureux des guerriers, ceux qui sont morts au combat, l'épée sanglante au poing. C'est la seule illusion que tout ce temps j'ai gardé, ma seule fantaisie. À la toute fin, me sera-t-elle interdite ? Je rabaisse le canon avec, devant les yeux, cet unique mirage que j'aurai préservé, mon Valhalla. Le tout n'est qu'indécision. Je suis comme pris entre deux gouffres. Dans lequel devrais-je me laisser tomber ? Y en a-t-il un qui soit moins froid, moins noir ? La détonation contre ma tempe, suivie du néant, ou bien le retour à la guerre dans le ghetto, pour encore remplir de sang les caniveaux ? Par mon suicide, tromper le destin, ou tenter de survivre par le code et me battre jusqu'au Valhalla ?

Soudain, une idée sombre et glacée germe dans mon esprit tortueux. J'ouvre le revolver, puis sans regarder, d'un mouvement sec de la main, je fais tourner le barillet qui ne contient toujours qu'une seule balle ; et d'un geste brusque, je le referme. J'aurai enfin ma réponse. Maintenant, les jeux sont ouverts. C'est moi contre les dieux, en geste ultime d'autodestruction. Si la balle se loge dans leurs culs bien assis sur leurs nuages, ils gagnent, et je retourne à ce destin qu'ils m'imposent. Je me baignerai dans le sang jusqu'au dernier moment, celui où je crèverai comme un chien enragé, avec des revolvers tonnante dans chaque main et ma bouche bavant de haine. J'obtiendrai ce Valhalla en marchant par-dessus des piles de cadavres troués de balles et j'irai attendre le Ragnarök en festoyant pendant mille ans. Mille ans à baiser des valkyries, une après l'autre, jamais les mêmes ; mille ans à boire comme un porc, en racontant mes histoires de carnages. Voilà la belle image de mon paradis. Si, par contre, le coup détonne contre ma tempe, je gagne, et ferai le même voyage que le vieux Mexicain, en partant sans gloire vers le néant dans lequel je me suis déjà empêtré, laissant derrière toute cette colère et cette amertume pour, peut-être, trouver dans la mort cette paix que jamais je n'ai pu trouver dans la vie. Je me retourne face à mes deux compagnons, tandis que ma voix sonne presque d'un ton joyeux à travers le hurlement du vent.

— Messieurs, faites vos jeux.

Rempli d'une émotion de vive arrogance, je crache vers le ciel en pointant mon revolver dans la même direction.

— Le premier coup est pour vous, dieux faux et misérables, risibles symboles du destin et de la fatalité ! Non pas à cause d'un respect dû à votre supposée grandeur céleste, mais simplement parce que j'en ai décidé ainsi.

« Clic ! »

Le bruit du percuteur qui frappe la chambre vide est à peine perceptible dans l'air rugissant, et sans qu'aucune émotion n'ait d'emprise sur mon être, je replace le canon contre ma tempe. Douglass s'avance encore vers moi, cette fois presque suppliant.

— Ce n'est pas digne d'un guerrier, il y a d'autres façons.

Mon doigt est sur la gâchette, tandis qu'avec indifférence je lui réponds :

- Eh bien sire, il vous reste quatre chances sur cinq pour me convaincre.
- Il y a d'autres façons, se résigne-t-il à répéter.

Ces paroles sonnent à mes oreilles comme une sorte de révélation et créent dans mon esprit une étincelle de perverse curiosité. J'ai tout le temps pour appuyer sur cette gâchette, mais avant, il y a des choses que je voudrais comprendre.

- Sire James, montrez-moi comment ça s'est produit, pour vous, au dernier moment, à la toute fin.

Il recule d'un pas et baisse les yeux devant mon regard insistant. À sa réaction, je vois bien qu'il ne veut pas me montrer cette scène, ce qui fait augmenter mon intérêt pour cette partie ultime de sa vie. Il me dévoilera tout, je ne lui en laisserai pas le choix. Avant la fin de ce jeu, je trouverai peut-être, à travers ces fantômes, un sens à ma damnation. Ce sont des paroles acerbes et cinglantes qui sortent soudainement de ma bouche.

- Qu'est-ce qui se passe, sire Douglass ? Serait-ce que votre mort ne soit pas digne de la grandeur de votre si majestueuse renommée ?

Il relève aussitôt la tête pour me lancer un regard rempli de rage. Ses traits se durcissent, sa main serre le pommeau de son épée. Voilà James *The Black* Douglass dans toute sa fière et orgueilleuse splendeur. Il me répond avec un ton d'une politesse grinçante, camouflant à peine la colère que mes remarques ont fait monter en lui :

- Par Saint-Andrew, je serais heureux et même plus qu'obligé d'accéder à votre demande, mesire chevalier, et si après avoir vu les derniers instants de ma quête, vous voulez encore mettre fin à votre misérable existence, eh bien... que la honte vous étouffe jusqu'à ce que le diable vous amène en enfer.
- Ah ! En enfer... J'y suis déjà depuis si longtemps.

Sans rien ajouter, je fixe ses yeux couleur de nuit et me sens tomber dans un abîme glacé de ténèbres. Je ne ressens point de crainte. N'ai-je pas l'habitude de la noirceur et du froid ?

FLASH-BACK VI

Que je repose en paix

I know I've paid a terrible price for my freedom.

I've learned the hard way that to understand my heart

Is to understand the evil that lurks inside.

As a warrior you've got to know pain and sadness alongside joy and solitude.

- *Hell's Angel: The Life and Times of Sonny Barger and the Hell's Angels Motorcycle Club*, de Ralph «Sonny» Barger, écrivain et fondateur du chapitre des Hells Angels d'Oakland.

L'endroit est sombre, humide et faiblement éclairé par la lueur des torches, qui sont attachées en lignes éparses sur le mur de pierre. Au centre de la pièce, il y a un lit gigantesque, entouré de riches draperies. Un homme y est couché, recouvert d'épaisses couvertures. Son visage est creusé par les rides, marqué par des années de privations et de drames. Son teint est pâle, de la même couleur que ses cheveux grisonnants qui sortent de sous sa couronne dorée. Cet homme, dont la maladie ronge les dernières forces, c'est le roi Bruce, vainqueur de Bannockburn et souverain d'Écosse. Lentement, une triste procession circule devant lui, pour se regrouper dans la chambre. Tous ses vassaux, chefs des clans du royaume, sont venus ici pour entendre ses dernières volontés. De sa main tremblante, le roi pointe quelqu'un au milieu de l'assemblée en lui faisant signe d'avancer. Un homme robuste apparaît alors à côté du lit, le front lourd de peine sous ses cheveux couleur de nuit. C'est Douglass, qui s'agenouille aux pieds du roi, pendant que le silence se fait dans la chambrée. Affectueusement, Bruce pose sa main sur la tête de son plus valeureux chef de guerre, puis sa voix s'élève, faible et tremblante.

— Vous avez été de tous les combats à mes côtés, Seigneur Douglass ; vous êtes donc conscient de tous les malheurs causés par ces conquêtes, conscient de tout ce sang innocent qui a été versé. J'ai accepté ce mal qui me ronge avec humilité, comme le juste châtiment de Dieu en retour de mes péchés. Mais il reste cette promesse que nombre de fois j'ai répétée devant l'hôtel sacré, jurant d'aller guerroyer en terre sainte dès que mon royaume serait en paix. Cela aurait été, je crois, le juste prix de ma rédemption. Eh bien, en paix, mon royaume l'est maintenant ; par contre, mes forces m'ont abandonné et j'ai peur, cher ami, qu'en gagnant l'Écosse à la force de l'épée, j'aie du même coup perdu mon âme.

Le roi se tait, pour prendre difficilement la main de son vassal, puis continue comme dans un dernier souffle :

— Mon bon sire James, je m'en remets à vous pour mon salut éternel. Amenez-moi en terre sainte pour faire la guerre aux infidèles. Des dispositions ont déjà été prises et mon cœur vous suivra en cette quête, et ce, bien après que mon âme ait été avalée par le gouffre. Comme toujours, aux moments les plus critiques, c'est encore sur vous que je compte, mon ami...

La dernière phrase se termine dans un râle d'agonie et avec un sanglot à peine retenu. Douglass acquiesce de la tête, tandis que la main du roi retombe mollement sur le bord du lit. Puis, c'est le silence ; seuls les pleurs étouffés sont entendus dans la pénombre de la chambre, où tous se sont agenouillés pour prier autour du mort.

Zebas de Ardales, Espagne, 25 août 1330

Une lumière éblouissante m'aveugle, lumière qui contraste de manière soudaine avec l'obscurité dans laquelle je me tenais. L'éclat vif du soleil se reflète sur l'étendue de la plaine aride et désertique qui apparaît comme par enchantement juste en face de moi. Des centaines de chevaliers en armure sont là, assis sur leurs montures, armes à la main, immobiles, tout en haut d'une petite colline qui surplombe un château aux murailles vertigineuses. Ce sont pour la plupart des guerriers étrangers à cette terre, les derniers croisés rassemblés ici pour faire la guerre sainte et repousser les armées arabes hors d'Espagne. À leur tête se trouve une figure familière qui attire aussitôt mon attention ; de larges épaules sous une coiffe d'acier, une longue épée sanglée à la taille... c'est Douglass. Sur sa poitrine, par-dessus son écusson aux couleurs de son clan, repose un coffret d'argent retenu à son cou par une large chaîne. C'est dans ce coffret qu'a été déposé le cœur du roi Bruce, qui fut retiré de son cadavre juste avant qu'il ne soit mis en terre. Douglass resta ainsi fidèle à sa promesse en allant combattre les infidèles, avec le cœur du roi à son cou. C'est ainsi que déjà, la journée auparavant, il avait en quelque sorte gagné le salut de son souverain en défaisant une partie de l'armée ennemie sur la plaine. La victoire acquise, c'est en hurlant le nom du roi comme chant de victoire qu'elle fut célébrée. Après la charge meurtrière de Douglass et ses troupes, les infidèles ayant survécu ont laissé leurs morts là, pour se réfugier derrière les robustes murs de la forteresse de Teba.

Ces deniers semblent maintenant vouloir venger leur défaite de la veille puisque la herse du château s'ouvre, pour laisser place à une multitude de cavaliers armés de courtes épées courbées. Ils sortent par le pont-levis pour vite se placer en ordre de bataille devant l'enceinte. Les chevaliers croisés lancent des hurlements de joie sauvage, heureux de pouvoir en découdre à nouveau avec l'ennemi. De sa main gantée de fer, Douglass touche le précieux coffret, puis pointe de la main les troupes adverses qui les attendent plus bas dans la plaine. Avec sa fougue coutumière, il éperonne violemment sa monture pour se lancer vers l'ennemi. Ses hommes le suivent en lançant leurs cris de guerre :

— Bruce ! Bruce ! Douglass ! Douglass ! Douglass !

Pendant qu'ils chargent à la manière d'une horde sortie des enfers, je les suis, courant à en perdre haleine à travers la poussière soulevée par le galop effréné de leurs destriers. Tout à coup, le fracas de l'acier qui s'entrechoque résonne dans la vallée. J'arrive à proximité de la mêlée, où les cavaliers s'affrontent dans une sanglante danse macabre, jusqu'à ce que les guerriers musulmans plient sous l'assaut et retraitent. Douglass, l'épée déjà tachée jusqu'à la garde, les prend aussitôt en chasse, suivie d'une dizaine d'hommes, tandis que le reste de l'armée tente de forcer les portes de la forteresse. Je traîne à la suite des cavaliers écossais, pendant qu'ils filent à brides abattues parmi les dunes. Au loin, j'aperçois les infidèles qui arrêtent brusquement leur course. C'est là que je comprends tout. C'était un piège. Leur fausse retraite était une tentative pour attirer les meneurs de l'avant-garde au loin et les massacrer à l'écart, comme le font les hyènes avec les animaux isolés d'un troupeau. Les chevaliers, en sous-nombre, se font donc aussitôt entourer par la masse des cavaliers arabes. Douglass, fou de rage de s'être fait prendre de la sorte, réagit avec une violence sans pareille, brisant à grands coups d'épée le cercle de mort qui s'enroulait autour de lui et de sa troupe. Ainsi, ils s'élancent dans une rapide chevauchée pour sortir sains et saufs de l'embuscade, avant de rejoindre le reste de l'armée au pied du château. Ils passent près de moi à vive allure, trop heureux de s'en être sortis à aussi bon compte. Je m'arrête à ma hauteur et arrête brusquement sa course pour jeter un regard vers l'arrière. Je fais de même, puis aperçois un de ses chevaliers qui a été incapable de le suivre. Ce dernier est toujours piégé dans le cercle des Sarrasins et succombe lentement sous les coups de ses multiples adversaires. Douglass reste là quelques secondes, immobile.

Puis soudainement, c'est comme si je pouvais voir son visage grave à travers son heaume d'acier. À la vue de son compagnon pris entre les lances et les lames ennemies, ses yeux sont exorbités par la fureur. Il touche le cœur du roi et son faciès devient aussitôt de glace. Il ne peut abandonner cet homme à son sort, ce serait un déshonneur.

— Mon roi et moi à un contre cent ; pour son salut et le mien, jamais arrière !

Ces dernières paroles résonnent sur l'étendue désertique, puis il éperonne les flancs de sa monture et se lance à plein galop vers le cercle des soldats. Ces derniers, qui viennent d'abattre le chevalier croisé,

se tournent maintenant vers Douglass qui les charge seul, impunément. Il se jette parmi eux en frappant avec ardeur. Même submergé sous la multitude, il combat avec vaillance, comme il a toujours fait. Sa lame tournoyante fracasse chair et armure et abat une dizaine d'hommes, malgré les coups et les blessures qui s'accumulent sur son corps. Seul contre plus d'une centaine, plusieurs lances finissent par transpercer son armure et sa peau. Il endure la douleur, jusqu'à ce que la mort le prenne. Il est resté défiant jusqu'à la fin, pour la rédemption du roi, pour la pureté de la quête. Lorsqu'il tombe enfin, le sol l'accueille dans un nuage de poussière. Même dans la mort, il tient toujours la chaîne du coffret d'argent. C'est ainsi qu'on le trouva un peu plus tard, quand le reste de l'armée arriva sur les lieux : au-delà même de la vie, il protégeait encore le cœur du roi Bruce. Son cadavre fut ramené en Écosse en même temps que le précieux coffret. Ses restes furent inhumés dans cette petite chapelle au cœur de la campagne oubliée, où je l'ai retrouvé six cent cinquante ans plus tard.

Le vent cinglant me fouette le visage. Du coup, je sens une morsure presque douloureuse, mais guère plus froide que ce petit bout d'acier toujours collé sur ma tempe. Je suis revenu sur la cime enneigée et pire que tous ses contacts glaciaux, une soudaine honte surgit en moi lorsque je repense aux paroles arrogantes que j'ai dites auparavant à mon compagnon chevalier. C'est avec une humilité teintée de reconnaissance que je le regarde en baissant la tête, comme pour le saluer respectueusement :

— Vous m'excuserez, seigneur Douglass, pour mes dernières paroles, lesquelles ont largement dépassé mes confuses pensées. Je ne peux qu'humblement vous remercier de m'avoir montré la voie.

Mon doigt se resserre pour poser le geste final, mais la main de Douglass se lève pour l'arrêter.

— Non ! Tu n'as rien compris... cette mort qui paraît si glorieuse pour le salut de l'âme de mon roi, ainsi que pour mon accès à l'immortalité, coûta, un an après ma mort, l'indépendance de mon pays. N'étant plus là, moi, le général des armées, l'Écosse sans chef, sans défense, fut aussitôt envahie par les Anglais. Tout ce que Bruce et moi avions gagné par la sueur et le sang, fut perdu par ma mort prématurée, perdu pour son salut éternel, perdu à cause de ma vanité à ne jamais vouloir concéder un champ de bataille à l'ennemi. Ce fut le prix de ma quête.

Je le regarde, un peu blasé de ses paroles qui demeurent, pour moi, un peu vides de sens.

— Eh bien moi, je n'ai pas de roi à sauver, ni de pays qui vaille la peine d'être défendu. Mes ennemis ne sont pas ceux de ma foi, puisque je ne crois en rien ; mes ennemis se limitent aux personnes que mes employeurs me pointent du doigt.

Puis, montrant la cité tout au loin, je continue en disant :

— Et je ne tiens pas à retourner là-bas, dans ce fétide champ de bataille. Pourtant, ce serait aussi un déshonneur de le désertir. Est-ce qu'un guerrier peut vivre sans honneur ?

Il fait noir, j'ai froid, si froid... mon doigt appuie sur la détente.

« Clic ! »

Enragé suite à mon dernier geste, Douglass me tourne le dos en marmonnant entre ses dents :

— Ta vanité te mènera en enfer.

Je souris sans joie, pour lui répondre doucement :

— Je vous le répète, Seigneur Douglass, en enfer, j'y suis déjà.

Comme pour confirmer la véracité de mes paroles, le vent se met à hurler violemment, tandis que je poursuis le jeu en visant le ciel de mon arme. Tout en haut, je vois le soleil de midi pointer à travers les nuages. Le temps passe rapidement, alors que je suis perdu dans les limbes du désespoir en compagnie des spectres. Une seconde, une heure, une éternité, le temps d'une inspiration, avec le canon d'un revolver contre la tête. Au tour du destin, maintenant.

« Clic ! »

Mon arme demeure discrète, son chant bruyant se fait attendre, mais d'ici trois coups de gâchette, par

sa gueule d'acier, j'aurai droit à la révélation. Je repose le canon contre ma tempe, baisse les yeux, puis au moment où mon doigt se contracte, une voix brise le silence.

– *It's not the way to end it, son.*

Wild Bill s'est rapproché. Je lève la tête pour détecter sur son visage un air d'une infinie tristesse. Au même moment, sa voix trahit une certaine inquiétude, mais je n'en ai que faire.

– *Laisse-moi finir mon jeu, Bill.*

Puis, une soudaine curiosité me rend encore hésitant. J'ai encore le temps pour un dernier voyage.

– *À moins que ta fin à toi m'éclaire sur la façon de terminer la mienne ?*

Wild Bill reste impassible tout en me répondant :

– *I dont think you'll find an answer there, my friend.*

– Je ne cherche pas de réponse, seulement la vérité dans son état le plus pur. Allons-y encore une fois ensemble, Bill, que je vois la fin de ta vie avant qu'inévitablement tu voies de quelle façon je terminerai la mienne.

Tout mon univers s'obscurcit et après quelques secondes, je peux apercevoir une lueur vacillante émanant d'une vieille lanterne à l'huile qui éclaire une pièce aux murs de bois. Au centre, je vois un homme penché sur une petite table. Je le reconnais facilement à ses longs cheveux devenus grisonnants et surtout, à ses deux Colt toujours à sa ceinture. De sa main armée d'une plume, il rédige une lettre avec une évidente difficulté, son visage à quelques centimètres de la feuille et ses yeux à demi-fermés derrière une paire de petites lunettes rondes. Il hésite ; sa main avance jusqu'à toucher le papier, puis recule, comme si parmi les milliers de mots et de phrases peuplant son esprit, il lui demeurerait primordial de choisir les plus appropriés. Enfin, il se décide à écrire, s'appliquant à la tâche d'une main tremblante. La lettre est brève et aux derniers mots rédigés, une certaine émotion se lit sur son visage demeuré jusque-là impassible. Du revers de la main, il semble essuyer une larme le long de sa joue et prend le papier pour lire à haute voix :

August 1st, 1876, Black Hills

Agnes darling,

If such should be we never meet again,

While firing my last shot,

I will gently breathe the name of my wife - Agnes -

And with wishes even for my enemy,

I will make the plunge and try to swim to the other shore.

-J.B.Hickock

-Wild Bill.

Black Hills, Deadwood, Dakota du Sud, 2 août 1876

J'aperçois un lieu achalandé, où les passants déambulent au cœur d'une rue poussiéreuse et certains autres sur les trottoirs de bois adjacents. La foule est dense en ce début d'après-midi d'été ensoleillé et des gens de tout acabit vaquent à leurs occupations. Des journaliers en sueur remplissent des entrepôts de sacs de blé, pendant que d'innombrables marchands avec qui font affaire mineurs et fermiers venus à la ville pour se ravitailler sont à l'œuvre. Des dames de qualité se promènent sous leurs ombrelles, tandis que d'autres, de plus petite vertu, racolent près des ruelles en attendant qu'ouvrent les tripots qui leur servent de points de vente.

Parmi cette populace bigarrée, je vois apparaître Wild Bill, le visage vieilli et les traits tirés, malgré qu'il n'en soit qu'à la mi-trentaine. Ses yeux malades restent cachés derrière ses petites lunettes noires, la lumière du jour lui étant devenue insupportable. Il voit à peine les gens qui arrivent à sa hauteur. Tout ce qu'il est à même de percevoir se limite à des formes floues en mouvement. Néanmoins, tous le saluent respectueusement à chaque pas, car à Deadwood, comme partout où il passe, il fait maintenant figure de célébrité. Depuis toutes ces années, sa réputation de plus redoutable *pistolero* du pays a fait son chemin, ce qui rend menaçant chaque coin sombre, chaque étroite ruelle, puisqu'il est maintenant une cible de choix pour tout jeune imbécile armé d'un Colt en quête de gloire. Une cible facile, aussi, maintenant qu'il est presque aveugle. Toutefois, ce handicap demeure son secret ; personne ne le sait, pas même ses plus proches amis, ou sa nouvelle épouse qui l'attend au Kansas. Malgré cela, il est à Deadwood pour la même raison que tout le monde : tenter de faire fortune en prenant part à la ruée vers l'or des Black Hills. À chaque pas, il se demande si la chance va lui sourire et à quoi ressemblera sa vie de riche aveugle.

Les réponses qu'il pourrait donner à cette dernière question ne lui plaisent guère. En fait, ses pensées sont plutôt sombres, la perte de la vue signifiant ni plus ni moins une condamnation à mort pour un homme comme lui. Même en dégainant plus vite, il sait qu'au prochain duel, il ratera sa cible avant de se voir trouer de plomb. Le malheur résultant de sa mauvaise vision ne vient pas de la mort en soi, mais de la fin de son invincibilité, laquelle était devenue un mythe. Mythe qu'il avait su préserver au gré des multiples confrontations ; chaque fois, il récoltait la victoire et gardait intact son honneur de duelliste. C'est ce qui faisait la grandeur de sa réputation. Tel un monstre de vanité, cette même réputation demeure sa plus grande raison d'exister. À ses yeux, elle est aussi importante que son amour pour sa nouvelle femme et plus importante que sa propre existence. C'est justement son existence qu'il est venu jouer ici, à Deadwood. Il y est venu pour étaler ses dernières cartes, avec un jeu médiocre en main. Il entend bien bluffer jusqu'au bout, en espérant la mort plus que la richesse. Cette mort, tel le filon doré qu'il cherche, il l'espère brillante, grandiose, digne de sa vie d'action et d'aventures. Une telle mort lui assurerait une place dans le panthéon où vivent à jamais les héros immortels.

À travers la brume qui est maintenant devenue son fardeau quotidien, il reconnaît, sur un des bâtiments, l'affiche qu'il cherchait depuis maintenant quelques secondes : Saloon #10.

C'est son quartier général des derniers jours où, depuis cette rumeur selon laquelle le filon d'or serait déjà épuisé, il passe le plus clair de ses journées et de ses nuits. Il y joue au poker avec ses amis et associés, délaissant la prospection pour sa passion du jeu. Ses talents de bluffeur et sa chance proverbiale lui ont permis d'envoyer plus d'argent à sa femme qu'il a pu le faire avec la recherche de ces satanés cailloux dorés dans les ruisseaux.

La porte s'ouvre en grinçant et comme jadis, je m'attache à ses pas, tandis qu'il entre dans l'endroit déjà rempli de badauds. Des cris de bienvenue résonnent par-dessus les conversations et la musique entraînante du piano le guident jusqu'à la table où il était attendu. Ses amis l'accueillent avec une joie débordante, fiers de pouvoir dire qu'ils sont les compagnons de poker du célèbre Wild Bill. On lui serre la main, les cartes sont prêtes, et le whisky est déjà dans les verres. Il prend une chaise et s'installe dos à l'entrée. Il peut remarquer, malgré la faiblesse de sa vue, le visage contrarié de ses amis devant ce geste inhabituel, eux qui normalement, lui laissent toujours une place avec vue sur la porte, ce qui demeure la base même de la survie pour un *pistolero*. Mais aujourd'hui, c'est avec indifférence qu'il abandonne cette prudente habitude. De même, c'est avec un large sourire qu'il fait face aux regards médusés de ses amis qui n'osent rien dire. Il a l'intention de jouer une partie de poker sans avoir à se demander à chaque instant qui pourrait bien entrer pour tenter de l'abattre, qu'il s'agisse d'un criminel mandaté pour le tuer, ou d'un simple imbécile prêt à risquer sa vie moyennant la notoriété que lui vaudra le fait de prendre la sienne. Tout ce qu'il veut, c'est jouer au poker avec

un bon verre de whisky rempli à ras bord.

Dès que la partie débute et que les cartes sont distribuées, il ne peut s'empêcher de penser à tous ces hommes qu'il s'est mis à dos lors de ses plus sauvages randonnées, comme à l'époque où il était Marshall d'Abilene et de Hays city. Ces hommes qu'il a intimidés, battus, humiliés ; ces hommes qui ont dû amener au cimetière un compagnon, un frère ou un père, victime des talents redoutables et mortels du grand Wild Bill. En ce moment, il les sent tout près, comme des ombres menaçantes qui ramperaient lentement vers lui. Ici, à Deadwood, il est la cible numéro un, car en cette ville sans foi ni loi, digne de Sodome et de Gomorrhe, on veut de lui comme shérif pour faire le ménage. La rumeur, bien que fausse, voulait qu'il ait déjà accepté le poste. Cette nouvelle a rendu des plus nerveux les hors-la-loi et malfrats en tous genres ayant élu résidence dans ce village. Pour eux, Bill constituerait une menace pour leur royaume de vice et de corruption, d'où la volonté de l'éliminer. En fait, partout où il est passé, il a dû faire face au même scénario, aux mêmes menaces. Alors, aussi bien avaler une autre gorgée, puis prendre une autre carte. Le jeu continue, peu importe ce qui se passe autour ou derrière.

À travers le vacarme de l'établissement, il entend distinctement le grincement de la porte du saloon, qui s'ouvre lentement. Il entend les pas hésitants qui se rapprochent dans son dos et soudainement, une étrange paix l'envahit. Ni anxieux ni inquiet, il n'a même pas le goût de se retourner pour voir le visage du destin qui s'approche de lui par-derrière. D'une voix enjouée, il demande une autre carte, pour finalement jeter son jeu sur la table en même temps que les autres. Les pas se rapprochent et s'arrêtent juste derrière lui. Une paire d'as et une paire de huit, c'est la main de la mort, c'est lui qui gagne. Oui, il a gagné, et ce, sur toute la ligne, car grâce à sa redoutable réputation, personne n'aura jamais osé le confronter en face. Avant, il en doutait, mais maintenant, il en est certain ; son honneur sera sauf. À jamais vainqueur, même dans la mort et surtout, à cause d'elle. Je vois l'homme derrière lui qui sort une arme d'une main tremblante. Je voudrais faire un geste, mais je suis paralysé. Wild Bill se tourne vers moi en me souriant. Même s'il entend le déclic du chien du revolver que l'homme a remonté, il est déjà ailleurs et pense au visage de sa bien-aimée. Il se rappelle de la première fois qu'il a aperçu cette déesse de beauté qui dansait sur la scène d'un saloon enfumé... son visage d'ange était venu ensoleiller sa sombre vie empreinte de drames. Puis, dans un souffle, il ne prononce qu'un mot :

— Agnes...

«BANG!»

Sa tête explose, sa cervelle est éclaboussée partout sur la table, jusque sur mes bottes. Ce spectacle ne représente pour moi qu'une autre scène de déjà-vu.

Puis le tout disparaît, tandis que le vent recommence à souffler sur mon visage. Comme pour Douglass, la mort de Wild Bill se résume en un suicide. Les deux sont néanmoins devenus immortels, voire même des légendes, en raison de leur fin orchestrée à la démesure de leur orgueil et de leur vanité. Déçu et outré de ce que je viens de voir et de comprendre, ma voix s'élève rageusement au-dessus des plaintes de la brise.

— Tu t'es laissé abattre et après, tu viens me faire la morale ! Tu t'es tué toi-même, ostie d'trou de cul d'enfant de pute !

Wild Bill relève aussitôt la tête pour me fixer intensément, sans la moindre trace de colère, comme s'il n'avait pas entendu mes insultes.

— *In a way, yes, I've killed myself and I've found what I was looking for: immortality. Like Douglass, I got my name written in blood in history books. But, like him too, my departure by vanity had it's price, costing me what I valued the most in my late life. My wife died of sickness due to grief and poverty just one year after my death. If the freedom of his country was the price that Douglass had to pay for his immortality, I paid mine by the pain and sufferness of my loved wife Agnes.*

Il baisse les yeux et je fais de même, puis ma voix se fait à peine perceptible, lorsque je dis :

— C'est une histoire triste, Bill, et j'en suis vraiment désolé pour toi. Mais vois-tu, je n'ai pas de femme à moi et je ne crois pas en l'amour.

Les derniers mots restent comme pris dans ma gorge, tandis que mon doigt se resserre sur la gâchette. Je suis écœuré de la noirceur, écœuré d'avoir froid.

«Clic!»

C'est avec une certaine excitation que je lève le canon vers le ciel; une balle, deux chances. Une détonation tout en haut et j'ai la vie sauve, pour retourner m'enchaîner à l'enfer damné des hordes de guerres de la cité. Une chambre vide, et l'autre coup détonnera contre ma tête... ce sera la mort, le néant, ou encore l'enfer, celui de l'au-delà qui ne peut être pire que celui-ci, et où j'obtiendrai peut-être un semblant de repos. Le vent hurle tout en soufflant violemment en rafale tourbillonnante; je laisse mon esprit virevolter quelques secondes avec cette bourrasque, pour le libérer de tout lest. Quelques secondes sans penser ni réfléchir, parti avec le vent montant avec lui vers les cieux, puis redescendant pour aller caresser les parois rocheuses de la montagne. Un picotement douloureux dans mon doigt engourdi par la gâchette d'acier glacé me fait tout à coup reprendre conscience de l'endroit où je suis et de la tâche dont il faut que je me résigne à terminer. C'est l'instant de révélation. J'ai une chance sur deux. Les dieux m'épargneront-ils de cet affreux destin auquel ils m'ont toujours prédestiné? Pour le savoir, il suffit d'un petit mouvement du doigt.

«Clic!»

Je baisse le bras et reste là, sans bouger, essayant de réaliser l'ampleur de la situation. Finalement, je suis victorieux, gagnant contre ce destin qui m'était toujours imposé. Une victoire funeste, puisque mon ultime tribut doit être ma mort. Mon écœurement pour l'existence est-il rendu à ce point plus lourd que mon orgueil de soldat? Abandonnerais-je sans autre hésitation mon Valhalla? Mon bras armé se lève lentement. Je crois que c'est bien évident qu'un guerrier, même aussi belliqueux et égoïste que moi, n'aura jamais le désir de voir le soleil du lendemain s'il ne peut goûter à autre chose que les cendres des pays incendiés et le sang des ennemis massacrés. Pour la dernière fois, je pose le canon sur ma tempe et ferme les yeux. Finalement, je ne pensais pas que ce serait aussi facile; je suis prêt à me faire exploser la tête et je ne ressens rien. «C'est crissement drôle, crissement pathétique.» Quand mon doigt se crispe en vue du dernier geste, une voix m'interpelle.

— Ta mémoire t'a menti.

La voix résonne dans ma tête et j'ouvre les yeux pour apercevoir, en face de moi, un magnifique coucher de soleil que quelques secondes auparavant, je n'avais même pas remarqué. Déjà la fin du jour... le temps passe vite quand la vie ne tient qu'à un petit mouvement de doigt. Face aux rayons du couchant, j'entrevois les formes familières des deux fantômes qui se tiennent sur le plus haut pic et, pour la première fois, j'aimerais qu'ils disparaissent. La mort d'un homme est une affaire personnelle, qui doit se régler seule. La voix impérieuse de Douglass s'élève encore.

— Ta mémoire t'a menti; tu ne te rappelles que des trahisons et tu penses que tu n'as goûté qu'au sang et à la cendre, mais il y a eu autre chose, chevalier. Ta culpabilité pour tes fautes est telle, que tu ne te permets plus d'y croire ni de te rappeler. Alors, souviens-toi de ma terre natale si chère à mon cœur et par le fait même, au tien... l'Écosse. Les landes et les montagnes que tu as parcourues avec ta bien-aimée et qu'en une froide matinée, tu as quittées sur un navire pour te rendre sur Érin la verte, que l'on nomme maintenant Irlande; elle était encore là, à tes côtés.

À ces mots, des images se forment. Je vois le pont d'un bateau sous la froidure de la brise matinale. Un faible soleil sortait timidement, tout au loin sur l'horizon, derrière une terre qui semblait émerger des flots. Sa chevelure me fouettait le visage, tandis qu'elle se réfugiait contre moi pour se mettre à l'abri du vent. Sa tête était posée sur mon épaule et je la regardais constamment, pour me plonger dans son sourire resplendissant; c'était mon Européenne. Je me rappelle maintenant de notre départ, au petit matin, d'un port d'Écosse, pour nous rendre vers les côtes de l'Irlande. Je me rappelle de son corps qui se collait contre le mien à la moindre occasion.

— Maintenant, souviens-toi de ce moment avec elle, quelques jours plus tard sur cette même île.

Le son de sa voix fait disparaître les images pour aussitôt en créer d'autres. Je vois de longues routes étroites et cahoteuses, de vertes plaines et des vallées entourées de collines arrondies. Puis j'aperçois un paysage rocailleux, aux arbres rabougris; c'était le désert de Burren avec, tout au bout, ces hautes falaises, celles du Moher, qui surplombent l'Atlantique. Oui, tout à coup, ça me revient... alors que le soleil se couchait sous un ciel rosé, nous étions là, face à l'océan, assis sur l'herbe tout en haut de ce mur de pierre abrupte, tendrement enlacés sous les rayons violacés. Il naquit alors en moi une paix indescriptible, grâce à sa seule

présence, au contact de ses bras autour de mon cou, et à ses baisers affectueux. Aucun mot ne fut échangé, ce qui empêcha ce moment parfait d'être sali par une phrase remplie de promesses que le cours des événements aurait tôt fait de trahir. Je me souviens de ce sentiment de bien-être, de cette sérénité qui réchauffait tout mon être qui jusque-là, n'avait connu que l'engourdissement du froid. Tout ça parce qu'elle était là, avec moi, au bout du monde, son corps doux et chaud contre le mien. Je n'étais plus seul et j'étais en paix, oui... enfin en paix. Qu'il était beau ce coucher de soleil ; plus jamais je n'en ai vu de pareil. Avec le temps, les batailles et les écorchures, j'en suis venu à tout oublier, pour ne me rappeler que des trahisons.

– *Come back now, gunfighter !*

C'est la voix de Bill et je reviens à la réalité à contrecœur. Tout mon être encore rempli de cette douce magie qui pour un instant, avait fait disparaître la rancœur, la rage et la haine. Il était si merveilleux, ce moment... j'aimerais tant le revivre avec elle pour l'éternité.

– *Gunfighter ! Come back to me, my friend I've got something to show you.*

Nous sommes toujours sur cette montagne, où seul un pâle halo blanchâtre éclaire les ténèbres de la nuit.

– *Look up there !*

Comme Bill pointe le doigt vers le ciel, je lève la tête pour apercevoir l'énorme pleine lune qui donne à son visage une allure encore plus spectrale.

– *Remember... not so long ago, under the same moon, in this philty hell that you call your city and that you hate so much. Remember the city, remember this moon, remember her...*

Où, je la vois, cette lune opaline, presque aussi lumineuse qu'un soleil. Je revois son visage dans la pénombre, avec son regard intense et sa bouche qui lentement, doucement, se posait contre la mienne. C'était une autre de ses douces nuits avec ma Serveuse. Ma main caressait ses cheveux, tandis qu'on se goûtait tendrement du bout des lèvres, jusqu'à ce que soudainement, nous sommes restés enchaînés l'un à l'autre par le seul contact des yeux. Contact qu'aucun de nous deux, à ce moment-là, n'aurait voulu briser, pas même pour un autre baiser. Je me rappelle du bien-être absolu, aussi ressenti que partagé, et d'avoir souhaité, à cet instant précis, que le temps s'arrête pour toujours, afin que je reste là, avec elle, jusqu'à la fin des temps. Assis l'un sur l'autre sur un banc du vieux port du ghetto, nous avons été ensorcelés par cette nuit magique. Était-ce les effets mystérieux de la lune ronde et pleine ? Ou peut-être était-ce le besoin de deux âmes seules et meurtries de se fondre l'une dans l'autre, de ne faire qu'une ; deux âmes qui ressentaient en même temps tout le bien-être de l'univers. J'avais enfin retrouvé en moi ce sentiment que j'avais ressenti devant ce coucher de soleil, sur les falaises du Moher, bien qu'il semblait plus intense et plus profond vu le véritable enfer qu'est le mien depuis ce jour en terre d'Irlande. Comme là-bas, il n'y eut point de ces paroles inutiles et de ces serments mensongers, je n'ai eu droit qu'à que ses caresses, qu'à ses doux baisers. Son regard lié au mien était plus réconfortant que la plus sacrée des promesses. Je dois me souvenir à jamais de la chaleur de son corps qui se pressait contre le mien, et de l'éclat de la pleine lune qui se reflétait dans sa chevelure parfumée. Pendant que je la tenais ainsi entre mes bras, elle fit disparaître toute trace de froid et de noirceur imprégnée en moi. Pour une existence complète de sang, de destruction et de mort, j'ai ces deux seuls petits moments de paix et de sérénité pour compenser, pour contrebalancer. Un coucher de soleil, et une pleine lune. Comme j'aimerais me retrouver encore en ces lieux pour m'y perdre des heures durant, m'y perdre jusqu'à la fin des temps. Ces doux souvenirs, je les chérirai maintenant comme les plus précieux des trésors.

«BANG!»

Le coup part vers le ciel sombre, puisqu'au dernier moment, j'ai changé la direction de mon arme. Voilà, dieux minables et trompeurs, sachez que je peux marcher à l'encontre de toute fatalité, de toute volonté du destin, et ce, en allant même jusqu'à tricher au jeu. Quitte à rejeter en partie le vieux code, car, dorénavant, en mes seules lois et en moi seul j'ai foi. Mon salut en cette terre n'est lié qu'à ces seuls restes de souvenirs ; oui, au moins, en ces deux occasions, j'ai connu la paix. Est-ce assez pour continuer ? Est-ce assez pour me garder sur la bonne voie ?

Toutes ces visions me quittent, comme les nuages s'amoncellent devant la lune encore une fois, mon univers n'est que noirceur, froide et glaciale. J'ai l'impression que tout mon être a été mis à nu ; les murs qui me protégeaient sont dévastés, je suis dévêtu de mon armure qui me préservait de la plupart de mes sentiments. Comme jamais, je sens remords et doutes m'assaillir. Toutes ces terribles émotions fondent sur moi d'un seul

coup, et je n'arrive pas, comme avant, à les refouler dans un coin de néant, un coin d'oubli. Impuissant, je ne peux que les vivre et les ressentir. Toute cette honte face aux actes terribles que j'ai commis, toute cette tristesse qui m'assaille et qui me serre jusque dans les tripes... C'est comme si le robot insensible et destructeur que je m'efforçais d'être s'était vu transformer par la seule chaleur des derniers souvenirs. À travers toute cette souffrance, semblable à une agonie, je renais pour enfin redevenir un être humain. Le ciel se met soudainement à cracher sur moi une pluie diluvienne. Serait-ce pour me laver de toutes mes fautes, ou pour se venger de mes méfaits ? Goutte à goutte, cette pluie glacée coule sur mon visage pour se mêler avec un liquide qui sort de mes yeux. Des larmes ? Mais où sont rendus les démons ? Ma respiration devient difficile et un malaise me tord des entrailles à la gorge, comme si quelque chose y était pris et cherchait à sortir.

Puis c'est l'explosion. Dans un long sanglot, je me laisse tomber au sol en tremblant. Seul dans la nuit, sous la pluie martelant la montagne, je pleure enfin. Je me laisse aller sans retenue, avant d'en ressentir un étrange bien-être ; c'est comme une libération. Cela dure quelques minutes, puis tout arrête. Je reste là, sans bouger, avec ce revolver encore fumant entre les mains. Je n'ai droit qu'à quelques secondes de quiétude pour une éternité de guerres et de tourments. C'est la vie que j'ai choisie. Deux petits moments de paix qui sauvent mon être. Je recharge le barillet de mon arme et remplace les douilles vides par des balles bien pleines. Valhalla ou pas, ma quête, c'est de continuer à me battre, encore et toujours. Par contre, à compter d'aujourd'hui, je choisirai moi-même mes champs de bataille.

ÉPILOGUE

Ce qui ne nous tue pas nous rend plus forts.

- Nietzsche

L'herbe d'été.

Pour tant de braves guerriers.

Regain de rêves.

- Basho

Le métier de l'homme de guerre est
une chose abominable et pleine de
cicatrices, comme la poésie.

- Blaise Cendrars

Le lendemain d'une tempête, tel un navire qui a frôlé la perdition, c'est toujours l'esprit un peu chaviré et le cœur à l'envers que l'on se remet des mauvais coups de la veille. Malgré la douleur et les blessures qui subsistent, autant morales que physiques, je suis tout de même content de ne pas avoir sombré dans la noirceur des profondeurs. La journée qui vient de passer en fut une marquée de décisions importantes et irrévocables. Bien qu'ayant encore l'esprit un peu confus par les remous de la veille, j'ai fait, je crois, le meilleur choix. J'ai décidé de partir sur le chemin de l'exil. Je laisse la cité et son ghetto dans la sombre brume de mon passé et j'abandonne les champs de bataille qui m'ont mené à la damnation. Pour la première fois, je retraite ; je fuis, et concède la victoire d'une guerre maléfique qui comme je le sais maintenant, ne peut être gagnée, à moins de devenir un monstre ou un esclave de la matrice. Dans les deux cas, je crois que ce ne serait qu'une victoire illusoire. Alors cette fois, c'est dans la défaite que je trouverai le salut.

— La valeur d'une âme ne se mesure pas par la seule victoire des armes.

Je souris en entendant la voix de Douglass résonner dans mon esprit. Une âme, il m'en resterait donc une ? Je continue à faire mes valises et dépose mes derniers effets personnels dans un sac à dos. Je n'emporte que des vêtements et quelques livres : *L'Art de la Guerre*, de Sun Tzu, *L'Alchimiste*, de Coelho, *Potence Machine*, de Mouthier, *Hell's Angel*, de « Sonny » Barger et, évidemment, *Zarathoustra*, de Nietzsche, histoire de bien nourrir mon esprit pendant toute la durée de ma croisade.

Pour ce qui est du reste de mes choses, tout a été arrangé. Peck va s'en occuper. Il va tout vendre à ma place, même ma forteresse. Il déposera les profits dans un compte de banque que j'avais déjà ouvert, au cas où ce genre de départ précipité devait se présenter. Je lui ai également demandé de remettre au *Kingpin* une enveloppe remplie de billets, pour payer les derniers services qu'il m'a rendus. Il s'agit, en quelque sorte, d'acheter ma liberté. L'épaisseur de l'enveloppe compensera pour ma disparition définitive des rangs de son armée. Il ne sera pas content, mais au moins, il n'aura pas tout perdu et moi, je partirai avec l'impression de ne rien devoir à personne.

Pour ce qui est de Peck, bien que je n'aie pas la plus grande confiance en lui, sa crainte envers ce que je suis devenu constitue la meilleure garantie de sa loyauté. On ne parle plus, maintenant, de respect, de reconnaissance et d'amitié, mais de peur. C'est triste, mais c'est la réalité. Demain, avant de partir, je vais évidemment appeler mes deux compagnons de toujours, Kev et Couze, pour leur faire mes adieux, mais

surtout, pour les remercier d'avoir mis un peu d'humanité dans ma carcasse. Après, ce sera un nouveau départ avec, dans mon cœur, un espoir tout neuf et sans tache, à la limite de la réalité et de l'illusion. Mon exil débutera par un pèlerinage. Je ferai comme le croisé qui avant de quitter pour la guerre sainte, va se recueillir sur un lieu sacré pour légitimer ses actes à venir ou peut-être, aussi, pour obtenir l'absolution pour tout le sang qu'il s'apprête à faire couler. C'est un peu ce que j'irai faire, bien que je sache que l'absolution est pour moi une utopie qui demeurera à jamais inaccessible.

D'abord, j'irai revoir ma Normandie pour aller errer, comme un spectre, entre les blanches sépultures de Dieppe. Je me rendrai aussi sur la plage de galets, jusque dans la marée montante, pour toucher à cette eau qui à jamais, sera teintée du sang de l'ultime sacrifice, aussi inutile qu'il ait pu être. Je resterai là quelque temps, ne serait-ce que pour l'inspiration, celle que j'ai déjà eue naguère et qui m'a mené à quelque chose de plus haut. Peut-être serai-je encore béni de cette même grâce. Ensuite, je retournerai à cette petite chapelle au cœur de la campagne verdoyante et brumeuse, cet endroit où pour moi, sont liés serment sacré et amère déception. J'irai me recueillir sur le tombeau de Douglass pour présenter mes respects devant ses restes qui reposent à l'intérieur de son sarcophage de granit bien que je sais maintenant qu'il fasse davantage partie de moi que de cet endroit. Enfin, je me rendrai à un petit cimetière du Dakota du Sud, dans les Black Hills, où Wild Bill est à son dernier repos. Je vais me saouler sur sa tombe et ensuite, j'irai au cœur de la ville de Deadwood, jusqu'à un petit établissement centenaire, le saloon #10, endroit qui a survécu au passage des années, parce qu'un célèbre *pistolero* y a été abattu par derrière. C'est le seul bar au monde qui est aussi un musée. J'y prendrai un autre whisky à sa santé et peut-être même que j'y jouerai une petite partie de poker, mais en prenant bien soin de m'asseoir le dos au mur. Ce pèlerinage terminé, je partirai à l'aventure de par le monde, au gré des vents et de mes humeurs. Peut-être irai-je d'abord explorer la mystérieuse Égypte, pour me perdre un temps dans son désert isolé et ses paysages mortuaires où j'espère retrouver un peu de paix.

Éventuellement, je compte aussi emprunter le parcours du guerrier ; c'est inévitable. Je commencerai probablement par la Thaïlande, pour prendre part à un de ces camps de combats, où les gens pratiquent l'un des arts martiaux les plus violents de la planète. Tant qu'à combattre, pourquoi ne pas le faire aussi contre des géants, en m'attaquant à des masses rocheuses de quelques milliers de mètres, histoire de m'approcher du ciel et insulter les dieux d'un peu plus près. J'ai pensé, également, à effectuer des montées au Pérou, dans la cordillère des Andes, en Écosse, ce pays si cher à mon cœur, ou dans les Pyrénées. Là-bas, je partirai à l'assaut des pics abrupts qui s'élèvent à la frontière de la France et de l'Espagne. Est-ce que ces batailles suffiront à remplir mon vide ? J'en doute. J'ai peur qu'il me faille encore et toujours de vraies guerres, que je ne puisse plus me priver de ma dose de balles et de sang. Si cela s'avère, je n'aurai qu'à choisir sur qui pointer mes armes, et ce, à partir de ce qui me restera des fragments du vieux code ; donc plus en idéaliste qu'en mercenaire. Je pourrai toujours me rendre en Tchétchénie, en Palestine ou même, en Afghanistan... les endroits où l'injustice et le pouvoir opprimant ne manquent pas. Peut-être y trouverai-je une manière de combattre pour la bonne cause tout en atteignant mon Valhalla ? Car inévitablement, c'est la mort qui m'attend au cours de cet exil. Soit je chuterai d'un pic trop abrupt, soit je serai simplement atteint d'une balle.

Comme les deux fantômes qui ont illuminé ma voie, j'ai l'orgueil et la vanité d'un dieu. De ce fait, j'ose espérer que ma fin sera comme la leur, soit aussi digne que glorieuse. Une mort me menant à l'immortalité serait en quelque sorte l'acte ultime de ma quête. Peut-être atteindrai-je cette immortalité en tombant d'un versant réputé pour être impossible à gravir, ou peut-être l'atteindrai-je l'arme à la main avec, dans l'autre, le Graal rempli à ras bord du sang de mes ennemis. Au tout dernier instant, la vie volée par cette bataille de trop et bénie par la consécration des projectiles d'acier ou le corps brisé par une chute de plusieurs milliers de mètres, c'est sous un coucher de soleil d'une certaine falaise d'Irlande ou sous la pleine lune du vieux port du ghetto que je me retrouverai, tout en laissant aller mon ultime soupir.

La journée a été longue, mais au moins, tout est en ordre pour mon départ de demain. Totalement épuisé, je pose la tête sur l'oreiller. Voilà bientôt soixante-douze heures que je n'ai pas dormi et comme je ferme les yeux, je me sens tomber dans un puits sans fin et tout s'obscurcit ; mon corps se relâche. Enfin, le repos. Sauf que dans mon esprit, une vision apparaît... je vois encore ce même sentier que jadis j'avais arpenté. Je suis là, seul, arme et bouclier à la main, marchant au milieu du chemin avec la peur et l'anxiété au cœur. J'avance, tout en sachant qu'il ne me reste que peu de pas à faire avant d'arriver au lieu de la confrontation finale. Rendu au bout du chemin, je sais qu'il est là et qu'il m'attend.

Je souris quand je le vois enfin sortir des ténèbres. Je souris parce que soudainement, je n'ai plus peur, même s'il m'apparaît dans toute son abominable splendeur. D'une grandeur titanesque et avec des flammes qui sortent de son énorme museau écaillé à chaque inspiration,. De la fumée sort de sa gueule béante où apparaissent deux rangées de dents bien acérées, tandis que le sol tremble sous chacun de ses pas. C'est le dragon,

celui de St-Georges, symbole du mal. Pour moi, il représente le symbole du destin contre lequel j'ai toujours voulu guerroyer ; il représente la fatalité du mensonge et des compromis. C'est mon ennemi le plus irréductible et je n'aurai de repos que lorsque je l'aurai abattu.

Peut-on vraiment abattre le destin ? Non. C'est un combat perdu d'avance et s'y entêter ne conduira que plus vite à l'ultime épreuve, la dernière bataille. Soit ! C'est avec cette idée en tête que je m'élance vers lui, épée en main, pendant que son visage monstrueux se transforme en une grimace belliqueuse. Le dragon contre moi... une confrontation où le dénouement est tout à fait prévisible : défaite assurée, aucune possibilité de victoire. Mais la bataille n'est-elle pas plus belle et plus grandiose lorsqu'on l'entreprend en sachant que tout est perdu d'avance, qu'il n'y a aucun espoir de salut ? Combattre avec au cœur, cette rage de vivre et une volonté inébranlable de continuer, malgré la douleur et les coups ?

Alors que le dragon crache sa flamme sur moi, je relève mon bouclier en vacillant, non sans sentir la chaleur extrême qui fait fondre une partie de mon armure et de mes forces. Son effroyable gueule tombe sur moi comme un éclair, et sa mâchoire se referme brutalement sur mon corps avant de m'écraser comme le ferait un étau. Il me mâchouille dans un grincement de métal broyé, réduisant en bouillie ma chair et mon armure, comme si je n'étais qu'un simple hors-d'œuvre. Je parviens à libérer ma lame, pour porter un violent coup à l'intérieur de sa bouche. Or, d'un brusque mouvement de la tête, il m'envoie valser à des dizaines de mètres. Je roule dans la poussière de la route, puis reste là, haletant et blessé. Ce serait si facile d'attendre la fin, ici, sur le sol, sans bouger, un peu comme le font tous les esclaves de la matrice. Mais non ! Jamais ainsi ! Oui, à la toute fin, ce sera la défaite, mais le fait de toujours me relever après la chute pour ensuite me jeter dans la bataille avec force et courage, sera de toute mon existence ma seule véritable victoire. Je me redresse malgré les meurtrissures et l'épée au poing, un sourire rageur aux lèvres, je m'élance encore contre le dragon.

